

Ce document est extrait de la base de données textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la Langue Française (InaLF)

Lettres anglaises, ou Histoire de Miss Clarisse Harlove [Document électronique]. T. 2 / Samuel Richardson ; [trad. de l'anglais par l'abbé Prévost]

LETTRE 42

p1

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.
il s' est passé une scène fort vive, ou plutôt une vraie scène d' injures entre ma soeur et moi. Auriez-vous cru, ma chère, que je fusse capable de dire des injures ? Elle m' a été envoyée sur le refus que j' ai fait de voir M Solmes. C' est une furie, je pense, qu' on a lâchée sur moi. Idées de paix et de conciliation, vaine espérance dont je m' étois flattée ! Je vois bien que, du consentement de

p2

tout le monde, je serai abandonnée à elle et à mon frère.
Dans tout ce qu' elle a dit contre moi, je veux rendre justice à ce qui a quelque apparence de force. Comme je ne demande votre jugement que sur des faits, ma cause seroit fort suspecte à mes propres yeux, si je m' efforçois de tromper mon juge.
Elle a commencé par me représenter à quel danger j' étois exposée, si mon père étoit monté à ma chambre, comme il y étoit résolu. Je devois entr' autres, des remercîmens à M Solmes, qui l' en avoit empêché. Elle a fait tomber quelques réflexions malignes sur Madame Norton, qu' elle soupçonne de m' avoir encouragée dans mon opiniâtreté. Elle a tourné en ridicule mon estime supposée pour Lovelace. Sa

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

surprise étoit extrême de voir la spirituelle, la prudente, et même la pieuse Clarisse Harlove, si passionnée pour un infame débauché, que ses parens se trouvoient obligés de la tenir enfermée, pour l' empêcher de courir entre les bras de cet indigne amant. Que je vous demande, ma chère, m' a-t-elle dit, quel ordre vous mettez à présent dans la disposition de votre tems ; combien d' heures, dans les vingt-quatre, vous donnez à votre aiguille, combien à vos exercices de piété, combien à vos correspondances

p3

de lettres, et combien à vos amours. Je me doute, je me doute, ma chère petite, que ce dernier article, semblable à la verge d' Aaron, absorbe tout le reste. Parlez ; n' est-ce pas la vérité ?

Je lui ai répondu que c' étoit une double mortification pour moi de devoir ma sûreté contre l' indignation de mon père, à un homme pour lequel je ne serai jamais capable d' aucun sentiment de reconnoissance. J' ai apporté toute la chaleur que je devois, à justifier le caractère de Madame Norton ; et je n' en ai pas mis moins dans ma réponse à ses injurieuses réflexions sur l' article de M Lovelace. à l' égard de l' emploi que je fais de mes vingt-quatre heures, je lui ai dit qu' il auroit été plus digne d' elle d' accorder toute sa compassion à l' infortune d' une soeur, que de s' en faire un triomphe ; sur-tout lorsque je n' avois que trop de raison d' attribuer une grande partie de mes disgrâces à l' emploi qu' elle faisoit elle-même d' une partie de ses heures de veille.

Ce dernier trait l' a piquée jusqu' au vif. Je me suis apperçue qu' elle se faisoit violence, pour me rappeler d' un ton modéré la douceur avec laquelle j' avois été traitée par tous mes amis, ma mère particulièrement, avant l' extrémité où les choses étoient parvenues. Elle

p4

m' a dit que je m' étois fait connoître par des qualités dont on ne m' auroit jamais soupçonnée ; que si l' on m' eût connue pour une championne si brave, personne n' auroit eu la hardiesse de se

mesurer avec moi ; mais que malheureusement l' affaire étoit trop engagée ; qu' il étoit question de savoir lequel devoit l' emporter, de l' obéissance ou de la révolte, et si l' autorité d' un père devoit céder à l' obstination d' une fille ; en un mot, qu' il falloit *plier ou rompre* .

Dans une occasion moins triste, lui ai-je dit, je m' abandonnerois volontiers comme vous à cette légère plaisanterie. Mais si M Solmes a tant de mérite, au jugement de tout le monde, et particulièrement au vôtre, pourquoi ne m' en feroit-on pas un beau-frère plutôt qu' un mari ?

Ô la pauvre enfant ! Elle s' imaginoit de bonne foi que j' étois aussi plaisante qu' elle-même. Elle commençoit à bien espérer de moi. Mais pouvois-je penser qu' elle voulût dérober à sa soeur un amant si soumis ? Si ses premiers soins eussent été pour elle, il y auroit eu quelque justice dans cette idée. Mais prendre le refus d' une soeur cadette ! Non, non, mon enfant, c' est de quoi il n' est pas question. D' ailleurs, ce seroit ouvrir la porte de votre

p5

coeur, vous savez à qui ; et nous cherchons, au contraire, à la fermer, s' il est possible. En un mot (changeant ici de ton et de contenance), si j' avois marqué autant d' empressement qu' une jeune personne de ma connoissance, à me jeter entre les bras d' un des plus grands libertins d' Angleterre, qui eût entrepris de faire réussir ses prétentions au prix du sang de mon frère, je ne serois pas étonnée de voir toute ma famille réunie pour m' arracher à ce misérable, et pour me marier promptement à quelque honnête homme qui se présenteroit à propos dans la même occasion. Voilà, Clary, de quoi il est question ; et ne vous fatiguez pas à l' expliquer autrement.

Un discours si outrageant ne méritoit-il pas une vive réponse ? Dites, ma chère, qu' il la méritoit, pour justifier la mienne. Hélas ! Ma pauvre soeur ! Lui ai-je dit ; l' homme dont vous parlez n' a pas toujours passé pour un si grand libertin. Qu' on a raison de dire que l' amour mal reconnu se change en haine !

J' ai cru qu' elle alloit me battre. Mais je n' ai pas laissé de continuer froidement : on me parle souvent du péril où mon frère est exposé,

et du meurtrier de mon frère : lorsqu' on fait
si peu de façon avec moi, pourquoi ne
m' expliquerois-je pas librement ? N' est-ce pas mon

p6

frère qui a cherché l' autre, et qui l' auroit tué
s' il l' avoit pu ? Lui auroit-il donné la vie,
s' il avoit dépendu de lui de la lui ôter ? Ce
n' est point à l' agresseur qu' il convient de se
plaindre. à l' égard des choses *qui sont*
présentées à propos , plutôt au ciel que certaines
propositions l' eussent été ! Ce n' est pas ma faute,
Bella, si l' homme qui seroit à *propos* , ne
juge plus à *propos* de se présenter pour vous.
Auriez-vous marqué plus de fermeté, ma chère ?
Et n' êtes-vous pas surprise que je m' en sois
trouvé tant ? Je m' attendois à voir tomber
sa main sur moi. Elle l' a tenue quelque tems
levée, et la colère étouffoit sa voix : ensuite,
se précipitant vers la porte, elle a descendu
la moitié de l' escalier. Mais elle est remontée
sur ses pas ; et lorsqu' elle a pu parler, elle a
invoqué le ciel, pour lui demander de la
patience. *amen*, ai-je dit. Mais vous voyez,
Bella, que vous ne prenez pas tranquillement
une réplique que vous vous êtes attirée.
êtes-vous capable de me pardonner ? Rendez-moi
ma soeur ; et je regretterai beaucoup ce que j' ai
dit, si vous en êtes offensée.
Sa violence n' a fait qu' augmenter. Elle a
regardé ma modération comme une espèce de
triomphe sur son emportement. Elle étoit
résolue, m' a-t-elle dit, de faire connoître à tout

p7

le monde que je prenois parti contre mon frère
pour le misérable Lovelace.
Je lui ai répondu assez malignement, que
j' aurois souhaité de pouvoir alléguer pour ma
défense ce qu' elle pouvoit dire pour la sienne ;
qu' à la vérité ma colère étoit plus
inexcusable que mes jugemens.
Mais ne pouvant croire que sa visite n' eût pas
d' autre motif que ce qui s' étoit passé
jusqu' alors entre nous, je l' ai priée de me
déclarer naturellement si elle avoit quelque
proposition à me faire que je pusse entendre avec

plaisir, quelque chose à me dire qui pût me donner l' espérance de retrouver une amie dans ma soeur.

Elle étoit venue au nom de toute la famille, a-t-elle repris d' un air imposant, pour savoir, de ma propre bouche, si j' étois enfin déterminée à l' obéissance. Un mot suffisoit ; elle ne me demandoit qu' oui ou non ; on n' étoit pas disposé à prendre plus long-tems patience avec une créature si perverse.

Et bien ! Lui ai-je dit, je promets devant Dieu, de rompre absolument avec l' homme qui vous déplaît à tous, sous la seule condition qu' on ne me fasse point un devoir d' accepter M Solmes, ni d' autre homme.

Qu' offrois-je de plus que ce que j' avois déjà

p8

offert ? La différence n' étoit que dans l' expression. Je prenois donc les autres pour autant d' hébêtés, que je croyois pouvoir tromper par de spécieuses promesses ?

Si je connoissois d' autres propositions, qui pussent satisfaire tout le monde et me délivrer d' un homme qui me sera toujours insupportable, je ne balancerois pas à les employer. Il est vrai que j' ai déjà offert de ne me marier jamais sans le consentement de mon père...

elle m' a interrompue : vous comptiez sur vos artifices pour amener mon père et ma mère à votre but.

Triste sujet de confiance ! Lui ai-je dit ; et personne ne devoit connoître mieux qu' elle, ceux qui étoient capables de s' y opposer.

Elle ne doutoit pas que je ne les eusse liés tous à mon char, si l' on ne m' avoit ôté la liberté de les voir et de les séduire par mes jolis tours d' adresse.

Du moins, Bella, vous m' apprenez à qui j' ai l' obligation du rigoureux traitement que j' essuie. Mais en vérité vous en faites des gens bien foibles. Une personne indifférente, qui jugeroit de vous et de moi par vos discours, me prendroit pour une créature extrêmement artificieuse, ou vous pour une personne d' un bien mauvais caractère.

p9

Oui, oui, vous êtes une artificieuse créature, et une des plus artificieuses que j' aie jamais connue. Delà elle s' est jetée dans un détail d' accusations si basses, si indignes d' une soeur ! Elle m' a reproché d' avoir *ensorcelé* tout le monde, c' est son expression, par mes manières flatteuses et insinuanes ; d' attirer sur moi toute l' attention dans les lieux où je parois avec elle. Combien de fois, m' a-t-elle dit, lorsque nous nous sommes trouvés, mon frère et moi, dans une compagnie où l' on nous écoutoit avec complaisance, n' êtes-vous survenue, avec vos orgueilleux airs de modestie, que pour nous dérober la considération qu' on avoit pour nous ? Il n' étoit plus question de vos aînés ; c' étoit à l' opinion de Miss Clarisse qu' on s' en rapportoit. Il falloit nous taire, ou parler sans être écoutés.

Elle s' est arrêtée, comme pour reprendre haleine. Continuez, chère Bella !

Oui, je continuerai. N' avez-vous pas *ensorcelé* mon grand-père ? Se plaisoit-il à quelque chose qui ne fût pas sorti de votre bouche ou de vos mains ? Le bon vieux radoteur ! Comment ne le teniez-vous pas suspendu à votre langue dorée ? Et que disiez-vous, néanmoins, que faisiez-vous, qu' on n' eût pu dire et faire aussi-bien que vous ? Son testament fait assez

p10

voir combien vos artifices l' avoient séduit. ôter à ses propres fils tout son bien d' acquisition, pour le donner à une petite-fille, et au plus jeune encore de ses petits-enfants ! Vous donner tous les tableaux de famille, parce qu' il vous entendoit faire la connoisseuse en peinture, et qu' il vous voyoit nettoyer de vos belles mains les portraits de vos aïeux, quoique vous suiviez si mal leurs exemples ! Vous laisser une quantité de vaisselle d' argent qui suffiroit pour deux ou trois grosses maisons, et défendre qu' elle soit changée, parce que *son précieux enfant* n' avoit d' admiration que pour l' ancien goût ! Ces reproches étoient trop méprisables pour me piquer. Ma pauvre soeur ! Est-il possible, lui ai-je dit, que vous distinguiez si mal entre l' art et la nature ? Si j' ai obligé quelqu' un, je m' en suis fait un bonheur ; et je n' ai pas cherché d' autre récompense. Mon ame est

au-dessus de l' art et des sordides motifs que vous m' attribuez. Que de raisons n' ai-je pas de souhaiter que mon grand-père n' eût jamais pensé à m' accorder des distinctions ? Mais il a vu mon frère amplement pourvu par des donations étrangères et par ses droits naturels ; il a souhaité

p11

que les biens qu' il a répandus sur moi devinssent une raison pour vous faire obtenir la meilleure part aux faveurs de mon père, et je ne doute pas que vous ne vous y attendiez tous deux. Vous savez, Bella, que la terre que mon grand-père m' a léguée ne fait pas la moitié du bien réel qu' il a laissé.

Quelle comparaison, a répliqué ma soeur, entre des espérances et une actuelle possession, accordée, d' ailleurs, avec des distinctions qui vous ont fait plus d' honneur que la grandeur même du présent.

C' est apparemment, Bella, ce qui a causé mon infortune en excitant votre jalousie. Mais n' ai-je pas abandonné cette possession de bonne grâce ?

Oui, a-t-elle interrompu, et je vous trouve encore plus artificieuse dans la manière... on n' auroit jamais pénétré vos desseins jusqu' au fond, si l' on n' avoit trouvé le moyen de vous tenir un peu à l' écart, et de vous réduire à des déclarations positives ; si l' on ne vous avoit ôté celui de faire jouer vos petits ressorts, de vous entortiller, comme un serpent, autour de votre mère, et de la faire pleurer de la nécessité même de vous refuser quelque chose dont votre petit coeur obstiné s' est une fois rempli.

p12

Mon coeur obstiné ! Y pensez-vous, Bella ?

Oui, obstiné ; car avez-vous jamais su ce que c' est que de céder ? N' avez-vous pas toujours eu l' art de faire croire que tout ce que vous demandiez étoit juste ; tandis que mon frère et moi, nous avons souvent le chagrin de nous voir refuser des faveurs fort légères ?

Je ne me souviens point, Bella, d' avoir jamais

rien demandé qu' il ne convînt pas de m' accorder.
Et mes demandes ont été rares pour moi-même,
quoiqu' elles l' aient été moins pour d' autres.
Qu' il y avoit de méchanceté dans mes réflexions !
Tout ce que vous dites, Bella, regarde un tems
fort ancien : je ne puis remonter si loin,
jusqu' aux folies de notre enfance ; et je ne me
serois pas imaginé que les marques récentes de
votre aversion vinssent d' une source si éloignée.
Elle m' a reproché encore un excès de malignité,
une insolente apparence de modération, du venin
caché dans mes moindres paroles. ô Clary !
Clary ! Tu n' as jamais été qu' une fille à deux
faces !
Personne, lui-ai-je dit, n' a jugé que je fusse
une fille à deux faces , lorsque j' ai tout
abandonné à la disposition de mon père, et qu' avec
un revenu si considérable, je me suis contentée,

p13

comme auparavant, de la petite pension qu' il me
fait, sans désirer la moindre augmentation.
Oui, rusée créature, c' est encore un de vos
artifices. N' avez-vous pas prévu qu' un
excellent père se croiroit engagé, par ce respect
et ce désintéressement affectés, à mettre en
réserve tout le produit de vos revenus, et qu' il
n' exerceroit ainsi que l' office de votre
intendant, tandis qu' il ne cesseroit pas de vous
faire votre pension domestique ? Autre de vos
ruses, Miss Clary. Il arrive delà que toutes vos
extravagantes dépenses ne vous ont rien coûté du
vôtre.

Mes extravagantes dépenses, Bella ! Mon père
m' a-t-il jamais rien donné de plus qu' à vous ?
Non, j' en conviens ; je vous ai l' obligation
d' avoir obtenu, par cette voie, plus que ma
conscience peut-être ne m' auroit permis de
demander. Mais j' en pourrais montrer encore
la plus grande partie. Et vous, que vous en
reste-t-il ? Je parierois que vous n' avez pas
cinquante guinées de reste.
Il est vrai, Bella, que j' aurois peine à
montrer cette somme.
Oh ! J' en suis bien sûre. Je suppose que votre
maman Norton... mais paix là-dessus.
Indigne Bella ! Cette vertueuse femme, toute
malheureuse qu' elle est du côté de la fortune,

p14

a l' ame véritablement noble ; plus noble que ceux qui seroient capables de lui imputer la moindre bassesse de sentimens. Qu' avez-vous donc fait de toutes les sommes qu' on vous a laissé dissiper depuis votre enfance ? Lovelace, votre libertin, vous en feroit-il l' intérêt ? Pourquoi suis-je obligée de rougir pour ma soeur ? Cependant, Bella, vous ne vous trompez point : je compte sur l' intérêt de mon argent, et sur l' intérêt de l' intérêt. Je le crois mieux placé que dans la rouille d' un cabinet. Elle m' entendoit, m' a-t-elle répondu. Si j' eusse été d' un autre sexe, elle auroit supposé que je pensois à briguer les suffrages du canton. La popularité, le plaisir de me voir environnée, à la porte de l' église, par une foule de misérables, étoient un attrait charmant pour mes yeux. Les applaudissemens qui retentissent au loin, quel charme pour mon imagination romanesque ! Je ne tenois pas *ma lumière cachée sous le boisseau* , c' étoit de quoi elle pouvoit me répondre. Mais n' étoit-il pas un peu dur pour moi de me voir privée, le dimanche, de la satisfaction de briller à l' église, et d' être obligée d' interrompre mes charitables ostentations ? En vérité, Bella, cette raillerie est cruelle

p15

de votre bouche, après la part que vous avez eue au traitement que j' essuie. Mais continuez ; l' haleine vous manquera bientôt. Je ne puis désirer de pouvoir vous rendre outrage pour outrage... pauvre Bella ! Ici, ma chère Miss Howe, je crois avoir souri, d' un air un peu trop méprisant pour une soeur. Elle a élevé la voix. Point d' insolens mépris ; point de *pauvre Bella* , avec cet air de supériorité dans une soeur cadette. Eh bien donc ! *riche Bella*, en lui faisant une profonde révérence ; ce nom vous plaira davantage, et convient mieux en effet à cet amas d' or dont vous faites gloire. Voyez-vous ? Clary (tenant la main levée), si vous n' êtes pas un peu plus humble dans votre modération, un peu plus réservée dans votre langage, et si vous oubliez le respect que vous devez à une soeur aînée, vous éprouverez... quoi ! Bella, un traitement pire que celui

dont je vous ai déjà l' obligation ? C' est ce que je crois impossible à moins que cette main levée ne tombe sur moi ; et c' est un excès auquel il vous conviendrait moins de vous livrer, qu' à moi de le souffrir.

Elle a paru confuse de son emportement. Mais en s' efforçant de se remettre ; bonne et

p16

docile créature ! A-t-elle dit avec un sourire amer. Ensuite, changeant de propos, elle m' a priée de me souvenir que nous avons été sur les ouvertures ; que tout le monde seroit surpris qu' elle tardât si long-tems ; qu' on s' imagineroit qu' il y avoit quelque chose à se promettre de moi ; enfin que le souper n' étoit pas éloigné.

Je n' ai pu retenir quelques larmes. Que j' étois heureuse, ai-je dit en soupirant, lorsque les résolutions d' autrui et les miennes ne m' empechoient pas de descendre à l' heure du souper, et de jouir du plus doux plaisir de ma vie dans l' entretien de mon père, de ma mère, et de mes meilleurs amis !

Cette réflexion, échappée à la force du sentiment, n' a servi qu' à m' attirer une nouvelle insulte. La nature n' a pas donné un coeur sensible à Bella. Elle n' est pas capable des grandes joies de la vie. J' avoue que sa dureté la garantit de bien des peines : cependant, pour en éviter dix fois plus, je ne consentirois pas à perdre les plaisirs dont cette sensibilité de coeur est la source.

Elle m' a dit qu' avant que de se retirer, elle vouloit savoir pour mon intérêt, quel témoignage elle devoit rendre de mes dispositions. Vous pouvez assurer, lui ai-je répondu tranquillement, que je me soumets à tout, sans

p17

autre exception que celle qui regarde M Solmes.

C' est ce que vous désirez à présent, Clary, pour vous avancer à la sappe. (d' où prend-elle ses expressions ?) mais l' autre homme n' entrera-t-il pas en fureur et ne rugira-t-il pas horriblement, lorsqu' il verra

sortir de ses griffes une proie dont il se croyoit sûr ?

Il faut souffrir votre langage, sans quoi nous ne parviendrons jamais à rien d' éclairci. Je ne m' embarrasserai point de ce que vous appelez ses rugissemens. Je lui promettrai que, si je me marie jamais, ce ne sera point avant qu' il soit marié lui-même ; s' il n' est pas satisfait de cette condescendance, je penserai qu' il le doit être ; et je donnerai toutes les assurances qu' on exigera, de ne jamais le voir, et de n' entretenir aucune correspondance avec lui. Assurément ces offres seront approuvées.

Mais je suppose qu' alors vous aurez la complaisance de voir M Solmes, et de converser civilement avec lui, du moins comme avec un ami de mon père.

Non : je compte qu' il me sera permis de me retirer dans mon appartement lorsqu' il paroîtra ; je n' aurai pas plus de conversation avec l' un, que de correspondance avec l' autre. Ce seroit donner occasion à M Lovelace de se rendre

p18

coupable de quelque témérité, sous prétexte que je n' aurai rompu avec lui que pour me donner à M Solmes.

Ainsi vous avez accordé tant d' empire sur vous à ce misérable, que la crainte de l' offenser vous empêchera de traiter civilement les amis de votre père dans sa propre maison ! Lorsque cette condition sera présentée, daignez me dire ce que vous en pouvez attendre.

Tout, ou rien, lui ai-je répondu, suivant le tour qu' il lui plairoit de donner à son récit. Ayez la bonté, Bella, de lui en donner un favorable : dites que j' abandonnerai à mon père, dans toutes les formes, à mes oncles et même à mon frère, les droits dont j' ai l' obligation au testament de mon grand-père, comme une sûreté pour l' exécution de mes promesses. N' ayant rien à espérer de mon père, si je les viole, il ne sera plus à craindre que personne veuille de moi pour sa femme. Bien plus, malgré les mauvais traitemens que j' ai reçus de mon frère, je l' accompagnerai secrètement en écosse, pour lui servir de femme de charge ; à la seule condition qu' il n' en usera pas plus mal avec moi qu' avec une femme à ses gages ; ou si notre cousin Morden s' arrête plus long-tems en Italie, j' irai volontiers le rejoindre à Florence : et dans l' un

de ces deux cas, on publiera que j' ai choisi

p19

l' autre, ou que je suis allée au bout du monde ;
car il m' importe peu dans quel lieu l' on dise que
je suis allée ou que je dois aller.

Je n' ai qu' une demande à vous faire, mon
enfant : donneriez-vous ces jolies propositions
par écrit ?

Oui, de tout mon coeur ; et je suis passée dans
mon cabinet, où non-seulement j' ai réduit tous
ces articles en peu de mots, mais j' y ai joint
quelques lignes pour mon frère, par lesquelles
" je lui témoignois un vif regret de l' avoir
offensé, je le suppliois d' appuyer mes
propositions de son crédit, et de dresser
lui-même un engagement qui fût capable de me lier ;
je lui disois, qu' il avoit plus de pouvoir
que personne, pour me réconcilier avec mon père
et ma mère, et que je lui serois obligée toute
ma vie, s' il vouloit que je fusse redevable de
cette grâce à l' amitié fraternelle " .

Comment croyez-vous que ma soeur ait passé
le tems, pendant que je l' employois à écrire ?
à promener ses doigts sur mon clavecin, en
s' accompagnant doucement de la voix, pour
marquer son indifférence.

Lorsque je me suis approchée d' elle avec
mon écrit, la cruelle s' est levée d' un air léger :
vous n' avez pas encore fini, ma chère ? ô ! Cela

p20

est fait, j' en suis sûre. Quelle facilité à se
servir de sa plume ! Eh ! M' est-il permis de lire ?
S' il vous plaît, Bella.

Après avoir lu, elle a fait un éclat de rire
affecté. Comme les grands esprits se laissent
prendre ! Vous n' avez donc pas vu, Clary, que
je me moquois de vous ? Et vous voudriez
que je descendisse avec cette belle pièce, où je
ne trouve pas le sens commun ?

Vous ne m' en imposerez pas, Bella, par ces
apparences de dureté. Elles ne peuvent être
sérieuses. Il y auroit trop peu d' esprit dans une
raillerie de cette nature.

Quel excès de folie ! Une tête fortement
prévenue s' imagine que tout le monde ne voit que

par ses yeux. Mais, de grâce, mon cher enfant, que devient l' autorité de votre père ? Qui cède ici, du père ou de la fille ? Comment ajustez-vous ces belles offres avec les engagements qui existent entre votre père et M Solmes ? Quelle certitude que votre libertin ne vous suivra pas *jusqu' au bout du monde* ? Reprends, reprends ton écrit, ma chère ; place-le sur ton coeur amoureux, et n' espère pas que je veuille apprêter à rire en me laissant prendre à tes ridicules promesses. Je te connois trop bien. Et jetant le papier sur ma toilette, elle s' est enfuie avec un autre éclat de rire. Mépris pour mépris,

p21

a-t-elle ajouté en passant devant moi ; voilà pour vous, *pauvre Bella* . Je n' ai pas laissé de renfermer ce que j' avois écrit, dans un nouveau billet pour mon frère, où je lui ai tracé en peu de mots la conduite de ma soeur ; dans la crainte que, sa passion l' ayant empêchée de bien prendre mes idées, elle ne les présentât sous un autre jour qu' elles ne me sembloient le mériter. La lettre suivante est une réponse à mon billet, qui m' a été rendue lorsque j' étois prête à me mettre au lit. Mon frère n' a pu prendre sur lui d' attendre jusqu' à demain.

à *Miss Clarisse Harlove*.

il est étonnant que vous ayez la hardiesse de m' écrire, vous qui videz continuellement sur moi votre *carquois femelle* . Je ne me possède pas en apprenant que vous me reprochez d' être l' agresseur, dans une querelle qui doit son origine à ma considération pour vous. Vous avez fait des aveux, en faveur d' un infame, qui devraient porter tous vos proches à vous abandonner éternellement. Pour moi, je n' ajouterai jamais foi aux promesses d' une femme qui prend des engagements contraires à des inclinations avouées. Le seul moyen de prévenir votre ruine, est de vous ôter le pouvoir de vous

p22

perdre vous-même. Mon intention n' étoit pas de vous répondre ; mais l' excessive bonté de

vosre soeur a prévalu sur moi. à l' égard de vosre voyage en écosses, le jour de grâce est passé. Je ne vous conseille pas non plus d' aller recommencer auprès de M Morden, le rôle que vous avez joué chez vosre grand-père. D' ailleurs, un si galant homme pourroit se trouver engagé dans quelque dispute fatale, à vosre occasion, et vous l' accuseriez d' être l' agresseur.

La belle situation où vous vous êtes jetée ! Qui vous fait proposer de prendre la fuite pour vous dérober à vosre libertin, et d' employer le mensonge pour vous cacher. à ce compte, vosre chambre est le plus heureux asile qu' on ait pu trouver pour vous. La conduite de vosre *brave* , lorsqu' il est venu vous chercher à l' église, marque assez le pouvoir qu' il a sur vosre coeur, quand vous n' en auriez pas fait honteusement l' aveu.

Je n' ajoute qu' un mot. Si, pour l' honneur de la famille, je ne réussis pas à vous faire plier, ma résolution est de me retirer en écosses, et de ne voir de ma vie aucun de nos parens communs.

James Harlove.

Voilà un frère ! Voilà ce qu' on appelle du respect ardent pour un père, une mère et des

p23

oncles ! Mais il se voit traité en homme d' importance, et ses airs répondent à l' opinion qu' on a de lui.

LETTRE 43

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

mercredi matin à neuf heures.

Ma tante Hervey, qui a passé la nuit au château, sort à ce moment de ma chambre. Elle y est venue avec ma soeur. On n' a pas jugé à propos de lui accorder cette liberté sans un tel témoin. Lorsque je l' ai vue paroître, je lui ai dit que sa visite étoit une extrême faveur pour une malheureuse prisonnière. Je lui ai baisé la main. Elle a eu la bonté de m' embrasser, en me disant : pourquoi cette distance, ma chère nièce, avec une tante qui vous aime si tendrement ?

Elle m' a déclaré qu' elle venoit s' expliquer

avec moi pour le repos de la famille ; qu' elle ne pouvoit se persuader que si je ne m' étois pas crue traitée avec rigueur, moi qui avois toujours été d' un naturel si doux, j' eusse résisté avec cette constance aux ordres de mon père, et aux désirs de tous mes amis : que ma mère et elle

p24

croyoient devoir attribuer ma résolution à la manière dont on avoit commencé avec moi, et à l' idée où j' étois que, dans l' origine, mon frère avoit eu plus de part aux propositions de M Solmes, que mon père et mes autres amis : enfin qu' elles souhaitoient toutes deux de pouvoir me fournir quelque excuse raisonnable, pour revenir honnêtement de mon opposition. Pendant cet exorde, Bella chantonnoit, ouvroit un livre et puis un autre, d' un air pensif, mais sans paroître disposée à se mêler à la conversation. Ma tante, après m' avoir représenté que mes résistances étoient inutiles, parce que l' honneur de mon père se trouvoit engagé, s' est jetée sur les loix de mon devoir, avec plus de force que je ne m' y serois attendue si ma soeur n' avoit pas été présente. Je ne répéterai pas quantité d' argumens, qui reviennent à ceux dont vous devez être lasse de part et d' autre. Mais il faut vous instruire de tout ce qui a quelque air de nouveauté. Lorsqu' elle a cru me trouver inflexible, (c' est son expression) elle m' a dit que, de son côté, elle ne dissimuloit pas que M Solmes et M Lovelace lui paroissoient deux hommes qui devoient être également congédiés ; mais que pour satisfaire mes amis, je n' en étois pas moins obligée de songer au mariage, et

p25

qu' elle penchoit assez pour M Wyerley. Elle m' a demandé ce que je pensois de M Wyerley. Oui, Clary, a dit ma soeur, en s' approchant, que dites-vous de M Wyerley ? J' ai pénétré aussi-tôt l' artifice. On vouloit me mettre dans la nécessité de m' expliquer, pour tirer de ma réponse une preuve de ma prévention absolue en faveur de M Lovelace. Le piège étoit d' autant plus adroit, que

M Wyerley publie hautement l' estime qu' il a pour moi, et que, du côté du caractère comme de celui de la figure, il a beaucoup d' avantages sur M Solmes. Il m' est venu à l' esprit de faire tourner cette ruse contr' eux, en essayant combien on pouvoit se relâcher des intérêts de M Solmes, puisqu' on ne pouvoit s' attendre aux mêmes offres de la part de M Wyerley. Dans cette vue, j' ai demandé si ma réponse, en supposant qu' elle fût favorable à M Wyerley, me délivreroit des persécutions de M Solmes ; car j' avouois, ai-je ajouté, que je n' avois pas pour l' un l' aversion que j' avois pour l' autre. Ma tante m' a répondu que sa commission ne s' étendoit pas si loin, et quelle savoit seulement que mon père et ma mère ne seroient pas tranquilles, aussi long-tems qu' ils ne verroient

p26

pas les espérances de M Lovelace entièrement ruinées par mon mariage. Fine créature ! A dit ma soeur. Cette réflexion, jointe à la manière dont elle avoit fait succéder sa question à celle de ma tante, m' a confirmé qu' on me tendoit un piège. Eh quoi ! Chère madame, ai-je repris, me faites-vous des propositions qui n' ont aucun objet pour soutenir le systême de mon frère ? N' ai-je donc aucune espérance de voir finir mes peines et ma disgrâce, sans qu' un homme odieux me soit présenté ? On rejette donc toutes mes offres ! Cependant, elles devoient être acceptées, j' ose le dire. Enfin, ma nièce, s' il ne vous reste aucune espérance, je ne m' imagine pas que vous vous croyez absolument dispensée de l' obéissance qu' une fille doit à ses parens. Pardonnez-moi, a dit ma soeur ; je ne doute nullement que le but de Miss Clary, s' il lui est impossible de joindre son cher Lovelace, ne soit de reprendre sa terre entre les mains de mon père, et d' y aller vivre dans cette indépendance qui est le fondement de sa perversité. Et là, mon cher coeur, mon petit amour, qu' elle honorable vie vous mènerez ! Madame Norton, votre oracle, à la tête de votre maison ; vos pauvres, à la porte ; vous, confondue dans

la troupe déguenillée, avec un mélange d'orgueil et de bassesse, et fort supérieure dans vos idées à toutes les femmes de la province qui n'auront pas ces nobles inclinations. Les pauvres dehors ! Ai-je dit ; mais, Lovelace dedans ; c'est-à-dire, bâtissant votre réputation d'une main, et la détruisant de l'autre. Le charmant système ! Mais apprenez, ma petite fugitive, que les volontés d'un grand-père mort seront restreintes par celles d'un père vivant ; et qu'on disposera de la terre, comme mon grand-père l'auroit fait s'il eût assez vécu pour voir un si grand changement dans sa favorite. En un mot, elle ne retournera pas entre vos mains, si l'on ne vous reconnoît assez de discrétion pour en faire un bon usage, ou jusqu'à ce que l'âge vous autorise à réclamer les loix, pour l'arracher *respectueusement* à votre père.

Fi, Miss Harlove ! Lui a dit ma tante. Ce langage n'est pas digne d'une soeur. Ô madame ! Laissez-la continuer. Ce n'est rien en comparaison de ce que j'ai déjà souffert de Miss Harlove. Elle ne consulte que l'emportement de sa jalousie, ou des ordres supérieurs, auxquels mon devoir est de me soumettre. Je lui répondrai seulement que, pour la révocation de mes droits, je sais à quoi je suis autorisée :

et rien ne m'empêcheroit d'y rentrer, si j'en avois le dessein. Mais c'est une idée qui ne me vient pas même à l'esprit. Ayez la bonté, madame, de faire connoître à mon père, que les traitemens les plus durs, les conséquences les plus fâcheuses, ne me feront jamais chercher des ressources contraires à sa volonté ; dût-il, me réduire à l'indigence, et me chasser de sa maison ; ce qui seroit peut-être préférable pour moi, au chagrin d'y être emprisonnée et outragée comme je le suis.

Sur ce point, chère nièce, m'a répondu ma tante, si vous étiez mariée, vous seriez obligée de vous conformer aux intentions de votre mari ; et si ce mari étoit M Lovelace, on ne sauroit douter qu'il ne saisît ardemment l'occasion de jeter de nouveaux troubles dans les familles. Au fond,

ma nièce, s' il avoit une véritable considération pour vous, on n' entendroit point parler continuellement de ses bravades. Il passe pour un homme fort vindicatif. à votre place, Miss Clary, je craindrois, et même sans l' avoir offensé, qu' il ne fît quelque jour tomber sur moi cette vengeance dont il ne cesse point de menacer la famille. Ses menaces, ai-je repris, ne sont qu' un retour assez naturel pour celles qu' on lui fait

p29

tous les jours. Tout le monde n' est pas aussi disposé que moi à souffrir des insultes. Mais étoit-il moins connu qu' aujourd' hui, lorsqu' il fut introduit ici pour la première fois ? On étoit persuadé alors, que le mariage, que la discrétion d' une femme, produiroit des miracles. Mais j' en ai trop dit, ai-je ajouté en me tournant vers ma soeur. D' ailleurs, je repète, comme je l' ai fait vingt fois, qu' il ne seroit pas question de M Lovelace, si j' étois traitée généreusement. Ma tante, interrompant quelque réponse injurieuse de ma soeur, m' a représenté encore qu' on ne pouvoit être tranquille, si l' on ne me voyoit mariée. On assure, a-t-elle continué, que, pour apaiser M Lovelace, vous offrez de lui promettre que, si vous n' êtes pas sa femme, vous ne serez jamais celle de personne. C' est faire supposer que vous êtes fort avancée avec lui. J' avoue naturellement, ai-je répondu, que je n' ai pas connu de meilleure voie pour prévenir de nouveaux malheurs. Et si l' on ne veut pas que je pense à lui, il n' y a point d' autre homme au monde à qui je puisse penser favorablement. Cependant je donnerois volontiers tout ce que je possède, pour le voir engagé d' un autre côté. Oui, volontiers,

p30

Bella, quoique je vous voie sourire malignement. Cela peut être, Clary ; mais vous ne sauriez m' empêcher de sourire. *si l' on ne veut pas que vous pensiez à lui,* a répété ma tante. J' entends ce langage,

Miss Clary. Il est tems que je descende.
Descendons-nous, Miss Harlove ? Je tâcherai
d' engager votre père à permettre que ma soeur
monte elle-même. Il en résultera peut-être
quelque évènement plus heureux.
Je prévois, a dit Bella, ce qui ne manquera
pas d' en résulter. Ma mère et Clary se
noieront dans leurs larmes ; mais avec cette
différence dans les effets, que ma mère reviendra
percée jusqu' au fond du coeur, et que ma soeur
Clary n' en sera que plus endurcie de
l' avantage qu' elle s' applaudira d' avoir obtenu
sur la tendresse de ma mère. Si vous le voulez
savoir, madame, c' est la raison qui a fait
condamner cette jolie personne à garder sa
chambre.
Elle a pris ma tante par la main ; et moi,
sans répliquer un seul mot, je leur ai laissé
prendre à toutes deux le chemin de l' escalier.

LETTRE 44

p31

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.
mon coeur étoit suspendu entre l' espérance et la
crainte de voir ma mère ; pénétrée, d' ailleurs,
de la douleur et de la confusion de lui avoir
causé tant de chagrins. Je l' attendois en tremblant :
mais j' aurois pu m' épargner ces agitations ; on
ne lui a pas permis de monter. Ma tante a eu la
bonté de revenir, mais accompagnée de ma soeur.
Elle m' a pris la main. Elle m' a fait asseoir
près d' elle.
Je dois vous avouer, m' a-t-elle dit, que si
je reviens pour la dernière fois, malgré le
sentiment de votre père, c' est pour vous
rendre un bon office, parce que je suis
sérieusement alarmée des conséquences de votre
obstination. Ensuite elle a recommencé à me mettre
devant les yeux l' attente de tous mes amis,
les richesses de M Solmes, qui sont bien
au-dessus de ce qu' on s' est jamais imaginé,
l' avantage des articles, la mauvaise réputation
de M Lovelace, l' aversion que toute la
famille a pour lui ; chaque circonstance revêtue
des plus fortes couleurs, quoiqu' elles ne l' aient

pas été plus que celles des mêmes peintures dans la bouche de ma mère : d' où je conclus que ma mère n' a rendu compte à personne de ce qui s' est passé entr' elle et moi, puisqu' autrement ma tante ne m' auroit pas répété la plupart des choses qui m' avoient déjà été représentées inutilement.

Elle m' a dit que c' étoit percer le coeur de mon père, que de lui donner lieu de croire qu' il n' avoit pas d' autorité sur ses enfans, particulièrement sur une fille qu' il avoit toujours aimée jusqu' à l' adoration ; et qu' il n' y avoit pas d' extrêmités, par conséquent, où cette excessive tendresse, changée en indignation, en haine, en fureur, ne fût capable de le porter. Là, joignant les mains, avec la plus pressante bonté, je vous conjure, ma chère nièce, pour moi, pour vous-même, pour tout ce qui vous est cher au monde, de surmonter une malheureuse prévention, de détourner les maux dont vous êtes menacée, et de faire le bonheur de tout le monde, en vous garantissant des plus fâcheuses disgrâces. Faut-il me jeter à vos genoux, ma très-chère Clary ? Oui, je m' y jetterai volontiers... et, dans l' ardeur de ce transport, elle s' y est jetée effectivement ; et moi avec elle, baissant la tête de confusion, la suppliant de se lever, jetant mes bras

autour d' elle et mouillant son sein de mes larmes.

ô ma chère tante, ma tante bien aimée ! Quels excès de bonté et de condescendance ! Levez-vous, hélas ! Levez-vous. Vous me déchirez le coeur, par des marques si incroyables de tendresse.

Dites, ma très-chère nièce, dites que vous voulez obliger tous vos amis. Dites-le, je vous en conjure, si vous nous aimez.

Hélas ! Comment vous promettre ce que je mourrois plutôt que d' exécuter ? Dites du moins, ma chère, que vous prendrez du tems pour y réfléchir ; que vous en prendrez pour raisonner avec vous-même. Donnez-nous du moins, quelque espérance. Que ce ne soit pas en vain que je vous presse et que je vous conjure à genoux.

Elle ne quittoit pas cette posture, et je gardois la mienne aussi devant elle.

Quelle étrange situation ! Si j' étois capable d' un doute, ma chère tante, je le serois bientôt de vaincre. Ce qui paroît un puissant motif à mes amis, n' en peut être un pour moi. Combien de fois l' ai-je répété ? Qu' il me soit permis de vivre fille. Est-ce une faveur qu' on ne puisse m' accorder ? Qu' on me laisse partir pour l' écosse, pour Florence, pour tout autre lieu

p34

qu' on voudra choisir. Qu' on m' envoie aux Indes en qualité d' esclave. Je puis consentir à tout, mais je ne m' engagerai point par des sermens, à vivre avec un homme qu' il m' est impossible de supporter.

Bella gardoit le silence, les mains levées, comme dans l' admiration de mon endurcissement. Je vois, m' a dit ma tante en se levant, que rien ne peut fléchir votre esprit. à quoi servent les ménagemens ? A interrompu ma soeur. Vous voyez, madame, que c' est bonté perdue. Déclarez-lui nettement à quoi elle doit s' attendre. Prononcez lui sa sentence.

Ma tante, la prenant par la main, s' est retirée vers une fenêtre, les larmes aux yeux. Je ne puis, miss, en vérité je ne puis, lui a-t-elle dit doucement (mais j' entendois jusqu' au moindre mot) il y a bien de la dureté dans la manière dont on la traite. C' est un coeur noble, après tout. Quel malheur que les choses aient été poussées si loin ! Mais il faut engager M Solmes à se désister.

Eh quoi, madame ! Lui a répondu ma soeur, d' une voix sourde, mais fort animée, vous laissez-vous prendre aussi par cette petite sirène ? Ma mère a bien fait de n' être pas venue. Je doute si mon père même, après avoir jeté son premier feu, ne se laisseroit pas vaincre

p35

par ses artifices. Il n' y a que mon frère, j' en suis sûre, qui soit capable de la réduire. Ne pensez point à faire monter votre frère, a répliqué ma tante ; je le trouve beaucoup plus furieux qu' il ne convient. Elle ne marque rien, dans ses manières, qui sente l' obstination et la perversité. Si votre frère venoit, je ne

répondrais pas des suites ; car je l' ai crue deux ou trois fois prête à s' évanouir.
Ho, madame ! Elle a le coeur plus fort que vous ne vous l' imaginez. Vous voyez ce qui vous revient, de vous être mise à genoux devant elle. Ma tante est demeurée dans ses réflexions, à la fenêtre, le dos tourné vers moi. Ce tems a paru propre à Bella pour m' insulter encore plus barbarement. Elle est passée dans mon cabinet, où elle a pris les échantillons que ma mère m' avoit envoyés ; et, me les apportant, elle les a étendus près de moi sur une chaise. Elle me les a montrés l' un après l' autre, sur sa manche et sur son épaule, et, d' une voix basse, pour n' être point entendue de ma tante, elle m' a donné ironiquement son avis sur chaque couleur : cette étoffe sera sans doute pour le jour de la noce, celle-là pour le lendemain. Qu' en dites-vous, mon amour, et ce fond de velours cramoisi ? Je le trouve admirable

p36

pour un aussi beau teint que le vôtre. Quel éclat il va vous donner ! Vous soupirez, ma chère, (en effet la douleur m' arrachoit quelques soupirs) ! Et ce velours noir, fera-t-il mal, à votre avis, avec des yeux si charmans ? Lovelace ne vous dit-il pas que vous avez des yeux adorables ? Mais quoi ! L' amour... vous ne répondez rien. Et les diamans donc ? Les dentelles...
elle auroit continué, si ma tante n' étoit revenue vers nous en s' essuyant les yeux. Quoi, mesdemoiselles ! Un entretien secret ? Vous paraissez si gaie et si contente, Miss Harlove, que j' en conçois beaucoup d' espérance. Ma soeur a répondu qu' elle me donnoit son avis sur les étoffes, à la vérité, sans que je l' en eusse priée ; mais que je paroissois approuver son jugement par mon silence.
ô Bella, lui ai-je dit, plutôt au ciel que M Lovelace vous eût prise au mot ! Votre jugement se seroit exercé pour votre propre intérêt, et nous aurions été toutes deux fort heureuses. Est-ce ma faute, je vous prie, s' il en est arrivé autrement ? Ce discours l' a rendue furieuse, jusqu' à me donner des noms injurieux. Eh quoi, ma soeur ! Ai-je repris, vous paraissez fâchée ? Comme si deux mots si simples renfermoient plus de sens que je n' ai peut-être eu

dessein de leur en donner. Mes vœux sont sincères pour vous, comme pour moi et pour toute la famille. Qu' ai-je donc dit de si piquant ? Ne me donnez pas lieu de soupçonner, chère Bella, que j' ai trouvé le véritable noeud de la conduite que vous tenez avec moi, et qui est inexprimable jusqu' à présent de la part d' une soeur.

Fi, fi, Miss Clary ! M' a dit ma tante. Les railleries outrageantes ne faisant qu' augmenter dans la bouche de ma soeur, prenez garde, lui ai-je dit encore, que vous ne soyez moins propre à lancer des traits qu' à les recevoir. Si je voulois me servir de vos propres armes, je vous conseillerois de voir un moment quelle pauvre figure cette étoffe fait sur votre épaule.

Fi, fi, Miss Clary ! A répété ma tante. C' est à Miss Harlove, madame, que vous auriez dit *fi, fi*, si vous aviez entendu la moitié seulement de ses barbares insultes. Descendons, madame, a dit ma soeur avec une extrême violence. Laissons enfler cette créature, jusqu' à ce qu' elle crève de son propre venin. Dans la colère où je suis, c' est la dernière fois que je veux la voir. Si j' avois le coeur assez bas, lui ai-je dit, pour suivre un exemple que je condamne, il

m' est si facile de faire tourner ces outrages à votre confusion, qu' il me paroît surprenant que vous osiez vous y exposer. Cependant, Bella, puisque vous êtes prête à descendre, soyez capable de me pardonner, et je vous pardonne aussi. Vous y êtes obligée doublement, et par votre qualité d' aînée, et par la cruauté que vous avez eue d' offenser une soeur qui est dans l' affliction. Puissiez-vous être heureuse, quoique je sois menacée de ne l' être jamais ! Puissiez-vous ne jamais éprouver la moitié de mes peines ! Votre consolation sera, du moins, de n' avoir pas une soeur qui soit capable de vous traiter comme vous m' avez traitée. Que tu es une... et sans me dire ce que j' étois, elle s' est précipitée vers la porte. Souffrez, madame, ai-je dit à ma tante, en me mettant à genoux devant elle, et serrant

les siens de mes deux bras, souffrez que je vous retienne un moment, non pour me plaindre de ma soeur, qui doit trouver sa punition dans elle-même, mais pour vous remercier d' une bonté qui excite ma plus vive reconnaissance. Je vous demande seulement de ne pas attribuer à mon obstination la fermeté inébranlable que j' ai marquée pour une tante si chère, et de me pardonner tout ce que j' ai dit ou ce

p39

que j' ai fait de mal à propos sous vos yeux. Le ciel m' est témoin qu' il n' y est entré aucun fiel contre la pauvre Bella. J' ose dire que ni elle, ni mon frère, ni mon père même, ne connoissent pas le coeur qu' ils font saigner si cruellement.

J' ai été bien consolée, ma chère Miss Howe, de voir quel effet l' absence de ma soeur a produit tout d' un coup. Levez-vous, ame noble ! Fille charmante ! (ce sont les obligeantes expressions de ma tante) ne demeurez point dans cette posture devant moi. Gardez pour vous seule ce que je vais vous dire : j' ai plus d' admiration pour vous que je ne puis l' exprimer : si vous pouvez éviter de réclamer vos droits sur la terre de votre grand-père, et si vous avez la force de renoncer à Lovelace, vous continuerez d' être la plus grande merveille que j' aie connue à votre âge... mais je suis obligée de descendre avec votre soeur. Voici mes derniers mots : conformez-vous, si vous le pouvez, aux volontés de votre père. Quel mérite ne vous ferez-vous pas par votre soumission ? Demandez-en la force au ciel. Vous ne savez pas tout ce qui peut arriver. Un mot, ma chère tante ! Encore un mot (car elle me quittoit) ; employez tout votre crédit pour ma chère Madame Norton. Elle est

p40

fort mal dans ses affaires. S' il lui arrivoit de tomber malade, elle auroit beaucoup de peine à subsister sans le secours de ma mère. Il ne me restera aucun moyen de la soulager, car je manquerai plutôt du nécessaire que de réclamer mes droits. Et je puis vous assurer qu' elle

m' a fait de si fortes représentations, pour me porter à l' obéissance, que ses argumens n' ont pas peu contribué à m' affermir dans la résolution d' éviter toutes les voies extrêmes, auxquelles je prie le ciel, néanmoins, de n' être jamais forcée. Hélas ! On ne laisse pas de m' ôter le secours de ses conseils ; et l' on pense mal d' une des plus vertueuses femmes du monde ! Je suis ravie de ces sentimens, m' a dit ma tante ; et recevez ce baiser, et celui-ci, et celui-ci encore, ma charmante nièce, (car elle me nommoit ainsi presque à chaque mot, en pressant mes joues de ses lèvres, et serrant ses bras autour de mon cou) ; que le ciel vous protège ! Qu' il vous serve de guide ! Mais il faut vous soumettre. Je vous déclare qu' il le faut. En un mot, on ne vous accorde qu' un mois. Et souvenez-vous, miss, qu' il faut obéir. Je suppose que cette déclaration est ce que ma soeur avoit nommé ma sentence. Cependant, elle n' a rien de pire que celle qu' on m' avoit déjà prononcée. Il m' a paru que ma

p41

tante affectoit d' élever la voix en répétant ces derniers mots : *et souvenez-vous, miss, qu' il faut obéir* . Elle m' a quittée aussi-tôt.

Tout ce que j' ai ressenti dans cette cruelle scène, se renouvelle en vous l' écrivant. Ma plume tombe de mes mains, et je vois toutes les couleurs de l' arc-en-ciel, au travers d' un déluge de pleurs.

Mercredi à cinq heures.

J' ajouterai quelques lignes. Ma tante, en me quittant, a trouvé ma soeur, qui l' attendoit au bas de l' escalier, et qui lui a reproché de s' être arrêtée long-tems après elle. Cependant elle a loué ses derniers mots, qu' elle peut fort bien avoir entendus, et elle s' est écriée, sur mon obstination : l' auriez-vous cru, madame, que votre Clarisse, cette fille si chère à tout le monde, fût d' un si mauvais caractère ? Et qui, de son père ou d' elle, comme vous lui avez dit, est obligé à la soumission ? Ma tante a répondu d' un ton qui marquoit de la pitié ; mais je n' ai pu distinguer ses termes.

N' admirez-vous pas, ma chère, cette étrange persévérance dans une entreprise si peu raisonnable ? Mais je m' imagine que mon frère et ma soeur donnent continuellement de mauvaises

p42

interprétations à tout ce qui vient de moi ; et malheureusement je n' ai personne qui ose prendre ma défense. Ma soeur dit, que si l' on *m' avoit crue si brave* , on n' auroit point engagé le combat avec moi. Ils ne savent comment concilier mon obstination supposée avec mon caractère établi, et leur espérance est de me fatiguer à force de varier leurs attaques. Vous voyez que mon frère est déterminé à *me faire plier* , ou à quitter le château d' Harlove pour ne le revoir jamais. La question se réduit à perdre un fils ou à faire plier une fille la plus perverse et la plus ingrate qu' on ait jamais vue ! Voilà le jour sous lequel les choses sont présentées. Elles seront poussées bien plus loin ; je m' y attends, et je n' en doute pas. Mais qui peut deviner qu' elles seront leurs nouvelles mesures ?

Je ferai partir, avec cette lettre, ma réponse à la vôtre de dimanche dernier. Elle partira telle qu' elle est : car elle seroit longue à copier, et je n' en ai pas le tems. Cependant je crains, ma chère, d' y avoir poussé mes libertés trop loin, dans plus d' un endroit. Mais je n' ai pas l' esprit assez tranquille, pour y rien changer.

p43

Ne soyez pas fâchée contre moi : je vous avertis que si vous pouvez en excuser un ou deux traits, ce sera parce qu' ils viennent *de votre meilleure amie* .
Clarisse Harlove.

LETTRE 45

Miss Howe, à Miss Clarisse Harlove.

mercredi au soir, 22 de mars.

Moi, fâchée ! Eh de quoi donc, ma chère ? Rien ne peut m' être plus agréable que ce que vous nommez *vos libertés* . J' admire seulement votre patience pour les miennes ; voilà tout ; et je regrette la peine que je vous ai donnée à me faire une si longue réponse sur le sujet en question malgré le plaisir que j' ai pris à la lire.

Je suis persuadée que votre intention n' a jamais été d' user de réserve avec moi : premièrement,

parce que vous le dites ; en second lieu, parce que vous n'avez pas encore été capable d'éclaircir votre situation à vos propres yeux, et que, persécutée, comme vous l'êtes, il vous est impossible de distinguer assez les effets de l'amour et de la persécution, pour

p44

assigner à chacune de ces deux causes les bornes de leur pouvoir. C'est ce que je crois vous avoir déjà fait entendre. Ainsi j'abandonne à présent cette question.

Robert m'a dit que vous ne faisiez que mettre votre dernier paquet au dépôt, lorsqu'il l'a pris. Il y étoit allé une heure auparavant, sans y avoir rien trouvé. Il avoit remarqué mon impatience ; et celle de m'apporter quelque chose de vous l'a fait roder quelque tems autour de vos murs.

Ma cousine *Jenny Desdale* est ici, et veut passer cette nuit avec moi. Je n'aurai point le tems de vous répondre avec toute l'attention qui convient au sujet de vos lettres. Vous savez qu'avec elle, c'est un babil qui ne finit point. Cependant l'occasion qui l'amène est fort grave. Elle est venue pour engager ma mère à faire un voyage chez Madame *Larkin*, sa grand-mère, qui garde le lit depuis long-tems, et qui, reconnoissant enfin qu'elle est mortelle, pense à faire un testament. Malgré l'aversion qu'elle a eue jusqu'à présent pour cette cérémonie, elle y consent, à condition que ma mère, qui n'est qu'une parente éloignée, ne laissera pas d'y être présente, pour l'aider de ses conseils ; car on a grande opinion de l'habileté de ma mère dans tout ce qui regarde

p45

les testamens, les contrats de mariage et les autres affaires de cette nature.

Madame *Larkin* demeure à dix-sept milles de nous. Ma mère, qui ne peut se résoudre à coucher hors de sa maison, se propose de partir fort matin, pour revenir le soir. Ainsi, je compte d'être demain à votre service depuis le commencement du jour jusqu'à la fin, et je ne serai au logis pour personne.

à l' égard de mon incommode, je lui ai mis dans la tête d' escorter les deux dames, pour ramener ma mère avant la nuit. Je ne connois que les occasions de cette nature, où ces gens-là soient bons à quelque chose, pour donner à notre sexe un petit air de vanité et d' assurance dans les lieux publics.

Je me souviens de vous avoir fait entendre que je ne serois pas fâchée de voir une alliance entre ma mère et ce Monsieur Hikman. En vérité, je répète ici mes souhaits. Qu' importe une différence de quinze ou vingt ans ? Sur-tout lorsqu' une femme se porte assez bien pour faire espérer qu' elle sera long-tems jeune, et lorsque le galant est un homme *si sage* ! De bonne foi, je crois que je l' aimerois autant pour mon père qu' à tout autre titre. Ils ont une extrême admiration l' un pour l' autre. Mais il me vient une meilleure idée, pour

p46

l' homme du moins, et plus convenable du côté de l' âge. Que dites-vous, ma chère, de faire un compromis avec votre famille, par lequel vous leur offririez de rejeter vos deux hommes, et d' agréer le mien ? Si vous n' en êtes, pour l' un des deux, *qu' au goût conditionnel*, l' idée ne sauroit vous déplaire. Il n' y manque que votre approbation. Sous ce jour, quels égards n' aurai-je pas pour Monsieur Hickman ? Plus, d' une bonne moitié, que sous l' autre. Ma folle veine est ouverte : la laisserai-je couler ? Qu' il est difficile de résister aux foibles naturels !

Hickman me paroît bien plus conforme à votre goût, qu' aucun de ceux qui vous ont été proposés jusqu' à présent. C' est un homme si sage, si grave ! Et tant d' autres qualités ! D' ailleurs ne m' avez-vous pas dit que c' est votre favori ? Mais peut-être ne l' honorez-vous de tant d' estime, que parce qu' il a celle de ma mère. Je ne doute pas qu' il ne crût gagner beaucoup au change, du moins s' il n' est pas plus imbécille que je ne le crois.

Hé ! Mais, votre fier amant l' auroit bientôt assommé. Voilà ce que j' oubliais. Pourquoi, ma chère, suis-je incapable d' écrire sérieusement, lorsqu' il est question de cet Hickman ? C' est une fort bonne espèce d' homme, après

p47

tout. Mais en est-il de parfaits ? Encore une fois, c' est un de mes foibles, et un sujet que je vous donne pour gronder.

Vous me croyez fort heureuse dans le point de vue qui a rapport à lui. Comme le ridicule traitement qu' on vous fait essayer vous remplit le coeur d' amertume, vous trouvez du moins supportable ce qui seroit fort éloigné de vous le paroître dans une autre situation. J' ose dire qu' avec tous vos airs graves, vous ne voudriez pas de lui pour vous-même ; à moins que, se présentant avec Solmes, vous ne fussiez obligée de prendre l' un des deux. C' est une épreuve à laquelle je vous mets : voyons ce que vous aurez à dire là-dessus.

Pour moi, je vous avoue que j' ai de grandes objections à faire contre Hickman. Lui et le mariage sont deux choses qui n' entrent point ensemble dans ma tête. Vous expliquerai-je librement ce que je pense de lui, c' est-à-dire, de ses bonnes et de ses mauvaises qualités, comme si j' écrivois à quelqu' un qui ne le connût pas ? Oui ; je crois que j' y suis résolue. Mais le moyen de traiter gravement ce sujet ? Nous n' en sommes point encore au ton grave ; et la question, de lui à moi, est de savoir si nous y serons jamais. Cependant, quoique je fusse très-aise de pouvoir adoucir un moment

p48

vos chagrins par mes peintures extravagantes, la plaisanterie ne s' accorde guère avec le sentiment présent d' une inquiétude aussi vive que celle que j' ai pour vous.

J' ai été interrompue, et c' est à l' occasion de l' honnête Hickman. Il étoit ici depuis deux heures, faisant apparemment sa cour à ma mère pour sa fille, quoiqu' elle n' ait pas besoin d' être pressée en sa faveur. Il est bon que l' une supplée à l' autre ; sans quoi le pauvre homme auroit trop de peine à partager ses soins, et se trouveroit fatigué d' un si rude exercice.

Il étoit prêt à partir ; ses chevaux dans la cour. Ma mère m' a fait appeler, sous prétexte d' avoir quelque chose à me dire. Elle m' a tenu en effet un discours qui ne signifioit rien, et j' ai conçu clairement que l' unique raison qu' elle avoit eue de me faire descendre, étoit pour

me rendre témoin de la bonne grâce avec laquelle il fait une révérence, et pour lui donner l'occasion de me souhaiter le bon jour. Elle sait que je n' ai pas d' empressement à le favoriser de ma présence, lorsque je suis engagée d' un autre côté. Je n' ai pu m' empêcher de prendre un air un peu froid, en m' apercevant qu' elle n' avoit rien à me dire, et quelle étoit son

p49

intention. Elle m' a raillée de mes distractions, afin que son homme partît sans chagrin. Il m' a fait une révérence jusqu' à terre. Il auroit voulu prendre ma main d' une des siennes ; mais je n' ai pas jugé à propos de servir de pendant à son fouet, qu' il tenoit de l' autre. Je l' ai retirée, en la portant vers son épaule ; comme si je m' étois hâtée de le soutenir, dans la crainte qu' il ne donnât du nez contre terre à force de se baisser. Eh, mon dieu, lui ai-je dit, si vous veniez à tomber ! La folle créature ! A dit ma mère en souriant. Cette mauvaise plaisanterie l' a tout-à-fait décontenancé. Il s' est retiré en arrière, la bride en main, et toujours faisant des révérences, jusqu' à ce que, rencontrant son laquais, il a pensé le renverser en se relevant. J' ai ri de tout mon coeur. Il est monté, il a piqué des deux ; et, pour n' avoir pas voulu me quitter des yeux, il a failli de se tuer contre la porte.

Je suis rentrée, la tête si pleine de lui, qu' il faut que je reprenne mon dessein. Peut-être serai-je assez heureuse pour vous divertir un moment. Songez que je le peins du bon et du mauvais côté.

Hickman est un de ces hommes inutiles, qui, pour me servir d' une de vos expressions, ont l' air affairé sans avoir jamais d' occupations

p50

sérieuses. Il est rempli de projets dont il n' exécute jamais aucun ; irrésolu, ne se tenant à rien, excepté au plaisir de me tourmenter par ses ridicules propos d' amour, dans lesquels il est évident qu' il est soutenu par la faveur de ma mère, plutôt que par ses propres espérances, puisque jamais je ne lui en ai donné aucune.

J' en veux à son visage : quoiqu' en général, pour un corps aussi replet, on puisse dire que la figure d' Hickman est assez bien ; ce n' est pas de beauté que je lui reproche de manquer ; car, suivant votre observation, qu' est-ce que la beauté dans un homme ? Mais, avec des traits bien marqués, et une épaisse machoire, il n' a pas la moitié de l' air mâle qui est répandu dans l' agréable physionomie de Lovelace. Et puis, quelle affectation de singularité dans bien des choses ! Je n' ai pas encore eu le courage de railler l' espèce d' éventail empesé qui lui pend au cou, parce que ma mère trouve qu' elle lui sied bien, et que je ne voudrais pas d' ailleurs être assez libre avec lui pour lui faire connoître que je souhaiterois de le voir autrement. Si je m' expliquois là-dessus, le goût de l' homme est si bizarre, qu' en ne consultant que lui-même, il prendroit un modèle de cravate sur quelque vieux portrait du

p51

roi Guillaume, où le menton de ce prince repose comme sur un coussin. à l' égard de son habillement, on ne sauroit dire qu' il soit jamais mal-propre ; mais il est quelquefois trop magnifique, et quelquefois trop simple, pour mériter le nom d' élégant. Dans ses manières, il y a tant d' apprêt, tant de parade, qu' on les croiroit de commande plutôt que familières et naturelles. Je sais que vous attribuez ce défaut à la crainte d' offenser ou de déplaire ; mais, en vérité, vos cérémonieux outrés tombent souvent dans le cas qu' ils veulent éviter. Hickman, au reste, est honnête homme. Il est de très-bonne famille. Son bien est considérable ; et quelque jour, voyez-vous ? Il peut devenir *baronnet* . Il a le coeur humain et sensible ; on le dit passablement généreux, et je pourrois le dire aussi, si je voulois accepter ses présents, qu' il m' offre sans doute dans l' espérance qu' ils lui reviendront un jour, avec celle qui les auroit reçus ; méthode que tous les corrupteurs emploient avec succès, depuis l' ancien Satan jusqu' au plus vil de ses serviteurs. Cependant, pour parler le langage d' une personne que je suis faite pour respecter, c' est *un homme prudent* ; c' est-à-dire, un excellent économiste.

Au bout du compte, je ne saurois dire que j' aie à présent plus de goût pour un autre que pour lui, de quelque manière que j' aie pu penser autrefois.

Il n' a point la passion de la chasse ; et s' il entretient une meute, il ne préfère pas, du moins ses chiens aux créatures de son espèce. J' avoue que ce n' est pas un mauvais signe pour une femme. Il aime ses chevaux ; mais sans avoir le goût des courses, qui devient un jeu de hasard. Il n' a pas plus d' inclination pour les autres jeux. Il est sobre, modeste ; en un mot, il a les qualités que les mères aiment dans un mari pour leurs filles, et que les filles devraient peut-être aimer pour elles-mêmes, si elles étoient capables de juger aussi bien dans leur propre cause, que l' expérience leur apprendra quelque jour à juger dans celle de leurs filles futures.

Malgré tout, pour vous parler de bonne foi, je ne crois pas que j' aime Hickman, ni qu' il m' arrive jamais de l' aimer.

C' est une chose étrange, que dans tous ces sages galans, la modestie ne puisse être accompagnée d' une vivacité décente et d' une honnête assurance ; qu' ils ne sachent pas joindre à leurs bonnes qualités un certain air, qui, sans être jamais séparé du respect, dans les soins

qu' ils rendent à une femme, soit capable de montrer l' ardeur de leur passion plutôt que le fonds doucereux de leur naturel. Qui ne sait pas que l' amour se plaît à dompter les coeurs de lion ; que les femmes à qui leur conscience reproche le plus de manquer de courage, desirent naturellement, et sont portées à préférer l' homme qui en est le mieux partagé, comme le plus propre à leur donner la protection dont elles ont besoin ; que plus elles ont de ce qu' on appelleroit lâcheté dans les hommes, plus elles trouvent de charmes dans les caractères héroïques ; ce qui paroît assez dans leurs lectures, où elles prennent plaisir à rencontrer des obstacles vaincus, des batailles gagnées, et cinq ou six cens ennemis terrassés par la valeur d' un seul paladin ; enfin qu' elles souhaiteroient que l' homme qu' elles aiment fût un héros pour tout

autre qu' elles ; mais que, dans tout ce qui les regarde elles-mêmes, sa douceur et son humilité ne connussent point de bornes ? Une femme a quelque raison de se glorifier de la conquête d' un coeur auquel rien n' est capable de causer de l' effroi ; et delà vient trop souvent qu' un faux brave, avec ses airs imposans, remporte les fruits qui ne devroient appartenir qu' au véritable courage. Pour l' honnête Hickman, la bonne ame est

p54

généralement si souple, que j' ai peine à distinguer s' il y a quelque chose de marqué en ma faveur, dans les respectueux témoignages de sa soumission. Si je le maltraite, il paroît fait si naturellement pour les rebuts, il s' y attend si bien, que je suis embarrassée à le surprendre, soit que l' occasion soit juste ou non. Vous pouvez compter que souvent, lorsque je lui vois prendre un air de repentir pour des fautes qu' il n' a pas commises, je doute si je dois rire ou le plaindre.

Nous avons quelquefois pris plaisir toutes deux à nous représenter quelles doivent avoir été, dans l' enfance, les manières et la physionomie des personnes avancées en âge, c' est-à-dire, à juger, par les apparences présentes, quelle figure ils devoient faire dans leur première saison. Je vais vous dire sous quel jour je vois Hickman, Solmes et Lovelace, nos trois héros, lorsque je les suppose au collège. Solmes, je m' imagine, devoit être un sale et avide petit garçon, qui tournoit sans cesse autour de ses camarades, dans l' espérance de trouver quelque chose à dérober, et qui leur auroit demandé volontiers à chacun la moitié de leur pain, pour épargner le sien. Je me représente Hickman comme un grand élancé, avec la chevelure aussi plate que la physionomie,

p55

qui étoit harcelé et pincé de tous les autres et qui retournoit au logis le doigt dans l' oeil, pour s' en plaindre à sa mère. Lovelace, au contraire, étoit un franc vaurien, plein de feu, de caprices et de méchanceté, qui alloit à la

picorée dans les vergers, qui montoit par-dessus les murailles, qui couroit à cheval sans selle et sans bride ; un audacieux petit coquin, qui donnoit des coups et qui en recevoit ; qui ne rendoit justice à personne, et qui n'en demandoit pas ; qui, ayant la tête cassée dix fois le jour, disoit : c' est l' affaire d' un emplâtre, ou, qu' elle se guérisse toute seule ; tandis que ne pensant qu' à faire plus de mal encore, il alloit s' exposer d' un autre côté à se faire briser les os.

Les reconnoissez-vous ? Je trouve que les mêmes dispositions sont crues avec eux, et les caractérisent encore avec peu d' altération. Il est bien mortifiant, ma chère, que tous les hommes soient autant d' animaux malfaisans, qui ne diffèrent que du plus au moins, et que ce soit entre ces monstres-là que nous soyons obligées de choisir.

Mais je crains, plus que jamais, que ce ton de plaisanterie ne soit un peu hors de saison, pendant que vous gémissiez dans des circonstances si affligeantes. Si je n' ai pas réussi à vous

p56

divertir, comme je le fais quelquefois par mes impertinences, je suis inexcusable, non-seulement auprès de vous, mais au tribunal même de mon propre coeur, qui malgré cette apparence de légèreté, est entièrement à vos peines. Comme cette lettre n' est qu' un tissu de folies, elle ne partira pas sans être accompagnée d' une autre, qui contiendra quelque chose de plus solide, et de plus convenable à votre malheureuse situation, c' est-à-dire, au sujet présent de notre correspondance.
Anne Howe.

LETTRE 46

Miss Howe, à Miss Clarisse Harlove.

jeudi à sept heures du matin.

Ma mère et ma cousine sont parties à la pointe du jour, dans une berline à quatre chevaux, avec trois laquais derrière elles, escortées par leur intrépide écuyer, et lui par deux de ses gens, à cheval, comme leur maître. Ma mère et lui aiment la parade, lorsqu' ils sortent ensemble ; c' est une espèce de compliment qu' ils se font

entr' eux, et qui marque du moins que l' un croit
le recevoir de

p57

l' autre. Robert, qui est votre serviteur et le
mien, sans avoir d' autres maîtres, est demeuré
pour tout le jour à nos ordres.
Je dois commencer, ma chère, par blâmer la
résolution où vous êtes de n' entrer dans aucune
contestation pour vos droits. On se doit justice
à soi-même comme on la doit aux autres. Je vous
blâme encore plus d' avoir déclaré cette
résolution à votre tante et à votre soeur. Elles
n' auront pas manqué de le dire à votre père et à
votre frère, qui n' ont pas assez de générosité
pour n' en pas tirer avantage. Je me souviens
d' avoir entendu de vous une observation, que
vous teniez, disiez-vous, du docteur Lewin, à
l' occasion d' un excellent prédicateur, dont la
conduite répondoit mal à ses talens ; " que, pour
exceller dans la spéculation et dans la
pratique, il faut posséder des qualités
différentes, qui ne se trouvent pas toujours
réunies dans la même personne. " je souhaiterois,
ma chère, que vous qui réunissez si
heureusement la pratique à la spéculation dans tout
ce qu' il y a de véritablement louable, vous
fissiez ici l' application de cette maxime à
vous-même. Il s' agit de l' exécution des volontés
de votre grand-pere : croyez vous que, parce
qu' elles sont en votre faveur, vous soyez plus
libre de vous en dispenser, que ceux qui n' ont

p58

pas d' autre motif que leur intérêt pour les
violer ?

Je sais quel est votre mépris pour les
richesses : mais vous m' avez avoué néanmoins
qu' elles ont un côté par lequel vous les jugiez
estimables : " c' est, disiez-vous, qu' elles
donnent le pouvoir d' obliger ; au lieu que leur
privation impose la nécessité de recevoir des
faveurs, qui ne sont quelquefois accordées
qu' à regret, ou du moins de mauvaise grâce,
par de petits esprits qui ne savent pas en
quoi consiste le principal mérite d' un
bienfait. " réfléchissez, ma chère, sur un

principe que vous n' auriez pas établi, si vous ne l' aviez cru certain ; et voyez comment il s' accorde avec la déclaration que vous avez faite à votre tante et à votre soeur, que, fussiez-vous chassée de la maison paternelle, et réduite à l' indigence, vous ne réclameriez point vos droits sur un bien qu' on ne peut vous contester. La crainte même qu' ils ont de vous y voir rentrer, ne vous marque-t-elle pas que leurs mauvais traitemens vous y autorisent ? J' avoue qu' à la première lecture, j' ai été sensiblement touchée de la lettre que vous avez reçue de votre mère avec les échantillons. Au fond, néanmoins, c' est une étrange démarche de la part d' une mère ; car son intention

p59

n' étoit pas de vous insulter : et j' ai regret qu' une si excellente femme ait pu descendre à tout l' art dont cette lettre est remplie. Il n' en paroît pas moins, dans quelques-unes des conversations dont vous m' avez fait le récit. Ne voyez-vous pas, dans cette conduite forcée, ce que des esprits violens peuvent obtenir d' un caractère plus doux, par leurs sollicitations impérieuses et leurs mauvais conseils ? Vous m' avez souvent grondée, et je m' attends à l' être encore, pour la manière libre dont je parle de quelques-uns de vos proches. Mais vos discours, ma chère, ne m' empêcheront point de vous dire qu' un sot orgueil ne mérite et ne s' attire effectivement que du mépris. La maxime est vraie ; et s' ils sont dans le cas de l' application, je ne vois aucune raison de les excepter. Je les méprise tous, à l' exception de votre mère, que je veux épargner en votre faveur. Dans les circonstances présentes, on trouveroit peut-être une raison pour la justifier. Après avoir eu tant à souffrir, depuis si long-tems, du sacrifice continuel de sa propre volonté, elle peut s' imaginer plus facilement qu' une autre, qu' il en doit moins coûter à sa fille pour sacrifier la sienne. Mais quand je considère qui sont les premiers auteurs de vos disgrâces, mon sang s' échauffe... et,

p60

Dieu me pardonne ! Je crois que si j' avois été traitée comme vous, je serois déjà Madame Lovelace. Cependant, souvenez-vous, ma chère, que la même démarche dont on ne s' étonneroit pas dans une créature aussi pétulante que moi, seroit inexcusable dans un caractère comme le vôtre.

Votre mère, une fois entraînée contre son propre jugement, je ne suis plus surprise que votre tante Hervey ait embrassé le même parti. On sait que les deux soeurs n' ont jamais été d' avis différent. Mais je n' ai pas laissé d' approfondir la nature des obligations que M Hervey s' est imposées, par un désordre dans ses affaires qui n' a pas fait trop d' honneur à sa conduite. Bagatelle, ma chère ; il s' agit seulement d' une grande partie de son bien, engagée, pour la moitié de sa valeur, à votre frère, sans quoi, elle auroit été vendue par ses créanciers. Il est vrai, qu' entre parens la faveur est assez mince, puisque votre frère n' a pas négligé ses sûretés. Mais toute la famille des Hervey ne laisse pas de se trouver assujettie au moins généreux de tous les bienfaiteurs, qui en a pris droit, comme Miss Hervey me l' a dit elle-même, de traiter son oncle et sa tante avec beaucoup moins de cérémonie. La patience m' échappe. Faut-il que je donne le nom de votre frère ? ...

p61

mais il le faut, ma chère, parce qu' il est né du même père que vous. Cette réflexion, j' espère, n' a rien qui vous offense. Je regrette beaucoup que vous lui ayez écrit. C' est avoir marqué pour lui trop d' attention. C' est avoir ajouté quelque chose à l' opinion qu' il a de son importance, et l' avoir excité à vous traiter plus insolemment : occasion que vous deviez être sûre qu' il ne laisseroit point échapper.

Il convenoit bien à ce joli personnage de chercher querelle à un Lovelace, si ce n' étoit pour apprendre de lui à remettre son épée au fourreau, lorsqu' il pourra la tirer par accident ! Ces insolens de commande, qui font l' épouvante des femmes, des enfans et des domestiques, sont ordinairement des poltrons entre les hommes. S' il lui arrivoit de se trouver en mon chemin, ou de me tenir en face quelques-uns des mauvais propos qui lui

échappent sur mon compte et sur notre sexe, je ne balancerois pas à lui faire deux ou trois questions, dût-il porter la main sur son épée, ou m'envoyer un cartel.

Je répète que c'est une nécessité pour moi de dire ce que je pense, et de l'écrire aussi. Il n'est pas mon frère. Pouvez-vous dire qu'il soit le vôtre ? Silence donc, si vous êtes juste, et

p62

ne vous fâchez pas contre moi. Pourquoi prendriez-vous parti pour un mauvais frère contre une véritable amie ? Un frère peut manquer à l'amitié ; mais un ami tiendra toujours lieu de frère. *remarquez cela*, diroit ici votre oncle Antonin.

Je ne puis m'abaisser jusqu'à faire des réflexions particulières sur les lettres de ces pauvres espèces que vous appelez vos oncles. Cependant j'aime quelquefois aussi à me divertir de ces caractères grotesques. Mais il suffit que je les connoisse et que je vous aime ; je fais grâce à leurs absurdités.

à présent, que je me suis expliquée avec tant de liberté, sur des sujets *si touchans*, (car je ne suis que trop persuadée qu'ils le sont pour vous) il faut que j'ajoute une réflexion qui achèvera de m'établir dans le droit de vous corriger. Elle regardera la conduite de certaines femmes, dont, vous et moi, nous connoissons plus d'une, qui se laissent dépouiller de leur volonté par des airs d'arrogance et d'emportement, au lieu d'être gagnées par des tendresses et des complaisances, qui seroient du moins une sorte d'excuse pour leur folie. Je dis donc que ce foible de quelques honnêtes femmes semble montrer qu'avec plusieurs personnes de notre sexe, un empire insolent réussit

p63

mieux que la douceur et la condescendance, à produire de la soumission. De bonne foi, ma chère, j'ai souvent pensé que la plupart des femmes sont de vraies poupées entre les mains d'un mari ; des folles outrées, et quelquefois très-mauvaises, lorsqu'il a trop

d' indulgence pour leurs caprices, des esclaves rampantes, si elles sont menées avec rigueur. En faut-il conclure que la crainte nous dispose plus naturellement à obliger que l' amour ?

Honneur ! Justice ! Reconnaissance ! Ne permettez pas qu' on puisse jamais faire ce reproche à une femme sensée !

Si je pouvois me défier que le style et le sujet de cette lettre ne vous fissent pas connoître de quelle impertinente plume elle est sortie, j' y joindrois mon nom dans toute son étendue, parce que mon coeur y a trop de part pour me permettre jamais de la désavouer.

Mais il suffira que, sans affectation, j' en recommence bientôt une autre, et peut-être ensuite une troisième, et qu' elles partent ce soir ensemble.

A H.

LETTRE 47

p64

Miss Howe, à Miss Clarisse Harlove.

jeudi 23, à dix heures du matin.

L' envie me prend de différer, ou peut-être d' abandonner tout-à-fait plusieurs observations que je m' étois proposées sur d' autres endroits de vos lettres, pour vous informer que M Hickman, dans son dernier voyage à Londres, eut l' occasion de se procurer quelques éclaircissemens, sur la vie que M Lovelace y mène lorsqu' il y fait quelque séjour. Il se trouva *au cocotier*, avec deux de ses intimes amis, l' un qui se nomme *Belton*, l' autre *Mowbray*; tous deux fort libres dans leur langage, et l' air déterminé. Mais le maître du logis sembloit leur marquer beaucoup de respect, et dit à Hickman, qui s' informa de leur caractère, que c' étoient deux personnes d' honneur. Ils commencèrent d' eux-mêmes à parler de M Lovelace; et quelques autres jeunes gens leur ayant demandé quand ils l' attendoient à la

p65

ville : aujourd' hui même, répondirent-ils. La

conversation continua sur ses louanges. M Hickman s' y mêla naturellement, et leur dit qu' il avoit entendu parler de M Lovelace comme d' un gentilhomme de mérite. Dites l' homme du monde qui en a le plus, lui répondit l' un d' eux, et comptez, monsieur, que c' est le peindre en deux mots. Ils s' étendirent plus particulièrement sur ses bonnes qualités, dont ils paroissent prendre beaucoup de plaisir à s' entretenir. Mais ils ne dirent pas un mot de ses moeurs. *remarquez cela*, ma chère, dans le style de votre oncle.

M Hickman leur dit qu' il avoit la réputation d' être fort bien dans l' estime des femmes ; et souriant, pour témoigner qu' il n' en avoit pas plus mauvaise idée de lui, il ajouta qu' il pouvoit, disoit-on, ses bonnes fortunes aussi loin qu' elles pouvoient aller.

Fort-bien, M Hickman ! Ai-je dit moi-même en l' écoutant. Tout grave et tout réservé que tu parois, il me semble que leur langage t' est familier. Mais je me suis bien gardée de lui communiquer ma réflexion, parce que je cherche depuis long-tems à trouver en défaut le Caton de ma mère. à la vérité, ce que j' en puis penser jusqu' à présent, c' est qu' il a des

p66

moeurs réglées, ou beaucoup d' adresse à les déguiser.

Sans doute, répondit l' un d' eux, en assaisonnant sa réponse d' un jurement des plus énergiques ; eh ! Qui ne feroit pas de même à sa place ?

J' en conviens, reprit le puritain de ma mère ; mais on assure qu' il est en traité sérieux avec une des plus belles personnes d' Angleterre. Il y étoit, répondit M Belton. Que le diable emporte la belle ! (l' infame brutal !) elle lui faisoit perdre tout son tems. Mais sa famille devoit être... (M Hickman n' a pas voulu me répéter l' imprécation, qui étoit tout ce qu' il y a d' horrible) et pourra payer cher le traitement qu' elle a fait à un homme de sa naissance et de son mérite.

Peut-être l' ont-ils cru trop dissipé, répliqua M Hickman ; et j' entends parler d' eux, comme d' une famille fort rangée.

Rangée ? A repris l' un ; c' est en parler avec honnêteté. Le diable a donc perdu son tems ? Qu' il m' enlève, si j' en ai jamais entendu dire

tant de bien, depuis que j' étois au collège ! Et puis, c' est une famille obscure.

p67

Voilà comme on vous traite, ma chère. Ce sont les amis de M Lovelace. Avez-vous la bonté *de le remarquer ?*

M Hickman m' a dit bonnement que cette réponse l' avoit décontenancé. Je l' ai regardé, là-dessus, entre deux yeux, et d' un air qu' il comprend à merveille. Il m' a fait le plaisir de se décontenancer encore une fois. Ne vous souvenez-vous pas, ma chère, de la bouche de qui je crois avoir entendu à l' occasion d' un jeune homme destiné pour la robe, qui rougissoit facilement lorsqu' il se trouvoit dans une compagnie trop libre, que " c' étoit un assez mauvais signe ; qu' il donnoit lieu de penser que ses moeurs n' étoient pas à l' épreuve, et que ses bons sentimens venoient plutôt du hasard de l' éducation, que de son choix et de ses propres principes ? " c' est une jeune personne qui tenoit ce langage. Et ne vous rappelez-vous pas aussi la leçon qu' elle donna au même jeune homme " de faire front au vice, et de mettre sa gloire dans toutes sortes de compagnies, à se déclarer pour la vertu : qu' il étoit naturel d' éviter ou d' abandonner ce qui cause de la honte ; cas peu glorieux, si c' étoit le sien. Elle ajouta que le vice est lâche, et ne manqueroit pas de cacher sa tête lorsqu' il auroit en face un ennemi tel

p68

que la vertu, accompagné de présence d' esprit et du sentiment de sa propre intégrité. " cette jeune personne, vous vous en souvenez, mettoit sa doctrine dans la bouche d' un habile prédicateur, nommé le docteur Lewin, et gardoit toujours la même modestie lorsqu' elle ne vouloit pas qu' on prît d' elle toute l' opinion qu' elle mérite dans un âge si peu avancé. Pour conclusion, M Hickman, en se remettant pour la seconde fois, convint que, sur-tout ce qu' il avoit appris à Londres, il ne pouvoit se former une idée avantageuse des moeurs de M Lovelace. Cependant ses deux intimes parloient de quelque changement, et d' une fort bonne

résolution qu' il avoit prise depuis peu, et qu' ils louoient beaucoup ; celle *de ne jamais faire de défi, et de n' en jamais refuser* . En un mot, ils parloient de lui comme d' un très-brave homme, et du plus aimable compagnon du monde, qui devoit faire quelque jour une figure distinguée dans son pays, parce qu' il n' y avoit rien dont il ne fût capable, etc. Je crains que ce dernier trait ne soit que trop vrai. C' est, ma chère, tout ce que M Hickman a pu recueillir ; et c' en est assez pour déterminer une ame telle que la vôtre, si elle ne l' est déjà. Cependant, il faut dire aussi que, s' il y a

p69

quelque femme au monde qui soit capable de le rappeler de ses égaremens, c' est vous. Le récit que vous m' avez fait de votre dernière entrevue m' en donne même quelque espérance. Je trouve du moins de la justice et de la raison dans tous les discours qu' il vous a tenus : et si vous devez être un jour sa femme... mais brisons là-dessus ; car après tout, il ne peut jamais être digne de vous.

LETTRE 48

Miss Howe, à Miss Clarisse Harlove.

jeudi, après dîner.

Une visite imprévue a détourné le cours de mes idées, et me fait changer le sujet que je m' étois proposé de continuer. Il m' est venu un homme... le seul en faveur duquel je pusse abandonner la résolution où j' étois de ne recevoir personne ; un homme que je croyois à Londres, suivant le témoignage que deux libertins de ses amis en avoient rendu à M Hickman. à présent, ma chère, je crois m' être épargné la peine de vous dire que c' est votre agréable débauché. Notre sexe aime, dit-on, les surprises, et je voulois vous faire deviner

p70

plus long-tems de qui étoit la visite que j' ai reçue ; mais je me suis trahie par mon propre

empressement : et puisque vous avez la découverte à si bon marché, passons tout de suite au fait.

Le motif qui l' amenoit, m' a-t-il dit, étoit de me demander mes bons offices auprès de *ma charmante amie* , et, comme il étoit sûr que je connoissois parfaitement votre coeur, de savoir de moi sur quoi il pouvoit compter. Il m' a touché quelque chose de votre entrevue ; mais en se plaignant du peu de satisfaction qu' il a obtenu de vous, et de la malice de votre famille, qui semble augmenter pour lui à proportion de la cruauté qu' elle exerce sur vous. Son coeur, a-t-il continué, est dans une mortelle agitation, qui vient de la crainte où il est, à chaque moment, d' apprendre que vous vous soyez déclarée pour un homme méprisé de tout le monde. Il m' a fait le récit de quelques nouvelles indignités de la part de votre frère et de vos oncles. Il m' a déclaré que si vous étiez poussée malheureusement dans les bras de l' homme en faveur duquel il reçoit des traitemens si peu mérités, vous seriez bientôt une des plus jeunes, comme une des plus aimables veuves d' Angleterre, et qu' il feroit rendre compte aussi à votre frère de la liberté

p71

avec laquelle il parle de lui dans toutes les occasions.

Il m' a proposé divers plans, dont il vous laisse le choix, pour vous délivrer des persécutions auxquelles vous êtes exposée. Je veux vous en apprendre un : c' est de reprendre votre terre, et, si vous trouvez des obstacles qui ne puissent être surmontés, d' accepter, comme il vous l' a proposé, l' assistance de ses tantes ou de milord M pour vous y établir. Il proteste que, si vous prenez ce parti, il vous laissera la liberté de vous consulter vous-même, et d' attendre l' arrivée et les avis de M Morden, pour ne vous déterminer que suivant le penchant de votre coeur, et suivant les preuves que vous aurez de la réformation dont ses ennemis prétendent qu' il a tant de besoin.

J' avois une belle occasion pour le sonder, comme vous le désiriez de M Hickman, sur les sentimens que ses tantes et milord conservent pour vous, depuis qu' ils ne peuvent ignorer la haine que votre famille leur porte, comme à leur neveu. J' ai saisi le moment. Il

m' a fait voir quelques endroits d' une lettre de son oncle, où j' ai lu effectivement, " qu' une alliance avec vous, sans autre considération que votre seul mérite, seroit toujours ce

p72

qu' ils peuvent desirer de plus heureux. " et milord va si loin sur ce qui faisoit le sujet de votre curiosité, " qu' à quelque perte, lui dit-il, que vous soyez exposée par la violence de votre famille, il l' assure, que lui et ses soeurs y suppléeront ; quoique la réputation d' une famille aussi opulente que la vôtre doive faire souhaiter, pour l' honneur des deux parties, que cette alliance se fasse avec un consentement général. " je lui ai dit, comme je savois que vous l' en aviez assuré vous-même, que vous aviez une extrême aversion pour M Solmes, et que si le choix dépendoit de vous, votre préférence seroit pour le célibat. Par rapport à lui, je ne lui ai pas dissimulé que vous aviez de grandes et justes objections à former contre ses moeurs ; qu' il me paroissoit fort étrange que de jeunes gens, qui menotent une vie aussi licencieuse qu' on l' en accusoit, eussent la présomption de croire que, lorsque la fantaisie leur prenoit de se marier, la plus vertueuse et la plus digne personne de notre sexe fût justement celle qui devoit leur tomber en partage : qu' à l' égard de votre terre, je vous avois fortement pressée, et je vous presserois encore de rentrer dans vos droits ; mais que jusqu' à présent vous en aviez paru fort éloignée : que vos principales espérances

p73

étoient dans M Morden, et que j' étois trompée si vous ne vous proposiez pas de suspendre vos résolutions et de gagner du tems jusqu' à son retour.

Je lui ai dit qu' à l' égard de ses tragiques desseins, si l' exécution ou la menace pouvoit être utile à quelqu' un, c' étoit à ceux qui vous persécutent, en leur fournissant un prétexte pour achever promptement leur ouvrage, et même avec l' approbation de tout le monde ; puisqu' il ne devoit pas s' imaginer que la voix du public pût jamais être en faveur d' un jeune

homme violent et d' une réputation médiocre sur l' article des moeurs, qui se proposeroit d' enlever à une famille de quelque distinction un enfant si précieux, et qui, ne pouvant obtenir la préférence sur un homme qu' elle auroit choisi, menaceroit de s' en venger par la violence.

J' ai ajouté qu' il se trompoit beaucoup, s' il espéroit de vous intimider par ces menaces ; que, malgré toute la douceur qui faisoit le fond de votre caractère, je ne connoissois personne qui eût plus de fermeté que vous, ni qui fût plus inflexible, (comme votre famille l' avoit éprouvé, et ne cesseroit pas de l' éprouver, si elle continuoit de vous en donner l' occasion) lorsque vous étiez bien persuadée que

p74

vous combattiez pour la vérité et la justice. Apprenez, lui ai-je dit, que Miss Clarisse Harlove, timide comme elle peut l' être quelquefois dans les occasions où sa pénétration et sa prudence lui font voir du danger pour ce qu' elle aime, est au-dessus de la crainte dans celles où son honneur et la véritable dignité de son sexe lui paroissent intéressés. En un mot, monsieur, vous vous flatteriez en vain de pousser Miss Clarisse Harlove, par l' effroi, à la moindre démarche qui soit indigne d' une ame supérieure.

Il étoit si éloigné, m' a-t-il dit, de penser à vous intimider, qu' il me conjuroit de ne pas vous dire un mot de ce qui lui étoit échappé avec moi : " s' il avoit pris un air de menace, je devois le pardonner à la chaleur de son sang, qui bouillonoit de la seule idée de vous perdre pour toujours, et de vous voir précipitée dans les bras d' un homme que vous haïssez. Dans une si horrible supposition, il avouoit que la considération du public seroit peu capable de l' arrêter ; sur-tout, lorsque les menaces présentes de quelques personnes de votre famille, et le triomphe qu' ils feroient alors éclater, exciteroient et justifieroient également sa vengeance. "

tous les pays du monde, a-t-il ajouté,

p75

étoient égaux à ses yeux. Il n' y mettoit de différence que par rapport à vous ; et dans quelque résolution que son désespoir pût l' engager, s' il avoit le malheur de vous perdre, il n' avoit rien à redouter des loix de sa patrie. Je n' ai point aimé l' air dont il m' a tenu ce discours. Cet homme, ma chère, est capable des plus grandes témérités. Comme je n' ai pas manqué de lui en faire un reproche fort vif, il s' est efforcé de tempérer un peu cette furie, en me disant que, pendant que vous demeurerez fille, il souffrira toutes sortes d' indignités de la part de vos proches ; mais que, si vous vous déterminiez à vous mettre à couvert dans quelque lieu convenable (en supposant que vous n' ayez point de goût pour la protection de son oncle et de ses tantes, il m' a insinué adroitement celle de ma mère), ou si vous preniez le parti de vous retirer à Londres dans quelque maison d' ami, dont il n' approcherait pas sans votre permission, et d' où vous pourriez composer avec votre famille, il auroit l' esprit absolument tranquille ; et, comme il l' avoit déjà dit, il attendroit patiemment le retour de M Morden, et la décision de son sort. Il connoissoit si bien, m' a-t-il dit encore, l' entêtement de votre famille, et le fond qu' elle fait sur votre

p76

naturel et sur vos principes, qu' il tremblera pour vous aussi long-tems que vous serez exposée au double pouvoir de leurs persuasions et de leurs menaces.

Notre conversation a duré beaucoup plus long-tems ; mais le reste ne m' ayant paru qu' une répétition de ce qu' il vous a dit dans votre dernière entrevue, je m' en rapporte à votre mémoire.

Si vous me demandez mon sentiment, je crois, ma chère, qu' il vous importe plus que jamais de vous rendre indépendante. Tout alors, s' arrange comme de soi-même. Lovelace est un homme violent. Je souhaiterois, au fond, que vous puissiez vous délivrer de lui comme de Solmes. Une fois hors des mains de votre frère et de votre soeur, vous examinerez ce qui convient à votre devoir et à vos inclinations. Si votre famille persiste dans son ridicule système, je suis d' avis de ne pas négliger l' ouverture de Lovelace ; et je prendrai

la première occasion pour sonder là-dessus ma mère. De votre côté, expliquez-moi nettement vos idées sur la proposition de rentrer dans vos droits, car je me joins à lui pour vous en presser. Essayez du moins ce que cette demande peut produire. Demander, ce n' est pas tenter un procès. Mais quelque parti que vous

p77

prenez, gardez-vous absolument de répéter que vous ne réclamerez point vos droits. Si la persécution continue, vous n' aurez que trop de raisons de penser autrement. Laissez-les dans la crainte de vous voir changer de disposition. Vous voyez que pour avoir déclaré que vous n' useriez pas du pouvoir qu' ils vous connoissent, vous n' en êtes pas mieux traitée. Il me semble qu' il ne devrait pas être nécessaire de vous le dire. Bon soir, ma très-chère et très-aimable amie.
Anne Howe.

LETTRE 49

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

mercredi au soir, 22 de mars.

J' apprend de Betty, que, sur le rapport de ma tante et de ma soeur, tous mes parens assemblés ont pris contre moi une résolution unanime, vous la trouverez dans une lettre de mon frère que je viens de recevoir, et que je vous envoie. Mais je suis bien aise qu' elle me revienne aussitôt que vous l' aurez lue.

p78

Elle peut m' être nécessaire dans la suite de ces démêlés.

Miss Clary,
je reçois ordre de vous déclarer que mon père et mes oncles ayant appris de votre tante Hervey ce qui s' est passé entr' elle et vous, et de votre soeur, le traitement qu' elle a essuyé de votre part ; ayant rappelé tout ce qui s' est passé entre votre mère et vous ; ayant pesé toutes vos raisons et toutes vos offres ; ayant considéré leurs engagements avec M Solmes, la

patience de cet honnête homme, son extrême affection pour vous, et le peu de facilité que vous lui avez donné vous-même pour vous faire connoître son mérite et ses propositions : ayant considéré de plus deux autres points ; savoir, l' autorité paternelle, ouvertement offensée, et les instances continuelles de M Solmes (quoique vous les ayez si peu méritées), pour vous faire délivrer d' une prison à laquelle il veut bien attribuer l' aversion que vous marquez pour lui, n' y pouvant donner d' autre explication, lorsque vous avez assuré votre mère, que vous avez le coeur libre ; ce qu' il est porté à croire, et ce que je vous avoue néanmoins que personne ne croit que lui : que, pour toutes ces raisons, dis-je, il

p79

a été résolu que vous irez chez votre oncle Antonin. Préparez-vous au départ. Vous ne serez pas avertie du jour long-tems auparavant, et vous en comprenez les raisons. Je vous apprendrai honnêtement les motifs de cette résolution : il y en a deux ; l' un, pour s' assurer que vous n' entretenez plus de correspondance illicite ; car on sait de Madame Howe, que vous êtes en commerce de lettres avec sa fille, et peut-être avec quelque autre, par son entremise ; le second, pour vous mettre en état de recevoir les visites de M Solmes, que vous avez jugé à propos de refuser ici, et pour vous donner le moyen, dont vous vous êtes privée jusqu' à présent, de connoître quel homme et quels avantages votre obstination vous a fait rejeter. Si quinze jours de conversation avec M Solmes, et tout ce que vos amis ne cesseront point de vous représenter en sa faveur, n' empêchent pas que vous ne demeuriez endurcie par vos correspondances clandestines, vous convaincrez tout le monde que l' *amor omnibus idem* de Virgile (pour l' intelligence duquel je vous renvoie à votre traduction des *géorgiques* , par *Dryden*) se vérifie dans vous, comme dans tout le reste de la *création animale* , et que vous ne pouvez ou que vous ne voulez pas renoncer à

p80

vosre prévention en faveur du sage, du vertueux, du pieux Lovelace. (je fais, voyez-vous, tous mes efforts pour vous plaire !) alors on examinera s' il convient de satisfaire cet honorable caprice, ou de vous abandonner pour toujours.

Comme votre départ est une chose réglée, on espère que vous vous y déterminerez de bonne grâce. Votre oncle n' épargnera rien pour vous faire trouver de l' agrément dans sa maison. Mais, à la vérité, il ne vous promettra pas de tenir toujours le pont levé.

Les personnes que vous verrez, outre M Solmes, seront, moi-même, si vous m' accordez tant d' honneur ; votre soeur, et, suivant la conduite que vous tiendrez avec M Solmes, votre tante Hervey et votre oncle Jules. Cependant les deux derniers pourront bien se dispenser de vous voir, si vous leur faites craindre d' être fatigués par vos *invocations plaintives* . Betty Barnes est nommée pour vous servir. Et je dois vous dire, miss, que votre dégoût pour cette honnête fille, ne nous donne pas plus mauvaise opinion d' elle ; quoique, dans le désir qu' elle auroit de vous obliger, elle regarde comme un malheur de vous déplaire. On vous demande un mot de réponse, pour savoir si vous êtes disposée à partir de

p81

bonne grâce. Votre indulgente mère, m' ordonne de vous assurer, de sa part, que les visites de M Solmes, pendant quinze jours, sont aujourd' hui tout ce qu' on exige de vous. Je suis, comme il vous plaira de le mériter, votre, etc.

James Harlove.

Ainsi, ma chère, voilà le chef-d' oeuvre de la politique de mon frère. Consentir *de bonne grâce* à me rendre chez mon oncle, pour y recevoir ouvertement les visites de M Solmes. Une chapelle, une maison écartée. Toute correspondance impossible avec vous. Nulle ressource pour la fuite, si l' on employoit la violence pour me lier avec un homme odieux. Quoiqu' il fût assez tard lorsque j' ai reçu cette insolente lettre, j' ai fait sur le champ ma réponse, afin que mon frère la puisse recevoir demain à son réveil. Vous en trouverez ici la copie, et vous y verrez combien j' ai été

choquée de son outrageante érudition et de ses *invocations plaintives*. D'ailleurs, comme l'ordre de me tenir prête à partir est au nom de mon père et de mes oncles, le juste ressentiment que je marque est en même-tems un petit trait de l'art dont on m'accuse pour justifier mon refus, que mon frère et ma soeur ne manqueroient

p82

pas de faire passer pour un acte de révolte. Il est clair pour moi, ma chère, qu'ils ne croiroient avoir obtenu que la moitié de ce qu'ils se proposent, en me forçant d'épouser M Solmes, s'ils ne me faisoient pas perdre entièrement la faveur de mon père et de mes oncles.

Trois lignes, mon frère, suffisoient pour m'informer de la résolution de mes amis ; mais vous auriez manqué l'occasion d'étaler votre pédanterie par une si infame allusion au vers de Virgile. Permettez-moi de vous dire, monsieur, que si l'humanité a fait une partie de vos études au collège, elle n'a pas trouvé en vous un esprit propre à recevoir ses impressions. Je vois que mon sexe, et la qualité de soeur, ne sont pas des titres qui me donnent droit à la moindre décence, de la part d'un frère qui paroît s'être plutôt appliqué à cultiver ses mauvaises qualités naturelles, qu'aucune de ces dispositions à la politesse que la naissance doit donner indépendamment de l'éducation.

Je ne doute pas que cet exorde ne vous déplaise ; mais, comme vous vous l'êtes attiré justement, mon inquiétude là-dessus diminuera d'autant plus de jour en jour, que je vous vois chercher à faire briller votre esprit aux

p83

dépens de la justice et de la compassion. Je suis lasse enfin de souffrir des mépris et des imputations qui conviennent moins à un frère qu'à personne ; et j'ai, monsieur, une grâce particulière à vous demander : c'est d'attendre, pour vous mêler du soin de me chercher un mari, que j'aie la présomption de proposer une femme

pour vous. Pardonnez, s' il vous plaît ; mais je ne puis m' empêcher de croire que, si j' avois l' art de mettre mon père de mon côté, mes droits seroient les mêmes, à votre égard, que ceux que vous vous attribuez sur moi.

Quant à l' information que vous me donnez par votre lettre, je suis disposée, comme je le dois, à recevoir tous les ordres de mon père ; mais cette déclaration, néanmoins, venant d' un frère qui a fait éclater depuis peu tant d' animosité contre moi, sans autre raison que celle de se trouver une soeur de trop pour son propre intérêt, je me crois en droit de conclure qu' une lettre, telle que vous me l' avez envoyée, est uniquement de vous ; et de vous déclarer, à mon tour, qu' aussi long-tems que j' en aurai cette opinion, il n' y aura point de lieu où je puisse aller volontairement, ni même sans violence, pour y recevoir les visites de M Solmes.

p84

Je crois mon indignation si juste, pour l' honneur de mon sexe comme pour le mien, que, dans la profession que je fais de ne pas déguiser mes sentimens, je vous déclare aussi que je ne recevrai plus de vos lettres, si je n' y suis obligée par une autorité à laquelle je ne disputerai jamais rien, excepté dans un cas où mon bonheur, pour l' avenir et pour la vie présente, est également intéressé : et si j' avois le malheur de tomber dans ce cas, je serois sûre que la rigueur de mon père viendrait moins de lui-même que de vous, et des spécieuses absurdités de vos ambitieux systèmes. Irritée comme je le suis, j' ajouterai qu' en me supposant même aussi perverse et aussi obstinée que je me l' entends reprocher, on ne m' auroit jamais traitée si cruellement. Consultez votre coeur, mon frère ; dites à qui j' en ai l' obligation : et voyez de quoi je suis coupable, pour mériter tous les maux que vous avez fait tomber sur moi.

Clarisse Harlove.

Lorsque vous aurez lu cette réponse, vous me direz, ma chère, ce que vous pensez de moi. Il me semble que je ne profite pas mal de vos leçons.

LETTRE 50

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

jeudi matin, 23 de mars.

Ma lettre a causé bien du trouble. Personne n'avoit quitté le château cette nuit. On avoit souhaité que mes oncles fussent présents, pour donner leurs avis sur ma réponse, si je refusois de me soumettre à des ordres qu' on croyoit si raisonnables. Betty raconte que mon père, dans sa première fureur, parloit de monter à ma chambre, et de me chasser sur le champ de sa maison. On n' a pu le retenir qu' en lui faisant entendre que c' étoit répondre à mes vues perverses, et m' accorder ce qui faisoit sans doute l' objet de tous mes désirs. Enfin ma mère et ma tante ayant représenté qu' au fond j' avois été blessée par les premières mesures, on a conclu que mon frère m' écriroit d' un style plus modéré ; et comme j' ai déclaré que, sans le commandement d' une autorité supérieure je ne recevrais plus de ses lettres, ma mère a pris la peine d' écrire les deux lignes suivantes, pour tenir lieu d' adresse :

" Clary, recevez et lisez cette lettre avec

la modération qui convient à votre sexe, à votre caractère, à votre éducation et au respect que vous nous devez. Vous y ferez une réponse adressée à votre frère. "

Charlotte Harlove.

Jeudi matin.

J' écris encore une fois, malgré l' impérieuse défense de ma petite soeur. Votre mère le veut absolument, pour vous ôter tout prétexte d' excuse, si vous persistez dans votre *pervivacité* . Je crains bien, miss, que ce mot ne m' attire le nom de *pédant* . On veut flatter jusqu' à la moindre apparence de cette délicatesse qui vous faisoit admirer de tout le monde... avant que vous eussiez connu Lovelace. Cependant j' avouerai sans peine, puisque votre mère et votre tante le désirent, (elles auroient du penchant à vous favoriser si vous ne leur en ôtiez le pouvoir) que je puis m' être attiré votre réponse par quelques

expressions peu ménagées. Remarquez néanmoins qu'elles la trouvent très- *indécente* . Vous voyez, miss, que je m'essaie à prendre un langage poli, lorsque

p87

vous paraissez l'abandonner. Voici de quoi il est question.

On vous prie, on vous demande en grâce, on vous supplie (lequel de ces termes trouvez-vous agréable, Miss Clary ?) de ne pas faire difficulté d'aller chez votre oncle Antonin. Je vous répète de bonne foi que c'est dans les vues que je vous ai expliquées par ma dernière ; sans quoi il est à présumer qu'on n'aurait pas besoin de *vous prier* , de *vous demander en grâce* , de *vous supplier* . C'est une promesse qu'on a faite à M Solmes, qui ne cesse point d'être votre avocat, et qui s'afflige de vous voir renfermée, parce qu'il regarde cette contrainte comme la source de votre aversion pour lui. S'il ne vous trouve pas mieux disposée en sa faveur, lorsque vous serez délivrée de ce que vous nommez votre prison, il prendra le parti de renoncer à vous, quelque peine qu'il lui en puisse coûter. Il vous aime trop, et c'est en quoi il me semble qu'on pourroit douter de son jugement, auquel vous n'avez pas rendu d'ailleurs assez de justice.

Consentez donc, pendant quinze jours seulement, à recevoir ses visites. Votre éducation (vous m'avez si bien parlé de la mienne !) ne doit vous permettre aucune incivilité pour personne.

J'espère qu'il ne sera pas le premier

p88

homme (à l'exception de moi néanmoins) que vous voulussiez traiter grossièrement par la seule raison qu'il est estimé de toute votre famille. Je suis tout ce que vous avez dessein de faire de moi, un ami, un frère, un serviteur. Mon regret est de ne pouvoir pousser la politesse encore plus loin, pour une soeur si polie, si délicate !

James Harlove.

P s. Il faut m'écrire encore ; du moins si votre bonté vous fait condescendre à nous

honorer d' une réponse. Votre mère ne veut point être troublée par vos inutiles *invocations* . Le voilà encore, Mademoiselle Clary, ce malheureux terme qui vous déplaît. Répétez le nom de *pédant* à votre frère.

à *M Harlove le fils*.

jeudi, 22 de mars.

Permettez, mes très-chers et très-honorés père et mère, que, ne pouvant obtenir l' honneur de vous écrire directement, je vous dérobe un moment d' audience par cette voie ; du moins, si ma lettre trouve le chemin ouvert jusqu' à vous. Qu' il me soit permis de vous assurer qu' il n' y a qu' un invincible dégoût qui puisse me donner de l' opposition à vos volontés.

p89

Que sont les richesses, comparées au bonheur ? Pourquoi vouloir que je sois livrée cruellement à un homme pour lequel je ne sens que de l' aversion ? Qu' il me soit permis de répéter que la religion même me défend d' être à lui : j' ai de trop hautes idées des devoirs du mariage. Lorsque je prévois une vie misérable ; lorsque mon coeur y est moins intéressé que mon ame ; mon bonheur présent moins que mon bonheur futur ; pourquoi m' ôteroit-on la liberté du refus ? Cette liberté est tout ce que je demande ; il me seroit aisé d' accorder quinze jours à la conversation de M Solmes, quoiqu' il ne m' en fût pas moins impossible de surmonter mon dégoût. Mais une maison écartée, une chapelle, et le peu de compassion que j' ai trouvé jusqu' à présent dans mon frère et ma soeur, sont capables de m' inspirer d' étranges craintes : et comment mon frère peut-il dire qu' à la prière de M Solmes ma prison finira chez mon oncle, lorsqu' elle doit devenir plus étroite que jamais ? Ne me menacera-t-on pas de tenir le pont fermé ? Aurai-je un père et une mère auxquels je puisse appeler en dernier ressort ? Je vous conjure de ne pas remettre à un frère et à une soeur votre autorité sur votre malheureuse fille ; à un frère et une soeur qui

p90

m' accablent de duretés et de reproches, et qui

s'attachent, comme je n'ai que trop de raison de le craindre, à vous représenter sous de fausses couleurs mes discours et ma conduite ; sans quoi, il seroit impossible qu'ayant toujours eu tant de part à votre faveur, je fusse tombée si bas dans votre estime.

Tous mes vœux se réduisent à une seule grâce. Permettez-moi, ma chère mère, de travailler sous vos yeux, comme une de vos femmes ; et vous vous convaincrez par vous-même, que ce n'est ni caprice ni prévention qui me gouverne. Que du moins je ne sois pas chassée de votre maison !

M Solmes peut aller et venir, suivant les désirs de mon père. Je ne demande que la liberté de me retirer lorsqu'il paroîtra, et j'abandonne le reste à la providence.

Pardonnez, mon frère, s'il y a quelque apparence d'art dans la voie que je prends pour m'adresser à un père et une mère, lorsqu'il m'est défendu de leur écrire et de m'approcher d'eux.

Il est bien dur pour moi d'être réduite à cette ressource ! Pardonnez aussi, avec la générosité d'un cœur noble et la tendresse qu'un frère doit à sa soeur, une franchise que j'ai peut-être poussée trop loin dans ma dernière lettre. Quoique depuis

p91

quelque tems vous m'avez fait attendre de vous peu de faveur et de compassion, je ne laisse pas de vous demander ces deux sentimens, parce que je n'ai pas mérité que vous me les refusiez.

Vous n'êtes que mon frère, aussi long-tems que, grâce au ciel, mon père et ma mère vivent pour le bonheur de leur famille ; mais je suis persuadée que vous avez le pouvoir de rendre la paix à votre malheureuse soeur.

Clarisse Harlove.

Betty m'est venu dire que mon frère a déchiré ma lettre, et qu'il se propose de me faire une réponse capable de me réduire au silence ; d'où je dois conclure que j'aurois pu toucher le cœur de quelqu'un, si le sien avoit moins de dureté. Que le ciel lui pardonne !

LETTRE 51

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

jeudi au soir, 23 de mars.

Je vous envoie la lettre dont j' étois menacée, et qui vient d' être remise entre mes mains. Mon frère, ma soeur, mon oncle Antonin, et M Solmes, sont ensemble, me dit-on, à relire la copie, avec toute la joie d' un triomphe, comme une pièce victorieuse à laquelle ils ne craignent point de réponse.

Si je vous écris encore une fois, mon inflexible soeur, c' est pour vous faire savoir que la jolie invention que vous avez employée pour faire passer vos pathétiques lamentations par mes mains jusqu' à mon père et ma mère, n' a pas eu l' effet que vous en espériez. Je vous assure que votre conduite n' a pas été représentée sous de fausses couleurs. Il n' en est pas besoin. Votre mère, qui est si ardente à saisir l' occasion d' expliquer favorablement tout ce qui vient de vous, s' est vue forcée, comme vous ne l' ignorez pas, de vous abandonner entièrement. Ainsi l' expédient de travailler

sous ses yeux est tout-à-fait inutile. Vos *ruses plaintives* lui sont insupportables : c' est par ménagement pour elle qu' il vous est défendu de paroître en sa présence ; et vous n' y reparoîtrez jamais qu' aux conditions qu' il lui plaira de vous imposer.

Il s' en est peu fallu que vous n' ayez fait une dupe de votre tante Hervey. Elle ne descendit hier de chez vous que pour plaider en votre faveur. Mais lorsqu' on lui eut demandé ce qu' elle avoit obtenu de vous, elle regarda autour d' elle, sans avoir rien à répondre. Votre mère surprise aussi par le tour d' adresse que vous avez joué sous mon nom, (car ne me défiant pas de votre ingénieux subterfuge, j' ai commencé à lire la lettre) a voulu absolument qu' elle fût lue jusqu' au bout, et s' est écriée d' abord, en se tordant les mains, que sa Clary, sa chère fille, ne devoit pas être forcée. Mais lorsqu' on lui a demandé si elle souhaitoit pour son gendre un homme qui brave toute la famille, et qui a versé le sang de son fils, et ce qu' elle avoit obtenu de sa fille bien aimée, qui fût capable de lui inspirer ce mouvement de tendresse, sur-tout après

avoir été trompée par les apparences d' une
fausse liberté de coeur, elle n' a fait que jeter
aussi les yeux autour d' elle. Alors loin de
prendre parti pour

p94

une rebelle, elle s' est confirmée dans la
résolution de faire valoir son autorité.
On s' imagineroit, mon enfant, que vous avez une
fort haute idée des devoirs du mariage ; et
j' engagerois ma vie, néanmoins, que, semblable à
toutes les autres femmes, dont j' excepte une ou
deux que j' ai l' honneur de connoître, vous irez
promettre à l' église ce que vous oublierez en
sortant, pour ne vous en souvenir de votre vie.
Mais, doux enfant ! (comme votre digne maman
Norton vous appelle) pensez un peu moins à l' état
conjugal, du moins jusqu' à ce que vous y soyez
arrivée, et remplissez un peu mieux vos devoirs de
fille. Comment pouvez-vous dire que tout le mal
sera pour vous, tandis que vous en faites tomber
une si grande partie sur votre père et votre
mère, sur vos oncles, sur votre tante, sur moi et
sur votre soeur, qui vous avons aimée si
tendrement depuis près de dix-huit ans que vous
êtes au monde ?
Si je ne vous ai pas donné lieu, dans ces
derniers tems, de faire beaucoup de fond sur
ma faveur et ma compassion, c' est que dans ces
derniers tems, vous avez peu mérité l' une et
l' autre. Je ne comprends point votre idée,
maligne petite folle que vous êtes,
lorsqu' ajoutant que je ne suis que votre frère,
(dégré de

p95

parenté fort léger apparemment pour vous) vous
prétendez qu' il ne dépend pas moins de moi de
vous rendre cette paix qui est entre vos mains
quand vous voudrez la devoir à vous-même. Vous
demandez pourquoi l' on vous ôte la liberté de
refuser ? C' est, jolie petite miss, parce qu' on
est persuadé qu' elle seroit bientôt suivie de la
liberté de choisir. Le misérable, à qui vous
avez donné votre coeur, ne cesse de le dire
ouvertement à tous ceux qui veulent l' entendre.
Il se vante que vous êtes à lui ; et la mort est

ce qu' il promet à quiconque entreprendra de lui enlever sa proie. C' est précisément ce point que nous pensons à lui disputer. Mon père, croyant pouvoir s' attribuer les droits de la nature sur un de ses enfans, est absolument déterminé à les soutenir : et je vous demande à vous-même ce qu' il faut penser d' un enfant qui donne la préférence à un vil libertin sur son père.

Voilà le jour dans lequel tout ce débat doit être placé. Rougissez donc, délicatesse qui ne peut souffrir la citation du poëte ! Rougissez, modestie virginale ! Et si vous êtes capable de conviction, Miss Clary, rendez-vous à la volonté de ceux à qui vous devez l' être, et demandez à tous vos amis l' oubli et le pardon d' une révolte sans exemple.

p96

Ma lettre est plus longue que je ne me proposois de vous en écrire jamais, après l' insolence que vous avez eue de me le défendre. Mais je reçois la commission de vous déclarer que tous vos amis sont aussi las de vous tenir renfermée, que vous de l' être. Préparez-vous donc à vous rendre dans peu de jours chez votre oncle Antonin, qui, malgré vos craintes, fera lever son pont lorsqu' il le voudra, qui recevra chez lui des compagnies de son goût, et qui ne fera pas démolir sa chapelle pour vous guérir de l' aversion que vous commencez à prendre pour les lieux destinés au service divin : idée d' autant plus folle, que, si nous voulions employer la force, votre chambre seroit aussi propre que tout autre lieu pour la cérémonie. Vos préventions contre M Solmes, vous ont malheureusement aveuglée. La charité nous oblige de vous ouvrir les yeux. Cet honnête homme ne paroît méprisable qu' à vous : et dans un provincial qui est trop sensé pour vouloir faire le petit maître, je ne vois point ce qu' il y a de plus à désirer du côté des manières. à l' égard de son naturel, il faut que vous le connoissiez mieux pour en juger. Enfin, je vous conseille de vous disposer de bonne heure à partir, autant pour votre

p97

propre commodité, que pour faire voir à vos amis qu' il y a du moins quelque chose en quoi vous n' êtes pas fâchée de les obliger. Vous me compterez parmi eux quand il vous plaira de le mériter ; *quoique je ne sois que votre frère* .

James Harlove.

P s. Si vous êtes disposée à recevoir M Solmes et à lui faire quelques excuses de votre conduite passée, pour vous mettre en état de le voir ensuite dans quelque autre lieu avec moins d' embarras, il se rendra où vous le jugerez à propos. Si vous souhaitez aussi de lire les articles, avant qu' on vous les présente pour vous les faire signer, on vous les enverra sur le champ. Qui sait s' ils ne vous aideront pas à forger quelque nouvelle objection ? Votre coeur est libre, vous savez. Il faut bien qu' il le soit, car ne l' avez-vous pas dit à votre mère ?

Et la *pieuse Clarisse* seroit-elle capable d' une imposture ?

Je ne vous demande point de réponse. Il n' en est pas besoin. Cependant je vous demande, miss, si vous n' avez plus d' offres à proposer ?

La fin de cette lettre m' a piquée si vivement, quoiqu' elle puisse avoir été ajoutée sans la participation

p98

des autres, que j' ai pris aussitôt ma plume, dans l' intention d' écrire à mon oncle Jules, pour lui demander, suivant votre avis, que ma terre me soit rendue. Mais le courage m' a manqué, lorsque je suis venue à faire réflexion que je n' ai pas un ami qui soit propre à me soutenir, et que cette démarche ne serviroit qu' à les irriter, sans répondre à mes vues. Oh ! Si M Morden étoit ici.

N' est-il pas bien cruel pour moi, qui me croyois, il n' y a pas long-tems, chérie de tout le monde, de n' avoir personne qui puisse parler en ma faveur, prendre mes intérêts, ou m' accorder un asile, si je me trouvois dans la nécessité d' en chercher ? Moi qui ai eu la vanité de penser que j' avois autant d' amis que je connoissois de personnes, et qui me flattois même de n' en être pas tout-à-fait indigne, parce que, dans l' un et l' autre sexe, dans toutes sortes d' états, entre les pauvres comme parmi les riches, tout ce qui porte l' image de mon auteur, avoit sa juste part à ma tendre affection. Plût au ciel, ma chère, que vous

fussiez mariée ! Peut-être M Hickman se laisseroit-il engager par votre prière à m' accorder sa protection jusqu' à la fin de cet orage. D' un autre côté ce seroit l' exposer à quantité d' embarras et de dangers ; ce que je ne voudrois pas pour tous les avantages du monde.

p99

Je ne sais ce que je dois faire. Non, je ne le sais pas. J' en demande pardon au ciel, mais je sens que ma patience est épuisée. Je souhaiterois... hélas ! J' ignore ce que je puis souhaiter sans crime. Cependant je souhaiterois qu' il plût à Dieu de m' appeler à lui dans sa miséricorde : je n' en ai plus à me promettre ici bas. Qu' est-ce que ce monde ? Qu' offre-t-il à désirer ? Les biens dont nous avons l' espérance sont si mêlés, qu' on ne sait de quel côté doivent tomber les désirs. La moitié du genre humain sert à tourmenter l' autre, et souffre elle-même autant de tourment qu' elle en cause. C' est particulièrement le cas où je suis, car, en me rendant malheureuse, mes proches ne travaillent pas pour leur propre bonheur ; à l' exception néanmoins de mon frère et de ma soeur, qui paroissent y trouver leurs délices, et jouir de tout le mal qu' ils me font. Mais il est tems d' abandonner la plume, puisqu' au lieu d' encre il n' en coule que du fiel.

LETTRE 52

p100

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.
vendredi, à six heures du matin.
Mademoiselle Betty m' apprend qu' on ne s' entretient que de mon départ. Elle a reçu ordre, dit-elle, de se tenir prête à partir avec moi ; et sur quelques marques d' aversion que j' ai données pour ce voyage, elle a eu l' audace de me dire que, m' ayant quelquefois entendu vanter la situation *romanesque* du château de mon oncle, elle est surprise de me voir cette froideur pour une maison conforme à mon goût. Je lui ai demandé si cette insolence venoit

d' elle-même, ou si c' étoit une observation de sa maîtresse ?

Elle m' a causé bien plus d' étonnement par sa réponse ; c' étoit une chose bien dure, m' a-t-elle dit, qu' il ne pût sortir un bon mot de sa bouche, sans qu' on lui en dérobât l' honneur. Comme il m' a paru qu' effectivement elle croyoit avoir dit quelque chose d' admirable, sans en sentir la hardiesse, j' ai pris le parti de ne pas relever son impertinence. Mais, au fond,

p101

cette créature m' a causé quelquefois de l' étonnement par ses effronteries ; et depuis qu' elle est auprès de moi, j' ai trouvé, dans son audace, plus d' esprit que je ne lui en avois jamais soupçonné. C' est une marque que l' insolence est son talent, et que la fortune, en la plaçant au service de ma soeur, ne l' a pas traitée avec autant de faveur que la nature, qui l' a rendue plus propre à être sa compagne. Il me vient quelquefois à l' esprit que, moi-même, la nature m' a plutôt faite pour les servir toutes deux, que pour être la maîtresse de l' une ou la soeur de l' autre ; et, depuis quelques mois, la fortune m' a traitée comme si elle étoit de la même opinion.

Vendredi, à dix heures.

En allant tout-à-l' heure à ma volière, j' ai entendu mon frère et ma soeur qui rioient de toute leur force avec leur Solmes, et qui sembloient jouir de leur triomphe. La grande charmille qui sépare la cour du jardin, les empêchoit de me voir.

Il m' a paru que mon frère venoit de leur lire sa dernière lettre ; démarche fort prudente ! Et qui s' accorde fort bien, direz-vous, avec toutes leurs vues, de me faire la femme d' un homme, auquel ils découvrent ce qu' un peu

p102

de bonté devoit leur faire cacher soigneusement dans cette supposition, pour l' intérêt de ma tranquillité future. Mais je ne puis douter qu' ils ne me haïssent au fond du coeur.

Assurément, lui disoit ma soeur, vous l' avez

réduite au silence. Il n' étoit pas besoin de lui défendre de vous écrire. Je parierois qu' avec tout son esprit, elle n' entreprendra pas de répliquer.

à la vérité, lui a répondu mon frère, (avec un air de vanité scolastique dont il est rempli, car il se regarde comme l' homme du monde qui écrit le mieux) je crois lui avoir donné le coup de grâce. Qu' en dites-vous, M Solmes ?

Votre lettre me paroît sans réplique, lui a dit Solmes ; mais ne servira-t-elle pas à l' aigrir encore plus contre moi ? Soyez sans crainte, a répondu mon frère, et comptez que nous l' emporterons, si vous ne vous laissez pas le premier. Nous sommes trop avancés pour jeter les yeux en arrière. M Morden doit arriver bientôt. Il faut finir avant son retour, sans quoi elle sortiroit de notre dépendance. Comprenez-vous, chère Miss Howe, la raison qui les porte à se presser.

M Solmes a déclaré qu' il ne manqueroit point de constance, aussi long-tems que mon

p103

frère soutiendrait son espoir, et que mon père demeureroit ferme.

Ma soeur a dit à mon frère qu' il m' avoit battue admirablement, sur le motif qui m' obligeoit de converser avec M Solmes ; mais que les fautes d' une fille perverse ne devoient pas lui faire étendre ses railleries sur tout le sexe.

Je suppose que mon frère a fait quelque réponse vive et pleine de sel, car lui et M Solmes en ont beaucoup ri, et Bella, qui en rioit aussi, l' a traité d' impertinent ; mais je n' ai pu rien entendre de plus, parce qu' ils se sont éloignés.

Si vous croyez, ma chère, que leurs discours ne m' ont pas fort échauffé l' esprit, vous vous trouverez trompée en lisant la lettre suivante, que j' ai écrite à mon frère, tandis que ma bile étoit allumée. Ne me reprochez plus, je vous prie, trop de patience et de douceur.

à M Harlove, le fils.

vendredi matin.

Si je gardois le silence, monsieur, sur votre dernière lettre, vous en pourriez conclure que je consens à me rendre chez mon oncle, aux conditions que vous m' avez prescrites. Mon père

disposera de moi comme il lui plaît. Il peut me chasser de sa maison, s' il le juge à propos, ou vous charger de cette commission. Mais, quoique je le dise à regret, il me paroîtroit fort dur d' être menée malgré moi dans la maison d' autrui, lorsque j' en ai moi-même une où je puis me retirer.

Vos persécutions, et celles de ma soeur, ne me feront pas naître la pensée de me remettre en possession de mes droits, sans la permission de mon père. Mais si je ne dois pas faire un plus long séjour ici, pourquoi ne me seroit-il pas permis d' aller dans ma terre ? Je m' engagerai volontiers, si cette faveur m' est accordée, à ne recevoir aucune visite qu' on puisse désapprouver. Je dis *cette faveur* , et je suis prête à la recevoir à ce titre, quoique le testament de mon grand-père m' en ait fait un droit.

Vous me demandez, d' un air assez indécent pour un frère, si je n' ai pas quelques nouvelles offres à proposer ? J' en ai trois ou quatre, depuis votre question, et je les crois effectivement nouvelles, quoique j' ose dire qu' au jugement de toute personne impartiale, que vous ne préviendrez pas contre moi, les anciennes ne devoient pas être rejetées. C' est du moins ce que je pense : pourquoi ne l' écrierois-je

pas ? Vous n' avez pas plus de raison pour vous offenser de cette liberté, sur-tout, lorsque dans votre dernière lettre vous paroissez faire gloire d' avoir engagé ma mère et ma tante Hervey contre moi, que je n' en ai d' être fâchée de l' indigne traitement que je reçois d' un frère.

Voici donc ce que j' ai de nouveau à proposer : premièrement, qu' il me soit libre d' aller au lieu que je viens de nommer, sous les conditions qui me seront prescrites et que je promets d' observer religieusement. Je ne lui donnerai pas même le nom de *ma terre* : je n' ai que trop de raisons de regarder comme un malheur, qu' elle ait jamais été à moi.

Si je n' obtiens pas cette permission, je demande celle d' aller passer un mois, ou le tems

qu' on jugera convenable, chez Miss Howe.
Si je ne suis pas plus heureuse sur cet article, et qu' absolument je doive être chassée de la maison de mon père, qu' on me permette du moins d' aller chez ma tante Hervey, où je serai inviolablement soumise à ses ordres et à ceux de mon père et de ma mère.
Mais, si cette grâce même m' est refusée, ma très-humble demande est d' être envoyée chez mon oncle Jules, aulieu de mon oncle Antonin : non, que j' aie pour l' un moins de

p106

respect que pour l' autre ; mais, la situation du château, ce pont qu' on menace de lever, et cette chapelle peut-être, malgré le ridicule que vous avez voulu jeter sur mes craintes, m' épouvantent au-delà de toute expression.
Enfin, si l' on refuse aussi cette proposition, et s' il faut aller dans une maison qui me paroissoit autrefois délicieuse, je demande de n' être pas forcée d' y recevoir les visites de M Solmes. à cette condition, je pars avec autant de joie que jamais.
Telles sont, monsieur, mes nouvelles propositions. Si vous trouvez qu' elles répondent mal à vos vues, parce qu' elles tendent toutes à l' exclusion de votre client, je ne vous dissimulerai pas qu' il n' y a pas d' infortune que je ne sois déterminée à souffrir, plutôt que de donner ma main à un homme pour lequel je ne puis jamais avoir que de l' aversion.
Vous remarquerez sans doute quelque changement dans mon style : mais un juge impartial, qui sauroit ce que le hasard m' a fait entendre depuis une heure de votre bouche, et de celle de ma soeur, particulièrement la raison qui rend aujourd' hui vos persécutions si pressantes, me croiroit parfaitement justifiée. Faites réflexion, monsieur, qu' après m' être attiré tant de railleries outrageantes par mes

p107

invocations plaintives , il est tems, ne fut-ce que pour imiter d' aussi excellens exemples que les vôtres et ceux de ma soeur, que j' établisse un peu mon caractère, et que, pour

vous résister à tous deux, je me rapproche du vôtre, autant que mes principes me le permettront.

J'ajouterai, pour *vider mon carquois femelle*, que vous ne pouvez avoir eu d'autre raison pour me défendre de vous répliquer, après m'avoir écrit tout ce qu'il vous a plu, que le témoignage de votre propre cœur, qui vous a fait sentir que tous les droits sont violés dans le traitement que je reçois de vous. Si je me trompe en vous supposant des remords, je suis si sûre de la justice de ma cause, que moi, fille ignorante, peu instruite des règles du raisonnement, et plus jeune que vous d'un tiers de vos années, je consens à faire dépendre mon sort du succès d'une dispute avec vous, c'est-à-dire, monsieur, avec un homme qui a reçu son éducation à l'université, dont l'esprit doit s'être fortifié par ses propres observations et par les lumières d'une société savante, et qui (pardonnez-moi de descendre si bas) est accoutumé à *donner le*

p108

coup de grâce à ceux contre lesquels il daigne prendre la plume.

Je vous laisse le choix du juge, et je ne le demande qu'impartial. Prenez, par exemple, votre dernier gouverneur, ou le vertueux docteur Lewin. Si l'un ou l'autre se déclare contre moi, je promets de me résigner à ma destinée ; pourvu qu'on me promette aussi que, dans l'autre supposition, mon père me laissera libre de refuser la personne qu'on veut me donner malgré moi. Je me flatte, mon frère, que vous accepterez d'autant plus volontiers cette offre, que vous paraissez avoir une haute idée de vos talents pour le raisonnement, et n'en avoir pas une médiocre de la force des argumens que vous avez employés dans votre dernière lettre. Si vous êtes persuadé que l'avantage ne puisse manquer d'être pour vous, dans l'occasion que je vous propose, il me semble que l'honneur vous fait une loi de montrer, devant un juge impartial, que la justice est de votre côté, et l'injustice du mien.

Mais vous sentez bien que ce combat demande nécessairement d'être engagé par écrit ; que les faits doivent être établis et reconnus de part et d'autre, et la décision donnée suivant la force des argumens ; car vous me permettez

de dire que je connois trop bien votre naturel impétueux, pour m' exposer avec vous à des combats personnels.

Si vous n' acceptez pas ce défi, j' en conclurai que vous ne sauriez justifier votre conduite à vos propres yeux ; et je me contenterai de vous demander à l' avenir les égards dûs à une soeur, par un frère qui aspire à quelque réputation de savoir et de politesse.

Trouvez-vous qu' à présent, monsieur, je commence à montrer, par ma fermeté, que je me sens un peu de l' honneur que j' ai d' appartenir à vous et à ma soeur ? Vous trouverez peut-être aussi que c' est m' éloigner de cette partie de mon caractère qui paroissoit m' attirer autrefois l' amitié de tout le monde. Mais, considérez, s' il vous plaît, à qui ce changement doit être attribué ; et que je n' en aurois jamais été capable, si je n' avois reconnu que c' est à ce caractère même que je dois attribuer les mépris et les insultes dont vous ne cessez pas d' accabler une soeur foible et sans défense, qui, malgré l' amertume de sa douleur, ne s' est jamais écartée du respect et de l' affection qu' elle doit à son frère, et qui ne désire que des raisons de conserver pendant toute sa vie les mêmes sentimens.

Clarisse Harlove.

Admirez, ma chère, la force et la volubilité de la passion : cette lettre, où vous ne trouverez pas la moindre rature, est l' original ; et la copie que j' ai envoyée à mon frère, n' est pas plus nette.

Vendredi à trois heures.

Betty, qui l' a portée, est bientôt revenue, toute surprise, et m' a dit en rentrant : seigneur ! Miss, qu' avez-vous fait ?

Qu' avez-vous écrit ? Votre lettre a causé tant de bruit et de mouvement !

Ma soeur, ne fait que de me quitter. Elle est montée tout en feu ; ce qui m' a obligée subitement d' abandonner ma plume. Elle est accourue à moi. Furieux esprit ! M' a-t-elle dit en me frappant assez rudement sur le cou ; voilà donc le point où vous aspiriez !

Me battez-vous, Bella ?

Est-ce vous battre que de vous toucher
doucement l' épaule ? En me frappant encore, mais
avec plus de douceur. Nous nous y étions bien
attendus. Il vous faut de l' indépendance. Mon
père a vécu trop long-tems pour vous.
J' allois répondre avec force ; mais elle m' a

p111

fermé la bouche de son mouchoir. Votre plume en
a dit assez. âme basse que vous êtes ! Venir
écouter les discours d' autrui ! Mais, sachez
que votre systême d' indépendance et celui de vos
visites seront également rejetés. Suivez, fille
perverse, suivez vos glorieuses inclinations.
Appelez votre libertin au secours, pour vous
dérober à l' autorité de vos parens, et pour vous
soumettre à la sienne. N' est-ce pas votre
dessein ? Mais il est question de vous disposer
au départ. Voyez ce que vous voulez prendre avec
vous. C' est demain qu' il faut partir, demain ;
comptez là-dessus. Vous ne demeurerez pas ici
plus long-tems, à veiller, à tourner autour des
gens, pour entendre ce qu' ils disent. C' est une
résolution prise, mon enfant, vous partirez
demain. Mon frère vouloit monter lui-même pour
vous le déclarer. Mais je vous ai rendu le
service de l' arrêter, car je ne sais ce que vous
seriez devenue s' il étoit monté. Une lettre ! Un
défi de cette présomption et de cette insolence !
Vaine créature que tu es ! Mais préparez-vous, je
le répète ; vous partez demain. Mon frère
accepte votre audacieux défi. Apprenez seulement
qu' il sera personnel, chez mon oncle
Antonin... ou peut-être chez M Solmes.
Dans la passion qui la faisoit presque écumer,

p112

elle auroit continué long-tems, si la patience
ne m' étoit échappée. Finissons toutes ces
violences, lui ai-je dit. Si j' avois pu prévoir
dans quel dessein vous êtes venue, vous n' auriez
pas trouvé ma porte ouverte. Prenez ce ton
avec les gens qui vous servent. Quoique j' aie,
grâces au ciel, assez peu de ressemblance avec
vous, je n' en suis pas moins votre soeur : et je
vous déclare, que je ne partirai ni demain, ni
le jour suivant, ni celui d' après, si l' on ne

m'entraîne avec violence.

Quoi ? Si votre père, si votre mère vous le commandent ?

Attendons qu' ils le fassent, Bella ; je verrai alors ce qu' il me conviendra de répondre.

Mais je ne partirai point sans en avoir reçu l' ordre de leur propre bouche, et non de la vôtre ou de celle de votre Betty. Que je vous entende ajouter un mot sur le même ton, et vous verrez que, sans consulter les suites, je saurai m' ouvrir un passage jusqu' à eux, et leur demander ce que j' ai fait pour mériter cet indigne traitement.

Venez, mon enfant ; venez, la douceur même, (me prenant par la main, et me conduisant vers la porte) allez leur faire cette question : vous trouverez ensemble ces deux objets de votre mépris. Quoi ! Le coeur

p113

vous manque ? (car l' indignation de me voir traînée insolemment me faisoit résister, et m' avoit fait arracher ma main de la sienne.) je n' ai pas besoin de guide, lui ai-je dit ; j' irai seule, et votre invitation me servira d' excuse. Je m' avançois effectivement vers l' escalier ; mais, se mettant entre la porte et moi, elle s' est hâtée de la fermer. Hardie créature, a-t-elle repris, laissez-moi du moins le tems de les prévenir sur votre visite. Je vous le dis pour votre propre intérêt ; mon frère est avec eux. Et voyant que je me retirois, elle n' a pas manqué de rouvrir la porte : allez donc, allez miss ; qui vous empêche d' aller ? Elle m' a suivie jusqu' à mon cabinet, en répétant vingt fois les mêmes instances ; et je n' y suis entrée que pour en fermer la porte après moi, dans la nécessité où j' étois de me soulager par mes larmes.

Je n' ai pas voulu répondre à tous les discours qu' elle a continués, ni tourner même la tête vers elle, tandis qu' elle me regardoit au travers de la vitre. Mais, lasse enfin de ses insultes, j' ai tiré le rideau pour me dérober à sa vue ; ce qui doit l' avoir irritée, puisque je l' ai entendue partir en grondant.

Cette barbarie n' est-elle pas capable de précipiter

p114

dans quelque témérité un esprit qui n' a jamais eu la pensée d' en commettre ?

Comme il y a beaucoup d' apparence que je serai enlevée pour la maison de mon oncle, sans avoir eu le tems de vous en donner d' autre avis, n' oubliez pas, ma chère, aussi-tôt que vous serez informée de cette violence, d' envoyer prendre au dépôt les lettres que je pourrais y avoir laissées pour vous, ou celles qu' on y auroit apportées de votre part, et qui pourroient y être restées. Soyez plus heureuse que moi ; c' est le voeu de votre fidelle amie.

Clarisse Harlove.

J' ai reçu vos quatre lettres ; mais dans l' agitation où je suis, il m' est impossible d' y répondre à présent.

LETTRE 53

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

vendredi au soir, 24 de mars.

Il m' est venu de ma soeur, une lettre très-piquante. Je m' étois bien attendue qu' elle se ressentiroit du mépris qu' elle s' est attiré dans

p115

ma chambre. En vain mon esprit s' épuise en réflexions, il n' y a que la rage d' une jalousie d' amour qui puisse servir d' explication à sa conduite.

à Miss Clarisse Harlove.

j' ai à vous dire que votre mère a demandé qu' on vous fit grâce encore pour demain ; mais que vous n' en êtes pas moins perdue dans son esprit, comme dans celui de toute la famille. Dans vos propositions, et dans la lettre à votre frère, vous vous êtes montrée si sottè et si sage, si jeune et si vieille, si docile et si obstinée, si douce et si violente, qu' on n' a jamais vu d' exemple d' un caractère si mêlé. Nous savons tous de qui vous avez emprunté ce nouvel esprit. Cependant la semence en doit être dans votre naturel ; sans quoi, il seroit impossible que vous eussiez acquis tout d' un coup cette facilité à prendre toutes sortes de formes. Ce seroit jouer un fort mauvais tour à

M Solmes, que de lui souhaiter une femme si *dédaigneuse* et si *facile* ; deux autres de vos qualités contradictoires, dont je vous laisse l'explication à vous-même.
Ne comptez pas, miss, que votre mère veuille vous souffrir ici long-tems. Elle ne

p116

goûte pas un moment de repos, tandis qu'elle a si près d'elle une fille révoltée. Votre oncle Harlove ne veut pas vous voir chez lui, que vous ne soyez mariée. Ainsi, grâce à votre propre opiniâtreté, vous n'avez que votre oncle Antonin qui consente à vous recevoir. On vous conduira chez lui dans peu de jours ; et là, votre frère, en ma présence, réglera tout ce qui appartient à votre modeste défi, car je vous assure qu'il est accepté. Le docteur Lewin pourra s'y trouver, puisque vous faites choix de lui. Vous aurez un *autre témoin*, ne fût-ce que pour vous convaincre qu'il ne ressemble point à l'idée que vous vous formez de sa personne. Vos deux oncles y seront aussi, pour rendre le champ égal, et ne pas permettre qu'on prenne trop d'avantage contre une soeur *foible et sans défense*. Vous voyez, miss, combien de spectateurs votre défi doit vous attirer. Préparez-vous pour le jour. Il n'est pas éloigné.
Adieu, doux enfant de maman Norton.
Arab Harlove.
J'ai transcrit sur le champ cette lettre, et je l'ai envoyée à ma mère, avec ces quatre lignes :
" de grâce, deux mots, ma très-chère mère !

p117

Si c'est par l'ordre de mon père, ou par le vôtre, que ma soeur m'écrit dans ces termes, je dois me soumettre au traitement que je reçois ; avec cette seule observation, qu'il n'approche point encore de celui que j'ai reçu d'elle. S'il vient de son propre mouvement, ce que je puis dire, madame, c'est que lorsque j'ai été bannie de votre présence... mais jusqu'à ce que je sois informée si elle est autorisée par vos ordres, j'ajouterai seulement que je suis votre

très-malheureuse fille. "

Clarisse Harlove.

J' ai reçu le billet suivant tout ouvert, mais humide dans un endroit, que j' ai baisé, parce que je suis sûre que c' étoit une larme de ma mère. Hélas ! Je crois, je me flatte du moins, qu' elle m' a fait cette réponse à contre-coeur. " il y a trop de hardiesse à réclamer la protection d' une autorité qu' on brave. Votre soeur, qui n' auroit point été capable d' autant de perversité que vous dans les mêmes circonstances, a raison de vous la reprocher. Cependant, nous lui avons dit de modérer son zèle pour nos droits méprisés. Méritez, s' il est possible, un autre traitement que celui dont vous vous plaignez, et qui ne peut

p118

être aussi affligeant pour vous que la cause l' est pour votre mère. Faudra-t-il toujours vous défendre de vous adresser à moi ? " donnez-moi, très-chère amie, votre conseil sur ce que je puis et ce que je dois faire. Je ne vous demande point à quoi le ressentiment ou la passion pourroient vous porter, dans les rigueurs que j' éprouve. Vous m' avez déjà dit que vous n' auriez pas autant de modération que moi, et vous n' en convenez pas moins que les démarches inspirées par la colère mènent presque toujours au repentir. Donnez-moi des avis que la raison et le sang froid puissent justifier après l' évènement.

Je ne doute point que la sympathie qui a formé notre liaison, ne soit aussi vive de votre côté que du mien. Mais il est impossible néanmoins que vous soyez aussi sensible à d' indignes persécutions, que celle qui les souffre immédiatement ; et vous êtes par conséquent plus propre que moi-même à juger de ma situation. Considérez-moi dans le point où je suis. Ai-je ou n' ai-je pas assez souffert ? Si la persécution continue, si cet étrange Solmes persiste contre une aversion tant de fois déclarée, quel parti prendre ? Me retirerai-je à Londres, et m' efforcerai-je de me dérober à Lovelace et à tous mes proches, jusqu' au retour de

p119

M Morden ? M' embarquerai-je pour Livourne, dans le dessein d' aller joindre mon unique protecteur à Florence ? Que de dangers de ce côté-là, quand je considère mon sexe et ma jeunesse ! Et ne peut-il pas arriver que mon cousin parte pour l' Angleterre, lorsque je serois en chemin vers l' Italie ? Que faire ? Parlez, dites, ma très-chère Miss Howe ; car je n' ose me fier à moi-même.

LETTRE 54

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

vendredi à minuit.

Le calme renaît un peu dans mon esprit. L' envie, l' ambition, les ressentimens de l' amour-propre, et toutes les passions violentes, sont sans doute endormies autour de moi. Pourquoi l' heure des ténèbres et du silence ne suspendroit-elle pas aussi mes tristes sentimens, pendant que mes persécuteurs reposent, et que le sommeil du moins tient leur haine assoupie ? J' ai employé une partie de ce tems paisible à relire vos dernières lettres. Je veux faire mes observations sur quelques-unes ; et pour être

p120

moins exposée à perdre l' espèce de repos dont je jouis, il faut que je commence par ce qui regarde M Hickman.

Je me figure bien qu' il n' étoit pas assis devant vous, lorsque vous avez tiré son portrait.

Après tout, néanmoins, il n' est pas fort à son désavantage. Dans des circonstances un peu plus tranquilles, j' en hasarderois un plus aimable et plus ressemblant.

Si M Hickman n' a pas la contenance ferme qu' on voit à d' autres hommes, il a reçu en partage l' humanité et la douceur qui manquent à la plupart, et qui, jointes à la tendresse infinie qu' il a pour vous, en feront un mari le plus convenable du monde pour une personne de votre vivacité.

Quoique vous paroissiez persuadée que je ne voudrois pas de lui pour moi-même, je vous assure de bonne foi, que si M Solmes lui ressembloit par la figure et le caractère, et qu' il ne me fût pas permis de me borner au

célibat, je n' aurois jamais eu de querelles pour lui avec ma famille. M Lovelace, du caractère dont on le connoît, ne l' auroit pas balancé dans mon esprit. Je le dis d' autant plus hardiment, que, des deux passions de l' amour et de la crainte, Lovelace est capable d' inspirer la dernière, dans une proportion que je

p121

ne crois pas compatible avec l' autre pour former un heureux mariage. Je suis charmée de vous entendre dire que vous n' avez pour personne plus de goût que pour M Hickman. Si vous excitez un peu votre coeur, je ne doute pas que vous ne reconnoissiez bientôt qu' il n' y a personne pour qui vous en ayez autant ; sur-tout, lorsque vous ferez attention que les défauts mêmes qui vous frappent dans sa personne ou dans son caractère sont propres à vous rendre heureuse : du moins, s' il est nécessaire pour votre bonheur de ne faire jamais que vos volontés. Vous avez un tour d' esprit, permettez-moi cette remarque, qui, avec vos admirables talens, donneroit l' air d' un sot à tout homme qui seroit amoureux de vous, et qui ne seroit pas un Lovelace. Il faut me pardonner cette franchise, ma chère, et me pardonner aussi d' être revenue sitôt à ce qui me touche immédiatement. Vous vous fortifiez du sentiment de M Lovelace, pour insister encore sur la nécessité de réclamer mes droits ; et vous souhaitez que je vous explique plus nettement mes idées sur ce point. Il me semble néanmoins que les raisons, par lesquelles je puis combattre votre avis, se présentent si naturellement d' elles-mêmes,

p122

qu' elles devroient vous avoir fait rétracter ce conseil précipité. Mais, puisqu' elles ne vous sont pas venues à l' esprit, et que vous vous joignez à M Lovelace pour m' exciter à reprendre ma terre, je m' expliquerai là-dessus en peu de mots. D' abord, ma chère, en supposant que j' eusse de l' inclination à suivre votre avis, je vous demande sur le secours de qui je pourrois

compter pour me soutenir dans cette entreprise. Mon oncle Harlove est un des exécuteurs testamentaires : il s' est déclaré contre moi. M Morden est l' autre : il est en Italie ; et ne peut-on pas l' engager aussi dans des intérêts différens des miens ? D' ailleurs, mon frère a déclaré qu' on est résolu d' en venir à la décision avant son retour ; et, de l' air dont on s' y prend, il est fort vraisemblable qu' on ne me laissera pas le tems de recevoir sa réponse, quand je lui écrirois : sans compter que, renfermée comme je suis, je ne puis me promettre qu' elle vienne jusqu' à moi, si elle n' est pas de leur goût. En second lieu, les parens ont beaucoup d' avantage sur une fille qui leur dispute le droit de disposer d' elle : et je trouve de la justice dans ce préjugé, parce que, de vingt exemples, il n' y en a pas deux où la raison ne parle pour eux.

p123

Vous ne me conseilleriez pas, j' en suis sûre, d' accepter les secours que M Lovelace m' offre dans sa famille. Si je pensois à chercher d' autres protections, nommez-moi quelqu' un qui voulût embrasser le parti d' une fille, contre des parens, dont on a connu si long-tems l' affection pour elle. Mais, quand je trouverois un protecteur tel que ma situation le demande, quelles longueurs n' entraîne pas le cours d' un procès ? On assure qu' il y a des nullités dans le testament. Mon frère parle quelquefois d' aller demeurer dans ma terre, pour me mettre apparemment dans la nécessité de l' en chasser, si j' entreprendois de m' y établir ; ou pour opposer à Lovelace toutes les difficultés de la chicane, si je venois à l' épouser.

Je n' ai parcouru tous les cas, que pour vous faire connoître qu' ils ne me sont pas tout-à-fait étrangers. Mais il m' importeroit peu d' être mieux instruite, ou de trouver quelqu' un qui voulût embrasser mes intérêts. Je vous proteste, ma chère, que j' aimerois mieux demander mon pain, que de disputer mes droits contre mon père. C' est un de mes principes, que jamais un père et une mère ne peuvent s' écarter assez de leur devoir, pour dispenser un enfant du sien. Une fille en procès avec son père ! Cette idée me révolte. J' ai demandé,

comme une faveur, la permission de me retirer dans ma terre, si je dois être chassée de la maison : mais je ne ferai pas une démarche de plus ; et vous voyez comment on s' est courroucé de ma demande.

Il ne me reste donc qu' une espérance : c' est que mon père pourra changer de résolution, quoique ce bonheur me paraisse peu vraisemblable à moi-même, quand je considère l' ascendant que mon frère et ma soeur ont obtenu sur toute la famille, et l' intérêt qu' ils ont à soutenir leur haine, après me l' avoir ouvertement déclarée. à l' égard de l' approbation que M Lovelace donne à votre système, je n' en suis pas étonnée. Il pénètre, sans doute, les difficultés que je trouverois à le faire réussir sans son assistance. Si j' étois assez aimée du ciel pour devenir aussi libre que je le souhaiterois, cet homme merveilleux n' auroit peut-être pas à se louer autant de moi que sa vanité le porte à s' en flatter, malgré le plaisir que vous prenez à me railler sur les progrès qu' il a faits dans mon coeur. êtes-vous bien sûre, vous qui ne paraissez pas déclarée contre lui, que tout ce qui paroît raisonnable et spécieux dans ses offres, tel que d' attendre son sort de mon choix, lorsque je me trouverai *dans l' indépendance*

(ce qui ne signifie dans mes idées, que la liberté de refuser pour mari cet odieux Solmes) ; tel encore que de ne me pas voir sans ma permission, et jusqu' au retour de M Morden, et jusqu' à ce que je sois satisfaite de sa réformation ; croyez-vous, dis-je, que ce ne soit pas un air qu' il se donne, uniquement pour nous faire prendre une meilleure idée de lui, en offrant, comme de lui-même, des conditions sur lesquelles il voit fort bien qu' on ne manqueroit pas d' insister dans les cas qu' elles supposent ?

Et puis, j' ai de sa part mille sujets de mécontentement. Que signifient toutes ses menaces ? Prétendre néanmoins qu' il ne pense point à m' intimider ! Et vous prier de ne m' en rien dire, lorsqu' il sait que vous ne l' en croirez pas, et qu' il ne vous le dit lui-même que dans

l' intention, sans doute, de m' en informer par cette voie ! Quel misérable artifice ! Il nous regarde apparemment comme deux folles, qu' il compte mener par la frayeur. Moi, prendre un mari de cette violence ! Mon propre frère, l' homme qu' il menace ! Et M Solmes ! Que lui a fait M Solmes ? Est-il blâmable, s' il me croit digne de son affection, de faire tous ses efforts pour m' obtenir ? Que ne s' en fie-t-on à moi, sur ce point seulement ? Ai-je donc

p126

accordé tant d' avantage à M Lovelace, qu' il soit en droit de menacer ? Si M Solmes étoit un homme que je pusse voir du moins avec indifférence, on s' appercevrait peut-être que le mérite de souffrir pour moi, de la part d' un esprit si bouillant, ne lui seroit pas toujours inutile. C' est mon sort d' être traitée comme une folle par mon frère : mais M Lovelace reconnoîtra... je veux lui expliquer à lui-même ce que je pense là-dessus, et vous en serez informée alors de meilleure grâce. En même tems, ma chère, permettez-moi de vous dire que, malgré toute la méchanceté de mon frère, je me trouve blessée, dans mes momens de sang froid, par vos mordantes réflexions sur l' avantage que Lovelace a remporté sur lui. à la vérité, il n' est pas votre frère ; mais songez que c' est à sa soeur que vous écrivez. Sérieusement, miss, votre plume est trempée dans le fiel, lorsque vous traitez quelque sujet qui vous offense. Savez-vous qu' en lisant plusieurs de vos expressions contre lui et d' autres de mes proches, il me vient à l' esprit, quoiqu' elles soient en ma faveur, de douter si vous avez vous-même assez de modération pour vous croire en droit d' appeler à votre tribunal ceux qui s' emportent à des excès de chaleur ? Il me semble que nous devrions

p127

apporter tous nos soins à nous garantir des fautes qui nous blessent dans autrui. Cependant j' ai tant de sujets de plainte contre mon frère et ma soeur, que je ne ferois pas un reproche si libre à ma plus chère amie, si je ne trouvois

son badinage outré, sur un évènement où la vie d' un frère, après tout, étoit sérieusement en danger, et lorsqu' on peut craindre que le même feu ne se rallume, avec des suites beaucoup plus funestes.

Que je m' écarte volontiers de moi-même ! Et que je souhaiterois d' oublier, s' il étoit possible, ce qui me touche le plus ! Cette digression me ramène à sa cause, et delà, aux vives agitations où j' étois en finissant ma dernière lettre ; car il n' y a rien de changé dans ma situation. Le jour approche, et va m' exposer peut-être à de nouvelles épreuves. Je vous prie, avec les mêmes instances, de me donner un conseil où la faveur et le ressentiment n' aient aucune part.

Dites-moi ce que je dois faire ; car, si je suis forcée d' aller chez mon oncle, il ne faut pas douter que votre malheureuse amie ne soit perdue sans ressource : cependant, quel moyen de l' éviter ?

Mon premier soin sera de porter ce paquet au dépôt. Hâtez-vous de m' écrire aussi-tôt que

p128

vous l' aurez reçu. Hélas ! Je crains bien que votre réponse n' arrive trop tard.
Clarisse Harlove.

LETTRE 55

Miss Howe, à Miss Clarisse Harlove.

samedi, 25 de mars.

Quel conseil puis-je vous donner, ma noble amie ? Votre mérite fait votre crime. Il vous est aussi impossible de changer de naturel, qu' à ceux qui vous persécutent. N' attribuez vos malheurs qu' à l' immense disparité qui est entre vous et eux. Que demandez-vous d' eux ? Ne soutiennent-ils pas leur caractère ? Et à l' égard de qui ? D' une étrangère : car, en vérité, vous ne leur appartenez pas. Ils se reposent sur deux points ; sur leur propre *impénétrabilité* , (que je lui donnois volontiers son vrai nom, si je l' osois !) et sur les égards dont ils vous connoissent incapable de manquer pour vous-même, joints à vos craintes du côté de Lovelace, dont ils vous croient persuadée que le caractère vous décréditeroit, si vous aviez recours à lui pour vous délivrer

de vos peines. Ils savent aussi que le
ressentiment

p129

et l' inflexibilité ne vous sont pas naturels ;
que les agitations qu' ils ont excitées dans votre
ame auront le sort de tous les mouvemens
extraordinaires, qui est de s' appaiser bientôt ;
et qu' une fois mariée, vous ne songerez plus
qu' à vous consoler de votre situation.
Mais comptez que le fils et la fille aînée
de votre père se proposent entr' eux de vous
rendre malheureuse pour toute votre vie ;
quand vous épouseriez l' homme qu' ils ont en vue
pour vous, et qui a déjà une liaison plus
intime avec eux que vous n' en pourriez jamais
avoir avec une telle moitié. Ne voyez-vous
pas avec quel soin ils communiquent à une
ame si étroite tout ce qu' ils savent de votre
juste aversion pour lui ?
à l' égard de sa persévérance, ceux qui en
seroient surpris le connoissent mal. Il n' a pas
le moindre sentiment de délicatesse. S' il prend
jamais une femme, soyez sûre que l' ame
n' entrera pour rien dans ses vues. Comment
chercherait-il une ame ? Il n' en a point. Chacun
ne cherche-t-il pas son semblable ? Et comment
connoîtroit-il le prix de ce qui le surpasse,
lorsque par la supposition même il ne le
comprend point ? S' il arrivoit qu' ayant le
malheur d' être à lui, vous lui fissiez voir
naturellement un défaut de tendresse, je suis
portée à croire

p130

qu' il s' en affligeroit peu, parce qu' il en auroit
plus de liberté à suivre les sordides
inclinations qui le dominant. Je vous ai
entendu observer, d' après votre Madame Norton,
" que toute personne qui est la proie d' une
passion dominante, composera volontiers,
pour la satisfaire, au prix de vingt autres
passions subalternes, dont le sacrifice lui
coûtera moins, quoiqu' elles soient plus
louables " .
Comme je ne dois pas craindre de vous le rendre
plus odieux qu' il ne vous l' est déjà, il faut

que je vous raconte quelques traits d' une conversation qu' il eut il y a trois jours avec le chevalier *Harry Downeton* , et dont le chevalier fit hier le récit à ma mère. Vous y trouverez une confirmation de ses principes de gouvernement par la crainte, tels que votre insolente Betty vous les a rapportés d' après lui-même.

Sir Harry n' avoit pas fait difficulté de lui dire qu' il s' étonnoit de le voir obstiné à vous obtenir contre votre inclination.

C' est ce qui m' importe peu, répondit-il. Les filles qui affectent tant de réserve, sont ordinairement des femmes passionnées. (l' indigne animal !) et jamais il ne seroit fâché, ajouta-t-il avec le secouts d' un peu de méditation, de

p131

voir des grimaces sur le visage d' une jolie femme, lorsqu' elle lui donneroit sujet de la tourmenter. D' ailleurs, votre terre, par la commodité de sa situation, le dédommageroit abondamment de tout ce qu' il auroit à souffrir de vos froideurs. Il seroit sûr du moins de votre complaisance, s' il ne l' étoit pas de votre amour ; et plus heureux, à cet égard, que les trois quarts des maris de sa connoissance. (le misérable !) pour le reste, votre vertu est si connue, qu' elle lui donneroit toute la sûreté qu' il pourroit désirer.

Ne craignez-vous pas, reprit sir Harry, que, si elle est forcée de vous épouser, elle ne vous regarde du même oeil qu' élisabeth De France regarda Philippe li, lorsqu' il la reçut sur ses frontières en qualité de mari, lui, dans lequel elle ne s' attendoit à trouver qu' un beau-père ; c' est-à-dire, avec plus de crainte et de terreur que de complaisance et d' amour ? Et vous-même, peut-être, vous ne lui ferez pas meilleure mine que ce vieux monarque ne fit à sa princesse.

La crainte et la terreur, répliqua l' horrible personnage, ont aussi bonne grâce sur le visage d' une fille promise, que sur celui d' une femme ; et se mettant à rire (oui, ma chère, sir Harry nous assura que le hideux animal avoit ri,) il

p132

ajouta, que ce seroit son affaire d' entretenir cette crainte, s' il avoit raison de croire qu' on lui refusât de l' amour ; que, pour lui, il étoit persuadé que si la crainte et l' amour devoient être séparés dans l' état du mariage, l' homme qui savoit se faire craindre étoit le mieux partagé.

Si mes yeux avoient la vertu qu' on attribue à ceux du basilic, je n' aurois rien de si pressant que d' aller regarder ce monstre.

Ma mère prétend néanmoins que ce seroit de votre part un prodigieux mérite, de surmonter votre aversion pour lui. Où est, dit-elle, comme je me suis souvenue qu' on vous l' a déjà demandé, la gloire et la sainteté de l' obéissance, s' il n' en coûte rien pour l' exercer ?

Quelle fatalité, ma chère, que votre choix n' ait pas de meilleurs objets ! Ou *Scylla* ou *Charybde* .

à toute autre que vous, qui seroit traitée avec cette barbarie, je sais quel conseil je donnerois sur le champ. Mais, je l' ai déjà observé, la moindre témérité, une indiscretion supposée, dans un caractère de la noblesse du vôtre, seroit une plaie pour tout le sexe.

Tandis que j' espérois quelque chose de l' *indépendance* à laquelle j' aurois voulu vous déterminer, cette pensée étoit une ressource où

p133

je trouvois de la consolation. Mais à présent, que vous m' avez si bien prouvé qu' il faut renoncer à ce parti, je m' efforce en vain de trouver quelque expédient. Je veux quitter la plume, pour y penser encore.

J' ai pensé, réfléchi, considéré, et je vous proteste que je ne suis pas plus avancée qu' auparavant. Ce que j' ai à dire, c' est que je suis jeune comme vous, que j' ai le jugement beaucoup plus foible et les passions plus fortes. Je vous ai dit anciennement que vous aviez trop offert en proposant de vous réduire au célibat. Si cette proposition étoit acceptée, la terre, qu' ils auroient tant de regret de voir sortir de la famille, retourneroit un jour à votre frère, avec plus de certitude, peut-être, que par la reversion précaire dont M Solmes les flatte. Vous êtes-vous efforcée, ma chère, de faire entrer cette idée dans leurs

têtes bizarres ? Le mot tyrannique d' *autorité* est la seule objection qu' on puisse faire contre cette offre. N' oubliez pas une considération : c' est que, si vous preniez le parti de quitter vos parens, le respect et l' affection que vous leur portez ne

p134

vous permettroient aucun appel contr' eux pour votre justification. Vous auriez par conséquent le public contre vous ; et si Lovelace continuoit son libertinage, ou n' en usoit pas bien avec vous, quelle justification pour leur conduite à votre égard, et pour la haine qu' ils lui ont déclarée !

Je demande pour vous au ciel ses plus parfaites lumières. Ce que j' ai à dire encore, c' est qu' avec mes sentimens, je serois capable de tout entreprendre, d' aller dans toutes sortes de lieux, plutôt que de me voir la femme d' un homme que je haïrois, et que je serois sûre de haïr toujours s' il ressembloit à Solmes. Je n' aurois pas souffert non plus tout ce que vous avez essuyé de chagrins et d' outrages ; du moins d' un frère et d' une soeur, si j' avois eu cette patience pour un père et des oncles. Ma mère se persuade qu' après avoir employé tous leurs efforts pour vous assujettir à leurs volontés, ils abandonneront leur entreprise lorsqu' ils commenceront à désespérer du succès. Mais je ne puis être de son opinion. Je ne vois point qu' elle se fonde sur d' autre autorité que sa propre conjecture. Autrement je me serois imaginé, en votre faveur, que c' est un secret entr' elle et votre oncle Antonin. Malheur, à l' un des deux du moins, (j' entends

p135

à votre oncle) s' ils en avoient quelque autre entr' eux !

Il faut vous garantir, s' il est possible, d' être menée chez votre oncle. L' homme, le ministre, la chapelle, votre frère et votre soeur présens... vous serez infailliblement forcée de vous donner à M Solmes ; et des sentimens de fermeté, si nouveaux pour vous, ne vous soutiendront point dans une occasion si

pressante. Vous reviendrez à votre naturel. Vous n' aurez pour défense que des larmes méprisées, des appels et des lamentations inutiles ; et la cérémonie e sera pas plutôt *profanée* , si vous me passez cette expression, qu' il faudra sécher vos pleurs, vous condamner au silence, et penser à prendre une nouvelle forme de sentiments, qui puissent vous faire obtenir de votre nouveau maître le pardon et l' oubli de toutes vos déclarations de haine. En un mot, ma chère, il faudra le flatter. Votre conduite passée n' est venue que de la modestie de votre état ; et votre rôle sera jusqu' à la mort, de vérifier son impudente raillerie, que *les filles qui affectent le plus de réserve font ordinairement des femmes passionnées* . Ainsi, vous commencerez la carrière par un vif sentiment de reconnaissance pour la bonté qui vous aura fait obtenir grâce ; et s' il ne vous force point à le

p136

conserver par la crainte, suivant ses principes de gouvernement, je reconnoîtrai alors que je me suis trompée. Cependant, après tout, je dois laisser le véritable point de la question indéterminé, et l' abandonner à votre propre décision, qui dépendra du degré d' emportement que vous verrez dans leurs démarches, ou du danger plus ou moins pressant d' être enlevée pour la maison de votre oncle. Mais je prie encore une fois le ciel de susciter quelque évènement qui puisse vous empêcher d' être jamais à l' un ou à l' autre de ces deux hommes. Puissiez-vous demeurer fille, ma très-chère amie, jusqu' à ce que les puissances favorables au mérite et à la vertu vous amènent un homme digne de vous, ou du moins aussi digne qu' un mortel puisse l' être ! D' un autre côté, je ne voudrais pas qu' avec des qualités si propres à faire l' ornement de l' état conjugal, vous prissiez le parti de vous condamner au célibat. Vous me connoissez incapable de flatterie. Ma langue et ma plume sont toujours les organes de mon coeur. J' ajoute que vous devez vous connoître assez vous-même, par comparaison du moins avec les autres femmes, pour ne pas douter de ma sincérité : en effet, pourquoi voudroit-on

p137

qu' une personne qui fait ses délices de découvrir et d' admirer tout ce qu' il y a de louable dans autrui, n' aperçut pas les mêmes qualités dans elle-même, lorsqu' il est certain que, si elle ne les possédoit pas, elle ne seroit pas capable de les admirer si vivement dans un autre ? Et pourquoi ne pourroit-on pas lui donner les louanges qu' elle donneroit à tout autre qui n' auroit que la moitié de ses propres perfections ? Sur-tout, si elle est incapable de vanité ou d' orgueil, et si elle est aussi éloignée de mépriser ceux qui n' ont pas reçu les mêmes avantages, que de s' estimer trop pour les avoir reçus. S' estimer trop ! Ai-je dit. Eh ! Comment le pourriez-vous jamais ? Pardon, ma charmante amie. Mon admiration, qui ne fait qu' augmenter à chaque lettre que vous m' écrivez, ne doit pas toujours être étouffée par la crainte de vous déplaire ; quoique cette raison soit souvent un frein pour ma plume, lorsque je vous écris, et pour ma langue, lorsque j' ai le bonheur de me trouver avec vous. Je me hâte de finir, pour répondre à votre empressement. Combien de choses néanmoins je pourrais ajouter sur vos dernières confidences ! Anne Howe.

LETTRE 56

p138

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

dimanche matin, 16 de mars.

Que les louanges ont de douceur dans la bouche d' une amie ! Soit qu' on se flatte ou non de les mériter, il est extrêmement agréable de se voir si bien dans l' esprit de ceux dont on ambitionne la faveur et l' estime. Une ame ingénue en tire un autre avantage : si elle ne se croit pas déjà digne du charmant tribut qu' elle reçoit, elle se hâte d' acquérir les qualités qui lui manquent, avant qu' on s' aperçoive de l' erreur ; autant pour se faire honneur à ses propres yeux, que pour se conserver dans l' estime de son amie, et pour justifier son jugement. Que ce but puisse toujours être le mien ! Alors je vous serai redevable, non-seulement de l' éloge, mais du mérite même auquel vous croirez le pouvoir

accorder ; et j' en deviendrai plus digne de cette amitié qui est l' unique plaisir dont je puisse me glorifier.

Mes remerciemens sont aussi vifs qu' ils doivent l' être, pour la diligence de vos dernières dépêches. Que je vous ai d' obligation ! Que j' en ai même à votre honnête messenger ! Ma

p139

triste situation me met dans le cas d' en avoir à tout le monde.

Je vais répondre, le mieux qu' il m' est possible, aux articles de votre obligeante lettre. Ne me soupçonnez pas de pouvoir surmonter mes dégoûts pour M Solmes, aussi long-tems qu' il lui manquera de la générosité, de la franchise, de la bonté, de la politesse et toutes les qualités qui forment l' homme de mérite. ô ma chère ! De quel degré de patience, de quelle grandeur d' ame, une femme n' a-t-elle pas besoin, pour ne pas mépriser un mari qui est plus ignorant, qui a l' ame plus basse et l' esprit plus borné qu' elle, à qui ses prérogatives donnent néanmoins des droits qu' il veut exercer, ou qui ne peut les abandonner sans un déshonneur égal pour celle qui gouverne et pour celui qui se laisse gouverner ! Comment supporter un mari tel que je le peins, quand on supposeroit même que, par des raisons de convenance ou d' intérêt, il fût de notre propre choix ? Mais se voir forcée de le prendre, et s' y voir forcée par d' indignes motifs ! Quel moyen de vaincre une aversion qui porte sur des fondemens si justes ? Il est bien plus aisé de soutenir une persécution passagère, que de se résoudre à porter une chaîne honteuse et révoltante, dont le poids doit durer autant que

p140

la vie. Si j' étois capable de me rendre, ne faudroit-il pas quitter mes parens, et suivre cet insupportable mari ? Un mois sera peut-être le terme de la persécution ; et le lien d' un tel mariage seroit un malheur perpétuel. Chaque jour ne luiroit, vraisemblablement, que pour éclairer quelque nouvelle infraction des devoirs jurés à l' autel.

Il paroît donc, ma chère, que M Solmes est déjà occupé de sa vengeance ! Tout s' accorde à me le confirmer. Hier au soir, mon effrontée geolière m' assura que toutes mes oppositions *n' auroient pas plus d' effet qu' une prise de tabac* , en avançant vers moi le pouce et le doigt, où elle en tenoit une ; que je serai Madame Solmes ; que je dois me garder par conséquent de pousser la raillerie trop loin, parce que M Solmes est un homme capable de ressentiment, et qu' il lui a dit à elle-même, que, devant être sûrement sa femme, je manquois aux bonnes règles de la politique ; puisque, s' il n' étoit pas plus miséricordieux que moi (c' est le terme de Betty, j' ignore s' il s' en est servi comme elle), je m' exposois à des repentirs qui pourroient durer jusqu' au dernier de mes jours. Mais c' en est assez sur un homme, qui, suivant le récit de sir Harry Downeton, a toute

p141

l' insolence de son sexe, sans une seule qualité qui puisse le rendre supportable.

J' ai reçu deux lettres de M Lovelace, depuis la visite qu' il vous a rendue ; ce qui fait trois avec celle que j' avois laissée sans réponse. Je ne doutois pas qu' il n' en ressentît quelque chagrin ; mais, dans sa dernière, il se plaint de mon silence en termes fort hauts. C' est moins le style d' un amant soumis, que celui d' un protecteur méprisé. Son orgueil paroît mortifié de se voir forcé, dit-il, à roder chaque nuit autour de nos murs, comme un voleur ou un espion, dans l' espérance de trouver une lettre de moi, et à faire cinq milles pour regagner un misérable logement, sans remporter aucun fruit de ses peines. Je ne tarderai point à vous envoyer ses trois lettres et la copie de la mienne ; mais voici en substance ce que je lui écrivis hier.

Je lui fais un reproche fort vif de m' avoir menacée, par votre moyen, de se procurer une explication avec M Solmes ou avec mon frère. Je lui dis " qu' il me croit apparemment d' humeur à tout souffrir ; qu' il ne lui suffit pas que je sois exposée aux violences continuelles de ma propre famille, et qu' il faut que je supporte aussi les siennes ; qu' il me paroît fort extraordinaire qu' un esprit violent

menace de s' emporter à des témérités qui ne peuvent être justifiées, et qui m' intéressent d' ailleurs beaucoup moins que lui, si je ne fais pas quelque chose d' aussi téméraire, du moins par rapport à mon caractère et à mon sexe, pour le détourner de ses résolutions : je lui fais même entendre que, de quelque manière que je pense sur les malheurs qui arriveroient à mon occasion, il peut se trouver des personnes qui, dans la supposition qu' il soit capable de la témérité dont il menace M Solmes, ne regretteroient pas beaucoup de se voir délivrées de deux hommes dont la connoissance auroit causé toutes leurs disgrâces. "

c' est parler naturellement, ma chère, et je m' imagine qu' il y donnera lui-même une explication encore plus nette.

Je lui reproche son orgueil, à l' occasion des pas qu' il fait pour trouver mes lettres, et qu' il relève avec tant d' affectation. Je le raille sur les riches comparaisons d' espion et de voleur : " il n' a pas raison, lui dis-je, de trouver sa situation si dure, puisque, dans l' origine, il ne doit en accuser que ses mauvaises moeurs, et qu' au fond, le vice efface les distinctions, et ravale l' homme de qualité au niveau de *la canaille* . Ensuite, je lui déclare qu' il ne

doit jamais attendre d' autre lettre de moi, qui puisse l' exposer à des fatigues si désagréables. "

je ne le ménage pas plus sur les voeux et les protestations solennelles, qui lui coûtent si peu dans l' occasion. Je lui dis " que ce langage fait d' autant moins d' impression sur moi, que c' est déclarer lui-même qu' il croit en avoir besoin pour suppléer aux défauts de son caractère ; que les actions sont les seules preuves que je connoisse, lorsqu' il faut juger des intentions, et que je sens de plus en plus la nécessité de rompre toute correspondance avec un homme dont il est impossible que mes amis approuvent jamais les soins, parce qu' il est incapable de le mériter : qu' ainsi, puisque sa naissance et son bien le mettront toujours en état, si la réputation de ses moeurs n' est pas un obstacle, de trouver une femme qui, avec une

fortune au moins égale à la mienne, aura plus de conformité avec lui dans ses goûts et ses inclinations, je le prie, et je lui conseille de renoncer à moi ; d' autant plus que, pour le dire en passant, ses menaces et ses impolitesses à l' égard de mes amis, me donnent lieu de conclure qu' il entre plus de haine pour eux que de considération pour moi dans sa persévérance. "

p144

voilà, ma chère, la récompense que j' ai cru devoir accorder à tant de peines qu' il fait valoir. Je ne doute pas qu' il n' ait assez de pénétration pour observer qu' il est moins redevable de notre correspondance à mon estime qu' aux rigueurs que j' essuie dans ma famille. C' est précisément ce que je voudrais lui persuader. Plaisante divinité, qui exige, comme l' idole Molock, que la raison, le devoir et la discrétion soient sacrifiés sur ses autels ! L' opinion de votre mère est que mes amis se relâcheront. Fasse le ciel qu' ils se relâchent ! Mais mon frère et ma soeur ont tant d' influence dans la famille, sont si déterminés, si piqués d' honneur à l' emporter, que je désespère de ce changement. Cependant, s' il n' arrive point, je vous avoue que je ne ferois pas difficulté d' embrasser toute protection dont je n' aurois pas de déshonneur à craindre, pour me délivrer, d' un côté, des persécutions présentes, et de l' autre, pour ne donner à Lovelace aucun avantage sur moi. Je suppose toujours qu' il ne me reste point d' autre ressource ; car avec la moindre espérance, je regarderois ma fuite comme une action des plus inexcusables, quelque honneur et quelque sûreté que je puisse trouver dans mes protections. Malgré ses sentimens, que je crois aussi justes

p145

qu' ils sont sincères, la bonne foi de l' amitié m' oblige de reconnoître que je ne sais pas ce que j' aurois fait, si votre avis eût été fixe et concluant. Que n' avez-vous été témoin, ma chère, de mes différentes agitations, à la lecture de votre lettre ? Lorsque, dans un endroit, vous m' avertissez du danger dont je suis

menacée chez mon oncle ; que dans un autre, vous avouez que vous n' auriez pas été capable de souffrir tout ce que j' ai souffert, et que vous préféreriez tous les maux possibles, à celui d' épouser un homme que vous haïriez ; que dans un autre, néanmoins, vous me représentez ce que ma réputation auroit à souffrir aux yeux du public, et la nécessité où je serois de justifier ma conduite aux dépens de mes proches ; que, d' un autre côté, vous me faites envisager la figure indécente que je ferois dans un mariage forcé, obligée de prendre un visage tranquille, de prodiguer de fausses caresses, de faire un personnage d' hypocrite, avec un homme pour lequel je n' aurois pas de l' aversion, et que mes déclarations passées autant que le sentiment de son indignité propre, (s' il étoit capable du moins de ce sentiment), rempliroient d' une juste défiance ; la nécessité où vous jugez que je serois de lui témoigner d' autant plus de tendresse que je m' y sentirois moins disposée ;

p146

tendresse, si j' étois capable de cette dissimulation, qui ne pourroit être attribuée qu' aux plus vils motifs, puisqu' il seroit trop visible que l' amour du caractère ou de la figure n' y auroit aucune part : ajoutez la bassesse de son ame ; le poison de la jalousie, qui l' infecteroit bientôt ; sa répugnance à pardonner, entretenue par le souvenir des marques de mon aversion et d' un mépris que j' ai fait éclater volontairement pour éteindre ses désirs ; une préférence déclarée par le même motif, et la gloire qu' il attache à faire plier et à réduire une femme sur laquelle il auroit acquis un empire tyrannique... si vous m' aviez vue, dis-je, dans toutes les agitations dont je n' ai pu me défendre à cette lecture, tantôt m' appuyant d' un côté, tantôt de l' autre, un moment incertain, un moment remplie de crainte, irritée, tremblante, irrésolue, vous auriez reconnu le pouvoir que vous avez sur moi, et vous auriez eu raison de croire que, si vos conseils avoient été plus positifs, je me serois laissée entraîner par la force de votre détermination. Concluez de cet aveu, ma chère, que je suis bien justifiée sur ces saintes loix de l' amitié qui demandent une parfaite ouverture de coeur, quoique ma justification se fasse peut-être aux dépens de ma prudence.

Mais après de nouvelles considérations, je répète, qu' aussi long-tems qu' il me sera permis de demeurer dans la maison de mon père, il n' y aura que les dernières extrémités qui puissent me la faire quitter ; et que je ne m' attacherai qu' à suspendre, s' il est possible, par d' honnêtes prétextes, l' ascendant de mon mauvais sort jusqu' au retour de M Morden. En qualité d' exécuteur, c' est une protection à laquelle je puis m' abandonner sans reproche ; enfin, je ne me connois pas d' autre espérance, quoique mes amis semblent s' en défier. à l' égard de M Lovelace, quand je serois sûre de sa tendresse, et même de sa réformation, accepter la protection de sa famille, c' est accepter la sienne. Pourrois-je me dispenser de recevoir ses visites dans la maison de ses tantes ? Ne seroit-ce pas me jeter dans la nécessité d' être à lui, quand je découvrois de nouvelles raisons de le fuir, en le voyant de plus près ? C' est une de mes anciennes observations, qu' entre les deux sexes, la distance sert à se tromper mutuellement. ô ma chère ! Quels efforts n' ai-je pas faits pour devenir sage ? Quels soins n' ai-je pas apportés à choisir ou à rejeter tout ce que j' ai cru capable de contribuer ou de nuire à mon bonheur ? Cependant, par une étrange fatalité, il y a bien de l' apparence

que toute ma sagesse n' aboutira qu' à la folie. Vous me dites, avec la partialité ordinaire de votre amitié, qu' on attend de moi ce qu' on n' attendroit pas de beaucoup d' autres femmes. C' est une leçon que je reçois à ce titre. Je sens que, pour ma réputation, en vain mon coeur seroit content de ses motifs, s' ils n' étoient pas connus du public. Se plaindre de la mauvaise volonté d' un frère, c' est un cas ordinaire dans les divisions d' intérêt. Mais lorsqu' on ne peut accuser un frère coupable, sans faire tomber une partie du reproche sur les duretés d' un père, qui pourroit se résoudre à se délivrer du fardeau, pour en charger une tête si chère ? Et, dans toutes ces suppositions, la haine que M Lovelace porte à chaque personne de ma famille, quoiqu' elle ne soit qu' un retour pour celle qu' on lui a déclarée, ne

paroitroit-elle pas extrêmement choquante ?
N' est-ce pas une marque qu' il y a dans son naturel quelque chose d' implacable, comme d' extrêmement impoli ? Et quelle femme au monde pourroit penser à se marier, pour vivre dans une inimitié perpétuelle avec sa famille ?
Mais, craignant de vous fatiguer, et lasse moi-même, je quitte la plume.

p149

M Solmes est ici continuellement. Ma tante Hervey, mes deux oncles, ne s' éloignent pas davantage. Il se machine quelque chose contre moi, je n' en saurois douter. Quel état, d' être sans cesse en alarme, et de voir une épée nue qui nous pend sur la tête !
Je ne suis informée de rien que par l' insolente Betty, qui me lâche toujours quelques traits de l' effronterie à laquelle elle est autorisée.
Quoi ! Miss, vous ne mettez pas ordre à vos affaires ? Comptez qu' il faudra partir lorsque vous y penserez le moins. D' autres fois, elle me fait entendre à demi-mot, et comme dans la vue de m' inquiéter, ce que l' un, ce que l' autre dit de moi, et leur curiosité sur l' emploi que je fais de mon tems. Elle y mêle souvent l' outrageante question de mon frère, si je ne m' occupe pas à composer l' histoire de mes souffrances ?
Mais je suis faite à ses discours, et c' est le seul moyen que j' aie d' apprendre, avant l' exécution, les desseins qu' on forme contre moi. Comme elle s' excuse sur ses ordres, lorsqu' elle pousse trop loin l' impertinence, je l' écoute patiemment, quoique ce ne soit pas sans quelque soulèvement de coeur.

p150

Je m' arrête ici, pour porter ce que je viens d' écrire au dépôt. Adieu, ma chère.
Clarisse Harlove.
Je trouve votre seconde lettre d' hier. Je remercie beaucoup votre mère des avis obligeans que vous me donnez de sa part. Celle que je vous envoie répondra peut-être à quelque partie de son attente. Vous lui en lirez ce que vous jugerez à propos.

LETTRE 57

Miss Howe, à Miss Clarisse Harlove.

samedi, 25 de mars.

Cette lettre ne sera qu' une suite de ma dernière, de la même date, et je vous l' écris par ordre exprès. Vous avez vu, dans la précédente, l' opinion de ma mère sur le mérite que vous pourriez vous faire, en obligeant vos amis contre votre propre inclination. Notre conférence là-dessus est venue à l' occasion de

p151

l' entretien que nous avons eu avec sir Harry *Downeton* : et ma mère la croit si importante, qu' elle m' ordonne de vous en écrire le détail. J' obéis d' autant plus volontiers, que j' étois embarrassée, dans ma dernière, à vous donner un conseil, et que non-seulement vous aurez ici le sentiment de ma mère, mais peut-être, dans le sien, celui du public, s' il n' étoit informé que de ce qu' elle sait, c' est-à-dire, s' il ne l' étoit pas aussi bien que moi.

Ma mère raisonne d' une manière très-peu avantageuse pour toutes les personnes de notre sexe qui se hâtent trop de chercher leur bonheur en épousant un homme de leur choix. Je ne sais comment j' aurois pris ses raisonnemens, si je ne savois qu' ils se rapportent toujours à sa fille, qui, d' un autre côté, ne connoît présentement aucun homme qu' elle honore de la moindre préférence sur un autre, et qui n' estime pas la valeur d' un denier celui dont sa mère a la plus haute idée.

à quoi se réduit donc, dit-elle, une affaire qui cause tant de mouvemens ? Est-ce une si grande démarche, dans une jeune personne, de renoncer à ses inclinations pour obliger ses amis ?

Fort bien, ma mère, ai-je répondu en moi-même, vous pouvez faire à présent cette

p152

question : vous le pouvez à l' âge de quarante ans. Mais l' auriez-vous faite à dix-huit ? Voilà ce que je voudrois savoir.

Ou la jeune personne, a-t-elle continué, est prévenue d' une très-violente inclination qu' elle ne peut surmonter (ce qu' une fille un peu délicate n' avouera jamais) ; ou son humeur est si opiniâtre, qu' elle n' est pas capable de céder ; ou, pour troisième alternative, elle a des parens qu' elle s' embarrasse peu d' obliger. Vous savez, ma chère, que ma mère raisonne quelquefois fort bien, ou du moins, que ce n' est jamais la chaleur qui manque à ses raisonnemens. Il nous arrive souvent de n' être pas d' accord ; et nous avons toutes deux si bonne opinion de notre sentiment, qu' il est fort rare que l' une ait le bonheur de convaincre l' autre ; cas assez commun, je m' imagine, dans toutes les disputes un peu animées. J' ai *trop d' esprit* , me dit-elle ; en bon anglois, *trop de vivacité* . Moi, je lui répons qu' elle est *trop sage* ; c' est-à-dire, dans la même langue, qu' elle n' est plus aussi jeune qu' elle l' a été ; ou, dans d' autres termes, qu' étant accoutumée au ton de mère, elle oublie qu' elle a été fille. Delà, nous passons d' un consentement mutuel à quelque autre sujet ; ce qui n' empêche pas que, sans y consentir, nous ne retombions une

p153

douzaine de fois sur celui que nous avons quitté. Ainsi, le quittant et le reprenant, d' un air à demi-fâché, quoique adouci par un sourire forcé, qui laisse du jour à nous racommoder, nous ne laissons pas, si l' heure du sommeil arrive, de nous aller coucher avec un peu d' humeur ; ou, si nous parlons, le silence de ma mère est rompu par quelques exclamations : ah ! Nancy ! Vous êtes si vive ! Si emportée ! Je voudrais bien, ma fille, que vous eussiez moins de ressemblance avec votre père ! Je la paie de son reproche, en pensant que ma mère n' a aucune raison de désavouer la part qu' elle a eue à sa Nancy ; et si la chose va plus loin de son côté que je ne le désire, son cher Hickman n' a pas sujet de s' en louer le jour suivant. Je sais que je suis une folle créature. Quand je n' en conviendrais pas, je suis sûre que vous le penseriez. Si je me suis un peu arrêtée à ces petits détails, c' est pour vous avertir que, dans une occasion si importante, je ne vous ferai plus remarquer mes impertinences ni les

petites chaleurs de ma mère, et que je veux me réduire à la partie froide et sérieuse de notre conversation.

" jetez les yeux, m' a-t-elle dit, sur les

p154

mariages de notre connoissance, qui passent pour l' ouvrage de l' inclination, et qui, pour l' observer en passant, ne doivent peut-être ce nom qu' à une passion née follement ou par de purs hasards, et soutenue par un esprit de perversité et d' obstination " (ici, ma chère, nous avons eu un petit débat que je vous épargne) : " voyez s' ils vous paroissent plus heureux qu' une infinité d' autres, où le principal motif de l' engagement n' a été que la convenance, et la vue d' obliger une famille. La plupart vous paroissent-ils même aussi heureux ? Vous trouverez que les deux motifs de la convenance et de la soumission produisent un contentement durable, et capable assez souvent d' augmenter par le tems et la réflexion ; aulieu que l' amour, qui n' a pour motif que l' amour, est une passion oisive " (oisive dans tous les sens, c' est ce que ma mère ne peut dire ; car l' amour est aussi actif qu' un singe, et aussi malicieux qu' un écolier) ; c' est une ferveur, qui dure peu, " comme toutes les autres ; un arc trop tendu, qui reprend bientôt son état naturel. " comme il est fondé en général sur des perfections purement idéales, que l' objet ne se connoissoit pas lui-même avant qu' elles lui fussent attribuées, un, deux, ou trois

p155

mois, remettent tout, de part et d' autre, dans son véritable jour ; et chacun des deux ouvrant les yeux, pense justement de l' autre ce que tout le monde en pensoit auparavant.

" les excellences imaginaires, (c' est son propre terme, ne le trouvez-vous pas assez remarquable ?) ont eu le tems de s' évanouir. Le naturel, et les vieilles habitudes, qu' on n' a pas eu peu de peine à suspendre ou à déguiser, reviennent dans toute leur force. Le voile se lève et laisse voir de chaque côté jusqu' aux moindres taches. Enfin, l' on est fort heureux si

l' on ne tombe pas aussi bas dans l' opinion l' un de l' autre, qu' on y avoit été comme exalté par l' imagination. Alors le couple passionné, qui ne connoissoit pas de bonheur hors du plaisir mutuel de se voir, est si éloigné de trouver dans un entretien illimité cette variété sans fin qui faisoit croire, dans un autre tems, qu' on avoit toujours quelque chose à se dire, ou qui faisoit regretter, après s' être quittés, de n' avoir pas dit mille choses qu' on croyoit avoir oubliées, que leur étude continuelle est de chercher des amusemens hors d' eux-mêmes ; et leur goût peut-être, a conclu ma sage maman (auriez-vous cru, ma chère, que sa sagesse fût si moderne ?) sera de

p156

choisir des deux côtés ceux où l' autre n' a point de part " .
Je lui ai représenté que, si vous tombiez dans la nécessité de faire quelque démarche hardie, il n' en faudroit accuser que l' indiscrete violence de vos proches. Je ne disconvenois pas, lui ai-je dit, que ses réflexions sur une infinité de mariages, dont le succès n' avoit pas répondu aux espérances, ne fussent très-bien fondées ; mais je l' ai priée de convenir que, si les enfans ne pesoient pas toujours les difficultés avec autant de sagesse qu' ils le devoient, trop souvent aussi les parens n' avoient pas pour leur jeunesse, pour leurs inclinations et pour leur défaut d' expérience, tous les égards dont ils devoient reconnoître qu' ils avoient eu besoin au même âge.
Elle est tombée delà sur le caractère moral de M Lovelace, et sur la justice qu' elle trouve dans la haine de vos parens pour un homme qui mène une vie si libre, et qui ne cherche pas à la désavouer. On lui a même entendu déclarer, m' a-t-elle dit, qu' il n' y a point de mal qu' il ne soit résolu de faire à notre sexe, pour se venger du mauvais traitement qu' il a reçu d' une femme, dans un tems où *il étoit trop jeune* (je crois que c' étoit son expression), pour n' avoir pas aimé de bonne foi.

p157

J' ai répondu, en sa faveur, que j' avois entendu blâmer généralement le procédé de cette femme ; qu' il en avoit été si touché, que c' étoit à cette occasion qu' il avoit commencé ses voyages ; et que, pour la chasser de son coeur, il s' étoit jeté dans un train de vie qu' il avoit l' ingénuité de condamner lui-même ; que cependant il avoit traité d' imposture la menace qu' on lui attribuoit contre tout notre sexe ; que j' en pouvois rendre témoignage, puisque, lui ayant fait ce reproche devant vous, je l' avois entendu protester qu' il n' étoit pas capable d' un ressentiment si injuste contre toutes les femmes pour la perfidie d' une seule.

Vous vous en souvenez, ma chère, et je n' ai pas oublié non plus l' aimable réflexion que vous fîtes sur sa réponse : " vous n' aviez pas de peine, me dites-vous alors, de croire son désaveu sincère, parce qu' il vous paroissoit impossible qu' un homme, aussi touché qu' il parut l' être de l' imputation de fausseté, fût capable d' en commettre une " .

J' ai fait observer particulièrement à ma mère, que les moeurs de M Lovelace n' avoient pas fait un sujet d' objection lorsqu' il s' étoit présenté pour Miss Arabelle ; qu' on s' étoit reposé alors sur la noblesse de son sang, sur ses qualités et ses lumières extraordinaires, qui ne

p158

permettoient pas de douter qu' une femme vertueuse et prudente ne le fît rentrer en lui-même. J' ai même ajouté, au risque de vous déplaire, que, si votre famille étoit composée d' assez honnêtes gens, suivant les idées communes, on ne leur attribuoit pas, à l' exception de vous, une délicatesse extrême sur la religion ; qu' il leur convenoit peu, par conséquent, de reprocher aux autres les défauts de cette nature. Et quel homme ont-ils choisi, ai-je dit encore, pour le décrier à ce titre ? L' homme d' Angleterre le plus estimé pour son esprit et ses talents, et le plus distingué par ses qualités naturelles et acquises, quelque reproche qu' on entreprenne de faire à ses moeurs ; comme s' ils avoient assez de pouvoir et d' autorité pour se croire en droit de ne consulter que leur haine ou leur caprice. Ma mère est revenue à conclure qu' il y en auroit plus de mérite dans votre obéissance. Elle a prétendu que, parmi ces hommes si distingués par

leur esprit et leur figure, on n' a presque jamais trouvé un bon mari, parce qu' ordinairement ils sont si remplis de leur mérite, qu' ils croient une femme obligée de prendre d' eux l' opinion qu' ils en ont eux-mêmes. Il n' y avoit ici rien à craindre de cette considération, lui ai-je dit, parce que, du côté

p159

de l' esprit et du corps, la femme auroit toujours de l' avantage sur l' homme ; quoique, de l' aveu de tout le monde, il en eût beaucoup lui même sur son propre sexe.

Elle ne peut souffrir que je loue d' autres hommes que son cher Hickman ; sans considérer qu' elle attire sur lui un degré de mépris qu' il pourroit éviter, si, par cette affection à lui attribuer un mérite qu' il n' a pas, elle ne diminueoit pas celui qu' il a réellement, mais qui perd beaucoup dans certaines comparaisons.

Ici, par exemple, quelle aveugle partialité ! Elle m' a soutenu qu' à la réserve des traits et du teint, qui ne sont pas si agréables dans M Hickman, et de l' air, qu' il a moins libre et moins hardi, qualités, dit-elle, qui doivent peu toucher une femme modeste, il vaut M Lovelace à toutes les heures du jour.

Pour abréger une comparaison si choquante, je lui ai dit que, si vous aviez été libre et traitée avec moins de rigueur, j' étois persuadée que vous n' auriez jamais eu de vues contraires à celles de votre famille. Elle a cru pouvoir me prendre sur les termes : je l' en trouve moins excusable, m' a-t-elle dit, car il y a donc ici plus d' opiniâtreté que d' amour.

Ce n' est pas non plus ma pensée, lui ai-je répondu. Je sais que Miss Clarisse Harlove préféreroit

p160

M Lovelace à tout autre homme, si ses moeurs...

si ! A-t-elle interrompu : ce *si* comprend tout. Mais croyez-vous qu' elle aime réellement M Lovelace ?

Que falloit-il répondre, ma chère ? Je ne veux pas vous dire quelle a été ma réponse : mais si

j' en avois fait une autre, quelqu' un m' en auroit-il crue ? D' ailleurs, je suis sûre que vous l' aimez. Pardon, ma chère : cependant songez que, n' en pas convenir, c' est reconnoître que vous ne le devez pas. Au fond, ai-je repris, il mérite le coeur d' une femme ; si... aurois-je répété volontiers : mais les parens, madame... ses parens, Nancy... (vous savez, ma chère, que, malgré le reproche que ma mère fait à sa fille d' être trop vive, elle ne cesse pas elle-même d' interrompre). Peuvent prendre de fausses mesures, n' ai-je pas laissé de continuer... ne peuvent avoir tort, et ont raison, j' en suis sûre, a-t-elle dit de son côté. Par lesquelles, ai-je repris, ils engageront peut-être une jeune personne dans quelque démarche téméraire dont elle n' auroit jamais été capable. Mais, si vous avouez qu' elle seroit téméraire,

p161

cette démarche, a repliqué ma mère, doit-elle y penser ? Une fille prudente ne prendra jamais droit des fautes de ses parens pour en commettre une. Le public, qui blâmeroit les parens, n' en trouveroit pas la fille plus justifiée. La jeunesse et le défaut d' expérience, qu' on pourroit alléguer en sa faveur, ne serviroient, tout au plus, qu' à diminuer la tache. Mais une jeune personne aussi admirable que Miss Clarisse Harlove, dont la prudence est si supérieure à son âge, se mettra-t-elle dans le cas d' employer une si foible ressource ? Au reste, Nancy, je suis bien aise qu' elle n' ignore pas ce que je pense. Je vous charge même de lui représenter que, quelque aversion qu' elle ait pour l' un, et quelque goût qu' elle puisse avoir pour l' autre, on attend d' une jeune fille, dont la générosité et la grandeur d' ame sont si connues, qu' elle se fasse violence, lorsqu' elle n' a point d' autre voie pour obliger toute sa famille. Il est question de dix ou douze personnes, qui sont ce qu' elle a de plus proche et de plus cher au monde, à la tête desquelles il faut qu' elle compte un père et une mère dont elle n' a jamais éprouvé que de l' indulgence. De son côté, ce n' est peut-être qu' un caprice d' âge

p162

ou d' humeur ; mais des parens voient plus loin, et le caprice d' une fille ne doit-il pas être soumis au jugement de ses parens ? Comptez, ma chère amie, que je ne suis pas demeurée en arrière sur l' article de ce *jugement* . J' ai dit tout ce que vous m' auriez pu dicter vous-même, et tout ce qui convient à une situation aussi extraordinaire que la vôtre. Ma mère en a si bien senti la force, qu' en m' ordonnant de vous communiquer ses idées, elle m' a défendu d' y joindre mes réponses ; de peur, m' a-t-elle dit, que, dans un cas si critique, elles ne vous engageassent à prendre quelques mesures dont nous pourrions nous repentir toutes deux ; moi, pour vous les avoir inspirées, et vous, pour les avoir suivies. Voilà, ma chère, ce que je vous représente d' autant plus volontiers de la part de ma mère, que de moi-même, je ne me trouve point capable de vous donner un bon conseil. Vous connoissez votre propre coeur ; c' est-là, qu' il faut chercher des lumières et des règles. Robert me promet de porter cette lettre de très-bonne heure, afin que vous la puissiez trouver au dépôt, dans votre promenade du matin. Que le ciel vous éclaire ! Qu' il vous guide !

p163

C' est la prière continuelle de votre tendre et fidelle amie,
Anne Howe.

LETTRE 58

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.
dimanche après midi.

Je suis dans les plus terribles craintes : cependant je commencerai par de vifs remercimens, à votre mère et à vous, pour votre dernière faveur. Je me flatte d' avoir répondu à ses obligeantes intentions dans ma lettre précédente : mais ce n' est point assez de lui en avoir marqué ma reconnoissance par quelques lignes écrites sur mon enveloppe avec un crayon. Permettez qu' elle trouve ici les expressions d' un coeur qui sent le prix de ses moindres bienfaits.

Avant que de passer à ce qui me touche immédiatement, il faut que je vous gronde encore une fois de la manière un peu dure dont vous faites le procès à toute ma famille sur la religion et la morale. En vérité, ma chère, vous m' étonnez. Après ce que je vous ai recommandé si souvent, sans aucun fruit, je fermerois

p164

les yeux sur une occasion moins grave. Mais dans l' affliction même où je suis, je croirois mon devoir blessé, si je laissois passer une réflexion dont il n' est pas besoin que je répète les termes. Soyez persuadée qu' il n' y a point en Angleterre une plus digne femme que ma mère. Mon père ne ressemble pas non plus à l' idée que vous vous faites de lui. Excepté un seul point, je ne connois pas de famille où le devoir soit plus respecté que dans la mienne : un peu trop resserrée pour une famille si riche, c' est l' unique reproche qu' on puisse lui faire. Pourquoi donc les condamneriez-vous d' exiger des moeurs irréprochables, dans un homme dont ils ont droit, après tout, de porter leur jugement, lorsqu' il pense à s' allier avec eux. Deux lignes encore, avant que je vous entretienne de mes propres intérêts. Ce sera, s' il vous plaît, sur la manière dont vous traitez M Hickman. Croyez-vous qu' il y ait beaucoup de générosité à faire tomber votre ressentiment sur une personne innocente, pour les petits chagrins que vous recevez d' un autre côté, duquel même je doute qu' il n' y ait rien à vous reprocher ? Je sais bien ce que je ne ferois pas difficulté de lui dire ; et ne vous en prenez qu' à vous, qui m' y avez excitée : je lui dirois, ma chère, qu' une femme ne maltraite

p165

point un homme qu' elle ne rejette point absolument, si elle n' est pas résolue au fond du coeur de l' en dédommager quelque jour, lorsqu' elle aura fini le cours de sa tyrannie, et lui, le tems de ses services et de sa patience. Mais je n' ai pas l' esprit assez libre pour donner toute l' étendue que je souhaiterois à cet article.

Passons à l'occasion présente de mes craintes. Je vous ai marqué ce matin, que je pressentois quelque nouvel orage. M Solmes est venu cette après-midi au château. Quelques momens après son arrivée, Betty m' a remis une lettre, sans me dire de qui. Elle étoit sous enveloppe ; et l' adresse, d' une main que je n' ai pas reconnue. On a supposé, apparemment, que je me serois bien gardée de la recevoir et de l' ouvrir, si j' avois su de qui elle venoit. Lisez-en la copie.

à *Miss Clarisse Harlove.*

ma très-chère demoiselle,
je m' estime le plus malheureux omme du monde, an ce que je n' ai pas encore eu

p166

l' onneur de vous rendre mes respect de votre consamment, l' espace seulement d' une demi-heure. Sependant j' ai quelque chose à vous communiquer qui vous conserne beaucoup, s' il vous plaît de m' admettre à l' onneur de votre antretien. Votre réputation y est intéressée, aussi bien que l' onneur de toute votre famille, c' est à l' oquasion d' un omme qu' on dit que vous estimez plus qu' il ne mérite, et par rapport a quelqu' unes de ses acsions de reprové, dont je suis pret a vous donner des preuves convainqantes de la vérité. On pourroit croire que j' y suis intéressé. Mais je suis pret a faire sermant que s' est la vérité pur ; et vous verré quel est l' omme qu' on dit que vous favorisé. Mais je n' espere pas qu' il an soit ainsi, pour votre propre onneur. Je vous prie, mademoiselle, de degner m' acorder une odiance, pour votre onneur et celui de votre famille. Vous obligerés, tres cher miss, votre tres humble et tres fidele serviteur, Roger Solmes. J' attans an bas, *pour* l' onneur de vos ordre. Vous ne douterez pas plus que moi, que ce ne soit quelque misérable ruse, pour me faire consentir à sa visite. Je lui aurois envoyé

p167

ma réponse de bouche ; mais Betty ayant refusé de s' en charger, je me suis vue dans la nécessité de le voir, ou de lui écrire. J' ai pris

le parti de lui écrire un billet dont vous aurez l'original : je tremble des suites, car j'entends beaucoup de mouvement au-dessous de moi.

à M Solmes.

monsieur,

si vous avez quelque chose à me communiquer, qui concerne mon honneur, vous pouvez me faire cette grâce par écrit comme de bouche. Quand je prendrais quelque intérêt à M Lovelace, je ne vois point quelle raison vous auriez d'y croire le vôtre attaché ; car le traitement que je reçois à votre occasion est si étrange, que, quand M Lovelace n'existeroit point, je ne consentirois pas à voir une demi heure M Solmes, dans les vues qu'il me fait l'honneur d'avoir pour moi. Je n'aurai jamais rien à démêler avec M Lovelace, et par conséquent toutes vos découvertes ne peuvent me toucher, si mes propositions sont acceptées. Je vous en crois bien instruit. Si vous ne l'étiez pas, ayez la bonté de faire connoître à mes amis que, s'ils veulent me délivrer de l'un des deux, je m'engage à les délivrer

p168

de l'autre. Dans cette supposition, que nous importera-t-il à tous, que M Lovelace soit honnête homme ou ne le soit pas ? Cependant, si vous ne laissez pas de vous y croire intéressé, je n'aurois aucune objection à faire.

J'admurerai votre zèle, lorsque vous lui reprocherez les erreurs que vous avez su découvrir dans sa conduite, et que vous vous efforcerez de le rendre aussi vertueux que vous l'êtes sans doute, puisqu'autrement vous n'auriez pas pris la peine de rechercher ses fautes, et de les exposer.

Excusez, monsieur : mais, après une persévérance, que je trouve très-peu généreuse depuis ma dernière lettre ; après la tentative que vous venez de faire aux dépens d'autrui, plutôt que par votre propre mérite, je ne sais pas pourquoi vous accuseriez de quelque rigueur une personne qui est en droit de vous reprocher toutes ses disgrâces.

Clarisse Harlove.

Dimanche au soir.

Mon père vouloit monter à ma chambre, dans son premier transport. On n'a pas eu peu de peine à le retenir. Ma tante Hervey a reçu

l' ordre ou la permission de m' écrire le billet suivant. Les résolutions ne languissent pas, ma chère.

Ma nièce, tout le monde est à présent convaincu qu' il n' y a rien à espérer de vous par la voie de la douceur et de la persuasion. Votre mère ne veut pas que vous demeuriez ici plus long-tems, parce que, dans la colère où votre étrange lettre a jeté votre père, elle craint ce qui peut vous arriver. Ainsi, l' on vous ordonne de vous tenir prête à partir sur le champ pour vous rendre chez votre oncle Antonin, qui ne croit pas avoir mérité de vous la répugnance que vous marquez pour sa maison.

Vous ne connoissez pas le méchant homme en faveur duquel vous ne faites pas difficulté de rompre avec tous vos amis.

On vous défend de me répondre. Ce seroit éterniser d' inutiles répétitions. Vous n' ignorez pas quelle affliction vous causez à tout le monde, particulièrement à votre affectionnée tante.

Hervey.

N' osant lui écrire après cette défense, j' ai pris une liberté plus hardie. J' ai écrit quelques lignes à ma mère, pour implorer sa bonté ; et

pour l' engager, si je dois partir, à me procurer la permission de me jeter aux pieds de mon père et aux siens, sans autres témoins qu' eux-mêmes, dans la seule vue de leur demander pardon du chagrin que je leur ai causé, et de recevoir, avec leur bénédiction, un ordre de leur propre bouche pour mon départ et pour le tems. Quelle nouvelle hardiesse ! Rendez-lui sa lettre, et qu' elle apprenne à obéir : c' est la réponse de ma mère ; et la lettre est revenue sans avoir été ouverte.

Cependant, pour satisfaire mon coeur et mon devoir, j' ai écrit aussi quelques lignes à mon père, dans la même vue, c' est-à-dire, pour le supplier de ne me pas chasser de la maison paternelle, sans m' avoir accordé sa bénédiction. Mais on m' a rapporté cette lettre, déchirée en deux pièces, sans avoir été lue. Betty, me la montrant d' une main, et tenant l' autre levée d' admiration, m' a dit : voyez, miss ! Quelle pitié ! Il n' y a que l' obéissance

qui puisse vous sauver. Votre père me l' a dit à moi-même. Il a déchiré la lettre, et m' en a jeté les morceaux à la tête.

Dans une situation si désespérée, je n' ai pas cru devoir m' arrêter même à ce rebut. J' ai repris la plume pour m' adresser à mon oncle Harlove, et j' ai joint à ma lettre, sous une

p171

même enveloppe, celle que ma mère m' avait renvoyée, et les deux parties de celle que mon père avait déchirée. Mon oncle montoit dans son carrosse lorsqu' il les a reçues. Je ne puis savoir avant demain quel aura été leur sort. Mais voici la copie de celle qui est pour lui.

à M Jules Harlove.

monsieur, mon très-cher et très-honoré oncle, il ne me reste que vous à qui je puisse m' adresser avec quelque espérance, pour obtenir du moins, que mes très-humbles supplications soient reçues, et qu' on me fasse la grâce de les lire. Ma tante Hervey m' a donné des ordres qui ont besoin de quelque explication ; mais elle m' a défendu de lui répondre. J' ai pris la liberté d' écrire à mon père et à ma mère. L' une de mes deux lettres a été déchirée, et toutes deux m' ont été renvoyées sans avoir été ouvertes. Je m' imagine, monsieur, que vous ne l' ignorez pas. Mais, comme vous ne pouvez savoir ce qu' elles contiennent, je vous supplie de les lire toutes deux, afin que vous puissiez rendre témoignage qu' elles ne sont pas remplies d' invocations et de plaintes, et qu' elles n' ont rien qui blesse mon devoir. Permettez-moi,

p172

monsieur, de remarquer que, si l' on est sourd aux expressions de ma douleur, jusqu' à refuser d' entendre ce que j' ai à dire, et de lire ce que j' écris, on pourra regretter bientôt de m' avoir traitée si durement. Daignez m' apprendre, monsieur, pourquoi l' on s' obstine à vouloir m' envoyer chez mon oncle Antonin, plutôt que chez vous, chez ma tante, ou chez tout autre ami. Si c' est dans l' intention que j' appréhende, la vie me deviendra

insupportable. Je vous demande en grâce aussi, de me faire savoir quand je dois être chassée de la maison. Mon coeur m' avertit fortement que, si je suis contrainte une fois d' en sortir, ce sera pour ne la revoir jamais.

Le devoir m' oblige néanmoins de vous déclarer que l' humeur ou le ressentiment n' ont aucune part à ce que j' écris. Le ciel connoît mes dispositions. Mais le traitement que je prévois, si je suis forcée d' aller chez mon autre oncle, sera vraisemblablement le dernier coup qui finira les disgrâces, et j' ose dire, les disgrâces peu méritées de votre malheureuse nièce. Ci Harlove.

LETTRE 59

p173

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

lundi matin, 27 de mars.

Mon oncle est revenu ce matin de très-bonne heure, et m' a fait remettre une réponse fort tendre, que je vous envoie. Elle m' a fait souhaiter de pouvoir le satisfaire. Vous verrez de quelles couleurs les mauvaises qualités de M Solmes y sont revêtues, et quel voile l' amitié jette sur les plus grandes taches. Peut-être disent-ils de moi, que l' aversion exagère aussi les défauts. Vous me renverrez, avec votre première lettre, celle de mon oncle. Il faut que je trouve le moyen de m' expliquer à moi-même pourquoi je suis devenue une créature aussi redoutable à toute ma famille qu' il veut me le persuader, et que je détruise cette idée, s' il est possible.

à Miss Clary Harlove.

c' est contre mon intention que je me détermine à vous écrire. Tout le monde vous aime, et vous ne l' ignorez pas. Tout nous est

p174

cher de vous, jusqu' à la terre où vous marchez. Mais comment nous résoudre à vous voir ? Il est impossible de tenir contre votre langage et vos regards. C' est la force de notre affection qui nous fait éviter votre vue, lorsque vous êtes

résolue de ne pas faire ce que nous sommes résolus que vous fassiez. Jamais je n' ai senti pour personne autant d' affection que j' en ai eu pour vous depuis votre enfance : et j' ai dit souvent que jamais jeune fille n' en avoit tant mérité. Mais, à présent, que faut-il penser de vous ? Hélas, hélas, ma chère nièce, que vous vous soutenez mal à l' épreuve ?

J' ai lu les deux lettres qui étoient sous votre enveloppe. Dans un tems plus convenable, je pourrai les faire voir à mon frère et à ma soeur ; mais rien ne leur seroit agréable aujourd' hui de votre part.

Mon dessein n' est pas de vous dissimuler que je n' ai pu lire celle qui étoit pour moi sans être extrêmement attendri. Comment se fait-il que vous soyez si inflexible, et capable en même tems de remuer si vivement le coeur d' autrui ? Mais comment avez-vous pu écrire une si étrange lettre à M Solmes ? Fi, ma nièce. Ah ! Que vous êtes changée !

Et puis traiter comme vous l' avez fait un frère et une soeur ! Leur déclarer que vous ne

p175

souhaitez pas qu' ils vous écrivent ni qu' ils vous voient ! Ne savez-vous pas qu' il est écrit, qu' *une réponse douce fait évanouir la colère* ? Si vous vous fiez à la pointe piquante de votre esprit, vous pouvez blesser : mais une massue abat une épée. Comment pouvez-vous espérer que ceux qui se trouvent offensés, ne chercheront pas le moyen de vous offenser à leur tour ?

étoit-ce par cette voie que vous vous faisiez adorer de tout le monde ? Non : c' étoit la douceur de votre coeur et de vos manières qui vous attiroit de l' attention et du respect dans tous les lieux où vous paroissiez. Si vous avez excité l' envie, est-il sage d' aiguïser ses dents et de vous exposer à ses morsures ? Vous voyez que je vous écris en homme impartial, qui vous aime encore.

Mais, depuis qu' ayant déployé tous vos talens, vous n' avez épargné personne, et que vous avez attendri tout le monde sans l' avoir été vous-même, vous nous avez mis dans la nécessité de tenir ferme et de nous lier plus étroitement. C' est ce que j' ai déjà comparé à *une phalange en ordre de bataille* . Votre tante Hervey vous défend d' écrire, par la même raison qui doit m' empêcher de vous le permettre.

Nous craignons tous de vous voir, parce que nous savons que vous nous feriez

p176

tourner à tous l' esprit. Votre mère vous redoute si fort, que, vous ayant crue prête une fois ou deux à forcer l' entrée de sa chambre, elle s' y est enfermée soigneusement ; persuadée, comme elle est, qu' elle ne doit point se rendre à vos sollicitations, et que vous êtes résolue de ne pas écouter les siennes.

Déterminez-vous seulement, ma très-chère Miss Clary, à faire quelques pas pour nous obliger ; et vous verrez avec quelle tendresse nous nous empresserons, tour-à-tour, de vous serrer contre nos coeurs transportés de joie. Si l' un des deux prétendants n' a pas l' esprit, les qualités et la figure de l' autre, comptez que l' autre est le plus mauvais coeur qu' il y ait au monde. L' affection de vos parens, avec un mari sage, quoique moins poli, n' est-elle pas préférable à un débauché, de quelque agrément que sa figure puisse être pour les yeux ? Vos admirables talens vous feront adorer de l' un ; au lieu que l' autre, qui a les mêmes avantages que vous dans son sexe, n' attachera pas grand prix aux vôtres ; et souvent les maris de cette espèce sont les plus jaloux de leur autorité avec une femme d' esprit. Vous aurez du moins un homme vertueux. Si vous ne l' aviez pas traité d' un air si outrageant, il

p177

vous auroit fait frémir de ce qu' il vous auroit appris de l' autre.

Allons, ma chère nièce, faites tomber sur moi l' honneur de vous avoir persuadée. J' en partagerai le plaisir, et je puis dire encore une fois l' honneur, avec votre père et votre mère. Toutes les offenses passées s' éteindront dans l' oubli. Nous nous engagerons tous, pour M Solmes, que jamais il ne vous donnera aucun juste sujet de plainte. Il sait, dit-il, quel trésor obtiendra l' homme que vous honorerez de votre faveur ; et tout ce qu' il a souffert ou qu' il pourra souffrir, lui paroîtra léger à ce prix. Chère et charmante enfant, rendez-vous, et

rendez-vous de bonne grâce, il le faut, de bonne grâce ou non. Je vous assure qu' il le faut. Vous ne l' emporterez pas sur un père, une mère, des oncles, et sur tout le monde ; comptez là-dessus.

J' ai passé une partie de la nuit à vous écrire. Vous ne sauriez vous imaginer combien je suis touché en relisant votre lettre et en vous écrivant celle-ci. Cependant je serai demain, de bonne heure, au château d' Harlove. Si mes instances ont quelque pouvoir sur votre coeur, faites-moi dire aussitôt de monter à votre appartement. Je vous donnerai

p178

la main pour descendre ; je vous présenterai aux embrassemens de toute la famille ; et vous reconnoîtrez que vous nous êtes plus chère que vous ne paroissez vous l' être figuré dans vos dernières préventions. Cette lettre vous vient d' un oncle qui a fait long-tems ses délices de cette qualité.

Jules Harlove.

Une heure après mon oncle m' a fait demander si sa visite me seroit agréable aux conditions qu' il m' avoit marquées dans sa lettre. Il avoit donné ordre à Betty de lui apporter une réponse de bouche. Mais je venois de finir la copie de celle que je vous envoie. Betty a fait difficulté de s' en charger. Cependant elle s' est laissé engager, par un motif auquel les dames Betty ne résistent point.

Que vous me causez de joie, mon très-cher oncle, par l' excès de votre bonté ! Une lettre si tendre ! Si paternelle ! Si douce pour un coeur blessé ! Si différente enfin de tout ce que j' ai éprouvé depuis quelques semaines ? Que j' en suis touchée ! Ne parlez pas, monsieur, de ma manière d' écrire. Votre lettre m' a plus attendrie que personne n' a pu l' être

p179

des miennes, ou de mes discours et de mes tristes regards. Elle m' a fait souhaiter, du fond du coeur, de pouvoir mériter votre visite aux conditions que vous désirez, et de me voir conduire aux pieds de mon père et de ma mère par

un oncle dont j' adore la bonté.

Je vous dirai, mon très-cher oncle, à quoi je suis résolue pour faire ma paix. M Solmes préféreroit sûrement ma soeur à une créature dont l' aversion est si déclarée pour lui : comme j' ai raison de croire que le principal, ou du moins un de ses principaux motifs, dans les intentions qu' il a pour moi, est la situation de la terre de mon grand-père, qui est voisine des siennes, je consens à résigner tous mes droits ; et cette résignation subsistera solidement, parce que je m' engagerai à ne me marier jamais. La terre sera pour ma soeur et pour ses héritiers à perpétuité. Je n' en aurai point d' autre qu' elle et mon frère. Je recevrai de mon père une pension annuelle, aussi petite qu' il voudra me l' accorder ; et si jamais j' ai le malheur de lui déplaire, il sera le maître de la reprendre.

Cette proposition ne sera-t-elle pas acceptée ? Elle doit l' être. Elle le sera sans doute. Je vous demande en grâce, monsieur, de la

p180

faire promptement, et de l' appuyer de votre crédit. Elle répond à toutes les vues. Ma soeur marque une haute opinion de M Solmes. Je suis fort éloignée d' en avoir autant, dans le jour sous lequel il m' est proposé. Mais le mari de ma soeur aura droit à mon respect, et je lui en promets beaucoup à ce titre. Si cette offre est acceptée, accordez-moi, monsieur, l' honneur d' une visite, et faites-moi le plaisir inexprimable de me conduire aux pieds de mon père et de ma mère. Ils reconnoîtront, dans les effusions de mon coeur, la vérité de mon respect et de ma soumission. Je me jetterai aussi dans les bras de ma soeur et de mon frère, qui me trouveront la plus obligeante et la plus affectionnée de toutes les soeurs.

J' attends, monsieur, une réponse qui fera le bonheur de ma vie, si elle est conforme aux voeux sincères de votre très-humble, etc.

Clarisse Harlove.

Lundi, à midi.

Je commence, ma chère, à me flatter sérieusement que ma proposition sera goûtée. Betty m' apprend qu' on a fait appeler mon

p181

oncle Antonin et ma tante Hervey, sans qu' il soit question de M Solmes ; c' est un fort bon augure. Avec quelle satisfaction ne résignerai-je pas ce qui m' attire tant d' envie ? Quelle comparaison pour moi, entre un avantage de la fortune et celui qui me reviendra d' un si léger sacrifice, la tendresse et la faveur de tous mes proches ! Une tendresse et une faveur, dont j' ai fait, depuis dix-huit ans, ma gloire et mes délices ! Quel charmant prétexte pour rompre avec M Lovelace ! Et lui-même, n' en aura-t-il pas, peut-être, beaucoup plus de facilité à m' oublier ?

J' ai trouvé ce matin une lettre de lui, qui sera, je suppose, une réponse à ma dernière. Mais je ne l' ai pas encore ouverte ; et j' attendrai, pour l' ouvrir, l' effet de mes nouvelles offres.

Qu' on me délivre de l' homme que je hais, et je renoncerai de tout mon coeur à celui que je pourrois préférer. Quand j' aurois pour l' un tout le penchant que vous vous imaginez, j' en serois quitte pour un chagrin passager, dont le tems et la discrétion seroient le remède. Ce sacrifice est un de ceux qu' un enfant doit à ses proches et à ses amis, lorsqu' ils insistent à l' exiger : au lieu que l' autre, c' est-à-dire, celui d' accepter un mari qu' on ne sauroit

p182

souffrir, blesse non-seulement l' honnêteté morale, mais encore toutes les autres vertus, puisqu' il n' est propre, comme je me souviens de l' avoir écrit à Solmes même, qu' à faire une mauvaise femme de celle qui auroit eu le plus de goût pour un autre caractère. Comment sera-t-elle alors une bonne mère, une bonne maîtresse, une bonne amie ? Et de quoi sera-t-elle capable, que de répandre le mauvais exemple autour de soi, et de déshonorer sa famille ?

Dans l' incertitude où je suis, j' ai quelque regret de porter ma lettre au dépôt, parce que c' est vous en causer autant qu' à moi. Mais il y auroit de l' affectation à résister aux soins officieux de Betty, qui m' a déjà pressée deux fois d' aller prendre l' air. Je vais descendre, pour visiter ma volière, et dans l' espérance d' ailleurs de trouver quelque chose de vous.

LETTRE 60

p183

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

lundi après midi, 27 mars.

Vous êtes informée de tout ce qui s' est passé ce matin jusqu' à midi ; et j' espère que le détail que je viens de mettre au dépôt sera bientôt suivi d' une autre lettre, par laquelle je cesserai de vous tenir en suspens. Cette situation ne peut vous peser autant qu' à moi. Mon sang se trouble à chaque pas qui se fait sur l' escalier, et pour chaque porte que j' entends ouvrir ou fermer.

Ils sont assemblés depuis quelque tems, et je crois leur délibération fort sérieuse. Cependant quel sujet pour de si longs débats, dans une proposition si simple et qui répond sur le champ à toutes leurs vues ? Peuvent-ils insister un moment sur M Solmes, lorsqu' ils voient ce que je leur offre pour m' en délivrer ? Je suppose que l' embarras vient de la délicatesse de Bella, qui se fait presser pour accepter une terre et un mari ; ou de son orgueil, qui lui donne de la répugnance à prendre le *refus de sa soeur* : c' est du moins ce qu' elle

p184

m' a dit un jour. Ou peut-être mon frère demande-t-il quelque équivalent pour son droit de reversion. Ces petits démêlés d' intérêts ne s' attirent que trop d' attention dans notre famille. C' est sans doute à l' une ou l' autre de ces deux raisons que je dois attribuer la longueur du conseil. Il faut que je jette les yeux sur la lettre de Lovelace. Mais non, je veux me refuser cette curieuse lecture, jusqu' à l' arrivée d' une réponse encore plus curieuse qui me tient en suspens. Pardonnez, ma chère, si je vous fatigue ainsi par mes incertitudes ; mais je n' ai rien de plus à coeur, et ma plume suit le mouvement de mes espérances et de mes craintes ; deux vents assez tumultueux qui m' agitent.
Lundi au soir.

L' auriez-vous cru. Betty m' apprend d' avance que je dois être refusée. " je ne suis qu' une méchante et artificieuse créature. On n' a eu que trop de bonté pour moi. Mon oncle Harlove s' y est laissé prendre ; c' est l' expression. Ils avoient prévu ce qui ne manqueroit pas d' arriver, s' il me voyoit ou s' il lisoit mes lettres. On lui a fait honte de sa facilité. Le bel honneur qu' ils se feroient aux yeux du public, s' ils me prenoient au

p185

mot ! Ce seroit donner lieu de croire qu' ils n' auroient employé la rigueur que pour m' amener à ce point. Mes amis particuliers, sur-tout Miss Howe, ne manqueroient point de donner cette explication à leur conduite ; et moi-même, je ne cherche qu' à leur tendre un piège, pour fortifier mes argumens contre M Solmes. Il est surprenant que mon offre ait paru mériter un instant d' attention, et qu' on ait pu s' en promettre quelque avantage pour la famille. Elle blesse les loix et toute sorte d' équité. Miss Bella et M Solmes auroient de belles sûretés pour un bien dans lequel j' aurois toujours le pouvoir de rentrer ! Elle et mon frère, mes héritiers ! ô la fine créature ! Promettre de renoncer au mariage, lorsque Lovelace est si sûr de moi, qu' il le déclare ouvertement ! Une fois mon mari, n' auroit-il pas droit de réclamer les dispositions de mon grand-père ? Et puis, quelle hardiesse, quelle insolence, (Betty m' a lâché tout ce détail par degrés, et vous reconnoîtrez les acteurs à leurs expressions) dans une fille justement disgraciée pour sa révolte ouverte, de vouloir prescrire des loix à toute la famille ? Quel triomphe pour son obstination, de donner ses ordres, non, d' une prison, comme je l' avois nommée,

p186

mais du haut de son trône, à ses aînés, à ses supérieurs, à son père même et à sa mère ! Chose étonnante, qu' on ait pu s' arrêter à quelque discussion sur un plan de cette nature ! C' est un chef-d' oeuvre de finesse. C' est moi-même, en perfection. Apparemment que mon

oncle ne s' y laisseroit pas prendre une seconde fois " .

Betty s' est laissé engager d' autant plus facilement à me faire ce récit, qu' étant contraire à mes espérances, elle ne l' a cru propre qu' à me mortifier. Comme j' ai cru comprendre, dans le cours d' une si belle récapitulation, que quelqu' un avoit parlé en ma faveur, j' ai voulu savoir d' elle à qui j' avois cette obligation ; elle a refusé de me l' apprendre, pour m' ôter la consolation de penser qu' ils ne sont pas tous déclarés contre moi.

Mais ignoriez-vous donc, ma chère, quelle monstrueuse créature vous honorez de votre amitié ? Vous ne pouvez douter de l' influence que vous avez sur moi, pourquoi ne m' avez-vous pas appris plutôt à connoître un peu mieux ? Pourquoi la même liberté que j' ai toujours prise avec vous, ne vous a-t-elle pas encore portée à me déclarer mes défauts, et sur-tout celui d' une si misérable hypocrite ? Si mon frère et ma soeur ont été capables

p187

de cette découverte, comment est-elle échappée à des yeux aussi pénétrants que les vôtres ?

Il paroît qu' à présent leurs délibérations roulent sur la manière de me répondre, et sur le choix de leur écrivain ; car ils ignorent et ils ne doivent pas savoir que Betty m' ait si bien informée. L' un demande qu' on le dispense de m' écrire ; un autre ne veut pas se charger de m' écrire des choses dures ; un autre est las d' avoir à faire à moi ; et s' engager dans une dispute par écrit avec une fille qui ne fait qu' abuser de la facilité de sa plume, c' est s' exposer à ne jamais finir. Ainsi, les qualités qu' on ne m' attribuoit autrefois que pour m' en faire honneur, deviennent aujourd' hui un sujet de reproche. Cependant il faudra bien qu' on m' apprenne, par quelque voie, le résultat d' une si longue conférence. En vérité, ma chère, mon désespoir est si vif, que je crains d' ouvrir la lettre de M Lovelace. Dans l' horreur où je suis, si j' y trouvois quelque expédient, je serois capable de prendre un parti dont je me repentirois peut-être le reste de mes jours. Je reçois à ce moment la lettre suivante, par les mains de Betty.

Miss la rusée,
votre admirable proposition n' a pas été jugée
digne d' une réponse particulière. C' est une
honte pour votre oncle Harlove de s' être laissé
surprendre. N' avez-vous pas quelque nouveau
tour d' adresse pour votre oncle Antonin ?
Jouez-nous l' un après l' autre, mon enfant, tandis
que vous y êtes si bien disposée. Mais je reçois
ordre de vous écrire, deux lignes seulement,
afin que vous n' ayez pas occasion de me reprocher,
comme à votre soeur, des libertés que vous vous
attirez. Tenez-vous prête à partir : vous serez
demain conduite chez votre oncle Antonin. Me
suis-je expliqué clairement ?
James Harlove.

Ce trait m' a pénétrée jusqu' au vif ; et, dans
la première chaleur de mon ressentiment, j' ai
fait la lettre suivante pour mon oncle Harlove,
qui se propose de passer ici la nuit.
à M Jules Harlove.

monsieur,
" je me trouve, sans le savoir, une bien
méprisable créature. Ce n' est point à mon

frère, c' est à vous, monsieur, que j' ai écrit :
c' est de vous que j' espère l' honneur d' une
réponse. Personne n' a plus de respect que moi
pour ses oncles. Cependant j' ose dire, que toute
grande qu' est la distance d' un oncle à sa nièce,
elle n' exclut pas cette espérance. Je ne crois pas
non plus que ma proposition mérite du mépris.
" pardon, monsieur, j' ai le coeur plein.
Peut-être reconnoîtrez-vous quelque jour que
vous vous êtes laissé vaincre (hélas ! En
puis-je douter ?) pour contribuer à des
traitemens que je n' ai pas mérités. Si vous avez
honte, comme mon frère me le fait entendre, de
m' avoir marqué quelque sentiment de tendresse, je
m' abandonne à la pitié du ciel, puisque je n' en
dois plus attendre de personne. Mais que je
reçoive du moins une réponse de votre main ; je
vous en supplie très-humblement. Jusqu' à ce que
mon frère daigne se rappeler ce qu' il doit à une
soeur, je ne recevrai aucune réponse de lui à des
lettres que je ne lui ai pas écrites, ni aucune
sorte de commandement.
J' attendris tout le monde ! C' est, monsieur,

ce qu' il vous a plu de me marquer. Hélas !
Qui ai-je donc attendri ? Je connois quelqu' un,
dans la famille, qui a, pour toucher,

p190

des méthodes bien plus sûres que les miennes ;
sans quoi, il ne seroit pas parvenu à faire
honte à tout le monde, d' avoir donné quelques
marques de tendresse à un malheureux enfant de
la même famille.

" de grâce, monsieur, ne me renvoyez pas cette
lettre avec mépris, ou déchirée, ou sans réponse.
Mon père a ce droit, et tous ceux qu' il lui
plaît d' exercer sur sa fille. Mais personne de
votre sexe ne doit traiter si durement une
jeune personne du mien, lorsqu' elle se contient
dans l' humble disposition où je suis.

" après les étranges explications qu' on a
données à ma lettre précédente, je dois craindre
que celle-ci ne soit encore plus mal reçue. Mais
je vous supplie, monsieur, de faire deux mots de
réponse à ma proposition, quelque sévères qu' ils
puissent être. Je pense encore qu' elle mérite
quelque attention. Je m' engagerai, de la manière
la plus solennelle, à lui donner de la validité
par un renoncement perpétuel au mariage. En un
mot, je ferai tout ce qui n' est pas absolument
impossible, pour rentrer en grâce avec tout le
monde. Que puis-je dire de plus ? Et ne suis-je
pas, sans le mériter, la plus malheureuse fille
du monde ? "

p191

Betty a fait encore difficulté de porter cette
lettre, sous prétexte que c' étoit s' exposer à
recevoir des injures et à me la rapporter en
pièces. Je voulois en courir les risques, lui
ai-je dit, et je lui demandois seulement de la
remettre à son adresse. Pour réponse à
quelques insolences dont elle s' est crue en droit de
me faire payer ce service, je l' ai assurée qu' elle
auroit la liberté de tout dire, si elle vouloit
m' obéir cette fois seulement ; et je lui ai
recommandé de se dérober aux yeux de mon frère et
de ma soeur, de peur que leurs bons offices
n' attirassent à ma lettre le sort dont elle me
menaçoit. C' est de quoi elle n' osoit répondre,

m' a-t-elle repliqué. Mais enfin elle est descendue, et j' attends son retour. Avec si peu d' espérance de justice ou de faveur, j' ai pris le parti d' ouvrir la lettre de M Lovelace. Je vous l' enverrois, ma chère, avec toutes celles que je vais réunir sous une même enveloppe, si je n' avois besoin d' un peu plus de lumières pour me déterminer sur la réponse. J' aime mieux prendre la peine de vous en faire l' extrait, tandis que j' attends le retour de Betty.

" il me fait ses plaintes ordinaires de la mauvaise opinion que j' ai de lui, et de la facilité que j' ai à croire tout ce qui est à son

p192

désavantage. Il explique, aussi clairement que je m' y suis attendue, ma réflexion sur le bonheur que ce seroit pour moi, dans la supposition de quelque entreprise téméraire contre M Solmes, d' être délivrée tout à la fois de l' un et de l' autre. Il se reproche beaucoup, me dit-il, d' avoir donné à la crainte de me perdre, quelques expressions violentes dont il convient que j' ai eu raison de m' offenser.

" il avoue qu' il a l' humeur prompt. C' est le défaut, dit-il, de tous les bons naturels ; comme celui des coeurs sincères est de ne le pouvoir cacher. Mais il en appelle à moi sur sa situation. Si quelque chose au monde est capable de faire excuser un peu de témérité dans les expressions, n' est-ce pas l' état auquel il se trouve condamné par mon indifférence et par la malignité de ses ennemis ?

" il croit trouver, dans ma dernière lettre, plus de raison que jamais d' appréhender que je ne me laisse vaincre par la force, et peut-être par des voies plus douces. Il n' entrevoit que trop que je le prépare à ce fatal dénouement. Dans une idée si affligeante, il me conjure de ne me pas prêter aux noires intentions de ses ennemis. Les voeux solennels de réformation, les promesses d' un

p193

avenir digne de lui et de moi, et les protestations de vérité, ne manquent pas de suivre, dans le style le plus soumis et le plus humble. Cependant il traite de cruel le soupçon qui m' a fait attribuer toutes ses protestations au besoin qu' il en croit avoir lui-même, avec une si mauvaise renommée " .

Il est prêt, dit-il, à reconnoître solennellement, que ses folies passées excitent son propre mépris. Ses yeux sont ouverts. Il ne lui manque plus que mes instructions particulières, pour assurer l' ouvrage de sa réformation.

" il s' engage à faire tout ce qui peut s' accorder avec l' honneur, pour obtenir sa réconciliation avec mon père. Il consent, si je l' exige, à faire les premières démarches du côté même de mon frère, qu' il traitera comme son propre frère, parce qu' il est le mien ; à la seule condition qu' on ne fera pas revivre, par de nouveaux outrages, la mémoire du passé.

" il me propose, dans les termes les plus humbles et les plus pressans, une entrevue d' un quart-d' heure, pour me confirmer la vérité de tout ce qu' il m' écrit, et me donner de nouvelles assurances de l' affection, et, s' il est besoin, de la protection de toute sa

p194

famille. Il me confesse qu' il s' est procuré la clef d' une porte du jardin, qui mène à ce que nous nommons *le taillis* ; et que, si je veux seulement tirer le verrou, du côté intérieur, il peut y entrer la nuit, pour attendre l' heure qu' il me plaira de choisir. Ce n' est point à moi qu' il aura jamais la présomption de faire des menaces ; mais si je lui refuse cette faveur, dans le trouble où le jettent quelques endroits de ma lettre, il ne sait pas de quoi son désespoir peut le rendre capable.

" il me demande ce que je pense de la détermination absolue de mes amis, et par quelle voie je crois pouvoir éviter d' être à M Solmes, si je suis une fois menée chez mon oncle Antonin, à moins que je ne sois résolue d' accepter la protection qui m' est offerte par sa famille, ou de me réfugier dans quelque autre lieu, tandis que j' ai le pouvoir de m' échapper. Il me conseille de m' adresser à votre

mère, qui consentira peut-être à me recevoir secrètement, jusqu' à ce que je puisse m' établir dans ma terre, et me réconcilier avec mes proches, qui le désireront autant que moi, dit-il, aussi-tôt qu' ils me verront hors de leurs mains. " il m' apprend (et je vous avoue, ma chère,

p195

que mon étonnement ne cesse pas de lui voir toutes ces connoissances) qu' ils ont écrit à M Morden pour le prévenir en faveur de leur conduite, et le faire entrer sans doute dans tous leurs projets : d' où il conclut que, si mes amis particuliers me refusent un asile, il ne me reste qu' une seule voie. Si je veux, dit-il, le rendre le plus heureux de tous les hommes en m' y déterminant par inclination, les articles seront bientôt dressés, avec des vides que je remplirai à mon gré. Que je lui déclare seulement, de ma propre bouche, mes volontés, mes doutes, mes scrupules, et que je lui répète qu' aucune considération ne me rendra la femme de Solmes, son coeur et son imagination seront tranquilles. Mais, après une lettre telle que ma dernière, il n' y a qu' une entrevue qui puisse calmer ses craintes. Là-dessus, il me presse d' ouvrir le verrou dès la nuit suivante, ou celle d' après, si sa lettre n' arrive point assez tôt. Il sera déguisé d' une manière qui ne donnera aucun soupçon, quand il seroit apperçu. Il ouvrira sa porte avec sa clef. Le taillis lui servira de logement pendant les deux nuits, pour attendre l' heure propice ; à moins qu' il ne reçoive de moi des ordres contraires, ou

p196

quelque arrangement pour une autre occasion " . Cette lettre est datée d' hier. Comme je ne lui ai pas écrit un mot, je suppose qu' il étoit la nuit passée dans le taillis, et qu' il y sera cette nuit ; car il est trop tard à présent pour me déterminer sur ma réponse. J' espère qu' il n' ira pas chez M Solmes ; et je n' espère pas moins qu' il ne viendra point ici. S' il se rend coupable de l' une ou l' autre de ces deux extravagances, je romps avec lui sans retour. à quoi se résoudre avec des esprits si

obstinés ? Plût au ciel que je n' eusse jamais ! ...
mais que servent les regrets et les désirs ? Je
suis étrangement agitée ; et quel besoin de vous le
dire, après vous avoir fait cette peinture de
ma situation ?

LETTRE 61

p197

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

mardi à sept heures du matin.

Mon oncle a daigné me répondre. Voici sa lettre,
qu' on m' apporte à ce moment, quoiqu' écrite hier,
mais apparemment fort tard.

Lundi au soir.

Miss Clary,

vous êtes devenue si hardie, et vous nous
apprenez si bien notre devoir, quoique vous
remplissiez fort mal le vôtre, qu' il faut
nécessairement vous répondre. Personne n' a besoin
de votre bien. Est-ce à vous, qui rejetez les
conseils de tout le monde, à prescrire un mari
pour votre soeur ? Votre lettre à M Solmes est
inexcusable. Je vous en ai déjà blâmée. Vos
parens veulent être obéis, et la justice veut
qu' ils le soient. Cependant votre mère vient
d' obtenir que votre départ soit remis à jeudi,
quoiqu' elle vous juge indigne de cette grâce
et de toute autre marque de son affection. Ne
m' écrivez plus. Je ne recevrai pas vos lettres.

p198

Vous êtes trop fine pour moi. Que
d' ingratitude dans votre coeur et d' égarement dans
votre esprit ! Vous voudriez que votre volonté
devînt une loi pour tout le monde. Ah ! Que vous
êtes changée !

Votre oncle très-mécontent,

Jules Harlove.

Partir jeudi, pour le château environné de fossés,
pour la chapelle, pour recevoir M Solmes ! Je
ne puis supporter cette idée. Ils me pousseront
au désespoir.

Mardi matin, à huit heures.

J' ai reçu une nouvelle lettre de M Lovelace.

Mon attente, en l'ouvrant, étoit d'y trouver des plaintes libres et hardies, de ma négligence à lui répondre, pour l'empêcher de passer deux nuits à l'air, dans un tems qui n'est pas extrêmement agréable. Mais, au lieu de plaintes, elle est remplie des plus tendres marques d'inquiétude sur les raisons qui peuvent m'avoir ôté le pouvoir de lui écrire : "seroit-ce quelque indisposition ? Aurois-je été renfermée plus étroitement, comme il m'a souvent avertie que je dois m'y attendre ? "

il me raconte " que dimanche dernier il a passé tout le jour sous divers déguisemens,

p199

errant autour du jardin et des murs du parc ; et que, la nuit suivante, il n'a pas quitté le taillis, d'où il venoit essayer à toute heure d'ouvrir la porte de derrière. Cette nuit fut pluvieuse. Il avoit un gros rhume, et quelque ressentiment de fièvre. Mouillé, comme il fut toute la nuit, sa voix étoit presque éteinte " .

Pourquoi ne s'emporte-t-il pas dans sa lettre ? Avec le traitement que j'essuie, il est dangereux pour moi d'avoir quelque obligation à la patience d'un homme qui néglige sa santé pour me servir.

" il n'a pas trouvé, dit-il, d'autre abri qu'une grosse touffe de lierre, qui s'est formée autour de deux ou trois vieilles têtes de chênes, et qui a bientôt été pénétrée de la pluie. "

vous et moi, ma chère, je me souviens qu'un jour de chaleur, nous nous crûmes fort obligées à l'ombrage naturel du même lieu.

Je ne puis m'empêcher de convenir que je suis fâchée qu'il ait souffert pour l'amour de moi. Mais c'est à lui-même qu'il doit s'en prendre. Sa lettre est datée d'hier à huit heures du soir. Tout indisposé qu'il est, il me dit " qu'il veillera jusqu'à dix, dans l'espérance que je lui accorderai l'entrevue qu'il me demande

p200

si instamment. Ensuite, il a un mille à faire à pied, pour retrouver son laquais et son cheval, et de-là, quatre milles jusqu'à son logement. "

" il m' avoue enfin qu' il a dans notre famille un homme de confiance, qui lui a manqué depuis un jour ou deux. Son inquiétude, dit-il, en est plus insupportable, parce qu' il ignore comment je me porte et comment je suis traitée. " cette circonstance me fait deviner qui est le traître. C' est *Joseph Léman* , l' homme de la maison pour lequel mon frère a le plus de confiance, et qu' il emploie le plus volontiers. Je ne trouve pas ce procédé honorable dans M Lovelace. A-t-il pris cet infame usage de corrompre les domestiques d' autrui, dans les cours étrangères, où il a résidé assez long-tems ? Il m' est venu quelques soupçons sur ce Léman, dans les visites que je rends à ma volière. Ses respects affectés me l' ont fait prendre pour un espion de mon frère ; et, quoiqu' il parût chercher à me plaire en s' éloignant du jardin et de ma basse-cour lorsqu' il me voyoit paroître, je m' étonnois que ses rapports n' eussent pas fait diminuer quelque chose de ma liberté. Peut-être cet homme est-il payé des deux côtés, et trahit-il les deux personnes

p201

qu' il feint de servir de part et d' autre. On n' a pas besoin de ces méthodes obliques avec de bonnes intentions. Une ame honnête s' indigné également contre le traître et contre ceux qui l' emploient.

Il revient à ses instances, pour obtenir une entrevue. " après la défense, dit-il, que je lui ai faite de reparoître au bûcher, il n' ose désobéir à mes ordres ; mais il peut m' apporter des raisons si fortes pour lui permettre de rendre une visite à mon père et à mes oncles, qu' il espère que je les approuverai. Par exemple, ajoute-t-il, il ne doute pas que je ne sois aussi fâchée que lui, de le voir réduit à des pratiques clandestines, qui conviennent mal à un homme de sa naissance et de sa fortune. Mais, si je consens qu' il se présente d' un air ferme et civil, il me promet que rien ne sera capable d' altérer sa modération. Son oncle l' accompagnera, si je le juge à propos ; ou sa tante Lawrance fera la première visite à ma mère, ou à Madame Hervey, ou même à mes deux oncles ; et les conditions qui seront offertes auront quelque poids sur ma famille.

" il me demande en grâce de ne pas lui refuser la

permission de voir M Solmes. Son intention n' est pas de lui nuire ni de l' effrayer,

p202

mais simplement de lui représenter, d' un ton calme et par de bonnes raisons, les fâcheux effets d' une persévérance inutile. Il renouvelle d' ailleurs la résolution d' attendre mon choix et le retour de M Morden, pour me demander le prix de sa patience.

" il est impossible, dit-il, qu' une, au moins, de ces méthodes, n' ait pas quelques succès. Il observe que la présence des personnes même pour lesquelles on est mal disposé, adoucit les ressentimens, qui s' aigrissent au contraire par l' absence. "

là-dessus, il recommence ses importunités pour m' engager à l' entrevue qu' il désire. " ses affaires l' appellent nécessairement à Londres ; mais il ne peut quitter l' incommode logement où il se tient caché dans un déguisement indigne de lui, sans être absolument certain que je ne me laisserai point abattre par la force ou par d' autres voies, et que je suis délivrée des insultes de mon frère. L' honneur ne lui en fait pas une loi moins indispensable que l' amour, lorsqu' on publie dans le monde que c' est pour lui que je suis si maltraitée. Mais une réflexion, dit-il, qu' il ne peut s' empêcher de faire, c' est que mes parens n' auroient aucune raison de m' ôter la liberté par rapport à lui, s' ils savoient comment je

p203

le traite lui-même, et à quelle distance je le tiens de moi. Une autre réflexion encore, c' est que, par cette conduite, ils paroissent persuadés qu' il a droit à d' autres traitemens, et qu' ils le croient assez heureux pour les recevoir ; tandis qu' au fond, j' en use avec lui comme ils le doivent souhaiter dans le mouvement de leur haine, à l' exception de la correspondance dont je l' honore, et qui lui est si précieuse, qu' elle lui a fait supporter avec joie mille sortes d' indignités.

" il renouvelle ses promesses de réformation. Il sent, dit-il, qu' il a déjà fait une longue et

dangereuse course, et qu' il est tems de revenir aux bornes dont il s' est écarté. C' est par la seule conviction, s' il faut l' en croire, qu' un homme qui a mené une vie trop libre est ramené à la sagesse, avant que l' âge ou les infirmités viennent l' éclairer sur son devoir.

" tous les esprits généreux, ajoute-t-il, ont de l' aversion pour la contrainte. Il s' arrête sur cette observation, en regrettant de devoir vraisemblablement toutes ses espérances à cette contrainte ; à cette contrainte, qu' il appelle *peu judicieuse* , et nullement à mon estime. Cependant il se flatte que je lui fais quelque mérite de son aveugle soumission

p204

pour toutes mes volontés ; de sa patience à souffrir les outrages continuels de mon frère, qui s' attaquent à sa famille comme à lui ; de ses veilles, et des dangers auxquels il s' expose, sans égard pour les rigueurs de la saison : circonstance qu' il ne relève qu' à l' occasion du désordre de sa santé, sans quoi, il ne rabaisseroit pas la noblesse de sa passion par un vil retour d' attention sur lui-même. "

je ne puis dissimuler, ma chère, que ses incommodités m' affligent.

Ici, je crains de vous demander ce que vous auriez fait dans la situation où je suis. Mais ce que j' ai fait est fait. En un mot, j' ai écrit.

J' ai écrit, ma chère, que je consentois, s' il étoit possible, à le voir demain au soir, entre neuf et dix heures, près de la grande cascade, au fond du jardin, et que j' aurois soin de tirer le verrou, afin qu' il pût ouvrir la porte avec sa clef ; mais que, si l' entrevue me paroissoit trop difficile, ou si je changeois de pensée, je lui en donnerois avis par un autre billet, qu' il devoit attendre jusqu' à l' entrée de la nuit.

Mardi à 11 heures.

J' arrive du bûcher, où je viens de porter mon billet. Quelle diligence que la sienne ! Il

p205

l' attendoit sans doute ; car à peine avois-je fait quelque pas pour revenir, que mon coeur me reprochant je ne sais quoi, je suis retournée

pour le reprendre, dans la vue de le relire et de considérer encore si je devois le laisser partir. J' ai été surprise de ne le plus trouver. Suivant toute apparence, il n' y avoit qu' un mur de peu d' épaisseur entre M Lovelace et moi, lorsque j' ai placé mon billet sous la brique.

Je suis revenue très-mécontente de moi-même. Cependant, il me semble, ma chère, que je ne ferai pas mal de le voir. Si je m' obstine à le refuser, il est capable de prendre quelque mesure violente. La connoissance qu' il a du traitement que je reçois à son occasion, et par lequel on ne se propose que de lui arracher toutes ses espérances, peut le pousser au désespoir. Sa conduite, dans une occasion où il m' avoit surprise avec l' avantage de l' heure et du lieu, ne me laisse à craindre que d' être apperçue du côté du château. Ce qu' il demande n' est pas contraire à la raison, et ne peut nuire à la liberté de mon choix. Il n' est question que de l' assurer, de ma propre bouche, que je ne serai jamais la femme d' un homme que je hais. Si je ne suis pas sûre de pouvoir descendre au jardin sans être apperçue, il faut qu' il s' attende

p206

à se trouver seul au rendez-vous. Toutes ses peines et les miennes n' ont pas d' autre source que ses propres fautes. Cette pensée, quelque éloignée que je sois de la tyrannie et de l' arrogance, diminue beaucoup à mes yeux le prix de ce qu' il souffre ; d' autant plus que mes souffrances, qui viennent de la même cause, surpassent assurément les siennes. Betty me confirme que c' est jeudi qu' il faut partir. Elle a reçu ordre de faire ses préparatifs et de m' aider pour les miens.

LETTRE 62

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

mardi à 3 heures, 28 mars.

Ce n' est pas la première fois que je vous ai entretenue des insolences de Mademoiselle Betty ; et dans une autre situation, je me ferois peut-être un amusement de vous raconter l' épreuve où elle a mis aujourd' hui ma

modération. Mais je ne me sens le courage de détacher de cette scène que ce qui a rapport au véritable sujet de mes peines. à l' occasion de quelques marques d' impatience, que les effronteries de cette fille m' ont arrachées, elle n' a

p207

pas fait difficulté de me répondre " que, lorsque les jeunes demoiselles s' écartoient de leur devoir, il n' étoit pas surprenant qu' elles ne vissent pas de bon oeil une personne qui faisoit le sien. "

je me suis reproché de m' être exposée à cette brutale hardiesse, de la part d' une créature dont je connoissois le caractère. Cependant, ayant jugé que j' avois quelque utilité à tirer de la disposition où je la voyois, je lui ai dit froidement, dans le dessein de l' exciter un peu à parler, que je comprenois ce qu' elle nommoit son devoir, par l' idée qu' elle m' en donnoit elle-même ; et que j' étois fort obligée à ceux de qui elle l' avoit reçue. Personne n' ignoroit, m' a-t-elle repliqué, que je savois prendre un ton froid pour dire des choses piquantes : mais elle auroit souhaité que j' eusse voulu entendre M Solmes ; il m' en auroit dit de M Lovelace, qui auroient pu... et savez-vous, Betty, quelques-unes des choses qu' il m' auroit dites ? Non, miss ; mais je suppose que vous les apprendrez chez votre oncle, et peut-être vous en dira-t-on plus que vous n' en voudriez entendre. On me dira tout ce qu' on voudra, Betty ; mais je n' en serai pas moins déterminée contre M Solmes, dût-il m' en coûter la vie.

p208

Recommandez-vous donc au ciel, m' a-t-elle répondu ; car si vous saviez de quoi vous êtes menacée... que fera-t-on, Betty ? Il n' y a pas d' apparence qu' on veuille me tuer. Que peuvent-ils donc faire ? Vous tuer, non. Mais vous ne sortirez jamais de-là qu' après avoir reconnu votre devoir. On vous retranchera le papier et les plumes, comme on l' auroit déjà fait ici, dans l' idée où

l' on est que vous n' en faites pas un bon usage, si vous n' étiez pas si proche de votre départ. On ne vous permettra de voir personne. On vous ôtera toutes sortes de correspondances. Je ne vous dis pas qu' on veuille rien faire de plus. Quand je le saurois, il ne seroit pas à propos de vous l' apprendre. Mais vous ne devez vous en prendre qu' à vous-même, puisque vous pouvez tout prévenir d' un seul mot. Et, s' il faut dire ce que je pense, un homme ne vaut-il pas un autre homme ? Un homme sage, sur-tout, ne vaut-il pas un libertin ?

Fort bien, Betty, lui ai-je dit avec un soupir ; ton impertinence est fort inutile. Mais je vois qu' en effet, le ciel me destine à n' être pas heureuse. Cependant, je veux hasarder encore une lettre ; et tu la porteras, si tu n' aimes mieux

p209

t' attirer, pour toute ta vie, ma haine et mon indignation.

Je me suis retirée dans mon cabinet, où, sans m' arrêter à la défense de mon oncle Harlove, je lui ai écrit quelques lignes, dans la vue d' obtenir du moins un délai, si mon départ est absolument résolu : et cela, ma chère, pour me mettre en état de suspendre l' entrevue que j' ai promise à M Lovelace ; car je trouve au fond de mon coeur des pressentimens qui m' effraient, et qui ne font qu' augmenter, sans que je sache pourquoi. Au-dessous de l' adresse, j' ai mis ces deux mots : de grâce, monsieur, ayez la bonté de lire ce billet. J' en joins ici la copie.

" cette fois seulement, mon très-honoré oncle, faites que je sois entendue avec patience, et qu' on m' accorde ma prière. Je demande uniquement, que ce ne soit pas sitôt que jeudi prochain, qu' on me chasse de la maison.

" pourquoi votre malheureuse nièce seroit-elle forcée honteusement de partir, sans avoir le tems de se reconnoître ? Obtenez pour moi, monsieur, un délai de quinze jours. J' espère que, dans l' intervalle, les rigueurs de tout le monde pourront se relâcher. Il ne sera pas besoin que ma mère ferme

p210

sa porte, dans la crainte de voir une fille disgraciée ; je me garderai bien de me présenter devant elle ou devant mon père, sans leur permission. Quinze jours sont une faveur bien légère, si l' on n' est pas résolu de rejeter toutes mes demandes. Cependant elle est d' une importance extrême pour le repos de mon esprit, et vous ne sauriez obliger plus sensiblement une nièce aussi respectueuse qu' affligée. "

Clarisse Harlove.

Betty s' est chargée de ma lettre sans me dire un seul mot. Heureusement mon oncle n' étoit pas parti. Il attend à présent ma réponse à une nouvelle proposition que vous allez lire dans la sienne :

" votre départ étoit absolument fixé à jeudi prochain. Cependant votre mère, secondée par M Solmes, a plaidé si fortement pour vous, qu' on accorde le délai que vous demandez ; mais sous une condition. Il dépendra de vous de le faire durer plus ou moins de quinze jours. Si vous refusez cette condition, votre mère déclare que jamais elle n' intercédéra pour vous ; et vous ne méritez pas même la faveur qu' on vous offre, lorsque

p211

vos espérances, dites-vous, portent moins sur votre changement que sur le nôtre.

" cette condition se réduit à souffrir pendant une heure la visite de M Solmes, qui vous sera présenté par votre frère ou votre soeur, ou votre oncle Antonin : on vous laisse le choix.

" si vous résistez, comptez que, prête ou non, vous partirez jeudi pour une maison qui vous est devenue depuis peu étrangement odieuse. Répondez-moi directement sur ce point. Les subterfuges ne sont plus de saison. Nommez votre jour et votre heure. M Solmes ne vous mangera point. Voyons s' il y a du moins quelque chose en quoi vous soyez disposée à nous obliger. "

Jules Harlove.

Après quelques momens de délibération, je me suis déterminée à les satisfaire. Toute ma crainte est que M Lovelace n' en soit informé par son correspondant, et que ses propres alarmes ne le précipitent dans quelque résolution désespérée ; d' autant plus qu' ayant à présent quelques jours

devant moi, je pense à lui écrire, pour suspendre une entrevue

p212

dont je m' imagine qu' il se croit sûr. Voici la réponse que j' ai faite à mon oncle :
monsieur,
quoique je ne pénètre pas quel peut être le but de la condition qu' on m' impose, j' y souscris. Que ne puis-je m' aveugler de même sur tout ce qu' on exige de moi ! Si je dois nommer quelqu' un pour accompagner M Solmes, et que ce ne puisse être ma mère, dont la présence seroit ce que j' ai de plus heureux à souhaiter, que ce soit mon oncle, s' il a la bonté d' y consentir. Si je dois nommer le jour (on ne me permettroit pas sans doute de le renvoyer trop loin), que ce soit mardi prochain : le tems, quatre heures après midi : le lieu, ou le grand cabinet de treillage, ou le petit parloir, qu' il m' étoit permis autrefois de nommer le mien. Cependant, monsieur, accordez-moi votre protection auprès de ma mère, pour l' engager dans cette occasion à m' honorer de sa présence. Je suis, monsieur, etc.
Clarisse Harlove.
On m' apporte à ce moment la réponse. Lisons... j' avois cru qu' il convenoit à mon

p213

aversion de nommer un jour éloigné ; mais je ne m' étois pas attendue qu' il fût accepté. Voilà donc une semaine gagnée ! Lisez, ma chère, à votre tour.
" je vous félicite de votre soumission. Nous sommes portés à juger favorablement des plus légères marques de votre obéissance. Cependant il semble que vous ayez regardé le jour comme un jour sinistre, puisque vous l' avez remis si loin. On ne laisse pas d' y consentir. Il n' y a point de tems à perdre, dans l' espérance où nous sommes de vous trouver autant de générosité après cette entrevue, que vous nous avez trouvé d' indulgence. Je vous conseille donc de ne pas vous endurcir volontairement, et sur-tout, de ne prendre aucune résolution d' avance. M Solmes est plus embarrassé, et j' ose dire plus tremblant,

à la seule pensée de paroître devant vous, que vous ne pouvez l' être dans l' attente de sa visite : son motif est l' amour. Que la haine ne soit pas le vôtre. Mon frère Antonin sera présent. Il espère que vous mériterez son affection, en prenant des manières civiles pour un ami de la famille. Votre mère aura la liberté d' y être aussi, si elle le juge à propos : mais elle m' a dit que, pour tout au monde,

p214

elle ne s' y engageroit point sans avoir reçu, de votre part, les encouragemens qu' elle désire. Permettez qu' en finissant je vous donne un petit avis d' amitié : c' est de faire un usage discret de votre plume et de votre encre. "

il me semble qu' avec un peu de délicatesse, une jeune personne doit écrire moins librement à un homme, lorsqu' elle est destinée pour un autre. Je ne doute pas que votre complaisance n' en produise de plus grandes, qui rétabliront bientôt la tranquillité de la famille ; et c' est le désir ardent d' un oncle qui vous aime.

Jules Harlove.

Cet homme, ma chère, est *plus tremblant que moi* de la crainte de me voir ! Comment cela est-il possible ? S' il avoit la moitié seulement de mon effroi, il ne souhaiteroit pas notre entrevue. L' amour pour motif ! Oui, l' amour de lui-même. Il n' en connoît pas d' autre. Le véritable amour cherche moins sa propre satisfaction que celle de son objet. Pesé à cette balance, le nom de l' amour est une profanation dans la bouche de M Solmes.

que je ne prenne point mes résolutions d' avance ! cet avis est venu trop tard.

Je dois faire un usage discret de ma plume .

p215

Dans le sens qu' ils le prennent et de la manière dont ils ont ménagé les choses, je crains bien que ce point ne me soit aussi impossible que l' autre.

Mais, *écrire à un homme, lorsque je suis destinée pour un autre !* connoissez-vous rien de si choquant que cette expression ? N' ayant point attendu que cette faveur me fût

accordée, pour me repentir de la promesse que j' ai faite à M Lovelace, vous jugez bien qu' après avoir obtenu du délai, je n' ai pas hésité un moment à la révoquer. Je me suis hâtée de lui écrire que je trouvois du danger à le voir comme je me l' étois proposé ; que les suites fâcheuses de cette démarche, si quelque accident la faisoit découvrir, ne pouvoient être justifiées par aucun motif raisonnable ; que le matin et le soir, en prenant l' air au jardin, je m' étois apperçue que j' étois plus observée par un domestique que par tous les autres : qu' en supposant que ce fût celui dont il se croit sûr, j' avois pour maxime qu' il y a peu de confiance à prendre aux traîtres, et que ma conduite ne m' avoit pas accoutumée à me reposer sur la discrétion d' un valet : que j' étois fâchée qu' il fît entrer dans ses mesures une démarche dont je ne pouvois me rendre un compte favorable à moi-même : qu' approchant

p216

du point critique qui devoit décider entre mes amis et moi, je ne voyois aucune nécessité pour une entrevue, surtout lorsque les voies qui avoient servi jusqu' alors à notre correspondance n' étoient soupçonnées de personne, et qu' il pouvoit m' écrire librement ses idées : qu' en un mot, je me réservois la liberté de juger de ce qui convenoit aux circonstances, particulièrement lorsqu' il pouvoit compter que je préférerois la mort à M Solmes.

Mardi au soir.

J' ai porté au dépôt ma lettre à M Lovelace. Malgré les nouveaux périls qui semblent me menacer, je suis plus contente de moi que je ne l' étois auparavant. à la vérité, je ne doute pas que ce changement ne lui cause un peu de mauvaise humeur. Mais je m' étois réservé le droit de changer de pensée. Comme il doit s' imaginer aisément que dans l' intérieur d' une maison il arrive mille choses dont on ne peut juger au-dehors, et que je lui en ai fait même entrevoir quelques-unes, je trouverois fort étrange qu' il ne reçut pas mes explications d' assez bonne grâce pour me persuader que sa dernière lettre est l' ouvrage de son coeur. S' il est aussi touché de ses fautes passées qu' il le prétend,

ne doit-il pas avoir un peu corrigé son impétuosité naturelle ? Il me semble que le premier pas vers la réformation, est de subjuguier ces emportemens soudains, d' où naissent souvent les plus grands maux, et d' apprendre à souffrir des contre-tems. Quelle espérance de voir prendre à quelqu' un tout l' ascendant nécessaire sur des passions plus violentes, et fortifiées par l' habitude, s' il ne parvient pas même à se rendre maître de son impatience ? Il faut, ma chère, que vous me fassiez le plaisir d' employer quelques personnes de confiance, pour vous informer sous quel déguisement M Lovelace s' est établi dans le petit village qu' il appelle *Nile* . Si ce lieu est celui que je m' imagine, je ne le prenois que pour un hameau, sans nom et sans hôtellerie. Comme il doit y avoir fait un long séjour, pour avoir été si constamment près de nous, je serois bien aise d' être un peu informée de sa conduite et de l' idée que les habitans ont de lui. Il est impossible que depuis si long-tems il n' ait pas donné quelque sujet de scandale, ou quelque espérance de réformation. Ayez cette complaisance pour moi, ma chère ; je vous apprendrai une autre fois les raisons que j' ai de le souhaiter, si vos informations mêmes ne vous les font pas découvrir.

LETTRE 63

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.
vendredi, à neuf heures du matin.
Ma promenade du matin m' a déjà fait trouver une réponse de M Lovelace à la lettre que je lui écrivis hier au soir. Il doit avoir avec lui une plume, de l' encre et du papier, car elle est datée du taillis ; avec cette circonstance, qu' il l' a écrite sur un genou, et l' autre à terre. Vous allez voir néanmoins que ce n' est pas un sentiment de respect pour celle à qui elle est adressée. Qu' on a raison de nous instruire de bonne heure à tenir ce sexe dans l' éloignement ! Un coeur simple et ouvert, qui se

fait une peine de désobliger, se laisse mener plus loin qu' il ne veut. Il n' a que trop de facilité à se gouverner par les mouvemens d' un caractère hardi, qui prend droit des moindres avantages pour augmenter ses prétentions. Rien n' est si difficile, ma chère, pour une jeune personne de bon naturel, que de dire non, lorsqu' elle est sans défiance. L' expérience sert peut-être à resserrer le coeur et à l' endurcir, quand il s' est trouvé mal de cette facilité excessive :

p219

et la justice le demande aussi ; sans quoi, l' inégalité seroit criante dans les loix mutuelles du commerce.
Pardonnez mes graves réflexions. Cet étrange homme m' a furieusement piquée. Je vois que sa douceur n' étoit qu' un artifice. Le fond de son naturel est l' arrogance, et je ne lui trouve que trop de rapport avec ceux dont j' éprouve ici la dureté. Dans la disposition où je suis, je doute que je sois jamais capable de lui pardonner, puisque rien ne peut rendre son impatience excusable, après le soin que j' avois eu d' expliquer mes conditions. Moi, souffrir tout ce que je souffre à son occasion, et me voir traitée néanmoins comme si j' étois obligée de supporter ses insultes ! Mais prenez la peine de lire sa lettre :
grand dieu ! Que faut-il que je devienne ? Où trouverai-je la force de soutenir un revers si terrible ? Sans cause, sans raison nouvelle qui puisse du moins adoucir l' amertume de mon coeur... j' écris sur un genou, l' autre plié dans la fange ; les pieds engourdis d' avoir erré toute la nuit au travers des plus épaisses rosées ; mes cheveux et mon linge humide ; à la première pointe du jour ; sans avoir le soleil pour témoin... puisse-t-il ne se lever jamais pour

p220

moi, s' il ne doit pas apporter quelque soulagement à mon coeur désespéré ! Ce que je souffre est proportionné à la joie de mes fausses espérances.
Est-il donc vrai que *vous touchiez au moment critique* ? Quoi ! Cette raison même ne

devoit-elle pas me faire attendre une entrevue qui m'avoit été promise ?

Je puis écrire tout ce que j'ai dans

l'esprit ! Non, non, il est impossible. Je n'écrirois pas la centième partie de mes idées, de mes tourmens et de mes craintes.

ô sexe incertain ! Sexe ami du changement !

Mais se peut-il que Miss Clarisse...

pardonnez, mademoiselle, au trouble d'un infortuné, qui ne sait ce qu'il écrit.

Cependant je dois insister, j'insiste sur votre promesse. Vous devez avoir la bonté, ou de justifier mieux votre changement, ou de reconnoître qu'on a prévalu sur votre esprit par des raisons que vous ne me communiquez pas.

C'est à celui que la promesse regarde, qu'appartient le droit d'en dispenser ; à moins qu'il ne soit survenu quelque nécessité apparente, qui ôte le pouvoir de la remplir.

La première promesse que vous m'ayez jamais faite !

Une promesse à laquelle, peut-être, la mort et la vie sont attachées ! Car est-il donc

p221

certain que mon coeur soit capable de digérer le barbare traitement dont vous êtes menacée par rapport à moi ?

vous préféreriez la mort à Solmes, (que mon ame est indignée d'une odieuse concurrence !)

ô cher objet de mes affections, qu'est-ce que des paroles ? Et les paroles de qui ? De la plus adorable... mais de celle qui manque sur le champ à sa première promesse. Après vous l'avoir vu rompre si légèrement, comment pourrais-je me reposer sur une assurance qui sera combattue par des devoirs supposés, par une persécution plus enflammée que jamais, et par une haine ouvertement déclarée contre moi ?

Si vous voulez prévenir les égaremens de mon désespoir, rendez-moi l'espérance que vous m'avez ravie. Renouvelez votre promesse : c'est mon sort qui touche véritablement à son point critique.

Pardon, adorable Clarisse ! Pardonnez tout ce qui échappe au désordre de mon ame. Je crains d'avoir trop écouté le mouvement de ma douleur. J'écris au premier rayon de lumière, qui m'a servi à lire votre lettre, c'est-à-dire, l'arrêt de mon infortune. Je n'ose relire ce que j'ai écrit. Il faut que vous receviez les expressions de mon transport. Elles serviront

p222

à vous faire connoître l' excès de mes craintes, et le malheureux pressentiment qui me fait regarder l' oubli de votre première promesse comme le prélude d' un changement bien plus redoutable. D' ailleurs, il ne me reste plus de papier pour recommencer ma lettre dans le lieu obscur où je suis. Tout me semble enséveli dans la même obscurité, mon ame, et toute la nature autour de moi. Ma confiance est dans votre bonté. Si quelque excès de chaleur dans mes termes vous inspire plus de mécontentement que de pitié, vous faites tort à ma passion, et je comprendrai trop bien que je dois être sacrifié à plus d' un ennemi. Pardon encore une fois : je ne parle que de Solmes et de votre frère. Mais si, ne consultant que votre générosité, vous excusez mes transports, et vous me renouvez la promesse d' une entrevue ; que ce dieu, que vous faites profession de servir, et qui est le dieu de la vérité et des promesses, vous récompense de l' un et de l' autre, et d' avoir rendu la vie, avec l' espérance, à celui qui vous adore.
Lovelace.

p223

Ma réponse est prête, et j' en joins ici la copie sans aucun regret.
Mercredi matin.
Je suis étonnée, monsieur, de la liberté de vos reproches. Importunée par vos instances, qui m' ont arraché, contre mon inclination, un consentement pour une entrevue secrète, dois-je être en butte à vos injures et à vos réflexions sur mon sexe, parce que je me suis crue obligée, par la prudence, de changer de résolution ? Et ne m' étois-je pas réservé cette liberté, lorsque je vous ai laissé des espérances auxquelles il vous plaît de donner le nom de promesse ? Je connoissois par quantité d' exemples votre caractère impatient ; mais il est heureux pour moi d' en avoir un qui m' apprenne que votre considération ne va pas plus loin pour moi que pour les autres. Deux motifs doivent vous avoir ici gouverné ; une facilité que je me reproche, et votre propre présomption : le second, qui vous a fait abuser de l' autre, m' alarme trop sérieusement, pour ne me pas faire souhaiter que votre dernière lettre soit la conclusion de toutes

les peines que vous avez essuyées de la part,
ou à l' occasion de
Clarisse Harlove.

p224

Je me crois sûre de votre approbation, ma chère, lorsque je mets un peu de fermeté dans mes discours ou dans mes lettres. Malheureusement je n' ai que trop de raison d' en user, puisque les personnes avec lesquelles je suis aux mains mesurent moins leur conduite avec moi par la décence et la justice, que par l' opinion qu' ils ont de ma facilité. Jusqu' à ces derniers tems, on a loué la douceur de mon caractère, mais l' éloge est toujours venu de ceux qui ne m' ont jamais donné sujet de leur faire le même compliment. Vous m' avez fait observer que le ressentiment ne m' étant point naturel, il me sera difficile d' en conserver long-tems. Cette réflexion peut devenir vraie à l' égard de ma famille ; mais je vous assure qu' elle ne le sera pas à l' égard de M Lovelace.

Mercredi à midi.

On ne peut guère répondre à l' avenir ; mais pour vous convaincre que je suis capable de tenir ma résolution du côté de ce Lovelace, quelque vive que soit ma lettre, et quoiqu' il y ait trois heures qu' elle est écrite, je vous proteste que je n' en ai pas le moindre regret, et que je ne pense point à l' adoucir ; ce qui dépendroit de moi néanmoins, puisque je viens de remarquer qu' elle est encore au dépôt. Cependant

p225

je ne me souviens point d' avoir jamais rien fait en colère, dont je ne me sois repentie une demi-heure après ; et que je n' aie rappelé à l' examen beaucoup plutôt, pour m' assurer si j' avois tort ou raison.

Pendant le délai qui m' est accordé jusqu' à mardi, j' ai du moins quelque tems devant moi, que j' emploierai, n' en doutez pas, à réfléchir sur ma conduite. L' insolence de M Lovelace me fera tourner les yeux fort sévèrement sur moi-même. Je n' en ai pas plus d' espérance de vaincre mon aversion pour M Solmes. Il est sûr que c' est une entreprise au-dessus de mes forces. Mais si je

romps absolument avec M Lovelace, et si j' en
donne des preuves convaincantes à mes amis, qui
sait si, me rendant leur amitié, ils
n' abandonneront pas insensiblement leurs autres
vues ? Peut-être obtiendrai-je du moins un peu de
repos, jusqu' à l' arrivée de M Morden. Je pense à
lui écrire, sur-tout, depuis que j' ai appris de
M Lovelace que mes amis l' ont déjà prévenu.
Avec tout mon courage, je ne m' occupe pas, sans
trembler, de mardi prochain et des suites de ma
fermeté ; car je serai ferme, ma chère, et je
rappelle toutes mes forces pour ce grand jour.
On me répète sans cesse qu' ils sont résolus
d' employer toutes sortes de voies

p226

pour triompher de ma résistance. Je me prépare
aussi à ne rien épargner pour obtenir la victoire.
Terrible combat entre des parens et leur fille,
où quelles qu' en puissent être les suites, chacun
des deux partis espère de laisser l' autre sans
excuse !
Comment dois-je m' y prendre ? Aidez-moi de vos
conseils, ma chère. Il est certain que, d' un
côté ou de l' autre, la justice est étrangement
blessée. Des parens, jusqu' aujourd' hui pleins
d' indulgence, s' obstinent à paroître cruels aux
yeux d' un enfant ! Une fille, dont la soumission
et le respect ont toujours été irréprochables,
se résoudre à passer à leurs yeux pour une
rebelle ! ô mon frère ! ô coeur ambitieux
et violent ! Comment vous justifierez-vous de
l' un ou l' autre de ces deux malheurs ?
Vous aurez la bonté, ma chère, de vous souvenir
que la date de votre dernière lettre est samedi
dernier. C' est aujourd' hui mercredi, et je
trouve encore au dépôt toutes les miennes.
Seroit-il arrivé quelque chose dont vous redoutiez
de m' instruire ? Au nom de dieu, ne me déguisez
rien, et ne me laissez pas manquer de vos avis.
Ma situation est extrêmement difficile. Mais je
suis sûre que vous m' aimez encore : et ce n' est
pas une raison de

p227

m' en aimer moins. Adieu, ma tendre et
généreuse amie.

Clarisse Harlove.

LETTRE 64

Miss Howe, à Miss Clarisse Harlove.

jeudi, 30 de mars, à la pointe du jour.

Un accident que je n' ai pu prévoir a causé ma négligence. C' est le nom que je donne à l' interruption de mes lettres, parce qu' en attendant que je me sois expliquée, je conçois que vous n' avez pu lui en donner d' autre.

Dimanche au soir, un courier de Madame Larkin, dont je vous ai représenté la situation dans une de mes lettres précédentes, est venu presser ma mère de retourner chez elle. Cette pauvre femme, toujours effrayée de la mort, étoit une de ces imaginations foibles qui se persuadent qu' un testament signé en est le présage infaillible.

Elle avoit toujours répondu, lorsqu' on l' avertissoit d' y penser, qu' elle ne survivroit pas long-tems à cette cérémonie ; et je me figure qu' elle s' est crue obligée de vérifier son langage, car depuis ce moment elle n' a fait qu' aller de mal en pis. Comme ces

p228

craintes agissoient autant sur l' esprit que sur le corps, on nous a raconté que dans l' espérance de se rétablir, elle avoit pensé plus d' une fois à brûler le testament. Enfin, les médecins lui ayant déclaré qu' il lui restoit peu de tems à vivre, elle a fait dire à ma mère qu' elle ne pouvoit mourir sans l' avoir vue. J' ai représenté que, si nous souhaitions qu' elle se rétablît c' étoit une raison pour ne pas la voir. Mais ma mère s' est obstinée à vouloir partir ; et ce qu' il y a de pis, c' est qu' elle a voulu que je fusse du voyage. Si j' avois eu plus de tems pour faire valoir mes raisons, il y a bien de l' apparence que j' en aurois été dispensée ; mais le courier étant arrivé fort tard, je n' ai reçu l' ordre que le lendemain au matin, une heure avant le départ ; et le dessein étoit de revenir le même jour. On a répondu à mes représentations que je ne me plaisois qu' à contredire, que ma sagesse engageoit toujours les autres dans quelque folie, et qu' à propos ou non, on exigeoit pour cette fois de la complaisance.

Je ne puis donner qu' une explication à ce caprice

de ma mère. Elle vouloit se faire escorter de M Hickman, et lui procurer la satisfaction de passer le jour avec moi, (que je souhaiterois d' en être sûre !) pour m' écarter,

p229

autant que je me l' imagine, d' une compagnie qu' elle redoute pour lui et pour moi. Le croiriez-vous, ma chère ? Aussi sûrement que vous êtes au monde, elle tremble pour son favori, depuis la longue visite que votre Lovelace m' a rendue pendant sa dernière absence. Je me flatte que vous n' en êtes pas jalouse aussi. Mais réellement, il m' arrive quelquefois, lorsque je suis fatiguée d' entendre louer Hickman plus qu' il ne mérite, de me venger un peu, en relevant dans Lovelace des qualités personnelles que l' autre n' aura jamais. Mon dessein, comme je dis, est un peu de la mortifier. Pourquoi ne lui rendrais-je pas le change ? Je suis sa fille pour quelque chose. Vous savez qu' elle est passionnée, et que je suis une créature assez vive. Ainsi vous ne serez pas surprise que ces occasions n' arrivent jamais sans querelle. Elle me quitte : mon devoir, entendez-vous, ne me permettroit pas de me retirer la première : et je me trouve alors toute la liberté dont j' ai besoin pour vous écrire. Je vous avouerai, en passant, qu' elle ne goûte pas trop notre correspondance : pour deux raisons, dit-elle ; l' une que je ne lui communique pas tout ce qui se passe entre nous ; l' autre, qu' elle s' imagine que je vous endure contre ce qu' elle appelle votre devoir : et si vous voulez savoir

p230

pourquoi elle lui donne ce nom, c' est que, dans ses idées, comme je vous l' ai déjà fait entendre, le tort ne peut jamais être du côté des père et mère, ni la raison de celui des enfans. Vous pouvez juger, par tout ce que je viens d' écrire, avec combien de répugnance je me suis soumise à cet acte d' autorité maternelle, qui m' a paru sans rime et sans raison. Mais l' obéissance étant exigée, il a fallu se rendre, quoique je n' en aie pas été moins persuadée que le bon sens parloit pour moi.

Vous m'avez toujours fait des reproches sur ces occasions, et plus que jamais dans vos dernières lettres. Une bonne raison, me direz-vous, c'est que je ne les avois jamais tant mérités. Il faut donc vous remercier de votre correction, et vous promettre même que je m'efforcerai d'en profiter. Mais vous me permettez de vous dire que vos dernières aventures, méritées ou non, ne sont pas propres à diminuer ma sensibilité. Nous ne sommes arrivées que lundi après midi chez notre vieille mourante, par la faute de M Hickman, qui avoit eu besoin de deux grosses heures pour ajuster ses bottines. Vous devinez bien que pendant la route, mes sentimens se sont un peu exercés sur lui. Le pauvre homme regardoit ma mère. Elle étoit si piquée

p231

de mon air chagrin et de mes oppositions au voyage, qu'elle a passé la moitié du chemin sans m'adresser une parole ; et lorsqu'elle a commencé à parler, je voudrois, m'a-t-elle dit, ne vous avoir pas amenée. Vous ne savez ce que c'est que d'obliger. C'est ma faute, et non celle de M Hickman, si vous êtes ici malgré vous. Ensuite ses attentions ont redoublé pour lui, comme il arrive toujours lorsqu'elle s'aperçoit qu'il est maltraité. Mon dieu, ma chère, j'ai moins de tort que vous ne pensez. Le tems où l'on cherche à nous plaire est le meilleur tems de notre vie. Les faveurs sont la ruine du respect. Un juste éloignement sert à l'augmenter. Son essence est l'éloignement. Lorsqu'on veut un peu considérer combien ces traîtres d'hommes se rendent familiers pour un sourire, et de quelle terreur ils sont frappés lorsqu'ils nous voient froncer le sourcil, qui ne prendroit pas plaisir à les tenir dans cet état, et à jouir d'un pouvoir qui doit durer si peu ? Ne me grondez pas de ces sentimens. C'est la nature qui m'a formée telle que je suis. Je m'en trouve bien ; et sur ce point, je vous assure que je ne me changerois pas pour une autre. Ainsi, trêve de gravité là-dessus, je vous en supplie. Je ne me donne pas pour une créature parfaite.

p232

Hickman prendra patience. De quoi êtes-vous inquiète ? Ma mère ne contrebalance-t-elle pas toutes ses souffrances ? Et puis, s' il se trouve à plaindre dans sa situation, il ne mérite pas d' être jamais plus heureux.

Nous avons trouvé cette pauvre femme au dernier soupir, comme nous nous y étions attendues. Quand nous serions arrivées plutôt, il nous auroit été impossible de revenir le même jour.

Vous voyez que j' excuse M Hickman autant que je le puis ; et je vous assure néanmoins que je n' ai pas même pour lui *votre goût conditionnel* .

Ma mère est demeurée assise toute la nuit, comptant que chaque soupir de sa vieille amie seroit le dernier. Je lui ai tenu compagnie jusqu' à deux heures. Jamais je n' avois vu les approches de la mort dans une personne avancée en âge, et j' en ai été vivement touchée. Ce spectacle est terrible pour ceux qui sont en bonne santé. On a pitié des souffrances dont on est témoin ; on a pitié de soi-même, en considérant qu' on est destiné au même sort ; et c' est un double sujet d' attendrissement.

Madame Larkin s' est soutenue jusqu' au mardi matin, après avoir déclaré à ma mère qu' elle l' avoit nommée pour l' exécution de son testament, et qu' elle nous a laissé quelques témoignages d' affection dans les articles. Le reste

p233

du jour s' est passé en éclaircissement de succession, par lesquels ma cousine Jenny se trouve avantageusement pourvue. Ainsi nous ne sommes parties que mercredi matin ; d' assez bonne heure à la vérité pour être revenues avant midi, parce qu' il n' y avoit plus de bottines qui pussent nous retarder : mais quoique j' aie envoyé sur le champ Robert à l' allée verte, et qu' il m' ait apporté toutes vos lettres jusqu' à mercredi à midi, j' étois si fatiguée, et si frappée d' ailleurs du spectacle que j' avois encore devant les yeux (aussi bien que ma mère, qui en est indisposée contre ce bas monde, quoiqu' elle n' ait aucune raison de haïr la vie), que je n' ai pu vous écrire assez tôt pour renvoyer Robert avant la nuit.

Cette lettre, que vous trouverez dans votre promenade du matin, n' étant que l' apologie de mon silence, je ne serai pas long-tems sans vous en écrire une autre. Fiez-vous au soin

que je prendrai d' éclairer la conduite de Lovelace dans son hôtellerie. Un esprit aussi remuant que le sien peut être suivi à la trace. Mais ne dois-je pas vous croire à présent de l' indifférence pour sa personne et pour sa conduite ? Car votre demande a précédé l' offense mortelle dont vous vous plaignez. Je n' en ferai pas moins mes informations. Il y a beaucoup

p234

d' apparence qu' elles serviront à confirmer vos dispositions implacables. Cependant, si le pauvre homme (aurai-je pitié de lui pour vous, ma chère ?) étoit privé du plus grand bonheur qu' un mortel puisse recevoir, et qu' avec si peu de mérite il a la présomption de désirer, il aura couru les plus grands périls, gagné des rhumes, hasardé la fièvre, soutenu les plus grandes indignités, et bravé les rigueurs des saisons, sans en tirer aucun fruit ! Votre générosité, du moins, ne vous dit-elle rien en sa faveur ?
Pauvre Lovelace !

Je ne voudrais pas vous causer des battemens de coeur, ni rien qui leur ressemble ; pas même un de ces traits de sensibilité qui partent comme l' éclair, et qui sont aussitôt repoussés par une discrétion dont notre sexe n' offrirait pas d' autre exemple. Non, ce n' est pas mon dessein ; mais, pour vous éprouver à vos propres yeux, plutôt que par un impertinent excès de raillerie, que vous ne laisseriez pas de pardonner à l' amitié, je veux imiter ceux qui font sonner une guinée suspecte pour l' éprouver, et vous sonder encore une fois, en répétant : pauvre Lovelace !
Eh bien ! Ma chère, qu' en est-il ? Et, comme dit ma mère à M Hickman, lorsqu' elle lui

p235

voit l' air mortifié des rigueurs de sa fille, comment vous trouvez-vous à présent ?

LETTRE 65

Miss Howe, à Miss Clarisse Harlove.
jeudi matin.

Commençons par votre dernière lettre. Mais, étant fort en arrière avec vous, je dois resserrer un peu mes idées.

Premièrement, voici la réponse que je fais à vos reproches : croyez-vous que, dans l' occasion, et par intervalles, je puisse souhaiter beaucoup, de ne les pas mériter, lorsque j' admire le ton que vous prenez pour me les faire, et que je n' en ai réellement que plus d' affection pour vous ? D' ailleurs, n' y êtes vous pas justement autorisée par votre propre caractère ? Le moyen de découvrir en vous des défauts, à moins que vos chers parens n' aient la bonté de vous en trouver quelques légers, pour être moins humiliés des leurs, qui sont en si grand nombre ? Ce seroit une obligation que je leur aurois comme vous ; car j' ose dire qu' alors le même juge qui trouveroit

p236

la raison de votre côté en lisant vos lettres, ne trouveroit pas, en lisant les miennes, que j' aie tout-à-fait tort.

La résolution où vous êtes de ne pas quitter la maison de votre père est digne de vous, si vous pouvez y demeurer sans devenir la femme de M Solmes.

Je trouve votre réponse à ce Solmes, telle que je le l' aurois faite moi-même. Ne nous devez-vous pas un compliment à toutes deux ? Celui de conclure qu' elle ne pouvoit donc être mieux.

Dans vos lettres à votre oncle et à vos autres tyrans, vous avez fait tout ce que le devoir exigeoit de vous. Quelles que puissent être les conséquences, vous ne sauriez être coupable de rien. Offrir de leur abandonner votre terre ! C' est de quoi je me serois bien gardée. Vous voyez que cette offre les a tenus en suspens. Ils ont pris du tems pour y penser. J' avois le coeur serré pendant le tems de leur délibération. Je tremblois qu' ils ne vous prissent au mot : et comptez qu' ils n' ont été retenus que par la honte, et par la crainte de Lovelace. Vous êtes trop noble pour eux de la moitié. C' est une offre, je le répète, que je me serois bien gardée de leur faire ; et je vous conjure, ma chère, de ne les plus exposer à la même tentation.

p237

Je vous avouerai naturellement que la conduite qu' ils tiennent avec vous, et le procédé si différent de Lovelace, dans la lettre que vous receviez en même-tems de lui, m' auroient livrée à lui sans retour. Quel dommage, allois-je dire, qu' il n' ait point assez respecté son propre caractère, pour avoir justifié parfaitement une démarche de cette nature dans Clarisse Harlove ! Je ne suis point surprise de l' entrevue que vous lui aviez fait espérer. Peut-être reviendrai-je bientôt à cet article. De grâce, ma chère, ma très-chère amie, trouvez quelque moyen de m' envoyer votre Betty-Barnes. Croyez-vous que l' acte de *coventry* s' étende aux femmes ? Le moindre traitement auquel elle pourroit s' attendre, seroit d' être bien *souffletée* , et traînée dans le plus profond de nos étangs. Je vous réponds que si je l' ai jamais ici, elle pourra célébrer toute sa vie l' anniversaire de sa délivrance. La réponse de Lovelace, tout impudente qu' elle est, ne me cause aucun étonnement. S' il vous aime autant qu' il le doit, votre changement a dû lui causer beaucoup de chagrin. Il n' y auroit qu' une détestable hypocrisie qui eût

p238

pû lui donner la force de le déguiser. La modération chrétienne que vous attendiez de lui, surtout dans une occasion de cette nature, auroit été précocée d' un demi-siècle dans un homme de son tempérament. Cependant, je suis fort éloignée de blâmer votre ressentiment. Je n' attendrai pas sans impatience comment cette affaire se sera terminée entre vous et lui. Quelle différence, d' *un mur de quatre pouces d' épaisseur* , aux montagnes qui vous séparent aujourd' hui ? êtes-vous sûre de tenir ferme ? ... ce n' est pas une chose impossible. Vous voyez bien, dites-vous, que sa douceur, dans sa lettre précédente, étoit un rôle affecté. Avez-vous donc jamais cru qu' elle fût naturelle ? Dangereux serpens, qui s' insinuent avec autant d' insolence que d' adresse, et qui font dix pas pour un qu' on leur permet ! Cet Hickman même, vous le verrez aussi impertinent que votre Lovelace, s' il en a jamais la hardiesse. Il n' a pas la moitié de son arrogance. La nature lui a mieux appris à *cache ses cornes* ; mais voilà tout : et

comptez que, si quelque jour il avoit le pouvoir de les montrer, il s' en serviroit aussi vaillamment que l' autre.
Il peut arriver que je me laisse persuader de le prendre. Mon dessein alors est d' observer attentivement par quels degrés le mari impérieux

p239

prendra la place de l' amant soumis ; les différences de l' un et de l' autre ; en un mot, comment il montera, et comment je descendrai dans la route conjugale, pour ne reprendre jamais mon tour que par accès ou par sauts ; tels que les foibles efforts d' un état qui s' abîme pour sauver quelque reste de sa liberté mourante.
tous les bons naturels sont passionnés, dit M Lovelace. Jolie excuse auprès d' un objet aimé dans la plénitude de son pouvoir !
C' est-à-dire, en d' autres termes ; " quoique je vous considère beaucoup, madame, je ne prendrai pas la peine de réprimer mes passions pour vous plaire. "
je serois fort aise d' entendre cette apologie de la bouche d' Hickman, pour une *bonté* de cette espèce !
Nous avons trop de facilité, ma chère, à passer sur certains défauts qu' une ancienne indulgence a comme justifiés, et qui sont tournés par conséquent en mal habituel. Si l' on a cet égard pour un caractère violent, tandis qu' il est dans la dépendance, que n' exigera-t-il point, lorsqu' il aura le pouvoir de donner des loix ?
Vous connoissez un mari pour lequel je m' imagine qu' on a eu trop de ces fausses complaisances ; et vous voyez que ni lui, ni personne autour de lui, n' en est plus heureux.

p240

La convenance de naturel, entre deux personnes qui doivent vivre ensemble, est un avantage.
Cependant je voudrois encore, que, d' un consentement mutuel, elles fixassent certaines bornes, au-delà desquelles il ne leur fût jamais permis de passer, et que chacun aidât l' autre à s' y contenir ; sans quoi, tôt ou tard, il arrivera des deux côtés quelque invasion. Si les bornes des trois états qui constituent notre union politique étoient moins connues, et

n' étoient pas confirmées dans l' occasion, quel seroit leur sort ? Les deux branches de la législation empiéteroient l' une sur l' autre, et le pouvoir exécutif ne manqueroit pas de les engloutir toutes deux.

Vous me direz que deux personnes raisonnables qui se lieroient ensemble... oui, ma chère, s' il n' y avoit que les personnes raisonnables qui prissent le parti du mariage. Mais ne vous étonnerois-je point si j' avançois que la plupart de celles qui le sont, passent leur vie dans le célibat ? Elles croient avoir besoin de réfléchir si long-tems, qu' elles ne se déterminent jamais. Ne nous fait-on pas l' honneur, à vous et à moi, de nous attribuer un peu de raison, et laquelle des deux penseroit jamais à se marier, si nos amis et ces autres importuns vouloient nous laisser libres ?

p241

Mais, pour revenir, si c' étoit à moi que Lovelace se fût adressé, (à moins cependant que je ne me fusse laissé prendre par quelque chose de plus qu' *un goût conditionnel*) dès le premier exemple de ce qu' il a l' audace de nommer son *bon naturel* , je lui aurois défendu de me voir jamais. " honnête ami, aurois-je pu lui dire, (si j' avois daigné lui dire quelque chose) ce que tu souffres, n' est pas la centieme partie de ce que tu dois t' attendre à souffrir avec moi. Ainsi, prends le congé que je te donne. Je ne veux point de passion qui l' emporte sur celle que tu prétends avoir pour moi. "

pour une femme de votre caractère doux et flexible, il reviendroit au même d' être mariée à un Lovelace ou à un Hickman. Dans vos principes d' obéissance, vous avertiriez peut-être un homme doux qu' il a droit de commander ; qu' un mari ne doit pas employer la prière ; et qu' il se dégrade lorsqu' il n' exige pas la soumission qu' on lui a vouée solennellement à l' autel. Je connois depuis longtems, ma chère, ce que vous pensez de cette partie badine du noeud conjugal, que quelque rusé législateur a glissée dans la formule, pour nous faire un devoir de ce que les hommes n' auroient osé demander comme un droit.

p242

Notre éducation et nos usages, dites-vous, *nous assujettissent à la protection du brave* . J' en conviens, mais n' est-il pas bien glorieux et bien galant dans *un brave* , de nous garantir de toutes sortes d' insultes, excepté de celles qui nous touchent le plus, c' est-à-dire, des siennes ?

Avec quel art Lovelace, dans l' extrait que vous me faites d' une de ses lettres, a-t-il mesuré cette réflexion à votre caractère, *les ames généreuses haïssent la contrainte* ! Il est plus profond, ma chère, que nous ne nous le sommes figuré. Il sait, comme vous le remarquez, que tous ses mauvais tours ne peuvent être ignorés ; et dans cette persuasion, il en avoue autant qu' il est nécessaire pour adoucir à vos yeux ceux dont vous pouvez être informée par d' autres voies, en vous accoutumant à les entendre sans surprise. On pensera que c' est du moins une marque d' ingénuité ; et qu' avec tous ses vices, il ne sauroit être un hypocrite : caractère le plus odieux de tous pour notre sexe, lorsque nous venons à le découvrir ; ne fût-ce que parce qu' il nous donne sujet de douter de la justice des louanges qui nous viennent d' une si mauvaise source, lorsque nous nous persuaderions volontiers qu' elles nous sont dues.

p243

Cette ingénuité prétendue fait obtenir à Lovelace les louanges qu' il désire, au lieu du blâme qu' il mérite. C' est un pénitent absous, qui se purge d' un côté pour aller recommencer de l' autre. Un oeil favorable ne grossira pas ses fautes ; et lorsqu' une femme se sera persuadée qu' on peut espérer mieux de l' avenir, elle ne manquera pas d' attribuer à la haine ou à la prévention tout ce que la charité pourra teindre de cette couleur. Si les preuves sont trop fortes pour recevoir une interprétation si favorable, elle se payera des espérances qu' on ne cesse pas de lui donner pour l' avenir ; d' autant plus que les croire suspectes, ce seroit douter de son propre pouvoir, et peut-être de son mérite. Ainsi, par degrés, elle sera portée à croire les vices les plus éclatans fort bien rachetés par de pures suppositions de vertu.

J' ai des raisons, ma chère, et de nouvelles raisons, pour moraliser comme je fais sur le texte que vous m' avez fourni. Mais je ne m' expliquerai

point sans être mieux informée. Si je parviens à l' être, comme je l' espère de mon adresse, et si je découvre ce que je ne fais qu' entrevoir, votre homme est un diable, un monstre abominable. J' aimerais mieux vous voir... j' ai pensé à dire, à M Solmes, qu' à lui.

p244

Mais, en attendant mes informations, voulez-vous savoir comment il pourra s' y prendre, après toutes ses offenses, pour ramper adroitement jusqu' à vous ? écoutez-moi. Il fera d' abord plaider pour lui l' excellence de son caractère ; et ce point une fois accordé, l' insolence de ses emportemens disparaîtra. Il ne lui restera plus qu' à vous accoutumer à ses insultes, et à vous faire prendre l' habitude de les pardonner à ses alternatives de soumission. L' effet de cette méthode sera de briser en quelque sorte votre ressentiment, en ne permettant jamais qu' il soit de longue durée. Ensuite un peu plus d' insulte, un peu moins de soumission, vous conduiront insensiblement à ne plus rien voir que de la première espèce, et jamais rien qui ressemble à la seconde. Alors vous craindrez d' irriter un esprit si bouillant ; et vous parviendrez enfin à prononcer si joliment et si intelligiblement le mot d' *obéissance* , que ce sera un plaisir de vous entendre. Si vous doutez de cette progression, ayez la bonté, ma chère amie, de prendre là-dessus le jugement de votre mère.

Passons à d' autres sujets. Votre histoire est devenue si importante, que je ne dois pas m' arrêter à des lieux communs. Aussi ces légères et badines excursions sont-elles affectées.

p245

Mon coeur partage sincèrement toutes vos disgrâces. L' éclat de mes lumières est obscurci par des nuages humides. Mes yeux, si vous les pouviez voir dans le moment où vous les croyez aussi gais que vous me l' avez reproché, sont plutôt prêts à se mouiller de larmes, sur les sujets même que vous regardez comme le triomphe de ma joie.

Mais à présent, la cruauté inouïe et la malice obstinée de quelques-uns de vos amis (de vos parens, devois-je dire : c' est une erreur où je retombe toujours), l' étrange détermination des autres, votre démêlé présent avec Lovelace, et l' approche de votre entrevue avec Solmes, dont vous avez raison d' appréhender beaucoup les suites, sont des circonstances si graves, qu' elles demandent toute mon attention. Vous voulez que je vous donne mes conseils sur la conduite que vous devez tenir avec Solmes. C' est exiger au-delà de mes forces. Je sais qu' on attend beaucoup de cette entrevue, sans quoi, vous n' auriez pas obtenu un si long délai. Tout ce que je puis dire, c' est que, si vous ne vous rendez pas en faveur de Solmes, à présent que vous vous croyez si offensée par Lovelace, rien ne sera jamais capable de produire ce changement. Après l' entrevue, je

p246

ne doute pas que je ne sois obligée de reconnoître et que tout ce que vous aurez fait et tout ce que vous aurez dit, sera bien, et ne pouvoit être mieux. Cependant, si je pense autrement, je ne vous le dissimulerai pas. Voilà ce que je ne balance pas à promettre. Je veux vous animer un peu contre votre oncle même, si vous avez occasion de lui parler. Ressentez-vous du traitement insensé auquel il a eu tant de part, et faites-l' en rougir, si vous le pouvez. En y pensant bien, je ne sais si cette entrevue, dans quelque espérance qu' on l' ait désirée, ne peut pas tourner à votre avantage. Lorsque Solmes reconnoitra (du moins si vos résolutions se soutiennent) qu' il n' a rien à se promettre de vous, et lorsque vos parens ne s' en croiront pas moins sûrs, il faudra bien que l' un se retire, et que les autres composent sur des offres qui vous coûteront quelque chose à remplir, ou je suis trompée, quand vous serez délivrée de la plus rude de vos peines. Je me rappelle plusieurs endroits de vos dernières lettres, et même des premières, qui m' autorisent à vous tenir ce langage ; mais, dans les circonstances où vous êtes, ce que je pourrois dire là-dessus seroit hors de saison. Ma conclusion, c' est que je suis indignée

p247

jusqu' au transport, de vous voir le jouet de la cruauté d' un frère et d' une soeur. Après tant d' épreuves et de témoignages de votre fermeté, quelle peut être leur espérance ?

J' approuve l' idée qui vous est venue de mettre hors de leurs atteintes les lettres et les papiers qui ne doivent pas tomber sous leurs yeux. Il me semble que vous pourriez penser aussi à porter au dépôt une partie de vos habits et de votre linge, avant le jour de votre entrevue avec Solmes, de peur qu' ensuite il ne vous devienne plus difficile d' en trouver l' occasion. Robert me l' apportera au premier ordre, soit de jour ou de nuit.

Si l' on vous pousse à l' extrémité, je ne suis pas sans espérance d' engager ma mère à vous recevoir ici secrètement. Je lui promets indulgence pour indulgence ; c' est-à-dire, de voir de bon oeil et même de bien traiter son favori. Je roule depuis quelque tems ce projet dans ma tête ; mais je n' ose encore vous assurer du succès. Cependant n' en désespérez pas. Votre querelle avec Lovelace pourra beaucoup y contribuer ; et vos dernières offres, dans la lettre de dimanche à votre oncle, seront pour elle un second motif.

Je compte sur votre pardon, pour tous les petits écarts d' une amie naturellement trop

p248

vive, mais dont le coeur est lié au vôtre par une parfaite sympathie,
Anne Howe.

LETTRE 66

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

vendredi, 31 de mars.

Vous m' avez rendu un compte fort obligeant de votre silence. Les malheureux sont toujours dans le doute, toujours portés à changer les accidens les plus inévitables en froideur et en négligence, sur-tout de la part de ceux dont ils souhaitent de conserver l' estime. Je suis sûre que ma chère Anne Howe ne sera jamais du nombre de ces amies qui ne s' attachent qu' à la prospérité :

cependant son amitié m' est si précieuse, que je peux douter du moins si je mérite qu' elle me soit conservée.

Vous m' accordez si généreusement la liberté de vous gronder, que je crains de la prendre. Je me défierois plus volontiers de mon propre jugement, que de celui d' une chère amie, dont l' ingénuité à reconnoître ses fautes, la met au-dessus du soupçon d' en commettre de

p249

volontaires. Je tremble presque à vous demander si vous ne vous trouvez pas trop cruelle, trop peu généreuse, dans votre conduite à l' égard d' un homme qui vous aime si chèrement, et qui est d' ailleurs si honnête et si sincère ?

Si ce n' étoit vous, je regretterois qu' il y eût quelqu' un au monde qui fût capable de me surpasser dans cette vraie grandeur d' ame qui inspire de la reconnaissance pour les blessures qui nous viennent de la main d' un véritable ami. Je me suis peut-être rendue coupable d' un excès d' indiscretion qui ne peut être excusé que par le trouble où je suis, si c' est même une excuse. Comment dois-je m' y prendre à présent pour vous prier, comme je le ferai toujours avec instance, de vous abandonner hardiment à ce charmant esprit qui, sous des apparences riantes, pénètre un défaut jusqu' au vif ? Un malade seroit bien aveugle, s' il redoutoit la sonde dans une main si délicate. Mais je suis embarrassée à vous faire cette prière, dans la crainte qu' elle ne devienne pour vous une raison d' être plus réservée. La satire, désirée ou permise, se change trop facilement en éloge, dans un censeur généreux qui s' aperçoit qu' on profite de ses railleries. Les vôtres ont l' instruction pour objet ; et quoiqu' un

p250

peu mordantes, ne laissent pas de plaire. Il n' y a point de corruption à craindre dans la blessure d' une pointe aussi légère que la vôtre, qui n' est envenimée ni par la méthode, ni par l' intention. C' est un art que nos modernes les plus admirés ont mal connu ; pourquoi ? Parce qu' il doit tirer ses principes de la bonté du naturel, et que, dans l' exercice, il doit être

dirigé par la droiture du coeur. Ne m' épargnez donc pas parce que je suis votre amie ; et que cette raison, au contraire, vous excite à m' épargner moins. Je puis sentir la pointe du trait, toute fine qu' elle est entre vos mains ; j' en puis être peinée : vous manquerez votre but si je ne l' étois pas. Mais, après un moment de sensibilité, comme je vous l' ai dit plus d' une fois, je vous en aimerai au double : mon coeur corrigé sera tout à vous, et sera plus digne de vous.

Vous m' avez appris ce que je dois dire à M Lovelace, et ce que je dois penser de lui. Vous m' avez représenté d' avance, avec beaucoup d' agréments, la méthode qu' il employera vraisemblablement pour se réconcilier avec moi. S' il l' entreprend en effet, je vous représenterai à mon tour tout ce qui se passera dans cette occasion, pour recevoir vos avis, s' ils arrivent assez tôt, et votre censure ou votre

p251

approbation, lorsque vos lettres me viendront trop tard. Il me semble que, quelque parti qu' on me permette ou qu' on me force de prendre, les juges favorables doivent me considérer comme une personne qui n' est plus dans sa direction naturelle. Poussée comme au hasard par les vents impétueux d' une contradiction passionnée, et d' une rigueur que j' ose accuser d' injustice, je vois le port désiré du célibat, où je suis portée par tous mes désirs : mais j' en suis repoussée par les vagues écumantes de l' envie d' un frère et d' une soeur, et par les furieux tourbillons d' une autorité qui se croit injuriée ; tandis que, d' un côté, mes regards apperçoivent, dans Lovelace, des rocs contre lesquels je puis briser malheureusement, et de l' autre, dans Solmes des sables sur lesquels je suis menacée d' échouer. Horrible situation, dont la vue me fait frémir ! Mais vous, mon charitable pilote, quelle charmante ressource ne me faites-vous pas entrevoir, si j' ai le malheur d' être réduite à l' extrémité ? Je ne veux pas trop compter, comme vous avez la précaution de m' en avertir, sur le succès de vos sollicitations auprès de votre mère : je connois ses principes de soumission aveugle dans un enfant. Cependant je me flatte aussi de quelque espérance, parce

qu' elle concevra qu' un peu de protection, accordée si à propos, peut me sauver d' une plus grande témérité. Dans cette heureuse supposition, elle gouvernera toutes mes démarches. Je ne ferai rien que par ses avis et les vôtres. Je ne verrai personne, je n' écrirai pas une lettre, et personne ne saura où je suis, sans son consentement. Qu' elle me place dans une chaumine ; je n' en sortirai pas, à moins que, sous quelque déguisement, ou comme votre femme de chambre, il me soit permis le soir de faire un tour de promenade avec vous : et je ne demande cette protection secrète que jusqu' à l' arrivée de M *Morden* , qui ne peut tarder long-tems.

L' ouverture que vous me donnez, de porter une partie de mes habits au dépôt, me paroît dangereuse dans l' exécution, et je serai obligée de me réduire à mettre à part un peu de linge avec mes papiers. Depuis quelque tems Betty a jeté curieusement les yeux sur mes armoires, lorsque j' en ai tiré quelque chose en sa présence. Un jour, après avoir fait cette observation, je laissai exprès mes clés en descendant au jardin. à mon retour, je la surpris qui avoit la main dessus, comme venant de s' en servir. Elle parut confondue de me voir rentrer sitôt. Je feignis de ne m' en être pas apperçue ; mais

lorsqu' elle se fut retirée, je trouvai que mes habits n' étoient pas dans l' ordre que je connoissois.

Je ne doutai pas que sa curiosité ne fût venue de plus loin ; et craignant qu' on n' abrégât mes promenades, si je n' allois pas au-devant des soupçons, je me suis accoutumée depuis, entr' autres petites ruses, non-seulement à laisser mes clefs aux armoires, mais à me servir quelquefois de cette fille pour en tirer mes habits l' un après l' autre, sous prétexte d' en ôter la poussière, et d' empêcher que les fleurs ne se ternissent, ou seulement de me désennuyer, faute d' occupation plus sérieuse. Outre le plaisir, que les petits comme les grands prennent à voir des habits riches, je remarque *que cet office* l' attache beaucoup ; comme si ses observations

faisoient partie de son ministère !
C' est à la confiance qu' ils ont dans un espion
si fidelle, et la certitude que je n' ai pas un seul
confident dans la famille, parce que je n' ai
recherché le secours de personne, quoique je sois
aimée de tous les domestiques, que je crois
devoir la liberté qu' on me laisse pour mes
promenades. Peut-être que, ne m' ayant remarqué
aucun mouvement vers le dehors, ils en concluent
plus certainement que je me laisserai vaincre
enfin par leurs persécutions.

p254

Autrement ils devroient penser qu' ils irritent
assez ma patience, pour me faire chercher,
dans quelque démarche téméraire, un remède à des
traitemens si durs : et je demande pardon au ciel,
si je me trompe ; mais je crains que mon frère
et ma soeur n' en fussent pas fort affligés.
S' il arrivoit donc, contre toutes mes espérances,
que cette fatale démarche devînt nécessaire, il
faudroit me contenter de partir avec les habits
que j' aurois sur moi. L' usage où je suis de
m' habiller pour tout le jour, après mon déjeûner,
préviendra toute défiance ; et le linge que je
mettrai au dépôt, suivant votre conseil, ne
sauroit m' être inutile.
N' admirez-vous pas jusqu' où s' étend mon
attention, et combien je suis ingénieuse à trouver
les moyens d' aveugler ma geolière, pour écarter
les soupçons de ses maîtres ? J' éprouve que
l' adversité donne de l' invention. Vous ne sauriez
croire tout ce que j' ai mis en usage pour
accoutumer mes surveillans à me voir souvent
descendre au jardin et visiter ma volière. Tantôt
j' ai besoin d' air, et je me trouve mieux
aussi-tôt que je suis hors de ma chambre. Tantôt je
me sens mélancolique ; et mes bantams, mes faisans,
ou la cascade, ont le pouvoir de me divertir : les
premiers, par leurs

p255

mouvemens animés, qui réveillent mes esprits ;
la cascade plus pompeusement, par ses échos
et ses creux murmures. Quelquefois la solitude
fait mes uniques délices. Que je trouve de secours
pour la méditation, dans le silence de la nuit,

dans la fraîcheur de l' air, dans le spectacle du lever ou du coucher du soleil ! Quelquefois, lorsque je suis sans dessein et que je n' attends point de lettres, je suis assez officieuse pour prendre avec moi Betti. Il m' est arrivé aussi de l' appeler pour me suivre, lorsque je n' ignorois pas qu' elle étoit employée d' un autre côté et qu' elle ne pouvoit venir. Voilà mes principales ressources ; mais je les subdivise, et j' en compose une infinité d' autres, en changeant les noms et les formes. Elles ont toujours, non-seulement de la vraisemblance, mais même de la vérité, quoiqu' elles soient rarement mon principal motif. Que les mouvemens de la volonté sont agiles ! Que la répugnance cause de pesanteur et fait naître de difficultés ! Le moindre obstacle, qui favorise le dégoût, est une masse de plomb attachée aux pieds, qui les rend immobiles. Vendredi, à onze heures du matin. J' ai déjà fait un paquet d' une partie de mon linge. Ce n' est pas sans avoir beaucoup souffert

p256

pendant tout le tems que j' y viens d' employer : et je souffre encore de la seule pensée que cette précaution soit devenue nécessaire. Lorsque vous le recevrez, aussi heureusement que je l' espère, ayez la bonté de l' ouvrir. Vous y trouverez deux autres paquets cachetés ; l' un qui contient les lettres que vous n' avez pas vues, c' est-à-dire, celles que j' ai reçues depuis la dernière fois que je vous ai quittée ; l' autre qui est le recueil des lettres, des copies de lettres et de tout ce que nous nous sommes écrit, entre vous et moi, depuis le même tems ; avec quelques autres papiers, sur divers sujets si supérieurs à moi, que je ne puis souhaiter qu' ils tombent jamais sous des yeux moins indulgens que les vôtres. Si mon jugement mûrit avec l' âge, je me déterminerai peut-être à les revoir. Dans une troisième division, qui est aussi cachetée, vous trouverez toutes les lettres de M Lovelace, depuis qu' on lui a interdit l' entrée de cette maison, et les copies de toutes mes réponses. J' attends de votre amitié que vous ouvrirez le dernier paquet, et qu' après avoir lu tout ce qu' il contient, vous me direz librement ce que vous pensez de ma conduite. Remarquez, en passant, que je ne reçois

pas un mot de cet homme-là ; pas un seul mot. Ma réponse fut mise au dépôt mercredi. Elle y demeura jusqu' au lendemain. Je ne saurois vous dire à quelle heure elle fut levée hier, parce que je ne pris pas la peine de m' en instruire jusqu' au soir. Elle n' y étoit plus alors. Point de réplique aujourd' hui à dix heures ! Je le suppose d' aussi mauvaise humeur que moi. De tout mon coeur.

Il auroit peut-être l' ame assez basse, s' il avoit jamais quelque pouvoir sur moi, pour se venger des peines que je lui ai causées. Mais, à présent, j' ose assurer qu' il n' en aura pas l' occasion.

Je commence à le connoître, et je me flatte que nous sommes également dégoûtés l' un de l' autre. Mon coeur est dans une tranquillité *inquiète* , si je puis hasarder cette expression : inquiète, à cause de l' entrevue que j' appréhende avec Solmes, et des conséquences dont je suis menacée ; sans quoi, je serois parfaitement tranquille : car enfin je n' ai pas mérité le traitement que je reçois ; et si je pouvois me défaire de Solmes, comme je crois être délivrée de Lovelace, l' influence de mon frère et de ma soeur, sur mon père, ma mère et mes oncles ne dureroit pas long-tems contre moi.

Vous aurez la bonté de laisser passer les cinq guinées que vous trouverez liées dans le coin d' un mouchoir, comme une petite récompense que je crois devoir aux services de votre fidèle Robert. Ne vous y opposez pas, ma chère. Vous savez que j' aime à me satisfaire sur ces bagatelles. Mon premier dessein étoit de vous envoyer aussi le peu que j' ai d' argent, et même une partie de mes diamans : mais ce sont des choses *portatives* , et que je ne puis oublier. D' ailleurs, si quelque soupçon faisoit désirer de voir mes diamans, sans que je fusse en état de les montrer, ce seroit une démonstration de quelque dessein, dont on ne manqueroit pas de me faire un crime.

Vendredi à une heure, dans le bûcher.

Rien encore de la part que vous savez ! J' ai apporté fort heureusement mon paquet jusqu' ici, et j' ai trouvé votre lettre d' hier au soir. Si

Robert prend la mienne sans emporter le paquet, hâtez-vous de le renvoyer, et de l' avertir qu' il doit le prendre aussi. De la manière dont je l' ai placé, il me semble qu' en étendant un peu le bras, il ne sauroit le manquer. Vous pouvez juger par le sujet de votre lettre, que je ne tarderai point à vous répondre.
Clarisse Harlove.

LETTRE 67

p259

Miss Howe, à Miss Clarisse Harlove.

jeudi au soir, 30 mars.

Préparez-vous au récit de mes découvertes sur la conduite et la bassesse de votre abominable monstre, dans le misérable cabaret qu' il appelle une hôtellerie.

Les roitelets et les moineaux ne sont pas une proie indigne de cet affamé vautour. Ses assiduités, ses veilles, ses périls nocturnes, les rigueurs de la saison, qu' il brave si courageusement, ne doivent pas être mis entièrement sur votre compte. Il a trouvé des consolations pour adoucir des peines si dures : une petite créature douce et jolie, suivant la peinture qu' on me fait ; innocente jusqu' à son arrivée ; mais, la pauvre petite ! Qui peut dire à présent ce qu' elle est ?

Son âge, dix-sept ans, à peine accomplis.

Il a d' ailleurs, pour compagnie, son ami, son camarade de débauche ; un homme de belle humeur et d' intrigue, comme lui, avec lequel il ne s' ennuie pas le verre à la main ; et quelquefois un ou deux autres libertins,

p260

tous déguisés suivant leur caprice. La tristesse n' approche pas de cette bande joyeuse. N' ayez pas d' inquiétude, ma chère, pour le rhume de votre Lovelace. Il n' a pas la voix si enrouée, que sa *Betsey* , son *bouton de rose* , comme le misérable l' appelle, ne puisse fort bien l' entendre.

Il en est fou. On prétend qu' elle est encore fort

innocente, du moins son père et sa grand-mère en paroissent persuadés. Il veut la marier, dit-on, à un jeune homme du même village. Le pauvre garçon ! La pauvre et simple fille !

M Hickman raconte qu' à la ville, on le voit souvent aux spectacles avec des femmes, et chaque fois avec des femmes différentes. Ah ! Ma chère amie ! Mais, quand toutes ces accusations seroient autant de vérités, que vous importe ? Eussiez-vous été les meilleurs amis du monde, cet éclaircissement ne sauroit manquer de produire son effet.

Monstre infame ! Se peut-il que ses soins, ses vœux sur vous, n' aient pas été capables de le réprimer ? Mais je vous l' abandonne. Il n' y a rien à espérer de lui. Je souhaiterois seulement, s' il étoit possible, d' arracher cette pauvre petite

p261

créature de ses vilaines griffes. J' ai formé un plan dans cette vue ; du moins, si je suis sûre qu' elle ait encore son innocence. Il se fait passer pour un officier militaire qui est obligé de se tenir à couvert après un duel, tandis que la vie de son adversaire est en suspens. On le croit homme de grande qualité. Son ami passe pour un officier inférieur, avec lequel il vit familièrement. Il est accompagné d' un troisième, qui est une sorte de compagnon subordonné à l' autre. Le monstre n' a lui-même qu' un seul domestique. ô ma chère ! Que toute cette race de diables, pardonnez-moi l' expression, sait employer agréablement le tems, pendant que notre crédulité nous rend si sensibles aux prétendus tourmens qu' ils souffrent pour nous !

Je viens d' apprendre que, sur le désir que j' en ai marqué, on me procurera l' occasion de voir le père et la fille. Je les aurai bientôt pénétrés. Il me sera facile de voir clair dans le coeur d' une jeune fille si simple, s' il ne l' a pas déjà corrompue ; et si c' en est déjà fait, il ne me sera pas moins facile de le découvrir aussi. Si je trouve dans l' un et l' autre plus d' art

p262

que de naturel, je les renverrai sur le champ.
Mais comptez que la fille est perdue.
On dit qu' il l' aime éperdument. Il lui donne
la première place à table. Il prend plaisir à la
faire parler. Il ne veut pas que ses amis
approchent d' elle. Elle babille de son mieux ; il
admire la nature dans tout ce qu' elle dit. On la
lui a entendu nommer une fois sa charmante
petite créature. Ne doutez pas qu' il ne lui ait
donné cent fois le même nom. Il la fait chanter ;
il loue ses petits fredons rustiques. Elle est
perdue, ma chère ; elle ne peut en échapper.
C' est Lovelace, vous le savez. Qu' on vous
amène Wyerley, si l' on est résolu de vous
marier ; tout autre, en un mot, que Lovelace ou
Solmes : c' est l' avis de votre
Anne Howe.

Ma chère amie, considérez ce cabaret comme sa
garnison, lui comme un ennemi, ses camarades
libertins comme ses alliés ou ses auxiliaires :
votre frère et vos oncles ne trembleroient-ils
pas, s' ils savoient combien il est proche d' eux,
lorsqu' ils vont et viennent dans ce quartier ?
Il a résolu, m' assure-t-on, que vous ne serez pas
menée chez votre oncle Antonin. Comment
ferez-vous, avec ou sans cet
entreprenant... (...) ? Remplissez le blanc

p263

que je laisse, car je ne trouve pas de terme
assez odieux.

LETTRE 68

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

vendredi à trois heures.

Vous me remplissez tout à la fois de colère,
d' indignation et de terreur ! Hâtez-vous, ma
très-chère amie ; de grâce, hâtez-vous
d' achever vos éclaircissemens sur le plus vil de
tous les hommes.

Mais ne joignez jamais les termes d' innocence et
de simplicité avec le nom de cette malheureuse
fille. Ne doit-elle pas savoir qu' un homme de
cette espèce, qui porte un air de haute condition
sous toutes sortes de déguisemens, ne peut avoir
de bonnes vues lorsqu' il lui fait prendre la
première place, et qu' il lui donne des noms si
tendres ? Une fille de dix-sept ans, simple et

modeste, chanteroit-elle au gré d' un inconnu qui fait profession d' être hors de son état naturel. Si son père et sa grand-mère étoient d' honnêtes gens, qui eussent à coeur la conduite de leur fille, lui laisseroient-ils cette liberté ?

p264

ne pas souffrir que ses amis approchent d' elle ! comptez que ses vues sont infames, s' il ne les a pas déjà remplies. Avertissez, ma chère, s' il n' est pas trop tard, avertissez ce père imprudent du danger de sa fille. Il est impossible qu' il y ait un père au monde, ou une mère, qui voulussent vendre la vertu d' un enfant. L' infortunée créature !
Il me tarde extrêmement d' apprendre la suite de vos informations. Vous verrez cette fille, me dites-vous. Marquez-moi ce que c' est que sa figure. *douce et jolie*, ma chère ! Voilà de fort doux et de fort jolis termes : mais sont-ils de vous ou de lui ? Si vous la croyez si *simple* , si *naturelle* dans ses manières, et dans ses *petits fredons rustiques* , (car, en vérité, ma chère, vous vous affectionnez à votre peinture) comment une fille, telle que vous la représentez, a-t-elle pu engager un homme perdu de débauche, comme je ne vois que trop à présent qu' il faut le regarder, accoutumé à toutes les intrigues des femmes de la ville ; l' engager, dis-je, si fortement, et sans doute pour long-tems, puisqu' après avoir perdu son innocence, elle saura suppléer par l' art à ce qui lui manque du côté de l' éducation ? Belles espérances de réformation de la part d' un misérable libertin ! Pour tout au monde,

p265

ma chère, je ne voudrois pas qu' il me crût informée. Soyez sûre que je n' ai pas besoin de prendre des résolutions. Je n' ai pas ouvert sa lettre, et je me garderai bien de l' ouvrir. Un imposteur ! Un hypocrite ! Avec son rhume et ses ressentimens de fièvre, qu' il a gagnés peut-être dans quelque débauche nocturne, et qui n' ont fait qu' augmenter dans la grotte du taillis. être déjà sur ce pied ! ... j' entends dans son

estime, ma chère. En vérité, je ne lui dois plus qu' un parfait mépris. Je me haïs moi-même, de m' être trop étendue sur sa bassesse, et sur sa *douce et jolie* créature. Comptez, ma chère, qu' il n' y a rien de *doux* , rien de *joli* et d' aimable, sans modestie et sans vertu. Cet autre infame, Joseph Léman, avait fait entendre à Betty, qui n' a pas manqué de me le dire aussitôt, que Lovelace se faisoit connoître pour un méchant homme, dans un lieu où depuis quelque tems on l' avoit vu déguisé. Mais il vouloit être mieux éclairci, avoit-il ajouté, avant que de lui en apprendre davantage. Elle lui avoit promis le secret, dans l' espérance de le faire expliquer : c' est là-dessus que je vous ai priée de prendre vous-même quelques informations. Je vois à présent

p266

que les accusations de ses ennemis n' étoient que trop bien fondées. Si son but est la ruine d' une pauvre innocente, et s' il ne l' a connue qu' à l' occasion des visites qu' il a rendues au château d' Harlove, je me croirai doublement intéressée à ce qui la regarde, et j' aurai sujet aussi d' être doublement irritée contre lui. Il me semble que je le hais plus que Solmes même. Mais je ne vous dirai plus un mot de lui, lorsque vous m' aurez informée, le plus promptement qu' il vous sera possible, de tout ce que vous aurez découvert... parce que jusqu' alors je n' ouvrirai pas sa lettre ; et si vos explications sont telles que je me l' imagine, et que j' en suis presque sûre, je la remettrai toute fermée dans le lieu où je l' ai prise, et jamais je n' aurai rien à démêler avec lui. Adieu, ma très-chère amie.
Clarisse Harlove.

LETTRE 69

p267

Miss Howe, à Miss Clarisse Harlove.
vendredi à midi, 31 mars.
La justice m' oblige de ne pas tarder un moment,

après ma dernière lettre, et de faire porter, si je le pouvois, celle-ci sur les aïles du vent. Je crois de bonne foi que votre homme est innocent. Il me semble que, pour cette fois du moins, il doit être justifié ; et je regrette beaucoup d' avoir été trop prompte à vous communiquer mes informations par lambeaux. J' ai vu la jeune fille. Elle est réellement très-jolie, très-agréable ; et ce que vous regarderez comme un mérite plus précieux, c' est une jeune créature si innocente, qu' il faudroit être d' une méchanceté infernale pour avoir conspiré sa ruine. Son père est un homme simple et honnête, qui est fort satisfait de sa fille et de leur nouvelle connoissance. à présent que j' ai pénétré le fond de cette aventure, je ne sais si je ne dois pas craindre pour votre coeur, lorsque je vous aurai dit

p268

qu' il peut sortir quelque chose de noble de ce Lovelace.
La jeune fille doit être mariée la semaine prochaine ; et c' est à lui qu' elle en aura l' obligation. Il *est résolu*, suivant le discours du père, de faire *un heureux couple*, *et il souhaiteroit*, dit-il, *d' en faire plus d' un*. Voilà pour vous, ma chère. Comme il a pris aussi en affection le jeune homme qu' elle aime, il a fait pour elle un présent de cent guinées, qui sont entre les mains de la grand-mère, et qui répondent à la petite fortune du mari ; tandis que son compagnon, excité par l' exemple, en a donné aussi vingt-cinq pour équiper en habits la petite villageoise. Le pauvre homme raconte qu' à leur arrivée, ils affectoient de paroître au-dessous de ce qu' ils sont : mais à présent, m' a-t-il dit en confidence, il sait que l' un est le colonel *Barrow*, et l' autre le capitaine *Sloane*. Il avoue que, pendant les premiers jours, le colonel s' apprivoisoit assez avec sa fille ; mais que la grand-mère l' ayant supplié d' épargner une pauvre jeune innocente, il jura de ne lui donner que de bons conseils, et qu' il a tenu parole en honnête homme. La folle petite créature a reconnu que le ministre même ne lui auroit pas donné de meilleures instructions, d' après

p269

le livre de la bible. Je vous avoue qu' elle m' a plu beaucoup, et je lui ai donné sujet de ne pas regarder sa visite comme un tems perdu.

Mais, bon dieu ! Ma chère, qu' allons-nous devenir à présent ? Lovelace, non-seulement réformé, mais changé en prédicateur ! Qu' allons-nous devenir ? Au fond, ma tendre amie, votre générosité est engagée maintenant en sa faveur. Fi de cette générosité. J' ai toujours pensé qu' elle cause autant de mal aux belles ames, que l' amour aux caractères communs. J' appréhende sérieusement que ce qui n' étoit qu' un *goût conditionnel* , ne devienne un *goût sans condition* .

C' est comme à regret que je me suis vue obligée de changer sitôt mes invectives en panégyrique. La plupart de femmes, ou celles du moins qui me ressemblent, aiment à demeurer en suspens sur un jugement téméraire, lors même qu' elles en ont reconnu la fausseté. Tout le monde n' est pas, comme vous, assez généreux pour avouer une méprise. Cette rigueur à se rendre justice demande une certaine grandeur d' ame : de sorte que j' ai poussé plus loin mes informations dans le même lieu, sur la vie, les manières et toute la conduite de votre homme... dans l' espérance d' y trouver

p270

quelque chose à redire. Mais tout paroît uniforme.

Enfin M Lovelace sort de cette recherche avec tant d' avantage, que s' il y avoit la moindre apparence, je soupçonnerois ici quelque complot formé, pour blanchir la tête d' un more. Adieu, ma chère.

Anne Howe.

LETTRE 70

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

samedi, premier avril.

Une censure précipitée nous expose toujours à l' inconstance dans nos jugemens ou dans nos opinions : et ce n' est pas un effet dont on doive se plaindre ; car, si vous-même, ma chère, dans l' exemple présent, vous aviez eu autant

de répugnance que vous le dites à reconnoître une erreur, je crois que je vous en aurois aimée beaucoup moins. Mais vous n' auriez pas prévenu de si bonne foi ma réflexion, si votre caractère n' étoit un des plus ingénus qu' on ait jamais vu dans une femme. Quoique M Lovelace paroisse ici fort bien justifié, ses

p271

autres défauts sont en assez grand nombre pour mériter les plus sévères censures. Si j' étois avec lui dans les termes qu' il désire, je lui donnerois avis que le traître Léman n' est pas autant de ses amis qu' il le pense. Autrement, il n' auroit pas été si empressé de rapporter à son désavantage, sur-tout à Betty Barnes, l' affaire de la jolie villageoise. Il est vrai qu' il en a fait un secret à Betty ; mais il lui a promis de lui en apprendre davantage lorsqu' il seroit mieux informé, et d' en parler aussi à son maître. C' est ce qui empêche cette fille de la publier, malgré l' impatience qu' elle auroit de s' en faire un nouveau mérite auprès de mon frère et de ma soeur. Elle est bien aise aussi d' obliger Joseph, qui lui tient quelques propos d' amour qu' elle ne rejette pas, quoiqu' elle se croie fort au-dessus de lui. Il n' est que trop ordinaire à la plupart des femmes, lorsqu' elles n' ont pas l' occasion de s' engager dans un commerce de galanterie qui leur plaise, de prêter l' oreille du côté où leur inclination les porte le moins. Mais, pour ne rien dire de plus, de deux personnages dont j' ai fort mauvaise opinion, je dois vous avouer que, comme je n' aurois jamais eu que du mépris pour M Lovelace, s' il avoit été capable d' une si basse intrigue, avec les vues qui l' amenant si près du château

p272

d' Harlove, et comme je n' ai pas laissé d' y trouver beaucoup de vraisemblance, l' éclaircissement, comme vous dites, engage ma générosité à proportion de mes craintes, et plus peut-être que je ne le devrois souhaiter. Vous me raillez, ma chère, autant qu' il vous plaira ; mais je vous demande si cet événement ne produiroit pas sur vous le même effet. Et puis le

mérite réel de l' action... je vous proteste, ma véritable amie, que si depuis ce jour il vouloit s' attacher au bien pour le reste de sa vie, je lui pardonnerois volontiers une bonne partie de ses erreurs passées, ne fut-ce qu' en faveur de la preuve que nous avons, qu' il est capable d' une si bonne et si généreuse espèce de sentimens.

Vous vous imaginez bien qu' après avoir reçu votre seconde lettre, je n' ai pas fait scrupule d' ouvrir la sienne ? Et je n' en ferai pas non plus d' y répondre, parce que je n' y trouve aucun sujet de plainte. Il sera d' autant plus content de mes termes, que je crois lui devoir un peu de réparation pour l' injuste idée que j' ai eue de lui, quoiqu' il n' en ait pas la moindre connoissance.

Je me trouve assez heureuse que cette aventure ait été sitôt éclaircie par la diligence de vos soins ; car, si j' avois pu me résoudre auparavant

p273

à lui faire quelque réponse, ce n' auroit été que pour lui confirmer mes derniers adieux, et peut-être pour lui en déclarer le motif, dont j' avois été plus touchée que je ne le devois. Alors quel avantage ne lui aurois-je pas donné sur moi, lorsqu' il en seroit venu à des éclaircissemens si heureux pour lui-même ? Vous verrez quelque jour, dans sa dernière lettre, combien il est humble, avec quelle ouverture il reconnoît, comme vous l' avez prédit, son impatience naturelle et toutes ses fautes. Je dois convenir que, depuis les lumières que vous m' avez procurées, ce langage a tout une autre apparence. Il me semble aussi, ma chère, que, sans avoir jamais vu la petite villageoise, je puis lui accorder d' être plus jolie que je n' aurois pu le croire auparavant ; car la vertu est la perfection de la beauté.

Vous verrez comment il s' excuse, sur ses indispositions, " de n' avoir pu venir prendre ma lettre en personne ; et qu' il s' efforce de se purger là-dessus, comme s' il croyoit que j' en ai dû ressentir quelque peine. " je suis fâchée d' avoir contribué au dérangement de sa santé, et je veux bien m' imaginer que ses inquiétudes, pendant quelque tems, ont dû être assez chagrinantes pour un esprit aussi

impatient que le sien. Mais, dans l' origine, il ne peut en accuser que lui-même.

Vous verrez que dans la supposition que je lui pardonne, il est rempli d' inventions et d' expédiens pour me délivrer de la violence dont je suis menacée.

J' ai toujours dit que le premier degré, après l' innocence, est de reconnoître ses fautes, parce qu' il n' y a point de changement à se promettre de ceux qui s' étudient à les défendre.

Mais vous trouverez dans cette lettre même, de la hauteur jusque dans ses soumissions. à la vérité, je n' y découvre aucun sujet de reproche dans les termes : cependant je ne trouve point, à son humilité, l' air de cette vertu, et je ne reconnois pas qu' elle porte non plus sur ses véritables fondemens.

Il est certain qu' il est fort éloigné du vrai caractère d' un homme poli ; quoiqu' on ne puisse pas dire de lui qu' il soit du caractère opposé. Sa politesse est celle d' un homme qui, par un défaut d' attention sur lui-même, fondé sur une indulgence excessive dans ses premiers ans, et peut-être sur trop de succès dans un âge plus avancé, a contracté une sorte de présomption que l' habitude a changée en arrogance, et qui n' est guère compatible avec une certaine délicatesse.

La distance où vous êtes d' avis qu' il faut toujours tenir ce sexe, est une maxime fort juste.

La familiarité détruit le respect : mais avec qui ? Comptez, ma chère, que ce n' est pas avec un homme prudent, généreux et capable de reconnoissance.

Je conviens qu' en voulant éviter un excès, il est difficile de ne pas tomber dans un autre. Delà vient, peut être, que M Lovelace regarde comme la marque d' une grande ame, de donner plus à son orgueil qu' à sa délicatesse. Mais est-ce un homme profond qui ne sait pas faire des distinctions de cette nature, tandis qu' avec des qualités médiocres elles n' échappent point au commun des hommes ?

Il se plaint amèrement " de ma facilité à m' offenser, et à le congédier pour jamais. Je lui pardonnerai, me dit-il, s' il ose me représenter

que cette conduite est d' une hauteur extrême, et qu' elle est fort éloignée de pouvoir contribuer à diminuer ses craintes sur l' effet des persécutions de mes proches en faveur de M Solmes. "

vous verrez qu' il fait dépendre de moi toutes ses espérances de bonheur pour ce monde et pour l' autre. Ses voeux et ses promesses sont d' une ardeur qu' il me semble que le coeur seul

p276

peut dicter. Quelle autre marque auroit-on jamais pour juger du coeur des hommes ? Vous verrez aussi qu' il est déjà informé de l' entrevue que j' ai promise à M Solmes, et dans quels termes sa douleur s' exprime. Mon dessein est de lui expliquer ce que je pense des viles méthodes qu' il emploie pour être sitôt instruit de ce qui se passe dans notre famille.

Si les coeurs honnêtes ne s' élèvent pas contre les actions qui blessent l' honnêteté, qui prendra soin de les réprimer, du moins par la honte ?

Vous verrez avec quelles instances passionnées il me demande " au moins quelques lignes, avant le jour de mon entrevue avec Solmes, pour le soutenir dans l' espérance que ce n' est pas mon ressentiment qui me dispose à bien traiter un odieux rival. Je dois lui pardonner, dit-il, de revenir tant de fois à cette crainte ; sur-tout si je considère que la même faveur lui a été refusée, et que mes proches ne l' auroient pas désirée avec tant d' ardeur, s' ils ne s' en promettoient pas beaucoup de fruit. "

samedi, premier d' avril.

Ma réponse est partie. Je lui marque naturellement

p277

" que j' étois dans la résolution de n' écrire jamais un mot de plus, à un homme capable de s' emporter contre tout mon sexe et contre moi, parce que j' ai cru à propos de faire usage de mon jugement.

" que si je me suis soumise à cette entrevue avec M Solmes, c' est par un simple mouvement d' obéissance, pour faire connoître à mes amis que je suis disposée à la soumission

dans tout ce qui ne surpasse pas mes forces ; et que je ne suis pas sans espérance de voir abandonner son entreprise à M Solmes, lorsqu' il aura reconnu combien je suis déterminée à le rejeter.

" que mon aversion pour lui est trop sincère, pour me laisser, dans cette occasion, la moindre défiance de moi-même ; mais que M Lovelace ne doit pas néanmoins s' attribuer l' honneur du sacrifice : que si mes amis m' abandonnent seulement à moi-même, j' attache un trop grand prix à ma liberté et à mon indépendance, pour les soumettre à un homme si impétueux, qui m' apprend d' avance à quoi je devois m' attendre, s' il avoit quelque empire sur moi.

" je lui déclare à quel point je désapprouve les moyens qu' il emploie pour se faire informer de ce qui se passe dans le

p278

sein d' une famille. J' ajoute que le prétexte de corrompre les domestiques d' autrui, par voie de représailles pour les espions qu' on a placés près de lui, n' est qu' une misérable excuse, une bassesse justifiée par une autre bassesse : que, de quelque manière qu' il plaise à chacun d' interpréter ses propres actions, il y a des règles indépendantes qui constituent le droit et le tort. Condamner une injustice, et se croire autorisé à la payer d' une autre, qu' est-ce autre chose que répandre une corruption générale ? S' il n' y a pas un point où quelqu' un s' arrête, après s' être fait beaucoup de mal tour à tour, il faut dire adieu nécessairement à toute vertu. Pourquoi ne seroit-ce pas moi, doit penser une belle ame, qui m' arrêterai la première à ce point ?

" je lui laisse à juger si, mesuré par cette règle, il a droit de se mettre au rang des belles ames ; et si, connoissant l' impétuosité de son caractère et le peu d' apparence qu' il parvienne jamais à se réconcilier avec ma famille, je dois flatter ses espérances.

" je lui dis que tous ces défauts et toutes ces taches ne peuvent me faire désirer que pour son seul avantage, de le voir dans des principes plus justes et plus naturels, et que

p279

j' ai un véritable mépris pour un grand nombre de libertés qu' il est en possession de s' accorder : que nos caractères, par conséquent, sont extrêmement opposés ; et qu' à l' égard de ses promesses de réformation, tant d' aveux, qui ne sont suivis d' aucun changement réel, ne sont pour moi qu' un langage spécieux, qu' il lui est bien plus aisé de tenir, que de justifier ou de corriger ses erreurs : que j' ai appris depuis peu (en effet, je l' ai su de Betty, qui le tient de mon frère) qu' il prend quelquefois la folle liberté de déclamer contre le mariage : je lui en fais un reproche fort vif, et je lui demande dans quelle vue il peut s' abandonner à ces indignes railleries, et penser en même tems à m' adresser ses soins.

" si je suis obligée, lui dis-je, de me rendre chez mon oncle Antonin, il n' en doit pas conclure que je serai nécessairement mariée à M Solmes ; parce qu' au contraire j' aurai moins à combattre dans mon propre coeur, pour m' échapper d' une maison où je serai menée malgré moi, que pour abandonner celle de mon père ; et dans les plus fâcheuses suppositions, je trouverai le moyen de tenir mes persécuteurs en suspens jusqu' à l' arrivée de M Morden, qui aura droit, si

p280

je l' exige, de me mettre en possession de l' héritage de mon grand-père " .

Il y a peut-être un peu d' artifice dans cette conclusion. Ma principale vue est de lui faire abandonner ses projets de violence ; car au fond, si je suis enlevée d' ici avec connoissance, ou peut-être sans aucun sentiment, et livrée à l' empire de mon frère et de ma soeur, j' espère peu qu' ils n' emploient pas la force pour m' engager à M Solmes. Sans cette crainte funeste, si je pouvois me promettre de gagner du tems, soit par des prétextes bien ménagés, soit, pour dernière ressource, en prenant quelque chose de nuisible à ma santé, je me garderois bien de penser jamais à quitter la maison de mon oncle. Comment accorder avec mes principes une démarche qui blesseroit après tout l' obéissance que je dois à mon père dans quelque lieu qu' il lui plaise de me placer ?

Mais tandis que vous me donnez la charmante espérance, que pour éviter d' être à l' un des

deux prétendants, je ne serai pas dans la
nécessité de m' abandonner à la famille de
l' autre, je ne crois pas mes affaires absolument
désespérées.
Je ne vois personne de la mienne, et je ne

p281

reçois de la part de personne aucune marque
d' amitié ou d' attention. N' en dois-je pas
conclure qu' ils n' attendent pas eux-mêmes
beaucoup d' effet de cette conférence de mardi, à
laquelle je ne puis penser sans effroi ? La
présence de mon oncle Antonin n' est pas ce que
j' avois de plus favorable à souhaiter : mais je
la préfère à celle de mon frère et de ma soeur.
Mon oncle est fort impétueux dans sa colère. Je
ne puis croire que M Lovelace le soit
beaucoup davantage. Il ne peut avoir du moins
l' air aussi terrible que mon oncle, qui a les
traits plus rudes. Ces favoris de la fortune
maritime, qui n' ont jamais connu d' autre
obstacle que la fureur des flots, et qui
mettent même leur gloire à la braver, font
quelquefois autant de bruit que les vents qu' ils
sont accoutumés à combattre.
Je m' imagine que M Solmes et moi, nous aurons,
l' un devant l' autre, l' air de deux fous ; s' il est
vrai, comme mon oncle Harlove me l' écrit, et
comme Betty me le répète souvent, qu' il craigne
autant ma vue que je redoute la sienne.
Adieu, mon heureuse amie ! Heureuse, trois fois
heureuse, de ne voir aucune condition dure
attachée à votre devoir, et de n' avoir qu' à
suivre un choix que votre mère a fait

p282

pour vous, et contre lequel vous n' avez point,
et vous ne sauriez avoir de juste objection ; à
moins que ce n' en soit une, que ce choix ne
vienne pas de vous. La corruption de la nature
nous révolte contre tout ce qui a l' air
d' autorité : mais il faut convenir que le feu
de la jeunesse est moins propre que la
maturité de l' âge et l' expérience à faire un
bon choix pour nous-mêmes. En un mot, tout ce
qui manque à votre bonheur, c' est de le
connoître, ou de ne pas l' empoisonner par des

réflexions sur un tems où vous avez eu le pouvoir de choisir : quoiqu' il y ait beaucoup d' apparence qu' en vous consultant bien vous-même, vous n' en eussiez pas fait d' autre usage.

Cl Harlove.

LETTRE 71

Miss Howe, à Miss Clarisse Harlove.

dimanche, 2 avril.

J' aurois dû, pour votre tranquillité, vous avertir hier que j' ai reçu votre paquet. Robert m' a dit que votre traître de Léman l' avoit apperçu dans l' allée verte, et qu' après lui

p283

avoir demandé ce qui l' amenoit dans ce lieu, il avoit ajouté, sans lui laisser le tems de répondre : hâtez-vous, *M Robert*, et ne perdez pas un moment à vous retirer. Vous ne devez pas douter que vous n' ayez l' obligation de la liberté qu' on vous laisse dans vos promenades, à la confiance que votre frère a pour ce personnage et pour Betty. Mais vous êtes la seule au monde qui, dans des circonstances de cette nature, n' ait pas quelque domestique intelligent, sur la fidélité duquel elle puisse se reposer. Un poëte, ma chère, n' introduiroit pas une angélique sans lui donner une confidente, relevée par quelque joli nom, ou du moins une vieille nourrice. J' ai lu à ma mère plusieurs endroits de vos lettres ; mais rien n' a fait tant d' impression sur elle que le dernier article de celle d' hier. Elle en est charmée ; elle m' a dit qu' il lui étoit impossible de vous refuser son coeur. J' allois profiter de cet heureux moment pour lui faire ma proposition, et la presser avec toute l' ardeur dont je suis capable, lorsque l' agréable Hickman est entré, en faisant ses révérences, et tirant tour-à-tour son jabot et ses manchettes. Je lui aurois joué volontiers le cruel tour de les chiffonner ; mais, saisissant une autre idée pour lui marquer mon chagrin, n' y

p284

a-t-il donc ici personne, ai-je dit ? Et depuis quand entre-t-on sans se faire annoncer ? Il m' a demandé pardon. Il est demeuré dans le dernier embarras, incertain s' il doit tenir bon ou se retirer. Ma mère, avec sa pitié ordinaire, a remarqué qu' après tout nous n' avons rien de secret, et l' a prié de s' asseoir. Vous connoissez sa respectueuse hésitation, lorsqu' il est une fois décontenancé. Avec... votre... permission, mademoiselle, en s' adressant à moi. Hé oui, oui, monsieur, asseyez-vous, si vous êtes fatigué ; mais que ce soit, s' il vous plaît, près de ma mère : j' aime que mon panier ait toute sa rondeur, et je ne sais à quoi cet incommode ajustement est bon, si ce n' est à nettoyer les souliers sales, et à tenir dans l' éloignement les gens incivils. étrange fille ! S' est écriée ma mère, d' un air assez mécontent : et prenant un ton plus doux pour lui, oui, M Hickman, asseyez-vous près de moi ; je n' ai point de ces folles parures qui empêchent les honnêtes gens de s' approcher. J' ai pris un visage sérieux, et j' étois bien aise au fond du coeur que ce discours de ma mère ne s' adressât point à votre oncle Antonin. Avec sa liberté de veuve, elle n' auroit pas manqué, j' en suis sûre, de ramener fort prudemment

p285

le premier sujet de notre entretien, et de vouloir montrer même à son favori l' article de votre lettre qui est si fort en sa faveur. Elle avoit déjà commencé à lui dire qu' il avoit beaucoup d' obligation à Miss Clarisse, et qu' elle pouvoit l' en assurer. Mais j' ai demandé aussi-tôt à M Hickman, s' il n' avoit rien appris de nouveau par ses dernières lettres de Londres. C' est une question par laquelle je suis accoutumée à lui faire entendre que je souhaite de changer de sujet. Je ne la lui fais jamais que dans cette vue ; et pourvu qu' il se taise alors, je ne suis pas fâchée qu' il ne me réponde pas.

Je n' étois pas d' avis de faire devant lui l' ouverture de ma proposition, sans savoir un peu mieux comment elle sera reçue de ma mère ; parce que, si je ne la trouve pas bien disposée, je le garde lui-même comme une ressource que je veux employer dans cette occasion. D' un autre

côté, je ne me soucie pas beaucoup de lui avoir obligation, si je puis l' éviter. Un homme, qui a des vues telles que les siennes, fait l' important, et prend un air si affairé lorsqu' une femme consent à l' employer, qu' il fait perdre patience. Mais si je ne trouve pas aujourd' hui l' occasion de m' expliquer, je la ferai naître demain.

p286

Pourquoi voudriez-vous que j' ouvre le paquet dans votre absence ? Votre conduite n' a pas besoin d' être justifiée à mes yeux ; et par les extraits que vous m' avez fait plusieurs fois des lettres de Lovelace et des vôtres, vous m' avez fort bien informée où vous en êtes avec lui ? J' allois vous exercer un peu par quelques mauvaises plaisanteries de mon goût : mais puisque vous souhaitez qu' on vous croie supérieure à tout notre sexe dans l' art de vous maîtriser vous-même, et que vous méritez en effet qu' on ait cette opinion de vous, je veux vous épargner. Convenez néanmoins que vous avez été quelquefois prête à m' ouvrir votre coeur, et que si vous êtes arrêtée, c' est par un peu de mauvaise honte, qui vous reste à combattre. Vous achèverez de la vaincre ; et vous me ferez la grâce alors de vous expliquer sans aucun déguisement.

Je ne puis me pardonner l' excès de votre libéralité pour un homme déjà trop heureux de vous avoir servie. Une année de ses gages ! Y pensez-vous ? Je crains que vous ne causiez sa ruine. Son argent lui fera trouver l' occasion de se marier dans le voisinage ; et peut être avant trois mois aura-t-il raison d' attribuer son malheur à vos bienfaits. Il faut *vous laisser* , dites-vous, *la liberté de vous satisfaire sur ces*

p287

bagatelles . Oui, je sais fort bien que là-dessus on perd sa peine à vous contredire. Vous avez toujours attaché trop de prix aux moindres services qu' on vous rend, et trop peu à ce que vous faites de plus important pour autrui. Il est vrai qu' on est payé de tout, par la

satisfaction qu' on y prend. Mais, pourquoi voudriez-vous que la noblesse de votre ame devînt un sujet de reproche pour tout le genre humain ; pour votre famille du moins, et pour la mienne aussi ? Si c' est une excellente règle, comme je vous l' ai entendu dire, de *prêter l' oreille aux paroles, mais de ne former nos jugemens que sur les actions* , que faut-il penser d' une jeune personne qui s' étudie, dans ses paroles, à chercher des palliatifs et des excuses pour la bassesse de ceux même qu' elle condamne par ses actions ? Vous devriez rougir, ma chere, au milieu d' une nombreuse famille, d' y paroître si singulière. Lorsque vous aurez rencontré quelqu' un dont l' ame ressemble à la vôtre, déployez hardiment toutes vos grandes qualités : mais jusqu' alors il me semble que, par pitié pour autrui, vous devez accoutumer votre esprit et votre coeur à souffrir un peu de contradiction. Je ne m' étois proposé de vous écrire que deux lignes, dans le seul dessein de vous rendre

p288

tranquille sur le sort de votre paquet ; et mon papier néanmoins se trouve rempli. Quel moyen de retenir ma plume sur un sujet aussi cher et aussi fertile que vos louanges ? Pour vous punir de cette *bagatelle* que je vous reproche, et dont je suis très-sérieusement irritée, je regrette que l' espace manque au désir que j' aurois de relever tant de belles actions qui forment comme le tissu de votre vie, et dont celle-ci n' est qu' un exemple ordinaire. L' idée me plaît. C' est une voie, dont je veux faire l' essai quelque jour, d' intéresser votre modestie à modérer l' excès de vos autres vertus.

LETTRE 72

p288

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.
dimanche au soir, 2 avril.

Quel détail j' ai à vous faire, ma chère amie, et que je vais vous causer d' admiration par le

changement qui est arrivé dans la conduite de mes amis ! Je n' aurois jamais cru qu' il y eût tant d' art parmi nous que j' en découvre. Ce récit ne demande pas d' autre ordre que celui des événemens.

p289

Toute la famille a été ce matin à l' église. Ils en ont ramené le docteur Lewin, après l' avoir fait inviter à venir dîner au château... peu de momens après son arrivée, le docteur m' a fait demander la permission de me voir dans mon appartement. Vous croyez sans peine qu' elle n' a point été refusée.

Il est monté. Sa visite a duré près d' une heure : mais ce qui n' a pu manquer de me surprendre, il a pris soin d' éviter tout ce qui pouvoit le conduire au sujet dont j' avois supposé qu' il étoit venu m' entretenir. Enfin, je lui ai demandé si l' on ne trouvoit pas étrange que je ne parusse plus à l' église. Il m' a fait là-dessus un compliment fort civil ; mais il avoit toujours eu pour règle, m' a-t-il dit, de ne pas entrer dans les affaires de famille, s' il n' y étoit appelé.

Rien n' étant plus contraire à mon attente, je me suis imaginé que, dans l' opinion qu' on a de sa justice, on n' avoit osé porter ma cause à son tribunal ; et je n' ai rien ajouté qui pût nous rappeler au même sujet. Lorsqu' on est venu l' avertir que le dîner étoit servi, il n' a pas marqué, par le moindre étonnement, qu' il fît attention que je ne descendois pas avec lui. C' est la première fois, depuis mon emprisonnement, que j' ai regretté de ne pas dîner en

p290

bas. En le conduisant jusqu' à l' escalier, une larme s' est ouvert un passage malgré moi. Il s' en est apperçu ; et son bon naturel le trahissant jusqu' à mouiller aussi ses yeux, il s' est hâté de descendre sans prononcer un seul mot ; dans la crainte, sans doute, de me faire connoître son attendrissement par l' altération de sa voix. J' ai prêté l' oreille assez soigneusement pour lui entendre louer

non-seulement les bonnes qualités qu' il m' attribue, mais sur-tout la part que j' avois eue à notre conversation ; et j' ai supposé qu' ayant été prié de ne pas m' entretenir du sujet de mes peines, il vouloit faire voir qu' il avoit évité de toucher cet intéressant article.

Je suis demeurée si mécontente, et tout à la fois si surprise de cette nouvelle méthode, que je ne me suis jamais trouvée dans le même embarras. Mais d' autres scènes étoient prêtes à l' augmenter. Ce jour devoit être pour moi un jour d' événement mystérieux, et lié néanmoins avec l' avenir ; car je ne puis douter que sous ces voiles, on ne cache des vues fort importantes. Dans l' après-midi, tout le monde, à l' exception de mon frère et de ma soeur, est allé à l' église avec le docteur, qui a laissé des complimens pour moi. Je suis descendue au jardin.

p291

Mon frère et ma soeur, qui s' y promenoient aussi, m' ont observée assez long-tems, en affectant de se tenir sous mes yeux ; dans la vue, si je ne me trompe, de me rendre témoin de leur gaieté et de leur bonne intelligence. Enfin, ils sont entrés dans l' allée d' où j' étois prête à sortir, les mains l' un dans celle de l' autre, comme deux tendres amans. Votre serviteur, miss ; votre servante, monsieur. C' est tout ce qui s' est passé entre mon frère et moi. Ne trouvez-vous pas l' air un peu froid, Clary ? M' a demandé ma soeur, d' un ton assez doux, et s' arrêtant devant moi. Je me suis arrêtée aussi, et je lui ai rendu une profonde révérence pour la sienne, qui n' en étoit qu' une demie. Je ne m' en apperçois pas, ma soeur, lui ai-je répondu. Elle s' est remise à marcher. Je lui ai fait une autre révérence, et j' ai continué ma promenade vers ma volière. Mais, prenant tous deux un chemin plus court, ils y sont arrivés avant moi. Vous devriez, Clary, m' a dit mon frère, me faire présent de quelques-uns de vos oiseaux, pour ma basse-cour d' écosse. Ils sont à votre service, mon frère. Je vais choisir pour vous, a dit ma soeur ; et tandis que je leur jetois à manger, ils en ont pris une demi douzaine. J' ignore quel étoit leur dessein, et s' ils en ont eu d' autre que de

p292

montrer devant moi beaucoup de bonne humeur et d'affection mutuelle.

Après le service divin, mes oncles ont pensé aussi à me donner quelque signe d'attention. Ils m'ont fait avertir, par Betty, qu'ils voulaient prendre le thé avec moi dans mon propre appartement. C'est à présent, me suis-je dit à moi-même, que les préliminaires vont commencer pour mardi. Cependant ils ont changé l'ordre du thé, et mon oncle Jules est le seul qui soit monté chez moi.

L'air dont il est entré tenait également de la froideur et de l'affection. Je me suis avancée avec empressement, et je lui ai demandé sa faveur.

Point de crainte, m'a-t-il dit, point d'inquiétude, ma nièce ; soyez sûre désormais de la faveur de tout le monde : nous touchons à l'heureuse fin, chère Clary. J'étais impatient de vous voir. Je ne pouvais me refuser plus long-tems cette satisfaction : et m'embrassant, il m'a nommée sa charmante nièce.

Cependant il a constamment évité de toucher au point intéressant. Tout va prendre une face nouvelle. Tout va s'arranger heureusement. Les plaintes vont finir. Vous êtes aimée de tout le monde : j'ai voulu d'avance vous faire ma cour, c'est son expression obligeante, vous voir, vous dire mille choses tendres. Le

p293

passé doit être oublié comme s'il n'était jamais arrivé.

J'ai hasardé quelques mots sur le déshonneur que je reçois de ma prison. Il m'a interrompue : du déshonneur, ma chère ? Ah ! Ce ne sera jamais votre partage ; votre réputation est trop bien établie. Je mourois d'envie de vous voir, a-t-il répété ; je n'ai vu personne de la moitié si aimable, depuis cette longue séparation.

Il a recommencé à baiser mes joues, que je sentois brûlantes de chagrin et d'impatience. Je ne pouvais soutenir d'être jouée si cruellement. De quelle reconnoissance étois-je capable pour une visite qui ne me sembloit qu'une ruse trop humble, dans la vue de m'engager adroitement pour mardi, ou de me faire paroître inexcusable aux yeux de tout le monde ? ô frère artificieux ! Je reconnois tes inventions.

Là-dessus, ma colère me faisoit rappeler son triomphe et celui de ma soeur, lorsqu'ils avoient

affecté de me suivre, de se marquer tant d' amitié, et qu' en me nommant Clary et leur soeur, avec une condescendance forcée, j' avois cru voir dans leurs yeux plus d' aversion que de tendresse. Croyez-vous qu' avec ces réflexions, j' aie pu regarder la visite de mon oncle comme une grande faveur ? J' en ai jugé comme je le

p294

devois ; et le voyant attentif à prévenir toutes sortes d' explications, j' ai affecté de suivre son exemple, et de ne lui parler que de choses indifférentes. Il a continué sur le même ton ; observant tout ce qui étoit autour de moi, tantôt un de mes petits ouvrages, tantôt un autre, comme s' il les eût vus pour la première fois ; baisant, par intervalles, la main qui les avoit peints ou brodés ; moins pour les admirer, que pour écarter par cette diversion ce qu' il avoit de plus présent dans l' esprit, et moi dans le coeur. En sortant, il a paru comme frappé d' une réflexion qui lui survenoit. Comment puis-je vous laisser ici, ma chère, vous dont la présence répand la joie dans cette maison ? Il est vrai qu' on ne vous attend point en bas ; mais je suis tenté de surprendre votre père et votre maman... si je croyois du moins qu' il n' arrivât rien de désagréable ! Ma nièce, ma chère Clary, qu' en dites-vous ? (auriez-vous cru, chère Miss Howe, que mon oncle fût capable de cette dissimulation ?) voulez-vous descendre avec moi ? Voulez-vous voir votre père ? Aurez-vous le courage de soutenir son premier mécontentement, à la vue d' une chère fille, d' une chère nièce, qui a causé tant d' embarras à tout le monde ? Pouvez-vous promettre que l' avenir ? ...

p295

il s' est aperçu que ma patience commençoit à se lasser. Au fond, ma chère, a-t-il repris, si vous ne vous sentez pas encore une parfaite résignation, je ne voudrois pas vous engager dans une démarche... mon coeur, partagé entre le respect et le ressentiment, étoit si plein, que j' avois peine à respirer. Vous savez, ma chère amie, que

aveugle sur vos *mérites* , pour renoncer aisément à l' approbation et au soutien dont il est honoré par votre digne famille, pendant qu' on lui donnera l' espérance que, par sa persévérance et son zèle, il pourra

p321

quelque jour obtenir l' *avantage de votre faveur* ... "

je ne comprends que trop, monsieur, que c' est sur cette approbation et ce soutien que vous fondez votre espérance. Il seroit impossible autrement qu' avec un peu d' égard pour votre propre bonheur, vous fussiez capable de résister aux déclarations que votre intérêt, comme le mien, m' a forcée de vous faire de bouche et par écrit.

" il avoit vu, m' a-t-il dit, plusieurs exemples de jeunes demoiselles qui, après avoir marqué beaucoup d' aversion, s' étoient laissé engager, les unes par des motifs de compassion, d' autres par la persuasion de leurs amis, à changer de sentiments, et qui, dans la suite, n' en avoient pas été moins heureuses. Il espéroit que je daignerois lui faire la même grace " .

Quoiqu' il ne soit pas question, monsieur, de compliment dans une occasion de cette importance, je regrette de me voir dans la nécessité de vous parler avec une franchise qui peut vous déplaire. Apprenez donc que ma répugnance est invincible pour vos soins. Je l' ai déclarée avec une fermeté qui est peut-être sans exemple. Mais je crois qu' il est sans exemple aussi, que, dans la situation où je

p322

suis née, une jeune personne ait jamais été traitée comme je le suis à votre occasion.

" on espère, mademoiselle, que votre consentement pourra s' obtenir avec le tems. Voilà l' espérance. Si l' on se trompe, je serai le plus misérable de tous les hommes " .

Vous me permettrez, monsieur, de vous dire que, si quelqu' un doit être misérable, il est plus juste que vous le soyez seul, que de vouloir que je le sois avec vous.

" on peut vous avoir fait, mademoiselle, des rapports à mon désavantage : chacun a ses

ennemis. Ayez la bonté de me faire connoître ce qu' on vous a dit de moi : j' avouerai mes fautes, et je m' en corrigerai ; ou je saurai vous convaincre qu' on m' a noirci injustement. J' ai su aussi, que vous vous étiez offensée de quelques mots qui me sont échappés, sans y penser peut-être ; mais je suis sûr de n' avoir rien dit qui ne marque le cas que je fais de vous, et la résolution où je suis de persister aussi long-tems que j' aurai de l' espérance " .

Vous ne vous trompez pas, monsieur ; j' ai appris quantité de choses qui ne sont point à votre avantage, et je n' ai pas entendu avec plaisir les mots qui vous sont échappés : mais, comme vous ne m' êtes et ne me serez jamais

p323

rien, je n' ai pris aucun intérêt aux choses, et les mots m' ont peu touchée.

" je suis fâché, mademoiselle, que vous me teniez ce langage. Il est certain que vous ne m' avertirez d' aucune faute dont je n' aie la volonté de me corriger " .

Eh bien ! Monsieur, corrigez-vous donc de celle-ci : ne souhaitez pas qu' on emploie la violence pour forcer une jeune personne sur le point le plus important de sa vie, par des motifs qu' elle méprise, et en faveur d' un homme qu' elle ne peut estimer ; tandis que, par ses propres droits, elle est assez bien partagée pour se croire supérieure à toutes les offres ; et que, par son caractère, elle est contente de son partage.

" je ne vois pas, mademoiselle, que vous en fussiez plus heureuse, quand je renoncerois à mes espérances ; car... "

je l' ai interrompu : c' est un soin, monsieur, qui ne vous regarde pas. Faites cesser seulement vos persécutions ; et si, pour me punir, on juge à propos de susciter quelqu' autre homme, le blâme ne tombera pas sur vous.

Vous aurez droit à ma reconnaissance, et je vous en promets une très-sincère.

Il est demeuré en silence, d' un air extrêmement embarrassé ; et j' allois continuer avec

p324

plus de force encore, lorsque mon oncle Antonin est entré. " assise ! Ma nièce ; et M Solmes debout ! Assise en reine, qui donne majestueusement ses audiences ! Pourquoi cette humble posture, cher M Solmes ; pourquoi cette distance ? J' espère qu' avant la fin du jour je vous verrai ensemble un peu plus familiers " .

Je me suis levée aussi-tôt que je l' ai aperçu ; et baissant la tête, un genou à demi-plié ; recevez, monsieur, les respects d' une nièce qui s' afflige d' avoir été privée si long-tems de l' honneur de vous voir : souffrez qu' elle implore votre faveur et votre compassion.

" vous aurez la faveur de tout le monde, ma nièce, lorsque vous penserez sérieusement à la mériter " .

Si j' ai pu la mériter jamais, c' est à présent qu' elle doit m' être accordée. J' ai été traitée avec une extrême rigueur. J' ai fait des offres qu' on ne devoit pas refuser, des offres qu' on n' auroit jamais demandées de moi. Quel crime ai-je donc commis, pour me voir honteusement bannie et renfermée ? Pourquoi faut-il qu' on m' ôte jusqu' à la liberté de me déterminer sur un point qui intéresse également mon bonheur présent et mon bonheur futur.

p325

" Miss Clary, m' a répondu mon oncle, vous n' avez fait que votre volonté jusqu' à présent : c' est ce qui oblige vos parens d' exercer, à leur tour, l' autorité que Dieu leur a donnée sur vous " .

Ma volonté ! Monsieur... permettez-moi de vous demander si ma volonté jusqu' à présent n' a pas été celle de mon père, la vôtre, et celle de mon oncle Harlove ? N' ai-je pas mis toute ma gloire à vous obéir ? Je n' ai jamais demandé une faveur, sans avoir bien considéré s' il convenoit de me l' accorder. Et pour marquer à présent mon obéissance, n' ai-je pas offert de me réduire au célibat ? N' ai-je pas offert de renoncer aux bienfaits de mon grand-père ? Pourquoi donc, mon cher oncle ? ...

" on ne souhaite pas que vous renonciez à la donation de votre grand-père. On ne demande point que vous preniez le parti du célibat. Vous connoissez nos motifs, et nous devinons les

vôtres. Je ne fais pas difficulté de vous dire qu'avec toute l'affection que nous avons pour vous, nous vous conduirions plutôt au tombeau que de voir vos intentions remplies ".
Je m'engagerai à ne me marier jamais sans le consentement de mon père, sans le vôtre,

p326

monsieur, et sans celui de toute la famille. Vous ai-je jamais donné sujet de vous défier de ma parole ? Je suis prête à me lier ici par le plus redoutable serment...
" par le serment conjugal, voulez-vous dire, et bientôt avec M Solmes ? Voilà le lien que je vous promets, ma nièce Clary ; et plus vous y ferez d'opposition, plus je vous assure que vous vous en trouverez mal ".
Ce langage, et devant M Solmes, qui en a paru plus hardi, m'a vivement irritée. Hé bien ! Monsieur, ai-je répondu, c'est alors que vous pourrez me conduire au tombeau. Je souffrirai la mort la plus cruelle, j'entrerai de bon cœur dans le caveau de mes ancêtres, et je le laisserai fermer sur moi, plutôt que de consentir à me rendre misérable pour le reste de mes jours. Et vous, monsieur, me tournant vers M Solmes, faites attention à ce que je dis : il n'y a point de mort qui puisse m'effrayer plus que d'être à vous, c'est-à-dire, éternellement malheureuse.
La fureur étinceloit dans les yeux de mon oncle. Il a pris M Solmes par la main, et le tirant vers une fenêtre : " que cet orage ne vous surprenne point, cher Solmes ; n'en ayez pas la moindre inquiétude. Nous savons

p327

de quoi les femmes sont capables. " et relevant son exhortation par un affreux jurement : " le vent, a-t-il continué, n'est pas plus impétueux ni plus variable. Si vous ne croyez pas votre tems mal employé auprès de cette ingrate, j'engage ma parole que nous lui ferons *baisser les voiles* : je vous le promets ; " et pour confirmer sa promesse, il a juré encore une fois. Ensuite venant à moi, qui m'étois approchée de l'autre fenêtre, pour me remettre un peu de

mon désordre, la violence de son mouvement m' a fait croire qu' il m' alloit battre. Il avoit le poing fermé, le visage en feu, les dents serrées : " oui, oui, ma nièce, vous serez la femme de M Solmes : nous saurons bien vous y faire consentir, et nous ne vous donnons pas plus d' une semaine " . Il a juré pour la troisième fois. C' est l' habitude, comme vous savez, de la plupart de ceux qui ont commandé sur mer. Je suis au désespoir, monsieur, lui ai-je dit, de vous voir dans une si furieuse colère. J' en connois la source : ce sont les instigations de mon frère, qui ne donneroit pas néanmoins l' exemple d' obéissance qu' on exige de moi. Il vaut mieux que je me retire. Je crains de vous irriter encore plus ; car, malgré tout le plaisir

p328

que je prendrois à vous obéir, si je le pouvois, ma résolution est si déterminée, que je ne puis pas même souhaiter de la vaincre. Pouvois-je mettre moins de force dans mes déclarations devant M Solmes ? J' étois déjà près de la porte, tandis que, se regardant tous deux, comme pour se consulter des yeux, ils paroisoient incertains s' ils devoient m' arrêter ou me laisser sortir. Qui aurois-je rencontré dans mon chemin, que mon tyran de frère, qui avoit prêté l' oreille à tout ce qui s' étoit passé ? Jugez de ma surprise, lorsque, me repoussant dans la chambre, et fermant la porte, après y être entré avec moi, il m' a saisi la main avec violence : " vous retournerez, jolie miss, vous retournerez, s' il vous plaît. Il n' est pas question d' être *enterrée dans un caveau* ; les *instigations* de votre frère n' empêcheront pas qu' il ne vous rende service. Ange tombé ! (en jettant les yeux de travers sur mon visage abattu). Tant de douceur dans cette physionomie, et tant d' obstination sous cette belle chevelure ! (en me frappant de la main sur le cou). Véritable femme, dans un âge si peu avancé ! Mais faites-y bien attention, (en baissant la voix, comme s' il eût voulu garder des bienséances

p329

devant M Solmes) vous n' aurez jamais votre libetin " : et, reprenant son premier ton, " cet honnête homme aura la bonté d' empêcher votre ruine ; vous bénirez quelque jour, ou vous aurez raison de bénir, sa *condescendance* " . Voilà le terme qu' un brutal de frère n' a pas rougi d' employer.

Il m' avoit menée jusqu' à M Solmes. Il a pris sa main, comme il tenoit la mienne.

" tenez, monsieur, lui a-t-il dit ; voici la main d' une rebelle. Je vous la donne. Elle confirmera ce don avant la fin de la semaine, ou je lui déclare qu' elle n' aura plus de père, de mère, ni d' oncles, dont elle puisse se vanter " .

J' ai retiré le bras avec indignation.

Comment donc, miss ? M' a dit mon impérieux frère. Comment donc, monsieur ? Quel droit avez-vous de disposer de ma main ? Si vous gouvernez ici tout le monde, votre empire ne s' étendra pas sur moi, dans un point, sur-tout, qui me touche uniquement, et dont vous n' aurez jamais la disposition.

J' aurois voulu pouvoir dégager ma main d' entre les siennes ; mais il me la tenoit trop serrée.

Laissez-moi, monsieur ; vous me blessez cruellement. Votre dessein est-il d' ensanglanter

p330

la scène ? Je vous le répète, quel droit avez-vous de me traiter avec cette barbarie ? Il m' a secoué le bras, en jetant ma main comme en cercle, avec une violence qui m' a fait sentir de la douleur jusqu' à l' épaule. Je me suis mise à pleurer, et j' ai porté l' autre main à la partie affligée. M Solmes et mon oncle l' ont blâmé de cet emportement. Il a répondu qu' il ne pouvoit résister à son impatience, et qu' il se souvenoit de ce qu' il m' avoit entendu dire de lui avant qu' il fût entré : qu' il n' avoit fait d' ailleurs que me rendre une main que je ne méritois pas qu' il eût touchée ; et que cette affectation de douleur étoit un de mes artifices.

M Solmes lui a dit qu' il renonceroit plutôt à toutes ses espérances, que de me voir traitée avec cette rigueur. Il s' est offert à plaider en ma faveur, en me faisant une révérence, comme pour demander mon approbation. Je lui ai rendu grâces de l' intention qu' il avoit de me sauver de la violence de mon frère ; mais j' ai ajouté que je ne souhaitois pas d' avoir cette obligation à un homme dont la cruelle

persévérance étoit l' occasion, ou du moins le prétexte, de toutes mes disgrâces. Que vous êtes généreux, M Solmes ! A repris mon frère, de prendre parti pour cet

p331

esprit indomptable. Mais je vous demande en grâce de persister. Je vous le demande, pour l' intérêt de notre famille, et pour le sien, si vous l' aimez. Empêchons-là, s' il se peut, de courir à sa ruine. Regardez-là ; pensez à ses admirables qualités. Tout le monde les reconnoît, et nous en avons fait notre gloire jusqu' à présent. Elle est digne de tous nos efforts pour la sauver. Deux ou trois attaques de plus, et je la garantis à vous. Comptez qu' elle récompensera parfaitement votre patience. Ne parlez donc pas d' abandonner vos vues, pour quelques apparences d' une folle douleur. Elle a pris un ton, que son embarras est de quitter avec les petites grâces de son sexe. Vous n' avez à combattre que son orgueil et son obstination. Je vous réponds que dans quinze jours, vous serez aussi heureux qu' *un mari peut l' être* . Vous n' ignorez pas, ma chère, que c' est un des talens de mon frère, d' exercer ses railleries sur notre sexe et sur l' état du mariage. Il ne donneroit pas dans cette affectation, s' il n' étoit persuadé qu' elle fait honneur à son esprit ; comme M Vyerley, et quelques autres personnes de votre connoissance et de la mienne, croient s' en faire beaucoup, en cherchant à jeter du ridicule sur les choses saintes : tous

p332

égaremens qui partent du même principe. Ils veulent qu' on leur croie trop d' esprit pour être honnêtes gens.

M Solmes, d' un air satisfait, a répondu présomptueusement " qu' il étoit disposé à tout souffrir pour obliger ma famille et pour me sauver ; ne doutant point, a-t-il ajouté, que, s' il étoit assez heureux pour réussir, il ne fût amplement récompensé. "

je n' ai pu soutenir un traité si offensant : monsieur, lui ai-je dit, si vous avez quelque égard pour votre propre bonheur, (il n' est

pas question du mien, vous n'êtes pas assez généreux pour le faire entrer dans votre système), je vous conseille de ne pas pousser plus loin vos prétentions. Il est juste de vous apprendre qu'avant le traitement que j'ai essayé à votre occasion, je n'ai trouvé dans mon cœur que de l'éloignement pour vous ; et pouvez-vous me croire les sentimens si bas, que la violence ait été capable de les changer ? Et vous, monsieur, (me tournant vers mon frère) si vous croyez que la douceur soit toujours une marque de mollesse, et qu'il n'y ait point de grandeur d'ame sans arrogance ; reconnoissez que vous vous êtes une fois trompé. Vous éprouverez désormais qu'une ame généreuse ne doit pas être forcée, et que...

p333

finissez, je vous l'ordonne, m'a dit l'impérieux personnage ; et levant les yeux et les mains au ciel, il s'est tourné vers mon oncle ; entendez-vous, monsieur ? Voilà cette nièce sans défaut, cette favorite de la famille. Mon oncle s'est approché de moi, en me parcourant des yeux, depuis la tête jusqu'aux pieds. " est-il possible que ce soit vous, Miss Clary ? Tout ce que j'entends vient-il de votre bouche ? " oui, monsieur, ce qui paroît faire votre doute est possible : et je ne balance point à dire encore, que la force de mes expressions n'est qu'une suite naturelle du traitement que j'ai reçu, et de la barbarie avec laquelle je suis traitée jusqu'en votre présence, par un frère, qui n'a pas plus d'autorité sur moi que je n'en ai sur lui. " ce traitement, ma nièce, n'est venu qu'après mille autres moyens, dont on a fait inutilement l'essai. " l'essai ! Monsieur. Dans quelle vue ? Mes demandes vont-elles plus loin que la liberté de refuser ? Vous pouvez, monsieur (en me tournant vers M Solmes), sans doute vous pouvez trouver un motif de persévérance, dans la manière même dont j'ai souffert toutes les persécutions que vous m'avez attirées. C'est

p334

un exemple qui vous apprend ce que je suis capable de supporter, si ma mauvaise destinée me forçoit jamais d' être à vous.

Juste ciel ! S' est écrié Solmes, avec cent différentes contorsions de corps et de visage, quelle interprétation, mademoiselle, vous avez la cruauté de donner à mes sentimens !

Une interprétation juste, monsieur ; car celui qui peut voir et approuver qu' une personne pour laquelle il s' attribue quelques sentimens d' estime soit aussi mal traitée que je le suis, doit être capable de la traiter de même : et faut-il d' autre preuve de votre approbation, que votre persévérance déclarée, lorsque vous savez si bien que je ne suis bannie, renfermée, accablée d' insultes, que dans la vue de m' arracher un consentement que je ne donnerai jamais ?

Pardon, monsieur, (en me tournant vers mon oncle) je dois un respect infini au frère de mon père. Je vous demande pardon de ne pouvoir vous obéir. Mais mon frère n' est que mon frère. Il n' obtiendra rien de moi par la contrainte. Tant d' agitation m' avoit jetée dans un extrême désordre. Ils commençoient à garder le silence autour de moi ; et se promenant par intervalles, dans un désordre aussi grand que

p335

le mien, ils paroissoient se dire, par leurs regards, qu' ils avoient besoin de se trouver ensemble pour tenir un nouveau conseil. Je me suis assise en me servant de mon éventail. Le hasard m' ayant placée devant une glace, j' ai remarqué que la couleur me revenoit et m' abandonnoit successivement. Je me sentois foible ; et dans la crainte de m' évanouir, j' ai sonné, pour demander un verre d' eau. Betty est venue. Je me suis fait apporter de l' eau, et j' en ai bu un plein verre. Personne ne sembloit tourner son attention sur moi. J' ai entendu mon frère qui disoit à Solmes : artifice, artifice : ce qui l' a peut-être empêché de s' approcher de moi, outre la crainte de n' être pas bien reçu. D' ailleurs, j' ai cru m' appercevoir qu' il étoit plus touché de ma situation que mon frère. Cependant ne me trouvant pas beaucoup mieux, je me suis levée ; j' ai pris le bras de Betty : soutenez-moi, lui ai-je dit ; et d' un pas chancelant, qui ne m' a point empêchée de

faire une révérence à mon oncle, je me suis avancée vers la porte. Mon oncle m' a demandé où j' allois. " nous n' avons pas fini avec vous. Ne sortez pas. M Solmes a des informations à vous donner, qui vous surprendront, et vous n' éviterez pas de les entendre. " j' ai besoin, monsieur, de prendre l' air pendant

p336

quelques minutes. Je reviendrai, si vous l' ordonnez. Il n' y a rien que je refuse d' entendre. Je me flatte que c' est une fois pour toutes. Sortez avec moi, Betty. Ainsi, sans recevoir d' autre défense, je me suis retirée au jardin ; et là, me jetant sur le premier siège et me couvrant le visage du tablier de Betty, la tête appuyée sur elle, et mes mains entre les siennes, j' ai donné passage à la violence de ma douleur, par mes larmes : ce qui m' a peut-être sauvé la vie ; car je me suis sentie aussitôt soulagée. Je vous ai parlé tant de fois de l' impertinence de Betty, qu' il est inutile de vous fatiguer par de nouveaux exemples. Toute ma tristesse ne l' a point empêchée de prendre de grandes libertés avec moi, lorsqu' elle m' a vue un peu remise, et assez forte pour m' enfoncer plus avant dans le jardin. J' ai été obligée de lui imposer silence par un ordre absolu. Elle s' est tenue alors derrière moi de fort mauvaise humeur, comme j' en ai jugé par ses murmures. Il s' est passé près d' une heure avant qu' on m' ait fait rappeler. L' ordre m' est venu par ma cousine *Dolly* Hervey, qui s' est approchée

p337

de moi, l' oeil plein de compassion et de respect ; car vous savez qu' elle m' a toujours aimée, et qu' elle se donne elle-même le nom de mon écolière. Betty nous a quittées. On veut donc que je retourne au supplice, lui ai-je dit. Mais quoi, miss ? Il semble que vous ayez pleuré. Qui seroit capable de retenir ses larmes ? M' a-t-elle répondu. Quelle en est donc l' occasion ? Ai-je repris ; j' ai cru que, dans la famille, il n' y avoit que moi qui eusse sujet de pleurer. Elle m' a dit que le sujet

n' étoit que trop juste, pour tous ceux qui m' aimoient autant qu' elle. Je l' ai serrée entre mes bras. C' est donc pour moi, chère cousine, que votre coeur s' est attendri jusqu' aux larmes ! Il n' y a jamais eu d' amitié perdue entre nous. Mais dites-moi de quoi je suis menacée, et ce que m' annonce cette tendre marque de votre compassion. " ne faites pas connoître que vous sachiez tout ce que je vais vous dire ; mais je ne suis pas la seule qui pleure pour vous. Ma mère a beaucoup de peine à cacher ses larmes. On n' a jamais vu, dit-elle, de malice aussi noire que celle de mon cousin Harlove ; il ruinera la fleur et l' ornement de la famille. " comment donc, chère cousine ? Ne s' est-elle

p338

pas expliquée d' avantage ? Comment, ma chère ? " oui : elle dit que M Solmes auroit déjà renoncé à ses prétentions, parce qu' il reconnoît que vous le laissez et qu' il n' y a pas d' espérance ; et que votre mère voudroit qu' il y renonçât, et qu' on s' en tint à votre promesse de ne jamais vous marier sans le consentement de la famille. Ma mère est du même avis, car nous avons entendu tout ce qui s' est passé dans votre parloir, et l' on voit bien qu' il est impossible de vous engager à recevoir M Solmes. Mon oncle Harlove paroît penser de même ; ou, du moins, ma mère dit qu' il ne paroît pas s' y opposer. Mais votre père est inébranlable. Il s' est mis en colère, à cette occasion, contre votre mère et la mienne. Là-dessus, votre frère, votre soeur et mon oncle Antonin sont venus se joindre à lui, et la scène est entièrement changée. En un mot, ma mère dit à présent qu' on a pris des engagements bien forts avec M Solmes, qu' il vous regarde comme une jeune personne accomplie ; qu' il prendra patience s' il n' est point aimé ; et que, comme il l' assure lui-même, il se croira heureux, s' il peut vivre six mois seulement avec la qualité de votre mari :

p339

pour moi, je crois entendre son langage, et je suppose qu' il vous feroit mourir de chagrin

au septième ; car je suis sûre qu' il a le coeur dur et cruel. "
mes amis, chère cousine, peuvent abréger mes jours, comme vous le dites, par leurs cruels traitemens ; mais jamais M Solmes n' aura ce pouvoir.

" c' est ce que j' ignore, miss. Autant que j' en puis juger, vous aurez bien du bonheur, si vous évitez d' être à lui. Ma mère dit qu' ils sont à présent plus d' accord que jamais, à l' exception d' elle, qui se voit forcée de déguiser ses sentimens. Votre père et votre frère, sont d' une humeur si outrageante ! "

je m' arrête peu aux discours de mon frère, chère Dolly ; il n' est que mon frère : mais je dois à mon père autant d' obéissance que de respect, si je pouvois obéir.

On sent croître sa tendresse pour ses amis, ma chère Miss Howe, lorsqu' ils prennent parti pour nous dans le malheur et l' oppression. J' ai toujours aimé ma cousine Dolly ; mais le tendre intérêt qu' elle prend à mes peines me l' a rendue dix fois plus chère. Je lui ai demandé ce qu' elle feroit à ma place. Elle m' a répondu, sans hésiter : " je prendrais sur le champ M

p340

Lovelace ; je me mettrois en possession de ma terre, et l' on n' entendroit plus parler de rien. " M Lovelace, m' a-t-elle dit, est un homme de mérite, à qui M Solmes n' est pas digne de rendre les plus vils offices.

Elle m' a dit aussi " qu' on avoit prié sa mère de me venir prendre au jardin, mais qu' elle s' en étoit excusée ; et qu' elle étoit trompée si je n' allois être jugée par toute l' assemblée de la famille. "

je n' avois rien à souhaiter plus ardemment. Mais on m' a dit depuis, que mon père, ni ma mère, n' avoient pas voulu se hasarder à paroître : l' un, apparemment dans la crainte de s' emporter trop ; ma mère, par des considérations plus tendres.

Nous sommes rentrées pendant ce tems-là dans la maison. Miss Hervey, après m' avoir accompagnée jusqu' à mon parloir, m' y a laissée seule, comme une victime dévouée à son mauvais sort. N' appercevant personne, je me suis assise ; et, dans mes tristes réflexions, j' ai eu la liberté de pleurer.

Tout le monde étoit dans la salle voisine. J' ai

entendu un mélange confus de voix, les unes plus fortes, qui en couvroient de plus douces et plus tournées à la compassion. Je distinguois aisément que les dernières étoient

p341

celles des femmes. ô ma chère ! Qu' il y a de dureté dans l' autre sexe ! Comment des enfans du même sang deviennent-ils si cruels l' un pour l' autre ? Est-ce dans leurs voyages que le coeur des hommes s' endurecit ? Est-ce dans le commerce qu' ils ont ensemble ? Enfin comment peuvent-ils perdre les tendres inclinations de l' enfance ? Cependant ma soeur est aussi dure qu' aucun d' eux. Mais peut-être n' est-elle pas une exception non plus ; car on lui a toujours trouvé quelque chose de mâle dans l' air et dans l' esprit. Peut-être a-t-elle une ame de l' autre sexe, dans un corps du nôtre. Pour l' honneur des femmes, c' est le jugement que je veux porter, à l' avenir, de toutes celles qui, se formant sur les manières rudes des hommes, s' écartent de la douceur qui convient à notre sexe. Ne soyez pas étonnée, chère amie, de me voir interrompre mon récit par des réflexions de cette nature. Si je le continuois rapidement, sans me distraire un peu par d' autres idées, il me seroit presque impossible de conserver du pouvoir sur moi-même. La chaleur du ressentiment prendroit toujours le dessus ; au lieu que, se refroidissant par ce secours, elle laisse à mes esprits agités le tems de se calmer, à mesure que j' écris.

p342

Je ne crois pas avoir été moins d' un quart d' heure livrée, seule et sans aucun soulagement, à mes tristes méditations, avant que personne ait paru faire attention à moi. Ils étoient comme en plein débat. Ma tante a regardé la première : ah ! Ma chère, a-t-elle dit, êtes-vous là ? Et, retournant aussi-tôt vers les autres, elle leur a dit que j' étois rentrée. Alors j' ai entendu le bruit diminuer ; et, suivant leurs délibérations, comme je le suppose, mon oncle Antonin est venu dans mon parloir, en disant, d' une voix haute, pour

donner du crédit à M Solmes, " que je vous serve d' introducteur, mon cher ami " ; et le conduisant en effet par la main, tandis que le galant personnage suivoit lourdement, mais un peu en dehors et à petits pas doublés, pour éviter de marcher sur les talons de son guide. Pardonnez, ma chère, une raillerie assez déplacée ; vous savez que tout paroît choquant dans l' objet d' une juste aversion. Je me suis levée. Mon oncle avoit l' air chagrin. Asseyez-vous, m' a-t-il dit, asseyez-vous : et tirant une chaise près de la mienne, il y a fait asseoir son ami, qui vouloit d' abord s' en défendre. Ensuite il s' est assis lui-même vis-à-vis de lui, c' est-à-dire à mon autre côté. Il a pris ma main dans les siennes : " hé

p343

bien ! Ma nièce, il nous reste peu de chose à dire de plus sur un sujet qui paroît vous être si désagréable ; à moins que vous n' ayez profité du tems pour faire de plus sages réflexions. Je veux savoir d' abord ce qui en est " . Le sujet, monsieur, ne demande point de réflexions. " fort bien, fort bien, mademoiselle, (en quittant ma main). Me serois-je jamais attendu à cette obstination " ? Au nom du ciel, chère mademoiselle ! M' a dit affectueusement M Solmes, en joignant les mains : la voix lui a manqué pour finir sa pensée. Au nom du ciel, monsieur. Et qu' a de commun, s' il vous plaît, l' intérêt du ciel avec le vôtre ? Il est demeuré en silence. Mon oncle ne pouvoit être que fâché ; et c' est ce qu' il étoit déjà auparavant. " allons, allons, s' adressant à M Solmes, il ne faut plus penser aux supplications. Vous n' avez point autant d' assurance que je le voudrois, pour attendre ce que vous méritez d' une femme " . Et se tournant vers moi, il a commencé à s' étendre sur tout ce qu' il s' étoit proposé de faire en ma faveur. C' étoit pour moi, plus que pour son neveu ou son autre nièce, qu' après son retour

p344

des Indes, il avoit pris le parti du célibat ; mais puisqu' une fille perverse méprisoit les avantages qu' il avoit été disposé à lui prodiguer, il étoit résolu de changer toutes ses mesures.

Je lui ai répondu que j' étois pénétrée de reconnaissance pour ses obligeantes intentions ; mais que, dans mes principes, je préférois, de sa part, des regards et des expressions tendres à toutes ses autres faveurs.

Il a jeté les yeux autour de lui, d' un air étonné. M Solmes avoit la vue baissée, comme un criminel qui désespère de sa grâce. L' un et l' autre demeurant sans parler, j' étois fâchée, ai-je ajouté, que ma situation m' obligeât de hasarder des vérités qui pouvoient paroître dures ; mais j' avois raison de croire que, si mon oncle prenoit seulement la peine de convaincre mon frère et ma soeur qu' il étoit déterminé à changer les généreuses vues qu' il avoit eues en ma faveur, il pourroit obtenir pour moi, de l' un et de l' autre, des sentimens que je n' espérois pas dans une autre supposition.

Mon oncle a témoigné que ce discours lui déplaisoit : mais il n' a pas eu le tems d' expliquer ses idées. Mon frère, entrant aussi-tôt d' un air furieux, m' a donné plusieurs noms

p345

outrageans. Sa domination, qu' il voit si bien établie, paroît l' élever au-dessus des bienséances. étoit-ce là, m' a-t-il dit, l' interprétation que le dépit me faisoit donner à ses soins fraternels, aux efforts qu' il faisoit, et qui lui réussissoient si mal, pour me sauver de ma ruine ?

Oui, n' ai-je pas balancé à lui répondre ; il est impossible autrement d' expliquer tous les traitemens que je reçois de vous : et je ne fais pas difficulté de répéter devant vous à mon oncle, comme je le dirai aussi à mon oncle Jules, lorsqu' il me sera permis de le voir, que je les prie tous deux de faire tomber leurs bienfaits sur vous et sur ma soeur, et de ne réserver pour moi que des regards et des expressions tendres, unique bien que je désire pour me croire heureuse.

Si vous les aviez vus se regarder mutuellement avec une sorte d' admiration ! Mais en

présence de Solmes, pouvois-je m'expliquer avec moins de force ?

Et quant à vos soins, monsieur, ai-je continué, en parlant à mon frère, je vous assure encore qu'ils sont inutiles. Vous n'êtes que mon frère. Grâce au ciel, mon père et ma mère sont pleins de vie ; et quand j'aurais le malheur de les perdre, vous m'avez mise en

p346

droit de vous déclarer que vous seriez le dernier homme du monde à qui je voulusse abandonner le soin de mes intérêts.

" comment, ma nièce, a répondu mon oncle, un frère unique n'est-il rien pour vous ? N'est-il pas comptable de l'honneur de sa soeur, et de celui de sa famille " ?

Mon honneur, monsieur, est indépendant de ses soins. Mon honneur n'a jamais été en danger avant le soin qu'il en a voulu prendre. Pardon, monsieur ; lorsque mon frère saura se conduire en frère, ou du moins en galant homme, il pourra s'attirer de moi plus de considération que je ne crois lui en devoir aujourd'hui.

J'ai cru mon frère prêt à se jeter furieusement sur moi. Mon oncle lui a fait honte de sa violence ; mais il n'a pu l'empêcher de me donner des noms fort durs, et de dire à M Solmes, que j'étais indigne de son attention. M Solmes a pris ma défense avec une chaleur qui m'a surprise. Il a déclaré qu'il ne pouvoit supporter que je fusse traitée sans aucun ménagement. Cependant il s'est expliqué dans des termes si forts, et mon frère a paru se ressentir si peu de cette chaleur, que j'ai commencé à le soupçonner d'artifice. Je me suis imaginée que c'était une invention concertée

p347

pour me persuader que j'avais quelque obligation à M Solmes ; et que l'entrevue même pouvoit n'avoir été sollicitée que dans cette espérance. Le seul soupçon d'une ruse si basse auroit suffi pour me causer autant d'indignation que de mépris ; mais il s'est changé en certitude, lorsque j'ai entendu mon oncle et mon frère qui s'épuisoient en compliments, non moins

affectés sur la noblesse du caractère de M Solmes, et sur cet excès de générosité qui lui faisoit rendre le bien pour le mal. J' ai dédaigné de leur faire connoître ouvertement que je pénétrois leur intention. Vous êtes heureux, monsieur, ai-je dit à mon défenseur, de pouvoir acquérir si facilement des droits sur la reconnoissance de toute une famille ; mais exceptez-en néanmoins celle que votre dessein est particulièrement d' obliger. Comme ses disgrâces ne viennent que de la faveur même où vous êtes, elle ne croit pas vous avoir beaucoup d' obligation lorsque vous la défendez contre la violence d' un frère.

On m' a traitée d' incivile, d' ingrate, d' indigne créature.

Je conviens de tout, ai-je répondu. Je reçois tous les noms qui peuvent m' être donnés, et je reconnois que je les mérite. J' avoue mon indignité à l' égard de M Solmes. Je lui crois,

p348

sur votre témoignage, des qualités extraordinaires, que je n' ai le tems ni la volonté d' examiner. Mais je ne puis le remercier de sa médiation, parce que je crois voir avec la dernière clarté (en regardant mon oncle) qu' il se fait ici auprès de tout le monde un mérite à mes dépens. Et me tournant vers mon frère, que ma fermeté sembloit avoir réduit au silence ; je reconnois aussi, monsieur, la surabondance de vos soins : mais je vous en décharge, aussi long-tems du moins que le ciel me conservera des parens plus proches et plus chers ; parce que vous ne m' avez pas donné sujet de penser mieux de votre prudence que de la mienne. Je suis indépendante de vous, monsieur, quoique je ne veuille jamais l' être de mon père. à l' égard de mes oncles, je désire ardemment leur estime et leur affection, et c' est tout ce que je désire d' eux. Je le répète, monsieur, pour votre tranquillité et pour celle de ma soeur. à peine avois-je fini ces derniers mots, que Betty, entrant d' un air empressé, et jetant sur moi un coup d' oeil aussi dédaigneux que j' aurois pu l' attendre de ma soeur, a dit à mon frère, qu' on souhaitoit de lui dire deux mots dans la chambre voisine. Il s' est approché de la porte, qui étoit demeurée entr' ouverte ; et

j' ai entendu cette foudroyante sentence, de la bouche de celui qui a droit à tout mon respect : mon fils, que la rebelle soit conduite à l' instant chez mon frère Antonin ; à l' instant, dis-je. Je ne veux pas qu' elle soit ici dans une heure.

J' ai tremblé ; j' ai pâli, sans doute. Je me suis sentie prête à m' évanouir. Cependant, sans considérer ce que j' allois faire, ni ce que j' avois à dire, j' ai recueilli toutes mes forces pour m' élancer vers la porte ; et je l' aurois ouverte, si mon frère, qui l' avoit fermée en me voyant avancer vers lui, ne s' étoit hâté de mettre la main sur la clé. Dans l' impossibilité de l' ouvrir, je me suis jetée à genoux, les bras et les mains étendus contre la cloison. ô mon père ! Mon père ! Me suis-je écriée, recevez-moi du moins à vos pieds. Permettez-moi d' y plaider ma cause. Ne rejetez pas les larmes de votre malheureuse fille !

Mon oncle a porté son mouchoir à ses yeux. M Solmes a fait une grimace d' attendrissement qui rendoit son visage encore plus hideux. Mais le coeur de marbre de mon frère n' a pas été touché.

Je demande grâce à genoux, ai-je continué ; je ne me léverai pas sans l' avoir obtenue : je

mourrai de douleur dans la posture où je suis. Que cette porte soit celle de la miséricorde. Ordonnez, monsieur, qu' elle soit ouverte ; je vous en conjure, cette fois, cette seule fois, quand elle devrait m' être ensuite fermée pour jamais.

Quelqu' un s' est efforcé d' ouvrir de l' autre côté ; ce qui a obligé mon frère d' abandonner tout d' un coup la clé : et moi, qui continuois de pousser la porte dans la même posture, je suis tombée sur le visage dans l' autre salle, assez heureusement néanmoins pour ne me pas blesser. Tout le monde en étoit sorti, à l' exception de Betty, qui m' a aidée à me relever. J' ai jeté les yeux sur toutes les parties de la chambre, et n' y voyant personne, je suis rentrée dans l' autre, appuyée sur Betty, et je me suis jetée sur la première chaise. Un

déluge de pleurs a servi beaucoup à me soulager.
Mon oncle, mon frère et M Solmes m' ont quittée,
pour aller rejoindre mes autres juges.
J' ignore ce qui s' est passé entr' eux ; mais,
après m' avoir laissée quelque tems pour me
remettre, mon frère est revenu, avec une
contenance sombre et hautaine : votre père et votre
mère, m' a-t-il dit, vous ordonnent de vous
disposer sur le champ à vous rendre chez votre

p351

oncle. N' ayez aucun embarras pour vos
commodités. Vous pouvez donner vos clés à
Betty. Prenez-les, Betty, si cette perverse les
a sur elle, et portez-les à sa mère. On prendra
soin de vous envoyer tout ce qui est
convenable ; mais vous ne passerez pas la nuit
dans cette maison.

J' ai répondu que je n' étois pas bien aise de
remettre mes clés à d' autres qu' à ma mère,
et même en mains propres ; qu' il voyoit le
désordre de ma santé ; qu' un départ si brusque
pouvoit me coûter la vie, et que je demandois en
grâce qu' il fût différé du moins jusqu' à
mardi.

C' est, mademoiselle, ce qui ne vous sera
point accordé. Préparez-vous pour ce soir, et
remettez vos clés à Betty, si vous n' aimez
mieux me les donner à moi-même. Je les porterai à
votre mère.

Non, mon frère, non. Vous aurez la bonté de
m' excuser.

Vous les donnerez ; il le faut absolument.

Rebelle sur tous les points : Mademoiselle
Clary, auriez-vous quelque chose en réserve
qui ne dût pas être vu de votre mère ?

Non, si l' on me permet de l' accompagner. Il est
sorti, en me disant qu' il alloit rendre

p352

compte de ma réponse. Bientôt j' ai vu entrer
Miss Dolly Hervey, qui m' a dit tristement
qu' elle étoit fâchée du message, mais que ma
mère demandoit absolument la clé de mon
cabinet et celle des tiroirs.

Dites à ma mère que j' obéis à ses ordres.
Dites-lui que je ne fais point de conditions

avec ma mère ; mais que, si ses recherches ne lui font rien trouver qu' elle désapprouve, je la supplie de permettre que je demeure ici quelques jours de plus. Allez, chère cousine, rendez-moi ce bon office, si vous le pouvez. La tendre Dolly n' a pu retenir ses larmes. Elle a reçu mes clefs. Elle a passé les bras autour de mon cou, en disant qu' il étoit bien triste de voir pousser si loin la rigueur. J' ai remarqué que la présence de Betty ne lui permettoit pas de s' expliquer davantage. Cachez votre pitié, ma chère, n' ai-je pu m' empêcher de lui dire ; on vous en feroit un crime : vous voyez devant qui vous êtes. L' insolente Betty a souri dédaigneusement. Une jeune demoiselle, a-t-elle eu la hardiesse de répondre, qui en plaignoit une autre dans des affaires de cette nature, promettoit beaucoup elle-même pour l' avenir. Je l' ai traitée fort mal, et je lui ai ordonné de me délivrer de sa présence. Très-volontiers, m' a-t-elle dit

p353

avec la même audace, si les ordres de ma mère ne l' obligeoient de demeurer. J' ai reconnu ce qui l' arrêtoit, lorsqu' ayant voulu remonter à mon appartement, après le départ de ma cousine, elle m' a déclaré (quoiqu' avec beaucoup de regret, m' a-t-elle dit) qu' elle avoit ordre de me retenir. Oh ! C' est trop. Une effrontée telle que vous, ne m' empêchera point... elle s' est hâtée de tirer la sonnette, et mon frère accourant aussitôt, s' est rencontré sur mon passage. Il m' a forcée de retourner, en me répétant plusieurs fois qu' il n' étoit pas tems encore. Je suis rentrée ; et me jetant sur une chaise, je me suis mise à pleurer amèrement. Le récit de son indécent langage pendant qu' il m' a servi comme de geolier avec Betty, et ses railleries amères sur mon silence et sur mes pleurs, n' ajouteroient rien d' utile à cette peinture. J' ai demandé plusieurs fois la permission de me retirer dans mon appartement. Elle m' a été refusée. La recherche, apparemment, n' étoit pas finie. Ma soeur étoit du nombre de ceux qui s' y employoient de toutes leurs forces. Personne n' étoit capable d' y apporter plus de soin. Qu' il est heureux pour moi que leurs malignes espérances aient été trompées !

Après avoir reconnu qu' ils perdoient leur peine, ils ont pris le parti de me faire essuyer une nouvelle visite de M Solmes, introduit cette fois par ma tante Hervey, qui ne se prêtoit pas, comme je m' en suis apperçue, fort volontiers à ce ministère, et toujours accompagné néanmoins de mon oncle Antonin, pour soutenir apparemment la fermeté de ma tante.

Mais je commence à me trouver fort appesantie.

Il est deux heures du matin. Je vais me jeter sur mon lit toute vêtue, pour me réconcilier un peu avec le sommeil, s' il veut s' arrêter quelques momens dans mes yeux.

Mercredi matin, à 3 heures.

Il m' est impossible de dormir. Je n' ai fait que sommeiller l' espace d' une demi-heure.

Ma tante m' a tenu ce discours, en m' abordant.

ô mon cher enfant ! Que de peines vous causez à toute votre famille ! Je ne reviens pas de mon étonnement.

J' en suis fâchée, madame.

Vous en êtes fâchée, ma nièce ? Quel langage !

Quoi donc, toujours obstinée ? Mais

asseyons-nous, ma chère. Je veux m' asseoir près de vous ; elle a pris ma main.

Mon oncle a placé M Solmes à mon autre côté.

Il s' est assis lui-même vis-à-vis de moi, et le plus près qu' il a pu. Jamais place de guerre ne fut mieux investie.

Votre frère, m' a dit ma tante, est trop emporté. Son zèle pour vos intérêts le fait sortir un peu des bornes de la modération.

Je le pense aussi, m' a dit mon oncle. Mais n' en parlons plus. Nous voulons essayer quel effet la douceur aura sur vous ; quoique vous sachiez fort bien qu' on n' a pas attendu si tard à l' employer.

J' ai demandé à ma tante s' il étoit nécessaire que M Solmes fût présent. Vous verrez bientôt, m' a-t-elle dit, qu' il n' est pas ici sans raison : mais je dois commencer par vous apprendre que votre mère, trouvant le ton de votre frère un peu trop rude, m' engage à faire l' essai d' une autre méthode sur un esprit aussi généreux que nous avons toujours cru le vôtre.

Permettez, madame, que je commence aussi par vous dire qu' il n' y a rien à se promettre de moi, s' il est toujours question de M Solmes. Elle a jeté les yeux vers mon oncle ; il s' est mordu les lèvres en regardant M Solmes, qui s' est frotté le menton. Je vous demande une chose, a-t-elle repris : auriez-vous eu plus

p356

de complaisance, si vous aviez été traitée avec plus de douceur ?

Non, madame ; je ne puis vous dire que j' en eusse marqué davantage en faveur de M Solmes. Vous savez, madame, et mon oncle ne sait pas moins, que je me suis toujours fait honneur de ma bonne foi. Le tems n' est pas éloigné où j' étois assez heureuse pour avoir mérité quelque estime à ce titre.

Mon oncle s' est levé ; et prenant M Solmes à l' écart, il lui a dit, d' une voix basse, que je n' ai pas laissé d' entendre, " ne vous alarmez point ; elle est à vous, elle sera votre femme. Nous verrons qui doit l' emporter, d' un père ou d' une fille, d' un oncle ou d' une nièce... je ne doute pas que nous ne touchions à la fin, et que cette haute frénésie ne donne matière à quantité de bons mots. "

je souffrois mortellement.

" quoique nous ne puissions découvrir, a-t-il continué, d' où vient cette humeur opiniâtre dans une créature si douce, nous croyons le deviner. Ami, comptez que cette obstination ne lui est pas naturelle : et je n' y prendrais pas tant d' intérêt, si je n' étois sûr de ce que je dis, et si je n' étois déterminé à faire beaucoup pour elle. " je ne cesserai pas

p357

de prier pour cet heureux tems, a répondu M Solmes, d' une voix aussi intelligible : jamais, jamais je ne lui rappellerai la mémoire de ce qui me cause aujourd' hui tant de peine. Je ne vous cacherai pas, m' a dit ma tante, qu' en livrant vos clés à votre mère, sans aucune condition, vous avez plus fait que vous ne pouviez espérer par toute autre voie. Cette soumission, et la joie qu' on a eue de ne rien

trouver qui puisse causer de l' ombrage, jointes à l' entremise de M Solmes...
ah madame ! Que jamais je n' aie d' obligation à M Solmes. Je ne pourrais le payer que par des remercîmens ; à condition même qu' il abandonnât ses prétentions. Oui, monsieur, (en me tournant vers lui) si vous avez quelque sentiment d' humanité, si l' estime dont vous faites profession de m' honorer a quelque rapport à moi-même, je vous conjure de vous borner à mes remercîmens : je vous les promets de bonne foi ; mais ayez la générosité de les mériter. " croyez, croyez, croyez-moi, mademoiselle, a-t-il begayé plusieurs fois ; il est impossible. Je conserverai mes espérances aussi long-tems que vous serez fille. Aussi long-tems que je serai soutenu par mes dignes amis, il faut que je persévère. Je ne dois pas marquer du mépris pour eux, parce

p358

que vous en avez beaucoup pour moi. " un regard dédaigneux a fait mon unique réponse : et m' adressant à ma tante : de grâce, madame, quelle faveur ma soumission m' a-t-elle donc procurée ?

Votre mère et M Solmes, a-t-elle repris, ont obtenu que vous ne partirez point avant mardi, si vous promettez de partir alors de bonne grâce.

Qu' on me laisse la liberté d' exclure les visites qui me chagrinent, et je me rendrai avec joie chez mon oncle.

Eh bien ! M' a dit ma tante, c' est un point qui demande encore d' être examiné. Passons à un autre, pour lequel vous ne sauriez trop rappeler votre attention : il vous apprendra ce qui a fait désirer ici la présence de M Solmes. Oui, ma nièce, écoutez bien, a interrompu mon oncle. Il vous apprendra aussi ce que c' est qu' un certain homme, que je ne veux pas nommer. Je vous en prie, M Solmes, lisez-nous premièrement la lettre que vous avez reçue de votre honnête ami : vous m' entendez ; la lettre anonyme.

Volontiers, monsieur ; et prenant son portefeuille, M Solmes en a tiré une lettre : c' est la réponse, a-t-il dit en baissant les yeux, à une lettre qu' on avoit écrite à la personne.

p359

L' adresse est à M *Roger Solmes, écuyer* ; elle commence ainsi : monsieur et cher ami... pardon, monsieur, lui ai-je dit, si je vous interromps ; mais quelle est votre intention, je vous prie, en me lisant cette lettre ? De vous apprendre, a répondu pour lui mon oncle, quel est le méprisable personnage à qui l' on croit que votre coeur s' abandonne. Si l' on me soupçonne, monsieur, d' avoir disposé de mon coeur en faveur d' un autre, quelles peuvent être les espérances de M Solmes ? écoutez seulement, a repris ma tante, écoutez ce que M Solmes va lire, et ce qu' il est en état de vous apprendre. Si M Solmes a la bonté de déclarer qu' il n' a aucune vue d' intérêt propre, je l' écouterai volontiers : mais s' il me laisse penser autrement, vous me permettrez, madame, de lui dire que cette raison doit affaiblir beaucoup dans mon esprit ce qu' il veut me lire ou m' apprendre. écoutez-le seulement, a répété ma tante. Quoi, vous ne sauriez l' écouter ? M' a dit mon oncle : vous êtes si vive à prendre parti pour... pour tous ceux, monsieur, qui sont accusés

p360

par des lettres anonymes et par des motifs d' intérêt. M Solmes a commencé sa lecture. La lettre paroissoit contenir une multitude d' accusations contre le pauvre criminel : mais j' ai interrompu cette inutile rapsodie. Ce n' est pas ma faute, ai-je dit, si celui qu' on accuse ne m' est pas aussi indifférent qu' un homme que je n' aurois jamais vu. Je n' explique point quels sont mes sentimens pour lui ; mais s' ils étoient tels qu' on les suppose, il faudroit les attribuer aux étranges méthodes par lesquelles on a voulu les prévenir. Qu' on accepte l' offre que je fais de me réduire au célibat ; il ne me sera jamais rien de plus que M Solmes. Mon oncle est revenu à prier M Solmes de lire, et à me presser de l' écouter. Que servira sa lecture ? Ai-je dit. Peut-il désavouer qu' il n' ait des vues ? Et, d' ailleurs, que m' apprendra-t-il de pire, que ce que je n' ai pas cessé d' entendre depuis plusieurs mois ? Oui, m' a dit mon oncle ; mais il est en état de vous en fournir les preuves. C' est donc sans preuves,

ai-je répliqué, qu' on a décrié jusqu' à présent le caractère de M Lovelace ? Je vous prie, monsieur, de ne me pas donner trop bonne opinion de lui ; vous m' exposez à la prendre, lorsque je vois tant d' ardeur à le faire paroître

p361

coupable, dans un adversaire qui ne se propose point assurément sa réformation, et qui ne pense ici qu' à se rendre service à lui-même. Je vois clairement, m' a dit mon oncle, votre prévention, votre folle prévention, en faveur d' un homme qui n' a aucun principe de morale. Ma tante s' est hâtée d' ajouter que je ne vérifierois que trop toutes les craintes, et qu' il étoit surprenant qu' une jeune personne d' honneur et de vertu eût pris tant d' estime pour un homme du caractère le plus opposé. J' ai repris avec le même empressement : très-chère madame, ne tirez point une conclusion si précipitée contre moi. Je crois M Lovelace fort éloigné du point de vertu dont la religion lui fait un devoir ; mais, si chacun avoit le malheur d' être observé dans toutes les circonstances de sa vie, par des personnes intéressées à le trouver coupable, je ne sais de qui la réputation seroit à couvert. J' aime un caractère vertueux, dans les hommes comme dans les femmes. Je le crois d' une égale nécessité dans les deux sexes ; et si j' avois la liberté de disposer de moi, je le préférerois à la qualité de roi, qui ne seroit point accompagnée d' un si précieux avantage...

p362

à quoi tient-il donc, a interrompu mon oncle... permettez-moi, monsieur... mais j' ose dire qu' une infinité de gens, qui évitent la censure, n' en ont pas plus de droit aux applaudissemens. J' observerai de plus que M Solmes même peut n' être pas absolument sans défauts. Le bruit de ses vertus n' est jamais venu jusqu' à moi. J' ai entendu parler de quelques vices... pardon, monsieur ; vous êtes présent... l' endroit de l' écriture où il est parlé de *jeter la première pierre*, offre une excellente leçon.

Il a baissé la vue, mais sans prononcer un seul mot.

M Lovelace, ai-je continué, peut avoir des vices que vous n'avez pas. Peut-être en avez-vous d'autres, dont il est exempt. Mon dessein n'est pas de le défendre, ni de vous accuser. Il n'y a point de mal ni de bien sans mélange. M Lovelace, par exemple, passe pour un homme implacable, et qui hait mes amis ; je ne l'en estime pas davantage. Mais qu'il me soit permis de dire qu'ils ne le haïssent pas moins. M Solmes n'est pas non plus sans antipathies ; il en a même de très-fortes. Parlerai-je de celle qu'il a pour ses propres parens ? Je ne puis croire que ce soit leur faute, puisqu'ils

p363

vivent très-bien avec le reste de leur famille. Cependant ils peuvent avoir d'autres vices ; je ne dirai pas plus odieux, car c'est ce qui me semble impossible. Pardon encore une fois, monsieur. Mais que peut-on penser d'un homme qui déteste son propre sang ?

Vous n'êtes pas informée, mademoiselle. Vous ne l'êtes pas, ma nièce ; vous ne l'êtes pas, Clary ; tous trois m'ont fait la même réponse ensemble.

Il se peut que je ne le sois pas. Je ne désire pas de l'être mieux, parce que je n'y prends aucun intérêt. Mais le public vous accuse, monsieur ; et si le public est injuste à l'égard de l'un, ne le peut-il pas être à l'égard de l'autre ? C'est tout ce que j'en veux conclure.

J'ajoute seulement que la plus grande marque du défaut de mérite, est de chercher à ruiner le caractère d'autrui pour établir le sien.

Il me seroit difficile de vous représenter l'air de confusion qui s'est répandu dans toute sa figure. Je l'ai cru prêt à pleurer. Tous ses traits étoient déplacés par la violence de ses contorsions, et sa bouche ni son nez ne me paroissoient point au milieu de son visage. S'il avoit été capable de quelque pitié pour moi, il est certain que j'aurois essayé d'en avoir pour lui.

p364

Ils sont demeurés tous trois à se regarder en silence. J' ai cru remarquer dans les yeux de ma tante, qu' elle n' auroit pas été fâchée de pouvoir faire connoître qu' elle approuvoit tout ce que j' avois dit ; et lorsqu' elle a recommencé à parler, elle ne m' a blâmée que foiblement de ne vouloir pas entendre M Solmes. Pour lui, il n' a plus marqué la même ardeur pour se faire écouter. Mon oncle a dit qu' il étoit impossible de me faire entendre raison. Enfin, je les aurois réduits tous deux au silence, si mon frère n' étoit revenu à leur secours.

Il est entré, les yeux étincelans de colère ; et, dans son transport, il a tenu un étrange langage : " je m' aperçois qu' avec son babil, cette *causeuse* vous a rendu muets. Mais tenez ferme, M Solmes. J' ai entendu jusqu' au moindre mot ; et je ne vois point d' autre méthode pour vous mettre de pair avec elle, que de lui faire sentir votre pouvoir lorsque vous serez son maître, comme elle vous fait essuyer aujourd' hui son insolence " .

Fi, mon neveu, lui a dit ma tante. Un frère peut-il être capable de cet excès à l' égard d' une soeur ?

Il lui a reproché, pour sa défense, d' encourager

p365

elle-même une rebelle : " oui, madame, vous favorisez trop l' arrogance de son sexe. Autrement, elle n' auroit pas osé fermer la bouche à son oncle par d' indignes réflexions ; ni refuser d' écouter un ami, qui veut l' avertir du danger auquel son honneur est exposé de la part d' un libertin, dont elle a fait entendre ouvertement qu' elle veut réclamer la protection contre sa famille " .

j' ai fermé la bouche à mon oncle par d' indignes réflexions ! comment osez-vous me faire ce reproche ? Lui ai-je demandé avec un vif ressentiment. Quelle horrible explication ! Qui ne peut tomber dans l' esprit qu' à vous. Ma tante a pleuré du chagrin de se voir traitée avec tant de violence. Mon neveu, lui a-t-elle dit, si c' est à ces remercimens que je dois m' attendre, j' ai fini. Votre père ne prendrait pas ce ton avec moi. Je dirai, n' en doutez pas, que le discours que vous avez tenu est indigne

d' un frère.

Pas plus indigne, ai-je repris, que tout le reste de sa conduite. Je vois, par cet exemple, comment il a réussi à faire entrer tout le monde dans ses mesures. Si j' avois la moindre crainte de tomber au pouvoir de M Solmes, cette scène auroit pu me toucher. Vous voyez,

p366

monsieur, en parlant à Solmes, quels moyens on croit devoir employer pour vous conduire à vos généreuses fins. Vous voyez comment mon frère me fait sa cour pour vous. Ah ! ... mademoiselle, je désavoue la violence de M Harlove. Je ne vous rappellerai jamais... soyez tranquille, monsieur ; je prendrai soin que jamais vous n' en ayez l' occasion. Vous êtes trop passionnée, Clary, m' a dit mon oncle ; mais vous, mon neveu, je vous trouve aussi blâmable que votre soeur. Bella est entrée au même moment. Vous n' avez pas tenu votre promesse, a-t-elle dit à mon frère. On vous blâme de l' autre côté comme ici. Si la générosité et l' attachement de M Solmes étoient moins connus, ce qui vous est échappé seroit inexcusable. Mon père vous demande ; et vous aussi, ma tante ; et vous mon oncle ; et M Solmes avec vous, s' il vous plaît. Ils sont passés tous quatre dans l' appartement voisin. Je suis demeurée en silence, pour attendre de ma soeur l' explication de cette nouvelle scène. Elle ne s' est pas plutôt vue seule avec moi, qu' avançant son visage presque sur le mien ; elle m' a dit, du ton le plus outrageant, quoiqu' assez bas : perverse créature que tu es !

p367

Que de peine tu causes à toute la famille ! Je lui ai répondu, avec beaucoup de modération, qu' elle et mon frère en causeroient de volontaires, parce que rien ne les obligeoit l' un et l' autre à se mêler de mes intérêts. Elle a continué ses injures, mais toujours d' une voix basse, comme dans la crainte d' être entendue. J' ai jugé que, pour me délivrer d' elle, il étoit à propos de lui faire lever un peu le

ton ; ce qui est toujours facile avec un esprit passionné. En effet, elle s' est emportée sans ménagement. Aussi-tôt Miss Dolly Hervey est venue lui dire qu' on la demandoit de l' autre côté. Ce premier ordre n' a pas suffi. Elle recommençoit à suivre le mouvement de sa colère, que j' animois exprès par des réponses froides, mais assez piquantes, lorsque Miss Dolly est revenue lui déclarer qu' on la demandoit absolument. Hélas ! Chère cousine, ai-je dit à cette chère miss, on ne pense guère à m' accorder la même faveur. Elle ne m' a répondu qu' en branlant la tête, sans pouvoir retenir ses larmes. Une marque si simple de tendresse et de compassion n' a pas laissé de lui attirer quelques injures de Bella. Cependant, je m' imagine que cette furieuse soeur a reçu aussi quelques reproches de ma mère ou de mes oncles, et j' en ai jugé par sa

p368

réponse : j' avois des expressions si piquantes, a-t-elle dit de moi, qu' il étoit impossible de garder ses résolutions.

On m' a laissé peu de tems pour respirer.

M Solmes est revenu seul, avec une abondance de grimaces et de complimens. Il venoit prendre congé de moi. Mais il avoit été trop bien instruit et trop adroitement encouragé, pour me donner l' espérance du moindre changement. Il m' a supplié de ne pas faire tomber sur lui la haine des rigueurs dont il avoit été le triste témoin. Il m' a demandé ce qu' il a cru devoir nommer ma compassion.

Le résultat m' a-t-il dit, étoit que, dans son malheur, on lui donnoit encore des espérances ; et, quoique rebuté, dédaigné par l' objet de ses adorations, il étoit résolu de persévérer aussi long-tems qu' il me verroit fille, sans regretter des services, les plus longs et les plus pénibles dont il y ait eu d' exemple !

Je lui ai représenté, avec beaucoup de force, sur quoi il devoit compter. Il m' a répondu qu' il n' en étoit pas moins déterminé à la persévérance ; et que, tandis que je ne serois pas à quelque autre homme, il devoit espérer. Quoi ? Lui ai-je dit, de l' espoir, de la persévérance, lorsque je vous déclare, comme je le fais à ce moment, que mes affections sont

engagées... quelque usage que mon frère puisse faire de cet aveu...

" il connoissoit mes principes. Il les adoroit. Il se rendoit témoignage qu' il pouvoit me rendre heureuse, et il n' étoit pas moins sûr que je voudrois l' être " .

Je l' ai assuré que le parti de me conduire chez mon oncle répondroit mal à ses vues : que si l' on me faisoit cette violence, je ne le verrois de ma vie ; je ne recevrois aucune de ses lettres ; je n' écouterois pas un mot en sa faveur, dans quelques mains qu' il pût remettre ses intérêts.

" il en étoit désespéré. Il seroit le plus misérable des hommes, si je persistois dans cette résolution. Mais il ne doutoit pas que mon père et mes oncles ne pussent m' inspirer des sentimens plus favorables " .

Jamais, jamais, monsieur ; voilà de quoi vous devez être sûr.

" l' objet étoit digne de sa patience, et de tous les efforts qu' il étoit résolu de tenter " .

à mes dépens, monsieur ! Au prix de tout mon bonheur !

" il espéroit de me voir engagée quelque jour à penser autrement. Sa fortune, beaucoup plus considérable encore qu' on ne se l' imaginoit, sa passion, qui surpassoit tout

ce qu' on a jamais senti pour une femme... "

je l' ai arrêté, et le priant d' entretenir de ses richesses ceux qui pouvoient l' estimer à ce titre, je lui ai demandé, sur le second point, ce que devoit penser de son amour une jeune personne qui avoit pour lui *plus d' aversion qu' on n' en a jamais senti pour un homme* , et s' il y avoit quelque argument auquel cette déclaration ne répondît pas d' avance ?

" ma très-chère demoiselle, en begayant, et se jettant à genoux, que puis-je dire ? Vous me voyez à vos pieds. Ne me traitez pas avec ce mépris " .

Il est vrai qu' il offroit l' image d' une profonde douleur, mais sous les traits les plus difformes et les plus odieux. Cependant je ne le voyois pas sans regret dans cette humiliation.

Je lui ai dit : il m' est arrivé aussi, monsieur,
de fléchir inutilement les genoux, et plus
d' une fois, pour toucher des coeurs insensibles.
Je les fléchirai encore, et même devant vous,
s' il y a tant de mérite à les fléchir ; pourvu
que vous ne vous rendiez pas l' instrument d' un
frère cruel, pour mettre le comble à ses
persécutions.

" si les services de toute ma vie, si des
respects qui seront portés jusqu' à
l' adoration... hélas ! Mademoiselle, vous qui

p371

accusez les autres de cruauté, ne voulez-vous
pas que *la miséricorde* soit une de vos
vertus " ?

Dois-je être cruelle à moi-même, pour vous
marquer ce que vous appelez de la
miséricorde ? Prenez mon bien, monsieur, j' y
consens, puisque vous êtes ici dans une si
haute faveur. Ne prétendez pas à moi ; je vous
abandonne tout le reste. D' ailleurs, la
miséricorde que vous demandez pour vous ;
vous feriez fort bien de l' avoir pour autrui.

" si vous parlez de mes parens, mademoiselle,
tout indignes qu' ils sont de mon attention,
ordonnez, et vos volontés seront des loix en
leur faveur " .

Moi ? Monsieur, que j' entreprenne de vous
donner des entrailles, lorsque vous faites trop
voir que la nature vous en a refusé ? Ou que
j' achète de vous le bonheur de vos parens, par la
perte du mien ? La *miséricorde* que je vous
demande, c' est pour moi-même. Puisque vous avez
quelque pouvoir sur mes proches, soyez assez
généreux pour l' employer en ma faveur.

Dites-leur que vous commencez à vous appercevoir
que mon aversion est invincible pour vous.

Dites-leur, si vous êtes un homme sage, que votre
propre bonheur vous est trop cher, pour le
mettre au hasard

p372

contre une antipathie si déclarée. Dites-leur,
si vous voulez, que je suis indigne de vos
offres ; et que, pour votre intérêt, comme
pour le mien, vous n' êtes plus disposé à

solliciter une main qu' on s' obstine à vous refuser.
J' en courrai tous les risques, m' a répondu
l' effroyable monstre, en se levant avec un
visage pâle, apparemment de rage, lançant des
flammes de ses yeux creux, et se mordant la lèvre
de dessous pour me faire connoître qu' il
pouvoit être homme. Votre haine, mademoiselle,
ne sera pas une raison qui puisse m' arrêter ;
et je ne doute point que dans peu de jours je
n' aie le pouvoir...

que vous n' ayez le pouvoir monsieur ? ...
il s' en est tiré assez heureusement... de vous
montrer plus de générosité que vous n' en avez
eu pour moi, quoique tout le monde vante la
noblesse de votre coeur. Sa physionomie
convenoit à sa colère. Elle paroît formée pour
exprimer cette violente passion.

Au même instant, mon frère est entré. Ma soeur,
ma soeur, m' a-t-il dit en grinçant les dents,
achevez le rôle héroïque que vous avez
entrepris. Il vous sied à merveille. Comptez
néanmoins qu' il durera peu. Nous verrons si
vous accuserez les autres de tyrannie, après
avoir exercé la vôtre avec tant

p373

d' insolence. Mais laissez-là, laissez-là,
M Solmes ; son règne est court. Vous la verrez
bientôt assez humble et assez mortifiée. La
petite folle, apprivoisée, sentira les reproches
de sa conscience, et vous demandera grâce
alors ; trop heureuse de pouvoir l' obtenir !
Ce frère barbare auroit continué plus
long-tems ses insultes, si Chorey n' étoit venue le
rappeler par l' ordre de mon père. Dans la
douleur et l' effroi d' être traitée si
brutalement, je passois d' une chaise sur une
autre, avec toutes les marques d' une violente
agitation. M Solmes a tenté de s' excuser, en
m' assurant qu' il étoit fort affligé de
l' emportement de mon frère. Laissez-moi, monsieur,
laissez-moi, ou vous m' allez voir tomber sans
connoissance. En effet, je me suis cru prête à
m' évanouir.

Il s' est recommandé à ma faveur, avec un air
d' assurance qui m' a paru augmenter par
l' abattement où il me voyoit. Il a profité
même de ma situation pour se saisir d' une de
mes mains tremblantes, que toute ma résistance
n' a pu l' empêcher de porter à son odieuse
bouche. Je me suis éloignée de lui avec

indignation. Il est sorti en redoublant ses grimaces, et ses révérences ; fort content de lui-même, autant que j' en ai pu juger, et jouissant de ma

p374

confusion. Je l' ai encore devant les yeux. Il me semble que je le vois, se retirant lourdement en arrière, se courbant à chaque pas, jusqu' à ce que la porte, qui étoit ouverte et contre le bord de laquelle il a donné en reculant, l' a fait souvenir heureusement de me tourner le dos. Aussi-tôt que je me suis trouvée seule, Betty est venue m' apprendre qu' on m' accordoit enfin la permission de remonter à ma chambre. Elle avoit ordre, m' a-t-elle dit, de m' exhorter à faire des réflexions sérieuses, parce que le tems étoit court ; quoiqu' elle m' ait fait entendre qu' on pourroit m' accorder jusqu' à samedi.

Dans la liberté que je lui laisse de parler, elle m' a raconté que mon frère et ma soeur ont été blâmés de s' être trop emportés avec moi ; mais qu' après avoir recueilli toutes les circonstances, sur leur récit et sur celui de mon oncle, on s' est déterminé plus que jamais en faveur de M Solmes. Il prétend lui-même que sa passion est plus vive pour moi qu' elle n' a jamais été, et que, loin d' être rebuté par mes discours, il a trouvé des charmes à m' entendre. On ne l' entend parler qu' avec extase, de la bonne grâce et de l' air de dignité avec lequel je ferai les honneurs de sa maison.

p375

Betty me fait d' autres peintures aussi flatteuses, sans que je puisse juger si elles sont d' elle ou de lui. La conclusion, dit-elle, avec son insolence ordinaire, est de me soumettre de bonne grâce ; ou, ce qu' elle me conseille encore plus, de faire mes conditions moi-même avec lui. Si je manque l' occasion, elle peut me répondre qu' à la place de M Solmes, elle n' en seroit pas disposée à me mieux traiter : et quelle femme au monde, m' a répété plusieurs fois cette effrontée créature, aimera mieux *admirer* un jeune homme libertin, que d' être

admirée elle-même par un homme sage, et d' un caractère à l' être toujours ?

Elle ajoute qu' il faut que mon bonheur ou mon adresse aient été surprenans, pour avoir trouvé le moyen de cacher mes papiers. Je dois bien m' imaginer, dit-elle, qu' elle n' ignore pas que j' ai sans cesse la plume à la main : et comme j' apporte tous mes soins à lui en dérober la connoissance, elle n' est pas obligée de me garder le secret. Cependant elle n' aime point à nuire : elle est portée au contraire à rendre service, et l' art de concilier a toujours été son talent. Si elle me vouloit autant de mal que je me le figure, peut-être ne serois-je plus chez mon père : ce qu' elle ne dit pas néanmoins pour se faire un mérite auprès de

p376

moi ; car, au fond, il seroit de mon avantage que l' affaire fût promptement terminée : elle y trouveroit du moins le sien, elle et tout le monde ; cela est certain. Pour finir là-dessus, vient-elle de me dire encore, elle pouvoit me donner un avis : quoique mon départ ne soit pas éloigné, on pensoit à m' ôter ma plume et mon encre ; et lorsque j' aurois perdu cet amusement, on verroit quel emploi un esprit aussi actif que le mien pouvoit faire de son tems.

Ce discours, qu' elle a peut-être lâché au hasard, fait tant d' impression sur moi, que je vais commencer sur le champ à cacher en différens lieux, des plumes, de l' encre et du papier. J' en mettrai même une provision dans quelque cabinet du jardin, si j' y trouve un endroit sûr. Au pis aller, j' ai quelques crayons, qui me servent à dessiner ; et mes patrons me tiendront lieu de papier, s' il ne m' en reste pas d' autre.

J' admire effectivement le bonheur que j' ai eu de me défaire de mes écrits. On a fait une recherche des plus exactes : je m' en apperçois au désordre que je trouve dans tous mes tiroirs. Vous savez que j' aime la méthode, et que, l' étendant jusqu' aux bagatelles, je retrouverois, les yeux fermés, un bout de dentelle ou

p377

de ruban. J' ai remarqué la même confusion dans mes livres, qu' ils ont étrangement déplacés, en regardant par derrière, ou peut-être en les ouvrant. Mes habits n' ont pas été plus ménagés, et je vois que rien ne leur est échappé. C' est aux soins de votre amitié que j' ai l' obligation de l' inutilité de leur peine.

Ma main s' arrête de fatigue et de pesanteur ; mais le terme d' *obligation* me ranime, pour vous dire, que je suis, à toutes sortes de titres, votre très- *obligée* et très-fidelle amie,
Clarisse Harlove.

LETTRE 76

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

mercredi, 5 d' avril, à onze heures.

Je suis réduite à dérober quelques momens pour vous écrire, et à faire usage de mes provisions secrètes. On n' a pas manqué d' enlever tout ce qu' on a pu trouver de plumes et de papier dans mon appartement. C' est un récit auquel je reviendrai bientôt.

Il n' y a pas plus d' une heure que j' ai porté ma longue lettre au dépôt. J' y ai mis en même

p378

tems un billet pour M Lovelace, où, dans la crainte que son impatience ne le porte à quelque témérité, je lui apprends, en quatre lignes, " que l' entrevue est passée, et que je commence à me flatter que la fermeté de mon refus fera perdre courage à M Solmes et à ses protecteurs " .

Quoique l' excès de mes fatigues, et la nuit que j' ai passée presque entière à vous écrire, m' aient fait demeurer si long-tems au lit, que je n' ai pu faire partir plutôt ma lettre, j' espère que vous la recevrez assez tôt pour trouver le tems de me répondre ce soir, ou demain de grand matin. Ma plus vive impatience à présent, c' est de savoir si je puis compter ou non sur l' indulgence de votre mère. Vous en sentirez l' importance, si vous considérez qu' ils sont résolus de m' enlever samedi, au plus tard, pour la maison de mon oncle, et peut-être dès demain. Avant que de passer à la nouvelle violence qui

m' a fait perdre mon papier et mes plumes, il faut vous informer, en peu de mots, de quelques circonstances qui l' ont précédée.
Ma tante, qui semble n' avoir plus d' autre maison que la nôtre, aussi bien que M Solmes et mes deux oncles, est montée chez moi au

p379

moment de mon réveil. Elle m' a dit que je ne devois pas faire difficulté d' entendre ce que M Solmes raconte de M Lovelace, ne fût-ce que pour m' éclaircir de plusieurs choses qui me convaincroient de la bassesse de son caractère, et qu' il ne peut jamais faire qu' un mauvais mari : que je serois libre de les expliquer à mon gré, et de les prendre, si je voulois, au désavantage de Solmes ; mais que j' étois d' autant plus intéressée à ne le pas ignorer, qu' il y en avoit quelques-unes qui me regardoient personnellement.

Je lui ai répondu, que ma curiosité n' étoit pas fort vive, parce que j' étois sûre qu' elles ne pouvoient être à mon désavantage, et que M Lovelace n' avoit aucune raison de m' attribuer l' empressement dont quelques-uns de mes amis avoient eu l' injustice de m' accuser. Il se donnoit, m' a-t-elle dit, de grands airs sur l' éclat de sa naissance, et il parloit de notre famille avec mépris, comme s' il croyoit se rabaisser par une alliance avec nous. Je suis convenue que, si ce reproche avoit quelque fondement, c' étoit un indigne homme de parler mal d' une famille qui, à l' exception de la pairie, n' étoit pas inférieure à la sienne. J' ai ajouté que cette dignité même me paroissoit jeter moins d' honneur que de honte sur

p380

ceux qui n' ont point assez de mérite pour lui prêter autant d' ornement qu' ils en reçoivent d' elle ; qu' à la vérité, l' absurde orgueil de mon frère, qui lui faisoit déclarer de toutes parts qu' il ne s' allieroit jamais qu' à la haute noblesse, avoit pu faire naître des doutes injurieux pour la nôtre : mais que, si j' étois bien sûre que, par une autre sorte d' orgueil, où je ne trouverois que de la bassesse,

M Lovelace fût capable de prendre droit d' un avantage accidentel pour nous insulter ou pour s' estimer trop, je le croirois aussi méprisable du côté du jugement, qu' il pouvoit l' être par ses moeurs.

Elle a pris plaisir à me répéter qu' il s' étoit donné souvent ces outrageantes libertés, avec l' offre de m' en fournir des preuves qui me surprendroient.

J' ai répondu que, quelque certitude qu' elle trouvât dans les preuves, haï comme il l' étoit de toute notre famille, qui s' emportoit ouvertement contre lui dans toutes sortes de lieux, les principes de la justice commune sembloient demander qu' on approfondît à quelle occasion il s' étoit rendu coupable du crime qu' on lui reprochoit, et si les invectives de quelques-uns de mes amis, trop enflés de leurs richesses, qui leur faisoient peut-être mépriser

p381

tous les autres avantages, et nuire à leurs propres prétentions de noblesse, pour décrier la sienne, ne l' avoient pas excité à parler d' eux avec le même mépris. En un mot, ai-je conclu, pouvez-vous dire, madame, que la haine ne soit pas aussi envenimée de notre côté que du sien ? Parle-t-il de nous avec moins de ménagement que nous ne parlons de lui ? Et quant à l' objection si souvent répétée, qu' il seroit un mauvais mari, croyez-vous qu' il puisse jamais traiter une femme plus mal que je l' ai été, sur-tout par mon frère et par ma soeur ?

Ah ! Ma nièce, ah ! Chère Clary, que ce méchant homme a jeté de fortes racines dans votre coeur !

Peut-être vous trompez-vous, madame. Mais en vérité, les pères et les mères qui veulent faire entrer une fille dans leurs idées sur des points de cette nature, devroient se garder soigneusement de hasarder des choses qui puissent lui faire une loi de générosité et d' honneur de prendre parti pour l' homme qu' ils ont en aversion. Cependant, tout examiné, comme j' ai offert de renoncer à lui pour jamais, je ne vois pas d' où vient cette affectation continuelle de me parler de lui, ni pourquoi l' on exigeroit que je prêtasse l' oreille aux détails qui le regardent.

Mais enfin, ma nièce, vous ne sauriez prétendre qu' il y ait aucun mal à vous laisser raconter par M Solmes ce que M Lovelace a dit de vous. Avec quelque rigueur que vous l' ayez traité, il brûle de vous revoir. Il vous demande en grace de l' entendre sur ce point.

Si vous croyez, madame, qu' il soit convenable de l' entendre... oui, chère Clary, a-t-elle interrompu vivement, très-convenable.

Ce qu' il dit de moi, madame, vous a-t-il convaincue de la bassesse de M Lovelace ? Oui, ma chère, et que vous êtes obligée de le détester.

Eh bien ! Madame, ayez la bonté de me le faire entendre de vous. Il n' est pas besoin que je voie M Solmes, lorsque le récit qu' il veut me faire sera d' un double poids dans votre bouche. Apprenez-moi, madame, ce qu' on a osé dire de moi.

Il m' a paru que ma tante étoit dans le dernier embarras. Cependant, après s' être un peu remise : fort bien, m' a-t-elle dit ; je vois à quel point votre coeur est attaché. J' en suis affligée, miss, car je vous assure qu' on y fera peu d' attention. Vous serez Madame Solmes, et plutôt que vous ne vous y attendez.

Si le consentement du coeur et le témoignage de la voix sont nécessaires au mariage, je suis sûre de n' être jamais à M Solmes : et de quels excès mes parens ne seront-ils pas responsables, s' ils emploient la force pour mettre ma main dans la sienne, et pour l' y tenir jusqu' à la fin de la cérémonie ; pendant qu' évanouie d' horreur, je serai peut-être hors d' état de le sentir.

Quelle peinture romanesque me faites-vous d' un mariage forcé ? D' autres vous répondroient, ma nièce, que c' est celle de votre propre obstination.

C' est à quoi je m' attendrois de la part de mon frère et de ma soeur : mais vous, madame, je suis sûre que vous mettez de la distinction entre l' opiniâtreté et l' antipathie.

L' antipathie supposée, ma chère, peut avoir sa source dans une opiniâtreté réelle.

Je connois mon coeur, madame, et je souhaiterois

que vous le connaissiez de même.
Mais voyez du moins encore une fois M Solmes.
On vous en saura gré, et vous ferez plus que vous
ne vous imaginez pour vous.
Pourquoi le voir, madame ? Prend-il plaisir
à s' entendre déclarer l' aversion que j' ai pour
lui ? Se propose-t-il de redoubler l' animosité

p384

de mes amis contre moi ? ô ruse, ô cruelle
ambition de mon frère !
Ma tante m' a jeté un regard de pitié, comme pour
entrer dans le sens de mon exclamation.
Cependant elle m' a répondu que mon imagination
croit des monstres ; que je supposois de
l' animosité, du redoublement...
leur animosité redoublera, madame, s' ils
s' offensent de me voir déclarer à M Solmes
que je le déteste pour mari.
M Solmes, m' a-t-elle dit, mérite en vérité
de la compassion. Il vous adore. Il est dans
une mortelle impatience de vous revoir. Il ne
vous trouve que plus charmante, depuis la
manière cruelle dont vous l' avez traité. Il ne
parle de vous qu' avec transport.
Difforme créature ! Ai-je pensé en moi-même.
Lui ! Des transports ?
Quelle doit être la cruauté de son coeur, ai-je
repris, pour se faire un spectacle de tant
de disgrâces, auxquelles il contribue
volontairement ! Mais je vois, je vois, madame,
que je suis considérée ici *comme un oiseau en
cage* , qu' on pique et qu' on irrite, pour en
faire le jouet de mon frère, de ma soeur et de
M Solmes. Ils trouvent dans mes peines le
sujet d' une joie cruelle. Moi ! Madame, que je
voie cet homme-là ? Un homme incapable de

p385

pitié ? Je ne le verrai pas, si je puis éviter
de le voir. Non, non, je ne le verrai pas.
Quel sens votre vivacité vous fait donner à
l' admiration dont M Solmes est rempli pour
vous ! Tous vos emportemens d' hier, tous vos
mépris, n' empêchent pas qu' il ne vous trouve
adorable, jusques dans vos rigueurs. Je vous
réponds qu' il n' est pas aussi peu généreux,

aussi insensible que vous le croyez. Allons, ma chère nièce ; votre père et votre mère s' y attendent ; il faut consentir à le voir encore une fois ; il faut entendre ce qu' il doit vous dire.

Comment pourrais-je y consentir, lorsque vous-même, madame, à l' exemple de tous les autres, vous avez expliqué l' entrevue d' hier comme un encouragement pour ses prétentions ; lorsque j' ai déclaré solennellement que, si je consentois à la recevoir, elle pouvoit être expliquée dans ce sens ; et lorsque je suis déterminée au contraire à ne le jamais souffrir ? Vous auriez pu, miss, vous dispenser de faire tomber vos réflexions sur moi. Je vois que, d' un côté comme de l' autre, je n' ai pas beaucoup de remerciemens à prétendre. Elle est sortie en courant. Je l' ai rappelée, je l' ai suivie jusqu' à l' escalier ; elle a refusé

p386

de m' entendre. Le mouvement précipité qu' elle a fait pour sortir a donné occasion à celui de quelque vil espion qui nous écoutoit, et dont j' ai entendu le bruit lorsqu' il s' est retiré. à peine étois-je un peu remise de cette attaque, que l' illustre Betty est entrée : miss, on attend l' honneur de votre compagnie dans votre parloir.

Eh qui, Betty ? Que sais-je, miss ? C' est peut-être votre soeur, peut-être votre frère. Je suis sûre qu' ils ne monteront point ici pour vous voir.

M Solmes est-il parti ?

Je le crois, miss. Voudriez-vous qu' on le fît rappeler ? M' a demandé l' insolente créature. Je suis descendue : et qui pouvois-je trouver dans mon parloir, si ce n' étoit mon frère et M Solmes, qui s' étoit caché derrière la porte pour n' être pas vu ; tandis que mon frère m' a conduite par la main jusqu' à la première chaise ? J' ai frémi, comme à la vue d' un spectre.

Il est question de vous asseoir, Clary. Et de quoi encore, mon frère ? De quoi, ma soeur ? Il faut vous défaire, s' il vous plaît, de cet air méprisant ; et prendre la peine d' écouter ce que M Solmes va vous dire. Appelée encore

p387

pour leur servir de jouet ! Ai-je pensé en moi-même.

Mademoiselle, s' est hâté de dire M Solmes, comme s' il eût craint de n' avoir pas le tems de parler, M Lovelace fait profession d' une haine ouverte pour le mariage, et son dessein est de vous perdre d' honneur, si jamais...

lâche délateur ! Ai-je interrompu d' un ton fort vif, arrachant ma main de celles de mon frère, qui la tiroit insolemment pour la lui offrir ; c' est vous-même qui êtes l' ennemi de mon honneur, si c' est déshonorer une ame libre que de vouloir la forcer.

La violente créature, s' est écrié mon frère. Mais vous n' êtes point encore partie, miss, (en résistant aux efforts que je faisais pour me dégager).

Que prétendez-vous donc, monsieur, par cette affreuse violence ? Vous retenir ici, miss : et, me voyant prête à lui échapper, il a passé ses bras autour de moi. Faites donc retirer M Solmes. Pourquoi me traiter si cruellement ? Qu' il ne soit pas témoin, pour votre propre honneur, de la barbarie d' un frère pour une soeur qui n' a pas mérité cet indigne traitement. J' ai continué de me débattre avec tant d' ardeur, qu' étant forcé de me laisser libre, il m' a

p388

traitée de *furie* . Voyez, a-t-il dit à M Solmes, quelle force l' opiniâreté donne à une femme : je n' ai pu la retenir. J' avois déjà volé vers la porte, qui étoit demeurée ouverte ; et remontant à ma chambre avec la même légèreté, je m' y suis enfermée sous la clé, tremblante en vérité, et toute hors d' haleine.

Un quart-d' heure après, Betty est venue frapper brusquement, en me priant à haute voix d' ouvrir, et d' un ton qui m' a causé autant d' effroi qu' elle paroisoit en avoir elle-même. J' ai ouvert. Miséricorde ! M' a-t-elle dit. On n' a jamais vu de pareil tumulte, (marchant de côté et d' autre, et s' éventant avec son mouchoir) : des maîtres et des maîtresses en fureur ; d' autres obstinés ! Un pauvre amant qui se désespère ! Des oncles enragés ! Un... ô dieu ! Dieu ! Quelle sera la fin de cette confusion ? Et pourquoi, s' il vous plaît, tant de trouble ? Parce qu' une jeune demoiselle peut être heureuse, et ne le veut pas ; parce qu' une jeune demoiselle veut un mari, et n' en

veut pas. Quel désordre dans une maison où l' on étoit accoutumé à vivre si tranquille ! Elle a fait durer quelque tems cette scène, sans cesser de parler à elle-même ; tandis que, prenant patience sur ma chaise, et bien persuadée que sa commission ne me seroit pas

p389

agréable, j' ai attendu la fin de ce beau soliloque.

Elle s' est tournée vers moi : je dois faire ce qu' on m' ordonne, m' a-t-elle dit, et ce n' est pas ma faute. Votre colère, miss, ne doit pas tomber sur moi. Mais il faut que j' emporte à ce moment vos plumes et votre encre.

Par l' ordre de qui ?

De votre père et de votre mère.

Qui m' assurera que cet ordre vient d' eux ?

Elle alloit passer dans mon cabinet. Je l' ai prévenue. Touchez à quelque chose ici, si vous l' osez. Miss Dolly est entrée à l' instant.

Hélas ! Oui, chère miss, m' a dit cette tendre amie, les larmes aux yeux ; il faut remettre votre plume et votre encre à Betty ou à moi.

Le faut-il, chère cousine ? Je vais donc vous les donner ; mais ce ne sera point à cette effrontée. J' ai remis mon écritoire entre ses mains. Je suis au désespoir, m' a dit la triste miss, de ne vous apporter que des ordres fâcheux : mais votre père ne veut plus vous souffrir dans cette maison. Il a juré que demain, ou samedi au plus tard, vous serez menée chez mon oncle Antonin. On ne vous enlève vos plumes et votre encre que pour vous ôter le moyen d' en avertir personne.

p390

Elle m' a quittée d' un air plus triste encore que son discours, chargée de mon écritoire garnie, et d' un paquet de plumes qu' on avoit observé dans la recherche d' hier, et qu' elle avoit reçu ordre de me demander particulièrement. C' est un bonheur que, n' ayant point eu besoin d' en prendre depuis, parce que j' en ai caché une douzaine d' autres en différens endroits, le paquet se soit trouvé entier ; car je ne doute pas qu' ils n' eussent pris soin de les compter.

Betty est demeurée près de moi, pour me raconter que ma mère est à présent aussi animée contre moi qu' aucun autre ; que mon sort est décidé ; que la violence de ma conduite ne m' a laissé aucun défenseur ; que M Solmes se mord les lèvres, murmure, et paroît, dit-elle, rouler plus d' idées dans sa tête qu' il ne lui échappe de paroles. Elle prétend néanmoins que ce cruel persécuteur a pris plaisir à me voir, quoique sûr du tourment qu' il me cause, et qu' il demande à me voir encore. Ne faut-il pas, ma chère, que cet homme soit un vrai sauvage ?

Elle dit que mon oncle Harlove a déclaré qu' il m' abandonnoit : qu' il prend pitié de M Solmes ; mais qu' il lui recommande néanmoins de ne pas se ressentir un jour de mon mépris :

p391

que mon oncle Antonin est d' avis, au contraire, que je dois en porter la peine : que, pour elle, qui appartient aussi à la famille, elle ne me cache pas qu' elle seroit volontiers de la même opinion.

Comme il ne me reste point d' autre voie que la sienne pour être informée de leurs discours et de leurs desseins, j' ai quelquefois une patience que je n' aurois pas dans d' autres tems pour ses effronteries. Dans le fond, il semble que mon frère et ma soeur l' admettent à tous leurs conseils.

Miss Hervey est remontée, à ce moment, pour me demander une provision d' encre qu' ils se sont souvenus d' avoir remarquée dans mon cabinet. Je n' ai pas hésité à la donner. Moins ils me soupçonneront de pouvoir écrire, plus j' espère qu' ils auront de penchant à m' accorder quelque délai.

Vous voyez, ma chère, quelle est à présent ma situation. Tout mon espoir, toute ma confiance est dans la faveur de votre mère. Si je perds cette ressource, j' ignore ce que je puis devenir : et qui sait, de momens en momens, à quoi votre malheureuse amie doit s' attendre ?

LETTRE 77

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

mercredi, à 4 heures après midi.

Je reviens du dépôt, où j' ai porté la lettre que je venois de finir, avec celle de M Lovelace que je ne vous avois point envoyée. J' ai été surprise d' y trouver encore ma lettre précédente. Ainsi vous les recevrez toutes deux à la fois.

Il me reste néanmoins quelque inquiétude sur le retardement de celle que vous devriez avoir reçue. Mais je conçois que votre messenger n' est pas toujours libre. Je ne laisserai pas de porter tout ce que j' écrirai, aussi-tôt que chaque lettre sera finie. La prudence ne me permet pas, à présent, de garder le moindre papier autour de moi. Je suis même obligée de m' enfermer pour écrire, dans la crainte d' être surprise, depuis qu' on ne me croit plus d' encre et de plumes.

J' ai trouvé une nouvelle lettre de ce diligent et officieux personnage. Elle me confirme qu' il ne se passe rien dans cette maison dont il ne soit informé sur le champ ; car elle doit avoir

été écrite avant qu' il ait pu recevoir mon dernier billet, et déposée apparemment lorsqu' on est venu le prendre : cependant il me félicite sur la fermeté que j' ai marquée, dans cette occasion, avec M Solmes et mon oncle.

Il m' assure néanmoins " qu' ils sont plus déterminés que jamais à l' emporter sur moi. Il me fait des complimens de la part de tous ses proches. Leur plus ardente envie, dit-il, est de me voir dans leur famille. Il me presse de quitter cette maison, tandis que j' en ai le pouvoir. Il me demande encore la permission d' envoyer le carrosse de son oncle, à six chevaux, pour attendre mes ordres à la barrière qui mène au taillis.

" il répète que les articles dépendront de ma volonté. Milord M et ses deux tantes se rendront garans de son honneur et de sa droiture. Mais si je ne souhaite pas de choisir pour asile la maison de l' une ou de l' autre de ses tantes, ni de le rendre le plus heureux des hommes aussitôt qu' il le désire, il me propose de me retirer dans ma propre terre, et d' y accepter la garde et la protection de Milord M jusqu' à l' arrivée de

M Morden. Il sait le moyen, dit-il, de m' y établir avec autant de facilité que d' honneur. à la première invitation de ma part, elle sera

p394

remplie de toutes ses parentes. Madame Norton et Miss Howe ne se feront pas presser, apparemment, pour y venir passer quelque tems avec moi. Plus d' obstacle alors, ni de prétexte aux chicanes : et si c' est mon intention, il ne m' y rendra pas la moindre visite ; il ne parlera point de mariage, que la paix ne soit rétablie, qu' il n' ait employé toutes les méthodes que je lui prescrirai pour se réconcilier avec mes amis, que mon cousin ne soit arrivé, qu' on n' ait dressé des articles auxquels M Morden ait donné son approbation, et que je ne sois satisfaite des preuves que j' aurai reçues de sa réformation. "

à l' égard de la répugnance qu' une personne de mon caractère peut sentir à quitter la maison paternelle, il observe, (et je crois son observation trop vraie) " que le traitement que j' essuie est dans la bouche de tout le monde. Cependant il m' assure que la voix publique est en ma faveur. Mes amis, eux-mêmes, dit-il, s' attendent que je me ferai justice, sans quoi, quel motif auroient-ils pour me tenir dans une espèce de prison ? Il prétend que, traitée comme je le suis, l' indépendance à laquelle j' ai droit est une raison qui suffit pour justifier le changement de ma

p395

demeure, si c' est le parti auquel je veux m' attacher, ou le désir de prendre possession de ma terre, si je veux me borner à ce prétexte : que si j' avois quelque tache à redouter, la conduite de mes parens l' auroit déjà jetée sur moi : que mon honneur ne sauroit m' intéresser plus que lui-même et tous les siens, puisqu' il a l' espérance de me voir à lui pour jamais : et s' il est question, dit-il, de suppléer à la perte de ma propre famille, il croit penser avec raison, qu' il y en a peu d' aussi propres que la sienne à cette espèce de dédommagement, par quelque voie que je lui fasse l' honneur d' accepter sa

protection et ses services.

" mais il proteste qu' à toutes sortes de risques, il empêchera que je ne sois menée chez mon oncle, parce qu' il est sûr de me perdre sans ressource, si j' entre une fois dans cette redoutable maison. Il m' apprend que mon frère, ma soeur et M Solmes doivent s' y trouver pour me recevoir ; que mon père et ma mère n' en approcheront pas avant la célébration ; mais qu' ensuite ils paroîtront tous deux, dans l' espérance de me réconcilier avec mon odieux mari, en me représentant les loix sacrées d' un double devoir. "

p396

hélas ! Ma chère, avec quelle violence suis-je poussée entre deux extrémités cruelles ? Cependant ce dernier avis n' a que trop de vraisemblance. Chaque pas qui se fait ici semble tendre à ce but ! Et ne me l' a-t-on pas presque ouvertement déclaré ? Il avoue " que, sur des intelligences, dont il connoît la certitude, il a déjà pris toutes ses mesures ; mais que, par considération pour moi, (car je dois supposer, dit-il, que ses ressentimens n' ont pas d' autre frein), il désire si vivement d' éviter les voies extrêmes, qu' il a souffert qu' une personne peu suspecte, et qui feindra de ne le pas connoître, découvre à mes parens quelles sont ses résolutions, s' ils persistent dans le dessein de me conduire malgré moi chez mon oncle. Son espérance, dit-il, est que la crainte de quelque évènement tragique pourra leur faire changer de mesures ; quoiqu' en supposant qu' elle ne produise pas cet effet, il s' expose, par un avis de cette conséquence, au risque de voir redoubler leur garde. "

n' êtes-vous pas surprise, ma chère, de la hardiesse et de la résolution de cet homme-là ?

" il me demande quelques lignes de réponse,

p397

avant la nuit, ou demain au matin. S' il ne reçoit pas cette faveur, il en conclura que je suis gardée plus étroitement, et qu' il n' a pas un moment à perdre pour agir dans cette

supposition. "

vous verrez par cet extrait, comme par sa lettre précédente, qui est à peu près dans le même langage, combien il tire d' avantage de ma situation, dans ses offres, dans ses déclarations, et même dans ses menaces. Aussi me garderois-je bien de les souffrir, sans une si forte raison.

Il faut, après tout, que je me détermine promptement à quelque chose, si je ne veux pas me trouver bientôt dans l' impossibilité de me secourir moi-même. Mais je veux vous envoyer sa lettre sous l' enveloppe même de celle-ci, afin que vous jugiez mieux de ses propositions, et de ses intelligences. Je me serois épargné la peine d' en faire un extrait, si cette pensée m' étoit venue plutôt, et si j' avois fait réflexion aussi qu' il ne doit plus me rester d' écrit entre les mains. Je ne puis oublier ce qu' elle contient, quoique je sois fort embarrassée pour y répondre. Me jeter sous la protection de sa famille, est une démarche dont je ne soutiens pas l' idée... mais je n' examinerai pas sérieusement ses propositions, sans

p398

avoir reçu de vous un autre éclaircissement, dont le délai coute beaucoup à mon impatience. Il est certain que de la bonté de votre mère dépendent les seules espérances auxquelles je puisse m' attacher par choix. Je ne vois aucune protection qui puisse me faire plus d' honneur que la sienne, d' autant plus que ma fuite alors ne seroit point une breche irréparable, et que je pourrois retourner chez mon père, à des conditions qui me délivreroient de Solmes, sans m' affranchir de l' autorité paternelle. Je ne pense point à l' indépendance ; ce qui diminue beaucoup la difficulté pour votre mère : et quand je serois forcée d' user de mon droit, je ne voudrois jamais l' étendre plus loin que mon frère, qui jouit du sien dans la terre qu' on lui a léguée, sans y trouver d' opposition. Dieu me préserve de me croire jamais dégagée du joug de la nature, quelque droit que je puisse tirer du testament de mon grand-père ! En me laissant sa terre, comme une récompense de ma soumission et de mon respect, il n' a pas eu dessein de m' élever au-dessus de mon devoir ; et cette réflexion, qu' on m' a représentée avec justice, me fera toujours craindre de ne pas répondre à ses intentions. Hélas ! Si mes amis

connoissoient le fond de mon coeur ! S' ils en
avoient du moins l' opinion qu' ils ont toujours

p399

eue ! Car, je le répète encore, s' il ne me
trompe pas moi-même, il n' est pas changé,
quoique celui de mes amis le soit beaucoup.
Que votre mère vous permette seulement de
m' envoyer son carrosse, ou une chaise, au
même lieu où M Lovelace propose de faire venir
celui de son oncle. Dans mes terreurs
continuelles, je ne balancerois pas un moment
à me déterminer. Vous me placeriez, comme
je vous l' ai déjà dit, où vous le jugeriez à
propos : dans une cabane, dans un grenier,
déguisée en servante ; ou sous le nom, si vous
voulez, de la soeur d' un de vos gens. Ainsi,
j' éviterois, d' un côté, M Solmes, et de
l' autre, le chagrin de chercher un refuge dans une
famille qui est en guerre avec la mienne. Je
serois contente de mon sort ! Si votre mère
me refuse, quel asile, quelle espérance me
reste-t-il au monde ? Très-chère Miss Howe,
secourez de vos conseils une malheureuse amie.
J' avois quitté la plume. L' excès de mon
inquiétude me faisoit craindre de
m' abandonner à mes propres réflexions. J' étois
descendue au jardin pour essayer de rendre un peu
de calme à mon esprit, en changeant la scène.
à peine

p400

avois-je fait un tour dans l' allée des
noisettiers, que Betty est venue à moi : prenez
garde, miss ! Voici votre père, voici votre
oncle Antonin, votre frère et votre soeur, qui se
promènent à vingt pas de vous ; et votre père
m' ordonne de voir où vous êtes, dans la
crainte qu' il a de vous rencontrer.
Je me suis jetée dans une allée de traverse ;
et voyant paroître ma soeur, je n' ai eu que le
tems de me retirer derrière une charmille, pour
attendre qu' ils fussent passés. Il me semble
que ma mère n' est pas en bonne santé. Ma mère
garde sa chambre. S' il arrivoit qu' elle se
trouvât plus mal, ce seroit un surcroît de
malheur pour moi, dans l' idée que tous ces

troubles auroient fait trop d'impression sur son coeur.

Vous ne sauriez vous imaginer, ma chère, quelles ont été mes agitations, derrière cette charmille, en voyant passer mon père si près de moi. J' ai pris plaisir à le regarder au travers des branches ; mais j' ai tremblé comme une feuille, lorsque je lui ai entendu prononcer ces terribles paroles : " mon fils, et vous, Bella, et vous mon frère, je vous abandonne entièrement la conclusion de cette affaire. " je ne puis douter qu' il ne fût question de moi. Cependant, pourquoi me suis-je sentie si touchée,

p401

puisque ce n' est pas d' aujourd' hui que je suis abandonnée à leur cruauté ?

Pendant que mon père étoit au jardin, j' ai fait présenter mes respects à ma mère, et demander l' état de sa santé, par Chorey, que le hasard m' a fait rencontrer sur l' escalier ; car, à l' exception de ma geolière, aucun des domestiques n' ose se trouver sur mon passage. J' ai reçu une réponse si mortifiante, que, sans regretter mon inquiétude pour une santé si chère, je me suis repentie du moins de mon message : " qu' elle se dispense de cette curiosité pour des désordres dont elle est la cause. Je ne veux recevoir d' elle aucun compliment. " ce langage est bien dur, ma chère, vous conviendrez qu' il est bien dur.

Cependant j' ai le plaisir d' apprendre que ma mère est déjà mieux. C' étoit un accès de colique, à laquelle vous savez qu' elle est sujette, et dont on la croit délivrée. Plaise au ciel qu' elle le soit ! Car on rejette sur moi tout ce qui arrive de mal dans cette maison.

Une si bonne nouvelle méritoit de ne pas être accompagnée d' une circonstance fort désagréable : Betty m' a déclaré qu' elle avoit ordre de me faire savoir que mes promenades au jardin et mes visites à ma volière deviennent

p402

suspectes, et que, si je demeure ici jusqu' à samedi ou lundi, elles me seront interdites.

Peut-être n' a-t-on dessein que de me faire trouver moins de répugnance à me rendre chez mon oncle. On a dit aussi à Betty que, si je me plaignois de ces ordres, et de n' avoir plus la liberté d' écrire, elle pouvoit me répondre : " que la lecture m' étoit plus convenable que l' écriture : que l' une pouvoit m' instruire de mon devoir, au lieu que l' autre n' avoit servi qu' à m' endurcir dans l' obstination : que mes ouvrages de main me seroient plus utiles que ces promenades si fréquentes, qu' on me voyoit faire dans toutes sortes de tems. "

ainsi, ma chère, si je ne me hâte pas de prendre une résolution, je me trouverai dans l' impuissance absolue d' éviter le malheur qui me menace, et je perdrai la consolation de vous communiquer mes peines.

Mercredi au soir.

Tout est en désordre dans la maison. Betty fait l' office d' espion, dedans et dehors. On dresse quelque machine, sans que je puisse m' imaginer ce qui se passe. Je suis déjà presque

p403

aussi mal de corps que d' esprit. Réellement, je me sens le coeur fort abattu.

Je veux descendre, quoiqu' il soit presque nuit, sous prétexte de me remettre en prenant un peu l' air. Il est impossible à présent que vous n' ayez pas reçu mes deux dernières lettres. Je porterai celle-ci au dépôt, si je le puis ; avec celle de M Lovelace, que je vais mettre sous la même enveloppe ; de peur qu' on ne recommence les recherches.

Mon dieu ! Que vais-je devenir ? Tout le monde est dans un mouvement étrange. J' entends fermer brusquement les portes. On ne fait que passer d' un appartement à l' autre. Betty, avec son air effrayé, est montée deux fois dans l' espace d' une demi-heure. Elle m' a regardée en silence, comme si j' étois menacée de quelque violence extraordinaire. Chorey l' a rappelée la seconde fois avec précipitation. Ses regards et ses gestes étoient encore plus expressifs en me quittant, peut-être n' est-il question de rien qui mérite mes craintes... j' entends revenir Betty avec ses exclamations et ses soupirs affectés.

L' insolente fille n' a pas cessé de me tenir un langage obscur. Elle refuse de s' expliquer.

p404

" supposons, m' a-t-elle dit, que cette jolie aventure finisse par le meurtre ; je me repentirois toute ma vie de mon opposition, autant qu' elle en peut juger. Des parens ne souffrent point qu' on leur enlève leurs enfans avec cette impudence : et il ne convient pas qu' ils le souffrent. Le coup pourra retomber sur moi, lorsque je m' y attendrai le moins. " voilà ce que j' ai tiré de plus clair d' une misérable qui se fait une joie de varier mon supplice. Peut-être sont-ils dans les premières alarmes de l' information que M Lovelace leur a fait donner secrètement par son vil espion, sans doute, du dessein où il est d' empêcher que je ne sois menée chez mon oncle. Si cette conjecture est juste, quel doit être en effet leur ressentiment ! Mais, moi ! Comment je suis poussée, *ballotée*, au gré de l' emportement, de la témérité, de l' injustice et de toutes les passions d' autrui, lorsque mon aversion est égale pour les procédés de l' un et de l' autre parti ! Une correspondance clandestine, dans laquelle je me suis trouvée engagée malgré moi, est devenue la source de cent mesures indiscrettes sur lesquelles je n' ai pas été consultée : et malheureusement je ne suis pas libre aujourd' hui de choisir, quoique

p405

ma ruine (car dois-je nommer autrement la perte de ma réputation ?) puisse être la conséquence terrible d' une fausse démarche. Ah ! Chère Miss Howe, quel sort est le mien ! Si je ne trouve pas le moyen de porter cette lettre au dépôt, comme je vais le tenter, tout tard qu' il est, j' y ajouterai les nouveaux évènemens, suivant l' occasion.
Clarisse Harlove.
Mes deux lettres encore ici ! Quelle est ma surprise ! Je me flatte que vous êtes en bonne santé. Je me flatte que tout est bien entre votre mère et vous.

LETTRE 78

Miss Howe, à Miss Clarisse Harlove.

jeudi matin, 6 d' avril.

J' ai reçu vos trois lettres. Je brûlois d' apprendre le succès de l' entrevue, et jamais doute plus intéressant n' a causé de plus vive impatience.

Dans la malheureuse situation de ma chère amie, c' est un devoir pour moi d' éclaircir tout ce qui a, de ma part, le moindre air de négligence ou de relâchement. J' avois envoyé Robert, hier de grand matin, dans l' espérance qu' il trouveroit quelque chose au dépôt. Il s' arrêta inutilement autour du lieu, jusqu' à dix heures. Ensuite, étant chargé d' une lettre de ma mère, pour M Hunt, auquel il devoit la remettre en main propre, avec ordre d' apporter sur le champ la réponse, il ne pût se dispenser d' exécuter sa commission. M Hunt ne rentre jamais chez lui qu' à trois heures, et la distance est considérable du château d' Harlove à sa maison. Robert, avec toute sa diligence, revint si tard qu' il étoit impossible de le renvoyer. Je lui donnai ordre seulement de

partir ce matin à la pointe du jour ; et, s' il trouvoit quelque lettre, de me l' apporter à toute bride.

L' impatience m' a fait passer une fort mauvaise nuit. Je suis demeurée au lit plus long-tems qu' à l' ordinaire ; et je ne faisois qu' en sortir, lorsque Robert m' a remis vos trois lettres. On commençoit à m' habiller. J' ai tout interrompu ; et, quoique assez longues, je les ai lues d' un bout à l' autre, en m' arrêtant souvent néanmoins, pour m' emporter à haute voix contre les enragés à qui vous êtes livrée. Que mon coeur les méprise ! Quelle bassesse dans le dessein d' encourager Solmes, par une entrevue pour laquelle ils avoient extorqué votre consentement ! Je suis fâchée, extrêmement fâchée contre votre tante Hervey. Renoncer avec cette mollesse à son propre jugement ! Ne pas rougir même de se rendre l' instrument de la malignité des autres ! Mais voilà le monde. Je les reconnois si bien ! Je ne reconnois pas moins ma mère. Après sa fille, il n' y a personne qui ait plus de part que vous à

son estime : cependant tout se réduit à dire :
Nancy, n' avons-nous pas assez de nos propres
affaires ? Pourquoi nous mêler de celles
d' autrui ?
D' autrui ! Que ce mot est odieux pour moi,

p408

lorsqu' il est question de l' amitié, et d' accorder
une protection qui peut être si importante pour
une amie, sans qu' il y ait rien d' essentiel à
redouter pour soi-même !
Je suis charmée néanmoins de votre courage. Je
n' en attendois pas tant de vous ; ni eux, j' en
suis sûre : et peut-être n' en auriez-vous pas
tant trouvé dans vous-même, si l' avis de
Lovelace sur le quartier destiné à la
nourrice , n' avoit un peu servi à l' exciter. Je
ne m' étonne point que le misérable n' en ait que
plus d' amour pour vous. Quel honneur d' être le
mari d' une telle femme ! Le mariage, après tout,
le rendra votre égal. Cet homme-là, comme vous
dites, doit être un vrai sauvage. Cependant sa
persévérance le rend moins blâmable que ceux de
votre famille pour lesquels vous avez le plus
de respect.
Il est heureux pour moi, comme je l' ai répété
souvent, de n' être point exposée à des épreuves
de cette nature. Il y auroit long-tems,
peut-être, que j' aurois suivi le conseil de votre
cousine. Mais c' est une corde que je n' ose toucher.
J' aimerai toujours cette excellente fille, pour
la tendresse qu' elle vous a marquée.
Je ne sais que vous dire de Lovelace, ni que
penser de ses promesses et de ses propositions.
Il est certain que toute sa famille a pour

p409

vous les sentimens d' une haute estime. Les
dames jouissent d' une réputation sans tache.
Milord M, autant qu' on peut le dire des
hommes et des *pairs* , est un homme d' honneur.
à tout autre que vous, je ne ferois pas
difficulté de donner des conseils. Mais on a de
vous une opinion si relevée ! Votre mérite est
d' un éclat si singulier ! Quitter la maison de
votre père, et vous jeter sous la protection
d' une famille, honorable à la vérité, mais

dans laquelle il se trouve un homme dont on peut penser que les qualités extraordinaires, les vues et les déclarations, ont engagé votre plus forte estime ! Il me semble que je vous conseillerois plus volontiers de vous rendre secrètement à Londres, et de ne laisser savoir où vous êtes, ni à lui, ni à d'autres qu'à moi, jusqu'au retour de M Morden.

à l'égard d'une nouvelle prison chez votre oncle, il n'y faut pas penser, si vous pouvez vous en garantir. Il ne faut pas mollir non plus en faveur de Solmes ; c'est ce qu'il y a de plus certain : non-seulement parce qu'il en est indigne, mais encore parce que vous avez déclaré si ouvertement votre aversion pour lui, qu'elle fait aujourd'hui l'entretien de tout le monde, comme le goût qu'on vous suppose pour l'autre. Ainsi, votre réputation, et la

p410

crainte des malheurs qui peuvent arriver, vous obligent de choisir entre Lovelace et le célibat.

Si vous vous déterminez pour Londres, hâtez-vous de me le faire savoir. J'espère que nous aurons le tems de prendre de justes mesures pour votre départ, et pour vous procurer un logement qui vous convienne. Il vous sera aisé, pour gagner du tems, de pallier un peu, et d'entrer dans quelque espèce de composition, si vous ne trouvez pas d'autre voie. Poussée comme vous l'êtes, il seroit bien étrange que vous ne fussiez pas obligée de rabattre un peu de vos admirables délicatesses.

Vous n'aurez que trop reconnu par tout ce que je viens d'écrire, que j'ai mal réussi auprès de ma mère. J'en suis confuse, j'en suis extrêmement mortifiée, et je vous avoue que rien n'est si contraire à mon attente. Nous avons eu là-dessus des discussions fort vives. Mais outre le misérable argument, *de ne pas s'embarrasser des affaires d'autrui*, elle prétend que votre devoir est d'obéir. "telle a toujours été son opinion, dit-elle, sur le devoir des filles : elle s'est gouvernée elle-même par cette règle ; mon père fut d'abord le choix de sa famille plus que le sien." voilà ce qu'elle fait valoir sans cesse, en faveur de son Hickman,

p411

comme dans le cas de Solmes. Je ne dois pas douter, puisque ma mère le dit, que sa conduite n'ait été gouvernée par ce principe. Mais j'ai une raison de plus pour le croire ; et vous la saurez, quoiqu'il ne me convienne pas trop de vous l'apprendre : c'est que ce mariage, auquel je dois néanmoins l'existence, n'a pas été aussi heureux qu'on peut l'espérer, lorsqu'en se mariant, on se préfère, de part et d'autre, à tout le reste du monde.

Je connois quelqu'un qui ne se trouvera pas mieux, je vous assure de cette double politique de ma mère. Puisqu'elle se croit obligée de lui rapporter si soigneusement toutes ses vues, il est juste qu'il souffre de la mortification que j'ai reçue dans un point que j'avois si fort à cœur.

Examinez, ma chère, en quoi votre fidèle amie peut vous servir. Si vous y consentez, je proteste que je suis prête à partir secrètement avec vous. Nous aurons le plaisir de vivre et de mourir ensemble. Pensez-y. Tirez parti de cette ouverture, et donnez-moi vos ordres.

On m'interrompt... eh ! Que m'importe le déjeuner, au milieu des chères idées dont je suis remplie ?

J'ai toujours entendu dire que, pour vivre

p412

caché, Londres est le plus sûr endroit de l'univers. Au reste, il n'est rien sorti de ma plume que je ne sois résolue d'exécuter au premier avis. Les femmes aiment à s'engager quelquefois dans la chevalerie errante, comme elles se font honneur d'y exciter les hommes : mais ici, ce que je propose, n'a rien à quoi l'on puisse donner cette couleur. C'est me mettre en état de faire mon devoir, qui est de servir et de consoler une chère et digne amie, dans des infortunes qu'elle n'a pas méritées. C'est m'ennoblir, si vous me faites cette grâce, en devenant votre compagne dans l'affliction. J'engagerois ma vie, que nous ne serons pas un mois à Londres sans voir tous les obstacles surmontés, avec l'avantage de n'avoir aucune obligation à toute cette race d'hommes. Je répéterai ce que je crois vous avoir dit plus d'une fois : les auteurs de vos

persécutions n' auroient jamais eu la hardiesse de former contre vous leurs systèmes intéressés, s' ils ne s' étoient fiés à l' opinion qu' ils ont de votre douceur. à présent qu' ils ont été trop loin, et qu' ils ont engagé la *vieille autorité* , (vous me gronderez tant qu' il vous plaira), et les uns et les autres sont dans un embarras égal, pour reculer honnêtement. Lorsque vous serez hors de leurs atteintes, et qu' ils apprendront que je

p413

suis avec vous, vous verrez avec quelle confusion ils retireront leurs odieuses cornes.

Cependant je regrette que vous n' ayez pas écrit à M Morden aussitôt qu' ils ont commencé à vous maltraiter.

Avec quelle impatience je vais attendre s' ils entreprendront de vous conduire chez votre oncle ! Je me souviens que l' intendant congédié de Milord M, donnoit à Lovelace six ou sept compagnons, aussi méchants que lui-même, dont le canton se réjouissoit toujours d' être délivré. On m' assure qu' il a cette honnête bande actuellement autour de lui. Comptez qu' il ne vous laissera pas mener paisiblement chez votre oncle. à qui vous imaginez-vous que vous appartiendrez, s' il a le bonheur de vous enlever à vos tyrans ? Je tremble pour vous, de la seule supposition d' un combat dont je prévois les suites. Il faut songer qu' il croit se devoir une vengeance ; et c' est ce qui redouble mon chagrin de n' avoir pu obtenir de ma mère la protection que je lui ai demandée si instamment pour vous.

Je fais réflexion qu' elle ne déjeûnera pas sans moi. Une querelle a quelquefois ses utilités. Cependant trop et trop peu d' affection sont deux excès qui me déplaisent.

p414

Nous venons d' avoir un nouveau démêlé. En vérité, ma chère, elle est d' une... d' une... de quoi dirai-je honnêtement ? *d' une difficulté extrême à persuader* . Vous devez être bien contente d' un terme si doux.

Comment se nommoit cet ancien grec, de qui l' on disoit qu' il gouvernoit Athenes, qu' il étoit

gouverné par sa femme, et que sa femme l' étoit par son fils ? Ce n' a pas été la faute de maman (vous savez que c' est à vous que j' écris), si elle ne gouvernoit pas mon père. Pour moi, je ne suis qu' une fille : cependant, lorsque je me suis mis dans la tête de l' emporter sur quelque point, je n' aurois pas cru mon pouvoir aussi borné que je viens de l' éprouver. Adieu, ma très-chère amie ! Nous verrons arriver des tems plus heureux. Ils ne sont pas éloignés. Des cordes si tendues ne peuvent se soutenir long-tems au même point. Il faut qu' elles rompent ou qu' elles se relâchent ; dans l' une ou l' autre supposition, la certitude est préférable à l' état opposé. Je n' ajoute qu' un mot. Ma conscience me dit que vous devez choisir entre ces deux alternatives ; ou de consentir à nous rendre toutes deux secrètement à Londres ;

p415

et dans ce cas, je me charge de la voiture, et de vous prendre au même lieu que M Lovelace vous propose pour le carrosse de son oncle : ou de vous mettre sous la protection de Milord M et des dames de sa famille. Vous avez, à la vérité, un troisième parti, en vous supposant absolument déterminée contre Solmes ; c' est de joindre Lovelace, et de vous marier sur le champ. Quel que soit votre choix, vous aurez cette excuse aux yeux du public et à vos propres yeux, que, depuis le premier moment des troubles de votre famille, vous vous serez conduite avec uniformité sur le même principe, qui est de choisir le moindre mal, dans l' espérance d' en éviter un plus grand. Adieu ! Que le ciel inspire à ma chère Clarisse ce qui est le plus digne d' elle ! C' est la prière enflammée de sa fidelle,
Anne Howe.

LETTRE 79

p416

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

jeudi, 6 avril.

Je ne puis vous marquer assez de reconnaissance, ma très-chère amie, pour le soin que vous avez pris de m'expliquer avec tant d'affection ce qui vous empêcha hier de recevoir mes lettres, et pour la généreuse protection que vous m'auriez procurée, si votre mère s'étoit laissée fléchir par vos instances.

Cette protection, sans doute, étoit ce que j'avois de plus heureux à souhaiter. Mais je reconnois que mes désirs, excités d'abord par votre tendresse, étoient moins soutenus par aucune espérance raisonnable, que par le désespoir même de trouver d'autres ressources. En effet, pourquoi s'embarasseroit-on des affaires d'autrui lorsqu'on peut l'éviter ?

Ma seule consolation, comme je ne cesse pas de le répéter, c'est qu'on ne peut m'accuser d'être tombée dans l'infortune par ma négligence ou par ma folie. Si j'avois mérité ce reproche, je n'aurois pas la hardiesse de lever les yeux pour implorer du secours ou

p417

de la protection. Cependant, l'innocence ne donne droit à personne d'exiger, pour soi-même ou pour autrui, des bienfaits qui ne sont pas dûs, ni de se plaindre lorsqu'ils sont refusés. à plus forte raison, ne devez-vous pas être offensée qu'une mère aussi prudente que la vôtre ne juge point à propos de s'engager dans mes intérêts avec autant de chaleur que vous le désirez. Si ma propre tante est capable de m'abandonner, et contre son jugement, comme je crois pouvoir le dire ; si mon père, et ma mère, et mes oncles, qui m'aimoient autrefois si tendrement, ne font pas difficulté de s'unir contre moi, puis-je ou dois-je attendre la protection de votre mère, pour résister à leurs volontés.

En vérité, ma tendre et fidèle amie, si vous permettez que je parle du ton le plus sérieux, je crains que, pour mes propres fautes, ou pour celles de ma famille, ou pour nos fautes communes, le ciel ne m'ait destinée à devenir une très-malheureuse créature : assez malheureuse pour être un exemple de sa justice ; car ne voyez-vous pas comment les vagues de l'affliction roulent sur ma tête avec une violence irrésistible ?

Jusqu' à ces derniers tems d' agitation, nous
avons tous été trop heureux. Nous ne
connoissions

p418

pas d' autres traverses, ni d' autres chagrins que
ceux dont tous les hommes portent la source en
eux-mêmes, dans l' inquiétude naturelle de leurs
désirs. Nos richesses, aussi-tôt entassées
qu' acquises, formoient autour de nous comme un
rempart qui sembloit nous rendre inaccessibles
aux traits de l' adversité. Je faisais l' orgueil
de mes amis ; j' en ressentais moi-même de celui
que je paroissois leur inspirer : et
m' étant glorifiée dans mes propres avantages ,
qui sait ce que la justice du ciel nous prépare,
pour nous convaincre que nous ne sommes pas hors
des atteintes de l' infortune, et pour nous faire
établir notre confiance sur de meilleurs
fondemens que notre présomption ?
Votre partiale amitié vous portera toujours à me
croire exempte de ce qu' on appelle fautes
capitales et volontaires. Mais hélas ! Mes
disgrâces commencent à m' humilier assez pour me
faire tourner les yeux vers le fond de mon coeur :
et qu' ai-je la confusion d' y découvrir ?
Croyez-moi, ma chère amie, plus de vanité, plus
d' orgueil secret, que je n' en aurois cru cacher
dans cet abîme ignoré.
Si je suis choisie pour faire ma propre punition et
celle d' une famille dont on me nommoit
l' ornement, demandez pour moi, ma

p419

chère, que je ne sois pas abandonnée
tout-à-fait à moi-même, et qu' il me reste la force de
soutenir mon caractère, en évitant du moins
de me rendre coupable par ma faute et contre
mes lumières. Que les dispositions de la
providence aient leur accomplissement dans tout le
reste. Je suivrai sans impatience et sans regret
le mouvement que je recevrai d' elle. Nous ne
vivrons pas toujours : fasse le ciel seulement
que ma dernière scène soit heureuse !
Mais je ne veux pas vous communiquer ma
tristesse par des réflexions si sombres. Elles
doivent se renfermer en moi-même. Le tems ne

manque point à mon esprit pour s' en occuper, ni l' espace pour les contenir. Aussi n' a-t-il pas d' autre objet qui le remplisse. Mes peines sont trop aiguës pour être d' une longue durée. La crise approche. Vous me donnez l' espérance d' un meilleur tems. Je veux espérer.

Cependant que puis-je me promettre du plus heureux avenir ? Poussée comme je suis ! Mon caractère si rabaissé, si avili, que, dans les plus favorables suppositions, je ne pourrais sans honte lever la tête et montrer mon visage au

p420

public ! Et tout cela, par l' instigation d' un frère intéressé et d' une soeur jalouse ! Arrêtons. Appelons la réflexion au secours. Ces cuisans retours sur moi-même ou sur autrui, ne viennent-ils pas de l' orgueil secret que je viens de censurer ? Déjà si impatiente ! J' étois si résignée à ce moment, si disposée à souffrir sans murmure ! J' en conviens. Mais il est difficile, extrêmement difficile, de soumettre un coeur plein d' amertume, une ame aigrie par la dureté et l' injustice, sur-tout dans les plus rudes instans de l' épreuve ! ô frère cruel ! ... mais quoi ! Mon coeur se soulève encore ? Je veux quitter une plume que je suis si peu capable de gouverner. Il faut m' efforcer de vaincre une impatience qui me feroit perdre le fruit de mes peines, si elles me sont envoyées pour ma correction, et qui pourroit m' entraîner dans des erreurs plus dignes encore de quelque autre châtement.

Je reprends un sujet dont je ne puis m' écartier long-tems ; rappelée sur-tout, comme je le suis, par les trois alternatives qui font la conclusion de votre dernière lettre.

Au premier de vos trois points, c' est-à-dire, à la proposition de me rendre à Londres, je

p421

réponds que l' offre dont elle est accompagnée me cause une parfaite épouvante. Assurément, ma chère, dans la situation où vous êtes, heureuse, traitée avec tant d' indulgence par une mère qui vous aime, vous ne pouvez me faire sérieusement cette ouverture. Je ne serois qu' une

misérable, si j' y pouvois prêter l' oreille un instant. Moi, devenir l' occasion de la mort d' une telle mère, et prendre le chemin infaillible d' abréger ses jours ? Vous ennoblir, mon cher amour ! Ah ! Qu' une entreprise de cette nature, publique dans sa témérité, douteuse dans ses motifs, quand ils paroïtroient excusables aux yeux de ceux qui les connoïtroient aussi bien que moi, seroit propre au contraire à vous ravalier ! Mais je ne veux pas m' arrêter un moment à cette idée. Passons, passons, pour votre propre honneur.

à l' égard de votre seconde alternative, qui est de me mettre sous la protection de Milord M et des dames de sa famille, je vous avoue, comme je crois l' avoir déjà fait, que, sans pouvoir me déguiser à moi-même qu' au tribunal du public, ce seroit me mettre en effet sous celle de M Lovelace, je ne laisse pas de penser que je m' y déterminerois plutôt que d' être la femme de M Solmes, s' il ne me restoit pas d' autre moyen de l' éviter.

p422

Vous avez vu que M Lovelace promet de trouver une voie sûre et honnête pour m' établir dans ma maison. Il ajoute qu' il la remplira bientôt de dames de sa famille, sur une invitation néanmoins à laquelle je serai obligée, pour m' attirer l' honneur de leur visite. C' est une proposition que je trouve fort inconsiderée, et sur laquelle je ne puis guère m' expliquer avec lui. Ne seroit-ce pas m' établir tête levée dans l' indépendance ? Si je me laissois persuader par ses flatteuses expressions, sans jeter la vue plus loin, considérez dans combien d' actions violentes ce seul conseil seroit capable de m' engager : quel moyen de me mettre en possession de ma terre, si ce n' est par les voies ordinaires de la justice, qui ne manqueroient pas de traîner en longueur quand je serois plus disposée à les employer que je ne le serai jamais ; ou par la force ouverte, c' est-à-dire, en chassant à coups d' épée le concierge et plusieurs personnes de confiance, que mon père y entretient pour le soin des jardins, de l' édifice, des meubles, et qui ont reçu depuis peu, je le sais, de bonnes instructions de mon frère ? Votre troisième alternative, de joindre Lovelace, et de me marier sur le champ... un homme dont les moeurs sont bien éloignées de

me plaire ! ...

p423

une démarche après laquelle je ne puis conserver la moindre espérance de réconciliation avec ma famille... et contre laquelle mille objections s'élèvent dans mon esprit... c'est à quoi il ne faut pas penser.

Ce qui me révolte le moins, après la plus sérieuse délibération, c'est de me rendre à Londres. Mais je renoncerois à toute espérance de bonheur dans cette vie, plutôt que de vous voir partir avec moi, comme vous le proposez témérairement. Si je pouvois arriver sûrement à Londres, et trouver une retraite décente, il me semble que je demeurerois indépendante de M Lovelace, et libre de traiter avec mes amis ; où, s'ils rejetoient mes propositions, j'attendrois tranquillement l'arrivée de M Morden. Mais il y a beaucoup d'apparence qu'ils accepteroient alors l'offre que je fais de me réduire au célibat ; et lorsqu'ils me la verroient renouveler si librement, ils seroient convaincus du moins que je la faisois de bonne foi. En vérité, ma chère, je l'exécuterois fidèlement ; quoique dans vos accès de plaisanterie, vous paroissiez persuadée qu'il m'en coûteroit beaucoup.

Si vous avez pu m'assurer d'une voiture pour deux, peut-être ne vous sera-t-il pas difficile d'en trouver une pour moi seule. Mais

p424

croyez-vous le pouvoir, sans vous mettre mal avec votre mère, ou elle avec ma famille ? Un carrosse, une chaise, un fourgon, un cheval, n'importe, pourvu que vous ne paroissiez pas. Seulement, si c'étoit l'un des deux derniers, je m'imagine que je dois vous demander quelque habit de servante, parce que je n'ai ici aucune intelligence avec les nôtres. Le plus simple sera le plus convenable. On pourra le faire passer dans le bûcher, où je ferai ma toilette ; et je me laisserai glisser ensuite de la terrasse qui borde l'allée verte. Mais, hélas ! Ma chère, cette alternative même n'est pas sans un grand nombre de difficultés, qui paroissent presque

insurmontables à un esprit aussi peu entreprenant que le mien. Voici mes réflexions sur le danger.

Premièrement, je crains de n' avoir pas le tems nécessaire pour les préparatifs de mon départ. Si j' étois malheureusement découverte, poursuivie, arrêtée dans ma fuite, et ramenée sur mes pas, on se croiroit doublement autorisé à me forcer de recevoir Solmes ; et, dans la confusion d' un accident si cruel, peut-être ne serois-je pas capable de la même résistance. Mais, je me suppose arrivée à Londres : je n' y connois personne que de nom. Si je m' adresse

p425

aux marchands qui servent notre famille, il ne faut pas douter que ce ne soit à eux qu' on écrira d' abord, et qu' on ne les engage à me trahir. Que M Lovelace découvre ma retraite, et qu' il rencontre mon frère, quels désastres n' en peut-il pas arriver, soit que je consente ou non à retourner au château d' Harlove ?

Supposons encore que je puisse demeurer cachée, à quoi ma jeunesse et mon sexe ne m' exposeroient-ils pas dans cette grande et méchante ville, dont j' ignore les rues et les quartiers ? à peine oserai-je sortir pour aller à l' église. Mes hôtes seront étonnés de la vie qu' ils me verront mener. Qui sait si je ne passerai pas pour une personne de caractère suspect, qui se dérobe pour éviter le châtimement de quelque mauvaise action ?

Vous-même, ma chère, qui seriez seule informée de ma retraite, vous n' auriez pas un moment de repos. On observeroit tous vos mouvemens et tous vos messages. Votre mère, qui n' est pas trop satisfaite aujourd' hui de notre correspondance, auroit alors raison de s' en offenser : et ne pourroit-il pas s' élever entre vous des différens que je ne pourrois apprendre sans en devenir plus malheureuse ?

Si M Lovelace venoit à découvrir ma demeure,

p426

le monde jugeroit de moi comme si j' avois pris actuellement la fuite avec lui. Se dispenseroit-il de me voir chez des étrangers ?

Quel pouvoir aurois-je pour lui interdire les visites ? Et son malheureux caractère (l' insensé qu' il est !) n' est pas propre à mettre en bonne odeur une jeune fille qui cherche à se cacher. Enfin, dans quelque lieu, chez quelques personnes que je pusse trouver une nouvelle retraite, on le croiroit, au fond du mystère, et tout le monde lui en attribuerait l' invention.

Telles sont les difficultés que mon imagination ne peut séparer de ce plan. Dans la situation où je suis, elles seroient capables d' effrayer un caractère plus hardi que le mien. Si vous croyez, ma chère, qu' elles puissent être surmontées, prenez la peine de me rassurer par vos avis. Je sens bien que je ne puis embrasser aucun parti qui n' ait ses difficultés.

Si vous étiez mariée, ma chère amie, ce seroit alors que, de votre part et de celle de M Hickman, les asiles ne manqueroient pas à une malheureuse fille qui, faute d' un ami, d' un protecteur, est à demi-perdue dans ses propres craintes.

Vous regrettez que je n' aie pas écrit à M Morden dès le commencement de mes disgrâces.

p427

Mais pouvois-je m' imaginer que mes amis ne revinssent pas par degrés, en reconnoissant mon antipathie pour M Solmes ? J' ai eu néanmoins plus d' une fois la pensée de lui écrire. Je me suis flattée, en même tems, que l' orage seroit dissipé avant que je pusse recevoir sa réponse. J' ai remis mon dessein de jour en jour, de semaine en semaine. Après tout, je puis craindre, avec autant de raison, de voir passer mon cousin dans le parti opposé, que plusieurs de ceux que vous connoissez. D' un autre côté, pour appeler au jugement d' un cousin, il falloit écrire avec chaleur contre un père. Et puis, je n' avois pas, comme vous le savez, une seule ame dans mes intérêts. Ma mère même s' est déclarée contre moi. Il est certain que M Morden auroit du moins suspendu son jugement jusqu' à son retour. Peut-être ne se seroit-il pas hâté de revenir, dans l' espérance que le mal guériroit de lui-même. Mais s' il eût écrit, ses lettres auroient été celles d' un médiateur, qui m' auroit conseillé de me soumettre, et à mes amis, de se relâcher : ou, s' il avoit fait pencher la balance en ma faveur, on auroit compté pour rien ses

raisons. Croyez-vous que, s' il arrivoit dans la

p428

disposition de prendre ma défense, il fût lui-même écouté ? Vous voyez quelle est la force de leur résolution, et comment ils ont subjugué tous les esprits par la crainte. Personne n' a la hardiesse d' ouvrir la bouche en ma faveur. Vous savez que par la violence avec laquelle mon frère pousse ses mesures, il se propose de me réduire sous le joug avant le retour de mon cousin.

Mais vous me dites que, pour gagner du tems, je dois avoir recours à la dissimulation, et feindre d' entrer dans quelque composition avec mes amis. Composer ? Dissimuler ? Vous ne voudriez pas, ma chère, que mes efforts fussent employés à leur faire croire que j' entre dans leurs vues, lorsque je suis résolue de n' y entrer jamais. Vous ne voudriez pas que je cherchasse à gagner du tems, dans l' intention de les tromper. La loi défend de commettre un mal dont il peut résulter du bien. Voudriez-vous que j' en commisse un dont le succès est incertain ? Non, non ; me préserve le ciel de penser jamais à me défendre, ou même à me sauver aux dépens de la bonne foi, et par un artifice étudié !

Est-il donc vrai qu' il ne me reste pas d' autre moyen d' éviter un grand mal, que de me plonger dans un autre ? Quelle étrange rigueur

p429

de mon sort ! Priez pour moi, ma très-chère Nancy ! Dans le trouble où je suis, à peine puis-je prier pour moi-même.

LETTRE 80

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.
jeudi au soir.

Les alarmes dont je vous parlois hier au soir, et le langage obscur de Betty, n' avoient pas d' autre cause que celle dont je me suis défiée, c' est-à-dire, l' avis que M Lovelace a trouvé le moyen de faire donner à ma famille de son *insolente* résolution ; je ne puis la nommer

autrement ; et j' ai jugé, dans le tems, qu' elle étoit aussi mal conçue pour ses propres intérêts, qu' elle doit paroître *insolente* ; car a-t-il pu penser, comme Betty l' a fort bien observé, et vraisemblablement d' après ses maîtres, que des parens se laissent ravir le pouvoir de disposer de leur fille par un homme violent qu' ils détestent, et qui ne peut avoir aucun droit de contester leur autorité, à moins qu' il ne prétendît l' avoir reçu de celle qui n' en a point sur elle-même. Combien cette extravagante

p430

insolence n' a-t-elle pas dû les irriter, sur-tout revêtue de toutes les couleurs dont mon frère est capable de l' embellir ? Le téméraire a prévalu effectivement sur un point, qui est de leur inspirer assez d' effroi pour leur faire abandonner le dessein de me conduire chez mon oncle ; mais il n' a pas prévu qu' il leur feroit naître un projet plus sûr et plus désespéré, qui m' a jetée moi-même dans l' excès du désespoir, et dont les suites ne répondront que trop peut-être à sa principale vue, quoiqu' il mérite peu que le dénouement tourne si favorablement pour lui. En un mot, j' ai fait la plus téméraire démarche où je me sois engagée de ma vie. Mais je veux vous expliquer mes motifs, et l' action suivra d' elle-même.

Ce soir, à six heures, ma tante est venue frapper à la porte de ma chambre, où je m' étois enfermée pour écrire. J' ai ouvert. Elle est entrée ; et, sans me faire l' honneur de m' embrasser, elle m' a dit qu' elle venoit me voir encore une fois, mais contre son inclination, parce qu' elle avoit à me déclarer des résolutions de la dernière importance pour moi et pour toute la famille. Eh ! Que pense-t-on à faire de moi ? Lui ai-je dit, en prêtant une extrême attention.

p431

Vous ne serez pas menée chez votre oncle, mon enfant ; cette nouvelle doit vous consoler. On voit la répugnance que vous avez pour ce voyage. Vous n' irez pas chez votre oncle. Vous me rendez la vie, madame ! (je ne pensois

guère à ce qui doit suivre cette condescendance supposée) votre promesse est un baume pour les plaies de mon cœur ; et j' ai continué de bénir le ciel d' une si bonne nouvelle, me félicitant moi-même de l' idée que mon père ne pouvoit se résoudre à me pousser jusqu' à l' extrémité. Ma tante m' a laissé quelque tems cette douce satisfaction par son silence. écoutez, ma nièce, a-t-elle repris enfin : il ne faut pas non plus que vous vous abandonniez trop à la joie. Ne soyez pas surprise, mon cher enfant... pourquoi me regardez-vous d' un air si tendre et si empressé ? Il n' en est pas moins sûr que vous serez Madame Solmes. Je suis demeurée muette. Elle m' a raconté alors qu' on avoit appris, par des informations dignes de foi, qu' un certain brigand (elle m' a priée d' excuser ce terme) avoit attroupe d' autres gens de son espèce, pour attendre sur le chemin mon frère et

p432

mes oncles, et pour m' enlever. Sûrement, m' a-t-elle dit, vous ne consentez pas à une violence qui peut être suivie de quelque meurtre d' un côté ou de l' autre, et même des deux côtés. Je ne cessois pas de garder le silence. Votre père, plus irrité qu' auparavant, a renoncé au dessein de vous envoyer chez votre oncle. Il est résolu de s' y rendre lui-même mardi prochain, avec votre mère ; et pourquoi vous déguiser une résolution dont l' exécution est si proche ? Il n' est pas question de disputer plus long-tems ; c' est mercredi que vous donnerez la main à M Solmes. Elle a continué de me dire que les ordres étoient déjà donnés pour les permissions ecclésiastiques : que la cérémonie devoit être célébrée dans ma chambre, sous les yeux de tous mes amis, à l' exception de mon père et de ma mère, qui se proposoient de ne revenir qu' après la célébration, et de ne me voir que sur les bons témoignages qu' on leur rendroit de ma conduite. Reconnoissez-vous, ma chère, les mêmes avis que j' ai reçus de Lovelace ? Mon silence duroit encore, ou n' étoit interrompu que par de violens soupirs. Elle n' a pas épargné les réflexions qu' elle a

crues propres à me consoler, telles que de me représenter le mérite de l' obéissance ; de me dire que si je le désirois, Madame Norton seroit présente à la cérémonie ; que, pour un caractère tel que le mien, le plaisir de réconcilier mes amis, et de recevoir leurs félicitations, devoit l' emporter sur un aveugle sentiment du coeur, et sur le goût sensuel de la figure : que l' amour étoit un effet passager de l' imagination, une chimère honorée d' un beau nom, lorsqu' il ne portoit pas sur la vertu et les bonnes moeurs ; qu' un choix auquel il avoit présidé seul étoit rarement heureux, ou ne l' étoit pas long-tems ; ce qui n' étoit pas fort surprenant, parce que le propre de cette folle passion étoit de grossir le mérite de son objet, et d' en faire disparaître les défauts ; d' où il arrivoit qu' une intime familiarité le dépouillant de ses perfections imaginaires, les deux parties demeuroient souvent étonnées de leur erreur, et l' indifférence prenoit la place de l' amour : que les femmes donnoient trop d' avantage aux hommes, et leur inspiroient trop de vanité, lorsqu' elles se reconnoissoient vaincues par le coeur ; que cette préférence déclarée faisoit naître ordinairement l' insolence et le mépris ; au lieu que dans un homme qui se croyoit obligé à sa femme des sentimens

qu' elle prenoit pour lui, on ne voyoit ordinairement que de la reconnoissance et du respect.
Vous croyez, m' a-t-elle dit, que vous ne sauriez être heureuse avec M Solmes : votre famille pense autrement. Et, d' un autre côté, elle ne doute pas que vous ne fussiez malheureuse avec M Lovelace, dont on sait que les moeurs sont fort corrompues. Supposons qu' avec l' un ou l' autre, votre sort fût également de ne pas être heureuse ; je vous demande si ce ne seroit pas pour vous une consolation extrême de pouvoir penser que vous n' avez suivi que le conseil de vos parens ; et quelle mortification ce seroit, au contraire, d' avoir à vous reprocher que votre malheur est votre propre ouvrage ?
Si vous vous en souvenez, ma chère, cet argument est un de ceux par lesquels Madame

Norton m' a le plus pressée.
 Ces observations et quantité d' autres, qui m' ont paru dignes du bon sens et de l' expérience de ma tante, peuvent être appliquées à la plupart des jeunes filles qui s' opposent à la volonté de leurs parens. Mais les sacrifices que j' ai offerts distinguent beaucoup ma situation, et doivent avoir un juste poids. Il m' étoit aisé de faire une réponse conforme à ce

p435

principe. Cependant, après tout ce que j' ai dit dans d' autres occasions à ma mère, à mon frère, à ma soeur, et même à ma tante, j' ai senti l' inutilité des répétitions ; et dans le mortel abattement où ses déclarations m' avoient jetée, quoiqu' il ne me fût pas échappé un mot de son discours, je ne me suis senti ni le pouvoir ni la volonté de lui répondre. Si ses propres vues ne l' avoient pas portée d' elle-même à s' arrêter, je l' aurois laissé parler deux heures sans l' interrompre. Elle m' observoit. J' étois assise, les yeux baignés de larmes, le visage couvert de mon mouchoir, et le coeur dans une oppression violente, qu' elle pouvoit remarquer au soulèvement continuel de mon sein. Ce spectacle a paru la toucher. Quoi ! Ma chère, vous ne me dites rien ? Pourquoi cette douleur noire et taciturne ? Vous savez que je vous ai toujours aimée. Vous savez que je n' ai point d' intérêt à ce qu' on exige de vous. Pourquoi ne pas permettre à M Solmes de vous raconter plusieurs traits qui irriteroient votre coeur contre M Lovelace ? Vous en apprendrai-je quelques-uns ? Dites, ma chère, vous les apprendrai-je ?
 Je ne lui ai répondu encore que par mes larmes et par mes soupirs.

p436

Eh bien ! Ma nièce, on vous fera ce récit dans la suite, lorsque vous serez mieux disposée à l' entendre, lorsque vous serez capable d' apprendre, avec joie, de quel danger vous êtes échappée. Ce sera une sorte d' excuse pour

la conduite que vous avez tenue à l'égard de M Solmes avant votre mariage. Vous n'auriez jamais cru, direz-vous alors, qu'il y eût tant de bassesse dans l'âme de M Lovelace. J'étois transportée d'impatience et de colère, d'entendre supposer mon mariage comme une chose accomplie. Cependant j'ai continué de me taire. Je n'aurois pu parler avec modération. étrange silence ! A repris ma tante. Comptez, chère nièce, que vos craintes sont infiniment plus grandes, avant le jour, qu'elles ne le seront après. Mais ne vous offensez point de ce que je vais proposer : voulez-vous être assurée, par vos propres yeux, de la générosité extraordinaire des articles ? Vos lumières sont fort au-dessus de votre âge. Jetez un coup d'oeil sur le contrat. Oui, ma chère, lisez. Il est au net depuis quelque temps, et en état d'être signé. Votre père m'a ordonné de vous l'apporter, et de le laisser entre vos mains : il veut que vous le lisiez. On ne vous demande que de le lire, ma nièce ; je n'y vois aucune difficulté,

p437

puisque il est au net depuis le temps où l'on n'étoit point encore sans espérance. Aussi-tôt elle a pensé me faire expirer de frayeur, en tirant de son mouchoir quelques parchemins qu'elle y avoit tenu cachés ; et se levant, elle les a placés sur ma commode. Un serpent qu'elle auroit fait sortir de son mouchoir, ne m'auroit pas causé plus d'horreur. Oh ma très-chère tante ! (en détournant le visage et levant les deux bras) cachez, cachez à mes yeux ces horribles écrits. Mais, dites-moi au nom de l'honneur, de la tendresse du sang, et de votre ancienne affection ; dites-moi s'ils sont absolument résolus, sans égard pour tout ce qui peut arriver, de me donner à l'objet de mon aversion. Ma chère, je vous l'ai déjà dit : il est certain que vous aurez M Solmes. Non, madame, je ne l'aurai pas. Cette violence, comme je l'ai répété mille fois, ne vient pas de mon père dans l'origine. Je ne serai jamais à M Solmes : c'est ma seule réponse. Telle est néanmoins la volonté de votre père : et quand je considère jusqu'où vont les bravades de M Lovelace, qui a pris certainement la résolution de vous enlever à votre

p438

famille, je ne puis disconvenir qu' on n' ait raison d' être révolté contre une si odieuse tyrannie.

Eh bien ! Madame, je n' ai rien à dire de plus ; je suis au désespoir. Je ne connois plus rien qui soit capable de m' effrayer.

Votre piété, votre prudence, ma chère, et le caractère de M Lovelace, joint à ses audacieux outrages, qui doivent vous causer autant d' indignation qu' à nous, rassurent parfaitement votre famille. Nous sommes sûrs d' un tems où vous prendrez des idées fort différentes de la démarche que vos amis jugent nécessaire pour faire échouer les vues d' un homme qui mérite si justement leur haine.

Elle est sortie. Je suis demeurée en proie à l' indignation autant qu' à la douleur ; mais vivement irritée aussi contre M Lovelace, qui, par ses extravagantes inventions, met le comble à mes disgrâces, m' ôte l' espoir de gagner du tems pour recevoir vos avis et les moyens de me rendre à Londres, et ne me laisse plus, suivant toute apparence, d' autre choix que de me jeter dans sa famille, ou d' être éternellement misérable avec M Solmes.

Cependant je n' ai pas perdu la résolution d' éviter, s' il est possible, l' un et l' autre de ces deux maux.

p439

J' ai commencé par sonder Betty (que ma tante s' est hâtée de faire monter, dans l' idée, comme je l' ai su de cette fille, qu' il n' y avoit pas de sûreté à me laisser à moi-même). Betty m' ayant paru informée de leurs desseins, je l' ai mise à toutes sortes d' épreuves, pour découvrir, par ses réponses, s' il n' étoit pas du moins probable que mes larmes et mes ardentes prières pussent faire suspendre la fatale conclusion. Elle m' a confirmé toutes les déclarations de ma tante ; en se réjouissant, m' a-t-elle dit, avec toute la famille, de l' excellent prétexte que le brigand donnoit lui-même pour me sauver à jamais de ses mains. Elle s' est étendue sur les nouveaux équipages qui sont ordonnés, sur la joie de mon

frère et de ma soeur, qui s' est communiquée à tous les domestiques, sur les dispenses qu' on attend de l' évêque, sur une visite que je dois recevoir du docteur Lewin, ou d' un autre ecclésiastique qu' on ne lui a pas nommé, mais qui doit couronner l' entreprise ; enfin sur d' autres préparatifs, avec tant de circonstances particulières, qu' elles me font craindre qu' on ne pense à me surprendre, et que le jour ne soit bien moins éloigné que mercredi. Ces éclaircissemens ont augmenté mon inquiétude à l' excès. Je suis tombée dans une

p440

cruelle irrésolution. Que me reste-t-il, ai-je pensé un instant, que d' aller me jeter tout d' un coup sous la protection de Miladi Lawrance ? Mais aussi-tôt mon ressentiment contre les belles inventions qui ont déconcerté abominablement mes projets, m' a fait passer à des résolutions contraires. à la fin, j' ai pris le parti de faire demander à ma tante la faveur d' un nouvel entretien. Elle est venue. Je l' ai conjurée, dans les termes les plus pressans, de me dire si je ne pouvois pas espérer un délai de quinze jours. Elle m' a déclaré que je ne devois pas me le promettre. Huit jours, du moins ! On ne me refusera pas huit jours. Elle m' a dit qu' on pourroit me les accorder, si je voulois me lier par deux promesses ; la première, de ne pas écrire une ligne hors de la maison pendant cette semaine, parce qu' on me soupçonnoit toujours d' un commerce de lettres avec *quelqu' un* ; l' autre, d' épouser M Solmes à l' expiration du terme. Impossible ! Impossible ! Me suis-je écriée avec une extrême chaleur. Quoi ! Je n' obtiendrai pas huit jours, sans une condition aussi horrible que la seconde ?

p441

Elle alloit descendre, m' a-t-elle dit, pour me faire connoître qu' elle ne m' impositoit pas d' elle-même des loix qui me paroissoient si dures. Elle est descendue ; et je l' ai vue

bientôt rentrer avec cette réponse : " voulais-je donner au plus vil de tous les hommes l'occasion d'exécuter son sanglant système ? Il étoit tems de mettre une fin à ses espérances et à mon obstination. Je fatiguois les spectateurs. On ne m'accordoit pas d'autre tems que jusqu'à mardi, ou mercredi au plus tard ; à moins que je n'acceptasse les conditions auxquelles ma tante avoit eu la bonté de m'en offrir un plus éloigné " .

Mon impatience m'a fait frapper la terre du pied. J'ai pris ma tante à témoin de l'innocence de mes actions et de mes sentimens, dans quelques malheurs que je fusse entraînée par cette violence, par cette barbare violence : c'est le nom que je lui donne, ai-je ajouté, quelles qu'en puissent être les suites.

Elle a pris un ton plus sévère pour me reprocher mon emportement ; tandis que, dans le même transport, j'ai demandé absolument la liberté de voir mon père. Un traitement si barbare, ai-je répété, me met au-dessus de la crainte. Je lui dois la vie. Voyons si je serai

p442

assez heureuse pour lui avoir l'obligation de ma mort.

Elle m'a déclaré naturellement qu'elle ne répondoit pas de ma sûreté, si je paroissois devant lui. N'importe, ai-je répondu ; et volant vers la porte, je suis descendue jusqu'à la moitié de l'escalier, résolue de me jeter à ses pieds dans quelque lieu que je pusse le rencontrer. Ma tante est demeurée comme immobile d'effroi. En vérité, tous mes mouvemens, pendant quelques minutes, avoient tenu de la frénésie. Mais entendant la voix de mon frère, qui parloit fort près de moi dans l'appartement de ma soeur, je me suis arrêtée, et ces deux mots sont venus distinctement jusqu'à moi : convenez, chère soeur, que cette aventure produit un effet charmant. En prêtant l'oreille, j'ai entendu aussi ma soeur : oui, oui, a-t-elle répondu avec la joie du triomphe. Ne nous relâchons pas, a repris mon frère : le vilain est pris dans son propre piège. Elle est à nous désormais. Soutenez seulement mon père, lui a dit ma soeur ; je me charge de ma mère. Ne craignez rien, a-t-il répliqué. Un éclat de rire, que j'ai pris pour une félicitation mutuelle, et pour une raillerie

qui se rapportoit à moi, m' a fait passer de ma frénésie à des projets de vengeance. Ma tante

p443

ayant eu le tems de me joindre et de me prendre par la main, je me suis laissé reconduire à ma chambre, où elle s' est efforcée de m' appaiser. Mais le transport où elle m' avoit vue s' étoit changé en sombres réflexions. Je n' ai pas fait la moindre réponse à toutes les maximes de patience et de soumission qu' elle m' a prêchées. Elle s' est alarmée de mon silence, jusqu' à demander ma parole, que je n' entreprendrois rien de violent contre moi-même. Je lui ai dit que j' espérois de la bonté du ciel, qu' il me préserveroit d' une si horrible extrémité. Elle se dispoit à partir ; mais je l' ai pressée d' emporter ses odieux parchemins ; et me voyant déterminée à ne les pas garder, elle les a repris, en me disant que mon père ne sauroit pas que j' eusse refusé de les lire, et qu' elle espéroit de moi plus de complaisance dans quelqu' autre tems qu' elle choisiroit mieux.

J' ai roulé dans ma tête, après son départ, ce que j' avois entendu de la bouche de mon frère et de ma soeur. Je me suis arrêtée sur leurs airs d' insulte et de triomphe. J' ai senti naître dans mon coeur une animosité que je n' ai pu vaincre. C' est le premier sentiment de cette nature que j' aie jamais éprouvé. En rassemblant toutes les circonstances, et si proche

p444

du jour redoutable, quel parti me restoit-il à prendre ? Trouverez-vous que ce que j' ai fait puisse être excusé ? Si je suis condamnée par ceux qui ne connoissent pas l' excès de mes peines, ne serai-je pas justifiée du moins à vos yeux ? Si je ne le suis pas, je me crois fort malheureuse ; car voici ce que j' ai fait.

Après m' être promptement délivrée de Betty, j' ai écrit à M Lovelace, pour lui faire savoir, " que toutes les violences dont j' étois menacée chez mon oncle, doivent s' exécuter ici ; que j' ai pris la résolution de me retirer chez l' une ou

l' autre de ses deux tantes, c' est-à-dire, chez celle qui aura la bonté de me recevoir ; en un mot, que si je n' étois pas arrêtée lundi par des obstacles invincibles, je me trouverois, entre quatre ou cinq heures après midi, à la porte du jardin ; que dans l' intervalle, il devoit m' apprendre de laquelle de ces deux dames je pouvois espérer de la protection : mais que, si l' une ou l' autre consentoit à me recevoir, j' exigerois absolument qu' il fît le voyage de Londres, ou qu' il se retirât chez son oncle ; qu' il ne me rendît aucune visite avant que j' eusse bien vérifié qu' il n' y avoit rien à me promettre de ma famille par les voies de

p445

la soumission, et que je ne pouvois obtenir la possession de ma terre, avec la liberté d' y vivre. J' ai ajouté que, s' il pouvoit engager une des Miss Montaigu à m' honorer de sa compagnie dans le voyage, je hasarderois plus tranquillement une démarche que mes malheurs même ne me faisoient point envisager sans une extrême inquiétude, et qui, malgré l' innocence de mes vues, jetteroit sur ma réputation une tache qu' il me seroit peut-être impossible d' effacer " . Tel est le sens de ma lettre. L' obscurité de la nuit ne m' a point empêchée de descendre pour la porter au jardin, quoique, dans un autre tems, je n' eusse pas eu le courage de braver les ténèbres ; et je suis revenue sans avoir rencontré personne. Après mon retour, il s' est offert à mon imagination tant de sujets d' alarmes, et des pressentimens si terribles, que, pour calmer un peu mon trouble, qui ne faisoit qu' augmenter, j' ai eu recours à ma plume, et je vous ai fait cette longue lettre. à présent que je suis arrivée au principal sujet de mes agitations, je sens renaître mon épouvante avec mes réflexions. Cependant, que puis-je faire ? Je crois que la première chose que je ferai demain au

p446

matin, sera d' aller reprendre ma lettre. Cependant que puis-je faire ? De peur qu' il ne leur prenne envie d' avancer un

malheureux jour qui ne viendra que trop tôt, je veux commencer à feindre que je me trouve fort mal. Hélas ! Je n'aurai pas besoin d'artifice ; je suis en vérité toute abattue, et d'une foiblesse qui m'attireroit de la pitié dans d'autres tems.

J'espère porter cette lettre pour vous, demain au matin, en allant reprendre l'autre ; si je la reprends, comme tous mes pressentimens et toutes mes réflexions m'y portent.

Quoiqu'il soit près de deux heures, je suis tentée de descendre encore une fois, pour reprendre ma lettre. Les portes du jardin se ferment toujours à onze heures ; mais je puis ouvrir facilement les fenêtres de la grande salle, qui donnent de plein-pied sur le parterre.

Cependant, d'où me vient cet excès d'inquiétude ? Quand ma lettre partiroit, le pis-aller seroit de savoir quelles seront les idées de M Lovelace. La demeure de ses tantes n'est pas si proche, qu'il puisse recevoir immédiatement une réponse. Je puis faire difficulté de partir sans avoir reçu leur invitation. Je puis

p447

insister sur la nécessité d'être accompagnée d'une de ses cousines, comme je lui ai marqué que je le desirois ; et peut-être ne lui sera-t-il pas aisé de me procurer cette faveur.

Mille choses peuvent arriver, qui me fourniront du moins un prétexte pour quelque délai.

Pourquoi donc ce trouble ? N'est-il pas probable aussi que j'aurai demain le tems de reprendre ma lettre, avant qu'il s'attende à la trouver ?

Il avoue néanmoins que, depuis plus de quinze jours, il passe les trois quarts de son tems autour de nos murs, sous divers déguisemens ; sans compter que, lorsqu'il n'est pas lui-même *de garde*, comme il le dit, un valet de confiance ne cesse pas de la faire à sa place.

Mais que penser de ces étranges pressentimens !

Je pourrois, si vous me le conseillez, faire prendre le chemin de Londres au carrosse qu'il m'amènera, et suivre le plan sur lequel je vous ai demandé votre opinion. Ce seroit vous épargner la peine de me procurer une voiture, et vous mettre à couvert aussi du soupçon d'avoir contribué à ma fuite.

J'attends votre avis. J'attends votre approbation. Il n'est pas besoin de vous faire

considérer que le tems presse. Adieu, chère amie, adieu.

LETTRE 81

p448

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

vendredi, 7 d' avril, à 7 heures du matin.

Ma tante Hervey, qui aime la promenade du matin, étoit au jardin, accompagnée de Betty, lorsque je me suis levée. La fatigue de tant de nuits, que j' ai passées sans dormir, a rendu aujourd' ui mon sommeil fort pesant. Ainsi, ne pouvant éviter les yeux de ma tante, que j' avois apperçue par ma fenêtre, je n' ai pas eu la hardiesse de m' avancer plus loin que ma voliere, pour mettre au dépôt ma lettre de cette nuit. Je rentre chez moi, sans avoir pu trouver le moyen d' aller reprendre l' autre, comme j' y suis toujours résolue. Mais j' espère encore qu' après la promenade de ma tante, il ne sera pas trop tard.

Il étoit deux heures passées, lorsque je me suis mise au lit. J' ai compté les minutes jusqu' à cinq. Ensuite, étant tombée dans un profond sommeil, qui a duré plus d' une heure, je me suis trouvé l' imagination remplie, à mon réveil, des horreurs du songe le plus noir et le plus funeste. Quoique je n' aie d' un

p449

songe que l' idée qu' on en doit avoir, je veux vous en faire le récit.

" il m' a semblé que mon frère, mon oncle Antonin et M Solmes, avoient formé un complot pour se défaire de M Lovelace, qui, l' ayant découvert, et se persuadant que j' y avois trempé, avoit tourné contre moi toute sa rage. Je l' ai cru voir, l' épée à la main, qui les forçoit de quitter l' Angleterre. Ensuite s' étant saisi de moi, il m' a menée dans un cimetièrè : et là, sans être touché de mes pleurs, de mes prières et de mes protestations d' innocence, il m' a plongé un poignard dans le coeur ; il m' a jetée dans une profonde fosse qui se trouvoit

ouverte, entre deux ou trois carcasses à demi-pourries : il s' est servi de ses propres mains pour me couvrir de fange ; et, de ses pieds, pour raffermir la terre en marchant sur moi. "

je me suis réveillée dans une terreur inexprimable, baignée d' une sueur froide, tremblante, et souffrant toutes les douleurs d' une mortelle agonie. Ces affreuses images ne sont pas encore sorties de ma mémoire.

Mais pourquoi m' arrêter à des maux imaginaires, lorsque j' en ai de si réels à combattre ?

Ce songe est venu, sans doute, du trouble de mon imagination, dans laquelle il s' est fait un

p450

ridicule mélange de mes inquiétudes et de mes craintes.

à huit heures.

Ce Lovelace, ma chère, a déjà la lettre.

Quelle étrange diligence ! Je souhaite que ses intentions soient louables, puisqu' elles lui coûtent tant de peine ; et j' avoue même que je serois fâchée qu' il en prît moins. Cependant je le voudrois à cent lieues d' ici. Quel avantage ne lui ai-je pas donné sur moi ! à présent que ma lettre est hors de mes mains, je sens croître mon inquiétude et mon regret. J' avois douté jusqu' à ce moment si elle devoit partir ; il me semble maintenant que j' aurois dû la reprendre. Me reste-t-il une autre voie, néanmoins, pour me garantir de Solmes ? Mais quelle imprudence n' aura-t-on pas à me reprocher, si je m' engage dans les démarches où cette lettre doit me conduire ?

Ma plus chère amie, dites-moi si vous me croyez coupable. Mais non ; si vous croyez que je le sois, ne me le dites pas. En me supposant condamnée de tout le monde, je trouverai de la consolation à m' imaginer que je ne le suis pas de vous. C' est la première fois que je vous ai priée de me flatter. N' est-ce pas une

p451

marque que je suis coupable, et que la vérité m' épouvante ? Ah ! Dites-moi... mais non, ne me dites pas si vous me jugez coupable.

Vendredi à 11 heures.

Ma tante m' a rendu une nouvelle visite. Elle m' a déclaré d' abord que mes amis me croient toujours en correspondance avec M Lovelace ; ce qui est visible, m' a-t-elle dit, par les discours qui lui échappent, et qui font assez connoître qu' il est informé de plusieurs circonstances qui se passent dans le sein de la famille, souvent même au moment qu' elles sont arrivées.

Quoique je n' approuve rien moins que la méthode qu' il emploie pour se procurer ces informations, vous comprenez bien, ma chère amie, qu' il ne seroit pas prudent de me justifier par la ruine d' un valet corrompu ; sur-tout, lorsque je n' ai aucune part à sa trahison par mon consentement : ce seroit m' exposer à voir découvrir ma propre correspondance, et me ravir par conséquent toute espérance de me dérober à Solmes. Cependant il y a beaucoup d' apparence que cet argent de M Lovelace joue le double entre mon frère et lui. Comment se figurer, autrement, que ma famille

p452

puisse être sitôt informée des discours et des menaces dont ma tante m' a fait le récit ? Je l' ai assurée qu' en supposant même que toutes les voies ne m' eussent pas été fermées pour les correspondances, la seule confusion du traitement que je recevois ne me permettroit pas d' en informer M Lovelace ; que pour lui communiquer des détails de cette nature, il faudroit que je fusse avec lui dans des termes qui l' exciteroient peut-être à faire quelques visites auxquelles je ne pouvois penser sans une extrême frayeur. Personne n' ignoroit, lui ai-je dit, que je n' avois aucune communication avec les domestiques, à l' exception de Betty Barnes ; parce que, malgré la bonne opinion que j' avois d' eux, et quoique persuadée qu' ils seroient disposés à me servir, s' ils avoient la liberté de suivre leurs inclinations, les loix sévères qu' on leur avoit imposées me les faisoient éviter depuis le départ de mon hannah, dans la crainte de nuire à leur fortune en les exposant à se faire honteusement congédier. C' étoit par conséquent entr' eux-mêmes que mes amis devoient chercher l' explication des intelligences de M Lovelace. Mon frère, ni ma soeur, comme je le savois de

Betty, qui en faisoit un sujet d' éloge pour leur sincérité, ni peut-être leur favori, M Solmes,

p453

ne faisoient point assez d' attention devant qui leur haine éclatoit, lorsqu' ils parloient de lui, ou de moi ; qu' ils affectoient de joindre à lui dans leurs emportemens.

Il étoit fort naturel, m' a répondu ma tante, de faire tomber le soupçon sur moi, du moins pour une partie du mal. Dans l' opinion que je souffrois injustement, si ce n' étoit pas à lui que j' avois adressé mes plaintes, j' avois pu les écrire à Miss Howe ; ce qui revenoit peut-être au même. On savoit que Miss Howe s' expliquoit aussi librement que M Lovelace sur toute la famille, il falloit bien qu' elle eût appris de quelqu' un tout ce qui s' y étoit passé. C' étoit cette raison qui avoit déterminé mon père à précipiter la conclusion, pour éviter les suites fatales d' un plus long retardement. Je m' apperçois, a-t-elle continué, que vous allez me répondre avec chaleur. (je m' y disposois effectivement.) pour moi, je suis sûre que, si vous écrivez, il ne vous échappe rien qui soit capable d' enflammer ces esprits violens. Mais ce n' est pas l' objet particulier de ma visite.

Il ne peut vous rester, ma nièce, aucun doute que votre père ne veuille être obéi. Plus il vous trouve de résistance à ses ordres, plus il se croit obligé de faire valoir son autorité.

p454

Votre mère me charge de vous dire que, si vous voulez lui donner la moindre espérance de soumission, elle est disposée à vous recevoir à ce moment dans son cabinet, tandis que votre père est allé faire un tour de promenade au jardin. étonnante persévérance ! Me suis-je écriée.

Je suis lasse de ces éternelles déclarations, qui ne changent rien à mes disgrâces ; et je m' étois flattée qu' après avoir expliqué si nettement mes résolutions, je ne serois plus exposée à d' inutiles instances.

Vous ne m' entendez pas, a-t-elle repris, en mettant plus de gravité dans ses yeux. Jusqu' à

présent, les prières et les instances ont été employées, sans fruit, pour vous inspirer une soumission qui auroit fait le bonheur de tous vos amis : le tems en est passé. Il est décidé, comme la justice le demande, que votre père sera obéi. On vous accuse sourdement d' avoir quelque part au dessein que M Lovelace a formé de vous enlever. Votre mère refuse de le croire. Elle veut vous assurer de la bonne opinion qu' elle a de vous. Elle veut vous dire qu' elle vous aime encore, et vous expliquer ce qu' elle attend de vous dans l' occasion qui s' approche. Mais, pour ne pas s' exposer à des oppositions qui ne feroient que

p455

l' irriter, elle voudroit être sûre que vous descendrez dans la résolution de faire de bonne grâce ce qu' il faut que vous fassiez, de bonne grâce ou non. Elle se propose aussi de vous donner quelques avis sur la conduite que vous aurez à tenir pour vous réconcilier avec votre père et avec toute la famille. Voulez-vous descendre, miss, ou ne voulez-vous pas ? Je lui ai dit qu' après un si long bannissement, je m' estimerois heureuse de paroître aux yeux de ma mère ; mais que je ne pouvois le désirer à cette condition. Est-ce là votre réponse, miss ? Je n' en ai pas d' autre à faire, madame. Jamais je ne serai à M Solmes. Il est cruel pour moi d' être si souvent pressée sur le même sujet ; mais je ne serai jamais à cet homme-là. Elle m' a quittée d' un air chagrin. Je n' y sais aucun remede. Tant d' efforts, continuellement redoublés, ont lassé ma patience. J' admire que celle de mes persécuteurs ne paroisse pas s' épuiser. Si peu de variation dans leurs sentimens ! Une constance dont il n' y a d' exemple que pour mon malheur ! Je vais porter cette lettre au dépôt : et je ne veux pas différer un moment, parce que

p456

Betty s' est aperçue que j' avois écrit. L' impertinente a pris une serviette, dont elle a trempé le coin dans l' eau ; et me la présentant

d' un air railleur : miss, puis-je vous offrir...
quoi donc ? Lui ai-je dit. Seulement, miss, un
doigt de votre main droite, s' il vous plaît
d' y faire attention. En effet, j' avois un doigt
taché d' encre. Je me suis contentée de jeter sur
elle un regard dédaigneux, sans lui répondre. Mais,
dans la crainte de quelque nouvelle
recherche, je prends le parti de fermer ma lettre.
Clarisse Harlove.

LETTRE 82

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

vendredi, à une heure.

Je reçois une lettre de M Lovelace, pleine de
transports, de voeux et de promesses. Vous
l' aurez avec celle-ci. Il m' engage sa parole
pour la protection de sa tante Lawrance, et
pour la compagnie de Miss Charlotte Montaigu.
Je ne dois penser, dit-il, qu' à m' affermir
dans mes résolutions, et à recevoir
personnellement les félicitations de sa famille.
Mais

p457

vous verrez avec quelle présomption il en
conclut déjà que je suis à lui.

Le carrosse à six chevaux se trouvera
ponctuellement au lieu qu' il a proposé. à
l' égard des craintes qui m' allarment si
vivement pour ma réputation, vous admirerez la
hardiesse de ses raisonnemens. Ce n' est pas de
générosité que je l' accuse de manquer, si je
devois être à lui, ou si je lui avois donné lieu
de croire que j' y pense. Mais je m' en suis bien
gardée.

Qu' un pas en amène facilement un autre avec ce
sexe audacieux et suborneur ! Qu' une jeune
personne, qui donne à un homme la moindre espèce
d' encouragement, est bientôt emportée au-delà
de ses intentions, et trop loin pour revenir
jamais sur ses pas ! Vous vous imaginerez, sur ce
qu' il m' écrit, que je l' ai mis en droit de
croire que mon aversion pour M Solmes vient du
penchant que j' ai pour lui.

Ce qu' il y a de terrible, c' est qu' en
comparant les avis de son espion (quoiqu' il
paroisse ignorer le jour) avec les assurances que
je reçois de ma tante, j' y trouve une cruelle

confirmation que, si je demeure ici plus long-tems, il ne reste aucune espérance que je puisse éviter d' être à M Solmes. Je commence à douter si je n' aurois pas mieux fait d' aller

p458

chez mon oncle ; j' aurois du moins gagné du tems. Voilà le fruit de ses admirables inventions ? Il ajoute " que je serai satisfaite de toutes ses mesures ; que nous ne ferons rien sans délibération ; qu' il sera soumis à toutes mes volontés ; et que je dirigerai toutes les siennes " : langage, comme j' ai dit, d' un homme qui se croit sûr de moi. Cependant ma réponse est à-peu-près dans ces termes : " que, malgré le dessein où je suis de recourir à la protection de sa tante, comme il reste trois jours jusqu' à mardi, et qu' il peut arriver quelque changement de la part de mes amis et de M Solmes, je ne me croyois pas absolument liée par ma dernière lettre, ni dans l' obligation de lui expliquer les motifs de ma conduite, si j' abandonne cette résolution : qu' il me paroît nécessaire de l' avertir aussi qu' en me mettant sous la protection de sa tante, s' il se figure que mon intention soit de me livrer directement à lui, c' est une erreur à laquelle je le prie de renoncer, parce qu' il reste quantité de points sur lesquels je veux être satisfaite, et divers articles qui demandent d' être éclaircis, avant que je puisse écouter d' autres propositions : qu' il doit s' attendre, en premier lieu, que je n' épargnerai

p459

rien pour me réconcilier avec mon père, et pour lui faire approuver mes démarches futures ; aussi déterminée à me gouverner entièrement par ses ordres, que si je n' avois pas quitté sa maison : que, s' il peut s' imaginer que je ne me réserve pas cette liberté, et qu' il ait à se promettre de ma fuite quelque avantage dont il n' auroit pu se flatter autrement, je suis résolue de demeurer où je suis, et de risquer l' évènement, dans l' espérance que mes amis accepteront enfin l' offre tant de fois répétée ; de ne me marier jamais sans leur consentement " .

Je vais me hâter de porter cette lettre. Si près des instans critiques, je suis persuadée qu' il ne me fera pas attendre de long-tems sa réponse.

Vendredi à 4 heures.

Je suis bien éloignée d' être en bonne santé ; mais je crois devoir affecter de paroître un peu plus malade que je ne le suis. C' est un acheminement au délai que je me flatte encore d' obtenir ; et si je l' obtiens, ne doutez pas que toutes mes autres mesures ne soient aussi-tôt suspendues.

Betty a déjà publié que je suis fort indisposée.

p460

Cette nouvelle n' excite la pitié de personne. Il semble que je sois devenue l' objet de l' aversion commune, et qu' ils seroient tous charmés de me voir morte. En vérité, je le crois ! On entend dire à l' un : qu' a donc cette perverse créature ? à l' autre : est-elle malade d' amour ?

J' étois dans un cabinet du jardin, où le froid m' a saisie, et j' en suis revenue avec un tremblement qui ressembloit beaucoup à la fièvre.

Betty qui l' a remarqué, en a fait le récit à ceux qui ont voulu l' entendre : " oh ! Le mal n' est pas grand. Laissez-la trembler ; le froid ne sauroit lui nuire. L' opiniâtreté sera sa défense. C' est une cuirasse pour les filles amoureuses, quelque délicate que soit leur constitution ". Voilà les discours d' un frère cruel ! Ils sont entendus tranquillement par les plus chers amis d' une infortunée pour qui l' on craignoit, il y a peu de mois, le souffle du moindre vent !

Il faut avouer que la mémoire de Betty est admirable dans ces occasions. Ceux dont elle rapporte les termes peuvent être sûrs qu' il ne s' en perd pas une syllabe. Elle répète jusqu' à leur air, et l' on n' est pas embarrassé à deviner de qui vient telle ou telle dureté.

p461

Vendredi à 6 heures.

Ma tante, qui passe encore la nuit ici, ne fait que me quitter. Elle est venue m' apprendre le

résultat des nouvelles délibérations de mes amis. Mercredi au matin, ils doivent s' assembler tous ; c' est-à-dire, mon père, ma mère, mes oncles, elle-même et mon oncle Hervey ; mon frere et ma soeur, comme de raison. La bonne Madame Norton doit en être aussi. Le docteur Lewin se trouvera au château, pour m' exhorter apparemment, si l' occasion le demande ; mais ma tante n' a pu me dire s' il sera de l' assemblée, ou s' il attendra qu' on le fasse appeler.

Lorsque ce redoutable tribunal aura pris séance, la pauvre prisonniere doit être amenée par Madame Norton, qui m' aura donné d' avance les instructions qu' on lui aura dictées, pour me rappeler les devoirs d' une fille, qu' on suppose que j' ai tout-à-fait oubliés. Ma tante ne m' a point caché qu' on se croit sûr du succès. On est persuadé, dit-elle, que je ne puis avoir le coeur assez endurci pour résister aux décisions d' une cour si respectable, quoique j' aie soutenu en particulier les efforts

p462

du plus grand nombre : d' autant plus que mon père se propose de me traiter avec beaucoup de condescendance. Mais, quelles bontés, de mon père même, peuvent jamais m' engager au sacrifice qu' on attend de moi ?

Cependant je prévois que mes esprits se soutiendront mal, lorsque je verrai mon père à la tête de l' assemblée. Je m' attendois bien, à la vérité, que mes épreuves ne finiroient pas sans que j' eusse paru devant lui ; mais c' est un de ces dangers dont toute la force ne se fait sentir qu' à leur approche.

On espère de moi, dit ma tante, que mardi au soir, ou peut-être plutôt, je consentirai de bonne grâce à signer les articles ; et que, par cette première démarche, l' assemblée solennelle de tous mes amis deviendra un jour de fête. On doit m' envoyer les permissions ecclésiastiques, et m' offrir encore une fois la lecture des articles, afin qu' il ne me reste aucun doute de l' exécution. Elle m' a fait entendre que ce seroit mon père lui-même qui m' apporterait les articles à signer.

ô ma chère ! Quelle épreuve que celle-ci ! Comment refuserai-je à mon père (mon père, que je n' ai pas vu depuis si long-tems ! Qui joindra peut-être la prière aux ordres et aux

menaces), comment refuserai-je d' écrire mon nom ?

On est sûr, dit-elle, qu' il se machine quelque chose du côté de M Lovelace, et peut-être du mien ; et mon père me porteroit plutôt au tombeau, que de me voir jamais la femme de cet homme-là.

Je lui ai représenté que ma santé n' est pas bonne ; que la seule appréhension de ces terribles extrémités me causoit déjà des peines insupportables ; qu' elles ne feroient qu' augmenter à mesure que le tems approcheroit, et que je craignois de me trouver fort mal.

On étoit préparé, m' a-t-elle dit, à ces petits artifices ; et je pouvois compter qu' ils ne seroient utiles à rien.

Des artifices ! Ai-je répété ; et c' est de la bouche de ma tante Hervey que j' entends cette cruelle expression !

Après tout, ma chère, a-t-elle répondu, prenez-vous tous vos amis pour des dupes ? Ne voient-ils pas comment vous affectez de faire entendre des soupirs, et de prendre un air abattu dans la maison : comment vous penchez la tête ; quelle lenteur vous mettez dans votre marche, en vous appuyant tantôt contre le mur, tantôt contre le dos d' une chaise, lorsque vous croyez être aperçue ?

(c' est une accusation, ma chère Miss Howe, qui ne peut venir que de mon frère ou de ma soeur pour jeter sur moi l' odieuse tache de l' hypocrisie ; je ne suis pas capable d' un artifice si bas.) mais vous n' êtes pas plutôt dans une allée du jardin, ou vers le mur de votre basse-cour, que, vous croyant hors de la vue de tout le monde, on vous voit doubler le pas avec une légéreté surprenante.

Je me haïrois moi-même, lui ai-je dit, si j' avois pu m' abaisser à cette honteuse ruse : et je ne serois pas moins insensée que méprisable ; car, n' ai-je pas assez éprouvé que le coeur de mes amis est incapable de se laisser attendrir par des motifs beaucoup plus touchans ? Mais, vous verrez

ce que je deviendrai mardi.

On ne vous soupçonne pas, ma nièce, d' un dessein violent contre vous-même. Le ciel vous a fait la grâce d' être élevée dans d' autres principes.

J' ose m' en flatter, madame ; mais les violences que j' ai essayées, et celles dont je suis menacée, suffisent pour affecter mes forces ; et vous vous appercevrez que je n' aurai besoin ni de cette malheureuse ressource, ni d' aucun artifice.

Il ne me reste qu' une chose à vous dire, ma chère nièce ; c' est qu' en bonne santé ou non,

p465

vous serez mariée, probablement, mercredi au soir. Mais j' ajouterai, quoique sans commission, que M Solmes s' est engagé, si vous l' en priez comme d' une faveur, de vous laisser chez votre père après la cérémonie, et de retourner chez lui chaque jour au soir, jusqu' à ce que vous ayez ouvert les yeux sur votre devoir, et que vous ayez consenti à prendre un autre nom. On s' est déterminé à vous accorder cette grâce, parce qu' on sera tranquille alors de la part de Lovelace, dont les desirs s' éteindront sans doute avec l' espérance.

Que répondre à cette affreuse déclaration ?
Je suis demeurée muette.

Voilà, chère Miss Howe, voilà ceux qui m' ont traitée de fille romanesque ! Voilà l' ouvrage de deux têtes prudentes ; celles de mon frère et de ma soeur, qui ont réuni toutes leurs lumières ! Cependant ma tante m' a dit que c' est la dernière partie de ce plan qui a déterminé ma mère. Jusqu' alors elle avoit exigé que sa fille ne fût pas mariée malgré elle, si la force de sa douleur ou de son aversion paroissoit capable d' altérer sa santé.

Ma tante s' est efforcée plusieurs fois d' excuser une violence si déclarée, par certaines informations qu' on prétend avoir reçues de

p466

divers complots de M Lovelace, qui sont prêts d' éclater. C' est une contre-ruse, disent-ils, par laquelle ils prétendent renverser tous ses desseins.

Vendredi, à 9 heures du soir.

Quel conseil me donnerez-vous, ma chère ? Vous voyez combien ils sont déterminés. Mais comment puis-je espérer de recevoir assez tôt vos avis pour en tirer du secours dans mes irrésolutions ?

Je reviens du jardin, où j' ai déjà trouvé une nouvelle lettre de M Lovelace. Il semble qu' il n' ait point d' autre habitation que le pied de nos murs. Je ne puis me dispenser de lui faire savoir si je persiste dans le dessein de m' échapper mardi. Lui marquer que j' ai changé de sentiment, lorsque toutes les apparences sont si fortes contre lui, et plus fortes en faveur de Solmes que dans le tems où j' ai cru la fuite nécessaire, n' est-ce pas me rendre coupable

p467

de ma propre infortune, si je suis forcée d' épouser cet homme odieux ? Et s' il arrive quelque accident tragique de la rage et du désespoir de M Lovelace, n' est-ce pas sur moi qu' on fera tomber le reproche ? Ajoutez qu' il y a tant de générosité dans ses offres ! D' un autre côté, néanmoins, m' exposer à la censure du public, comme une imprudente créature ! Mais il me fait assez entendre que j' y suis déjà livrée. à quoi me résoudre ? Plût au ciel que mon cousin Morden... mais, hélas ! Que servent les souhaits ?

Je veux réduire en substance la lettre de M Lovelace. Mon dessein est de vous envoyer la lettre même, lorsque j' y aurai fait réponse ; mais je ne me presserai pas de la faire, dans l' espérance de trouver quelque prétexte pour me retracter. Cependant, vous seriez moins en état de me donner un bon conseil dans cette crise de mon sort, si vous n' aviez pas sous les yeux tout ce qui appartient aux circonstances.

" il me demande pardon de l' air de confiance que je lui ai reproché. C' est l' effet, dit-il, d' un transport qui n' a point de bornes ; mais il se soumet sans réserve à mes volontés " . Les alternatives et les propositions ne lui manquent pas. " il offre de me

p468

conduire directement chez Miladi Lawrance, et, si je l' aime mieux, à ma propre terre, où Milord M me promet sa protection. (il ignore, ma chère, les raisons qui me font rejeter cet avis inconsidéré.) dans l' un ou l' autre cas, aussi-tôt qu' il me verra sans danger, il partira pour Londres, ou pour tout autre lieu. Il n' approchera point de moi sans ma permission, et sans avoir satisfait à tous les points sur lesquels il me reste des doutes.

" me conduire chez vous, ma chère, est une autre de ses alternatives. Il ne doute pas, dit-il, que votre mère ne consente à me recevoir ; ou, s' il se trouve quelque difficulté de la part de votre mère, de la vôtre ou de la mienne, il me mettra sous la protection de M Hickman, qui s' empressera, sans doute, de plaire à Miss Howe ; et l' on publiera que je suis partie pour Bath, pour Bristol, pour me rendre en Italie auprès de M Morden : on publiera tout ce que je voudrai qu' on publie.

" si j' ai plus d' inclination pour Londres, il propose de m' y conduire secrètement, et de m' y procurer un logement commode, où je serai reçue par ses deux cousines *Montaigu* , qui ne me quitteront pas un

p469

moment, jusqu' à ce que les affaires soient ajustées à mon gré, et que la réconciliation soit heureusement terminée. Toutes les insultes qu' il a reçues de ma famille, ne l' empêcheront pas d' y contribuer de toutes ses forces.

" il propose cette variété de mesures à mon choix, parce qu' étant si pressé par le tems, il n' y a pas d' apparence qu' il puisse recevoir assez tôt une lettre d' invitation de la propre main de Miladi Lawrance ; à moins que lui-même il ne prenne la poste pour se rendre chez elle avec la dernière diligence : mais dans une conjoncture si délicate, où il ne peut se reposer sur personne de l' exécution de mes ordres, il est impossible qu' il s' éloigne.

" il me conjure, du ton le plus solennel, si je ne veux pas le jeter dans l' excès du désespoir, d' être ferme dans ma résolution.

" cependant, loin de menacer ma famille ou Solmes, si je change de dessein, il est persuadé, m' assure-t-il respectueusement, que ce changement ne peut arriver que par des raisons

dont la justice l' obligera d' être satisfait ;
telles, espère-t-il, qu' une parfaite certitude
de me voir libre dans mes inclinations. Alors il
prendra le parti d' une soumission

p470

absolue ; et tous ses efforts se tourneront à
mériter mon estime et celle de ma famille, par la
régularité de sa conduite.
" en un mot, il proteste solennellement que son
unique vue, dans les circonstances présentes,
est de me délivrer de ma prison, et de me rendre
la liberté de suivre mon penchant, dans un point
qui intéresse essentiellement le bonheur de ma vie.
Il ajoute que l' espérance même dont il se flatte,
de m' appartenir quelque jour par des noeuds
sacrés, son propre honneur et celui de sa
famille, ne lui permettent pas de me faire
la moindre proposition qui ne s' accorde avec mes
plus scrupuleuses maximes ; que, pour la
tranquillité de mon esprit, il seroit à désirer,
pour lui, de pouvoir obtenir ma main dans des
conjunctures plus heureuses, où je n' eusse rien à
redouter de la violence de mes amis ; mais
qu' avec un peu de connoissance du monde, il
est impossible de s' imaginer que leur conduite
n' ait pas attiré sur eux les censures qu' elle
mérite ; et que la démarche, dont je me fais un
si grand scrupule, ne soit généralement attendue,
comme la suite juste et naturelle du
traitement qu' ils me font essuyer " .
Je crains qu' il n' y ait que trop de vérité

p471

dans cette remarque ; et que, si M Lovelace
n' ajoute pas tout ce qu' il pourroit dire
là-dessus, je n' en aie l' obligation à sa
politesse. Je ne doute nullement que je ne sois
devenue le sujet de tous les entretiens dans la
moitié de la province, et que mon nom n' y passe
peut-être en proverbe. Si j' ai ce malheur, je
tremble d' en être au point de ne pouvoir rien faire
qui me déshonore plus que je ne le suis déjà par
une indiscreète persécution. Que je tombe au
pouvoir de Solmes ou de Lovelace, ou de
tout autre mari, je ne me laverai jamais de ma
captivité et du rigoureux traitement dont une

famille entière m' a comme imprimé le sceau ; du moins, ma chère, dans ma propre imagination. Si j' appartiens quelque jour à l' éminente famille qui paroît n' être pas encore sans quelque estime pour moi, je souhaite qu' il ne s' y trouve personne qui prenne occasion de ma disgrâce pour me regarder d' un autre oeil. Alors, peut-être, je serai obligée à M Lovelace, s' il n' entre pas dans les mêmes sentimens. Voyez-vous, ma chère amie, à quel point ce cruel traitement m' humilie ? Mais peut-être étois-je trop exaltée auparavant. Il conclut par des instances redoublées, pour obtenir de moi une entrevue " qu' il demande,

p472

dès cette nuit, s' il est possible. C' est un honneur, dit-il, qu' il sollicite avec d' autant plus de confiance, que je lui ai déjà permis de l' espérer deux fois. Mais, soit qu' il l' obtienne, ou que de nouvelles raisons me portent à le refuser, il me supplie de choisir une des alternatives qu' il me propose, et de demeurer ferme dans la résolution de m' échapper mardi prochain, si je n' ai pas les plus solides assurances d' une paix et d' une liberté bien établies " .

Enfin, il renouvelle tous ses vœux, toutes ses promesses, avec des expressions si fortes, que son propre intérêt, l' honneur de ses proches, et leur favorable disposition pour moi, se réunissant pour éloigner toutes les défiances, il ne peut me rester aucun doute de sa sincérité.

LETTRE 83

p473

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

samedi, 8 d' avril, à 8 heures du matin.

Si vous me trouverez blâmable, ou non, c' est ce que je ne puis dire : mais j' ai confirmé, par une lettre, ma première résolution, de partir mardi prochain, à la même heure, s' il est possible, que j' avois marquée dans ma lettre précédente. N' ayant point gardé de copie, voici mes termes, qui me sont fort présents.

Je lui avoue sans détour " qu' il ne me reste plus d' autre voie pour éviter l' exécution du projet déterminé de mes amis, que de quitter cette maison avec son assistance " .

Je n' ai pas prétendu me faire un mérite auprès de lui d' une déclaration si formelle ; car j' ajoute, avec la même franchise, " que, si je pouvois me donner la mort sans un crime irrémissible, je la préférerois à une démarche qui sera condamnée du monde entier, si je n' en trouve pas la condamnation dans mon propre coeur " .

Je lui dis " que, dans la crainte d' être soupçonnée, je ne tenterai point d' emporter

p474

d' autres habits que ceux que j' aurai sur moi : que je dois m' attendre à me voir refuser la possession de ma terre, mais que, dans quelques extrémités que je puisse tomber, je ne me déterminerai jamais à réclamer la justice contre mon père ; de sorte que la protection dont je lui serai redevable ne doit être accordée qu' à l' infortune : que j' ai trop d' orgueil, néanmoins, pour penser jamais au mariage, sans une fortune qui puisse me mettre sur un pied d' égalité avec le mari que le ciel me destine, et me dispenser des obligations de cette nature : que par conséquent, mon départ ne lui donnera pas d' autres espérances que celles qu' il avoit déjà ; et qu' en toutes sortes de sens, je me réserve le droit d' accepter ou de refuser ses soins, suivant l' opinion que je prendrai de ses sentimens et de sa conduite " .

Je lui dis " que le parti qui me convient le mieux est de choisir une maison particulière dans le voisinage de Miladi Lawrance, mais différente de la sienne, afin qu' il ne paroisse pas dans le monde que j' ai cherché un asyle dans sa famille, et que cette raison ne devienne point un obstacle à ma réconciliation : que je ferai venir, pour me servir, Hannah,

p475

mon ancienne femme de chambre, et que Miss Howe sera seule dans le secret de ma retraite ; que, pour lui, il me quittera sur le champ, pour se

rendre à Londres, ou dans quelque terre de son oncle ; et que, se bornant, comme il l' a promis, à un simple commerce de lettres, il n' approchera point de moi sans ma permission.

" que, si je me trouve dans le danger d' être découverte, ou enlevée par la force, je me jetterai alors sous la protection de celle de ses deux tantes qui voudra me recevoir ; mais dans le cas seulement d' une nécessité absolue, parce qu' il sera toujours plus avantageux, pour ma réputation, d' employer du fond de ma retraite une seconde ou une troisième main pour me réconcilier avec mes amis, que de traiter avec eux d' une manière éclatante.

" que je ne veux pas néanmoins lui déguiser que, si dans ce traité mes amis insistent sur l' exclusion absolue de ses espérances, je m' engagerai à les satisfaire ; pourvu que, de leur part, ils me laissent la liberté de lui promettre qu' aussi long-tems qu' il sera au monde sans prendre d' un autre côté les chaînes du mariage, je n' accepterai point la main d' un autre homme : que c' est un retour

p476

auquel je suis portée d' inclination pour toutes les peines qu' il s' est données et pour les mauvais traitemens qu' il a soufferts à mon occasion ; quoiqu' il doive se rendre grâces à lui-même et au peu d' égard qu' il a toujours eu pour sa réputation, des témoignages de mépris qu' il a reçus de ma famille.

" je lui dis que, dans cette retraite, mon dessein est d' écrire à M Morden, et de lui inspirer, s' il est possible, du zèle pour mes intérêts.

" j' entre dans quelque explication sur ces alternatives. "

vous jugez bien, ma chère, que cette malheureuse rigueur qu' on a pour moi, et ce projet de fuite, me mettent dans la nécessité de lui rendre compte, bien plutôt que mon coeur ne me le permettroit, de toutes les circonstances de ma conduite.

" il ne faut pas s' attendre, lui dis-je, que Madame Howe veuille s' attirer des embarras, ni qu' elle souffre que sa fille ou M Hickman s' en attirent à mon occasion. Quant au voyage de Londres, qu' il me propose, je ne connois personne dans cette grande ville ; et j' en ai d' ailleurs une si mauvaise opinion,

qu' à moins que dans quelque tems les dames de sa famille ne m' engagent

p477

à les y accompagner, il n' y a point d' apparence que je goûte jamais cette idée. Je n' approuve pas non plus l' entrevue qu' il me demande, sur-tout lorsqu' il est vraisemblable que je le verrai bientôt. Mais s' il arrive quelque nouvel évènement qui me fasse abandonner le dessein de partir, je pourrai me procurer l' occasion de l' entretenir, pour lui expliquer les raisons de ce changement. "

vous concevrez, ma chère, pourquoi je n' ai pas fait scrupule de lui donner cette espérance : c' est dans la vue de lui inspirer un peu de modération, si je change en effet de pensée. D' ailleurs, vous vous souvenez qu' il n' y eut rien à lui reprocher, lorsqu' il me surprit il y a quelque tems dans un lieu fort écarté.

" enfin, je me recommande à son honneur et à la protection de sa tante, comme une personne infortunée qui n' a pas d' autre titre. Je répète (assurément du fond du coeur !) combien il m' est douloureux de me voir forcée à des démarches si éloignées de mes principes, et si nuisibles à ma réputation. Je lui marque que je me rendrai mardi au jardin ; que si Betty est avec moi, je la chargerai d' une commission pour l' écartier ; que vers quatre heures il pourra me faire connoître,

p478

par quelque signal, qu' il est à la porte, dont j' irai tirer aussitôt le verrou ; j' abandonne le reste à ses soins. "

j' ajoute, en finissant, " que les soupçons paroissant augmenter de la part de ma famille, je lui conseille d' envoyer, ou de venir le plus souvent qu' il lui sera possible, jusqu' à mardi au matin, vers dix ou onze heures ; parce que je ne désespère point encore de quelque révolution qui peut rendre toutes ces mesures inutiles. "

ô chère Miss Howe ! Quelle horrible nécessité que celle qui peut me forcer à des préparatifs de cette nature ! Mais il est à présent

trop tard. Comment ! Trop tard ? Que signifie cette étrange réflexion ? Hélas ! Si j' étois menacée de finir quelque jour par le repentir, qu' il seroit terrible de pouvoir dire *qu' il est trop tard !*

Samedi, à dix heures.

M Solmes est ici. Il doit dîner avec sa nouvelle famille. Betty m' apprend qu' il emploie déjà ce terme. à mon retour du jardin, il a tenté encore une fois de se jeter dans mon passage ; mais je suis remontée brusquement à ma prison pour l' éviter.

J' ai eu la curiosité, pendant ma promenade,

p479

d' aller voir si ma lettre étoit partie. Je ne dirai pas que, si je l' eusse trouvée, mon intention fût de la reprendre ; car il me paroît toujours certain que je n' ai pu faire autrement.

Cependant, quel nom donner à ce caprice ? En voyant qu' elle avoit disparu, j' ai commencé à regretter, comme hier au matin, qu' elle fût partie ; sans autre raison, je crois, que parce qu' elle n' est plus en mon pouvoir.

Que ce Lovelace est diligent ! Il dit lui-même que cet endroit lui tient lieu de maison ; et je le crois aussi. Il parle, comme vous le verrez dans ma dernière lettre, de quatre déguisemens, dont il change d' un jour à l' autre. Je suis moins surprise qu' il n' ait point encore été remarqué par quelqu' un de nos fermiers ; car il seroit impossible autrement que l' éclat de sa figure ne l' eût pas trahi. On peut dire aussi que, toutes les terres voisines du parc en étant comme une dépendance, et n' ayant point de sentier, du moins vers le jardin et le taillis, il y a peu d' endroits moins fréquentés.

D' un autre côté, je crois m' être aperçue qu' on veille peu sur mes promenades au jardin, et sur les visites que je rends à ma volière.

Leur *Joseph Léman*, qui paroît être chargé de ce soin, n' a garde de se rendre incommode par ses observations. D' ailleurs, on se repose

p480

apparemment, comme ma tante Hervey me l' a fait entendre, sur la mauvaise opinion qu' on s' est

efforcé de me faire prendre du caractère de M Lovelace, qu' on croit capable de m' inspirer de justes défiances. Ajoutez que les égards qu' on me connoît pour ma réputation, paroissent une autre sûreté. Sans des raisons si fortes, on ne m' auroit jamais traitée avec tant de rigueur, tandis qu' on m' a laissé les occasions que j' ai presque toujours eues de me dérober par la fuite, si j' avois été disposée à m' en servir : et leur confiance aux deux derniers motifs auroit été bien fondée, s' ils avoient gardé le moindre ménagement dans leur conduite. Mais peut-être ne se souviennent-ils point de la porte de derrière, qui s' ouvre rarement, parce qu' elle conduit dans un lieu désert, et qu' elle est derrière une assez épaisse charmille. Au fond, je ne connois pas d' autre endroit par lequel on pût sortir sans quelque danger d' être aperçu ; excepté, néanmoins, par l' allée verte, qui est derrière le bûcher : mais il faudroit descendre de la haute terrasse, qui borde ma basse-cour du même côté. Toutes les autres parties du jardin sont ouvertes par des claires voies ; et les environs, qui sont plantés nouvellement en quinconces

p481

d' ormes et de tilleuls, ne donnent pas encore beaucoup de couvert. Le grand cabinet de verdure, que vous connoissez, me paroît le plus commode de tous les lieux que je pourrois choisir pour mes importantes vues. Il n' est pas loin de la porte de derrière, quoiqu' il soit dans une autre allée. On ne sera pas surpris que je m' y arrête, parce que je l' ai toujours aimé. Hors le tems des grandes chaleurs, sa fraîcheur éloigne tout le monde. Lorsqu' on avoit quelque tendresse pour moi, on s' alarmoit de m' y voir quelquefois trop long-tems. Mais on a peu d' inquiétude à présent pour ma santé. L' opiniâtreté, disoit hier mon frère, est une excellente cuirasse. Avec vos plus ferventes prières, je vous demande, ma chère amie, votre approbation, ou votre censure. Il n' est pas encore trop tard pour révoquer mes engagemens. Ci Harlove. Comment pouvez-vous envoyer votre messenger les mains vides ?

p482

Miss Howe, à Miss Clarisse Harlove.

samedi après dîner.

La dernière date de votre lettre, qui est dix heures du matin, m' assure qu' elle ne pouvoit être depuis long-tems au dépôt, lorsque Robert y est arrivé. Il a fait une diligence extrême pour me l' apporter, et je l' ai reçue en sortant de table.

Dans la situation où vous êtes, vous me blâmez, avec raison, d' envoyer mon messenger les mains vides ; et c' est néanmoins cette situation même, cette critique situation, qui cause en partie mon retardement. En vérité, mon esprit ne me fournit rien qui puisse vous aider.

J' ai employé secrètement tous mes soins pour vous procurer quelque moyen de quitter le château d' Harlove, sans paroître mêlée dans les circonstances de votre évasion ; parce que je n' ignore pas qu' obliger dans le fait, et désobliger dans la manière, c' est n' obliger qu' à demi. D' ailleurs, les soupçons et l' inquiétude de ma mère semblent augmenter. Elle y est

p483

confirmée par les visites continuelles de votre oncle Antonin, qui ne cesse de lui répéter que la conclusion approche, et qu' on espère que sa fille n' arrêtera point le penchant que vous marquez à la soumission. Je suis informée de ces détails par des voies que je ne puis leur faire connoître, sans me jeter dans la nécessité de faire plus de bruit qu' il n' est à souhaiter pour l' un et pour l' autre. Nous n' avons pas besoin de cela, ma mère et moi, pour nous quereller presque à toute heure.

Pressée comme je suis par le tems, et privée, par vos pressantes instances, de la satisfaction de vous accompagner, j' ai trouvé plus de difficulté que je ne m' y attendois à vous procurer une voiture. Si vous ne m' obligiez pas de garder des mesures avec ma mère, c' est un service

que je vous rendrais fort aisément. Je pourrais, sur le moindre prétexte, prendre notre carrosse coupé, y faire mettre deux chevaux de plus, si je le jugeois à propos, et le renvoyer de Londres, sans que personne en fût mieux informé du logement qu' il nous plairoit de choisir. Plût au ciel, que vous y eussiez consenti ! En vérité, vous poussez la délicatesse trop loin. Dans votre situation, vous attendez-vous à ne rien perdre de votre tranquillité ordinaire ? Et pouvez-vous donc vous

p484

promettre de n' être pas un peu agitée par un ouragan qui menace à chaque instant de renverser votre maison ? Si vous aviez à vous reprocher d' être la cause de vos disgrâces, j' en jugerois peut-être autrement. Mais, lorsque personne n' ignore d' où vient le mal, votre situation doit être regardée d' un oeil fort différent.

Comment pouvez-vous me croire heureuse, lorsque je vois ma mère aussi déclarée pour les persécuteurs de ma plus chère amie, que votre tante, ou tout autre partisan de votre frère et de votre soeur : par l' instigation de cette tête folle et bizarre, votre oncle Antonin, qui s' étudie (le plat personnage qu' il est) à l' entretenir dans des idées indignes d' elle, pour m' effrayer par l' exemple ? En faut-il davantage pour exciter mon ressentiment, et pour justifier le désir que j' ai de partir avec vous, lorsque notre amitié n' est ignorée de personne ? Oui, ma chère, plus je considère l' importance de l' occasion, plus je demeure persuadée que votre délicatesse est excessive. Ne supposent-ils pas déjà que votre résistance est l' effet de mes conseils ? N' est-ce pas sous ce prétexte qu' ils vous ont interdit notre correspondance ? Et si ce n' étoit par rapport à vous, ai-je la moindre raison de m' embarrasser de ce qu' ils pensent ?

p485

D' ailleurs, quelle disgrâce ai-je donc à redouter de cette démarche ? Quelle honte ? Quelle sorte de tache ? Croyez-vous qu' Hickman en prît

occasion de me refuser ? Et s' il en étoit capable, en aurois-je beaucoup de chagrin ? Je soutiens que tous ceux qui ont une ame seroient touchés de cet exemple d' une véritable amitié dans notre sexe.

Mais je jetterois ma mère dans une vive affliction. Cette objection a quelque force. Cependant lui causerois-je plus de chagrin que je n' en reçois d' elle, lorsque je la vois gouvernée par un homme de l' espèce de votre oncle, qui ne paroît ici tous les jours que pour susciter de nouveaux sujets de peine à ma chère amie ? Malheur à tous deux, s' il y vient dans une double vue ! Grondez-moi, si vous voulez ; peu m' importe.

J' ai dit, et je répète hardiment, qu' une telle démarche enoblirait votre amie. Il n' est pas trop tard encore. Si vous le permettez, j' enlèverai à Lovelace l' honneur de vous servir ; et demain au soir, ou lundi, avant le tems que vous lui avez marqué, je serai à la porte de votre jardin avec un carrosse ou une chaise. Alors, ma chère, si notre fuite est aussi heureuse que je le désire, nous leur ferons des conditions, et des conditions telles qu' il

p486

nous plaira. Ma mère sera fort aise de revoir sa fille, je vous le garantis. Hickman pleurera de joie à mon retour, ou je saurai le faire pleurer de chagrin.

Mais vous vous fâchez si sérieusement de ma proposition, et vous êtes toujours si féconde en raisonnemens pour appuyer vos opinions, que je crains de vous presser davantage. Cependant, ayez la bonté d' y faire un peu plus de réflexion, et d' examiner s' il ne vaut pas mieux partir avec moi qu' avec Lovelace. Voyez, en considérant les choses sous ce jour-là, si vous pouvez vaincre vos scrupuleux égards pour ma réputation. Que reprocher à une femme qui fuit avec une autre femme, et dans la seule vue d' éviter cette race d' hommes ? Je vous demande uniquement de peser cette idée ; et si vous pouvez vous mettre au-dessus du scrupule qui me regarde, de grâce, mettez-vous-y. C' est tout ce que j' avois à dire présentement sur cet article. Je passe à quelques autres endroits de vos lettres.

Le tems viendra sans doute où je serai capable de lire vos touchantes narrations sans cette

impatience et cette amertume de coeur dont je ne puis me défendre aujourd' hui, et qui se communiqueroient à ma plume, si mes réflexions s' attachoient à toutes les circonstances que

p487

vous m' écrivez. Je crains de vous donner le moindre conseil, ou de vous dire ce que je ferois à votre place, si vous continuez de refuser mes offres. Quelle seroit mon affliction, s' il vous en arrivoit quelque mal ! Je ne me le pardonnerois jamais. Cette considération a beaucoup augmenté l' embarras où j' étois pour vous écrire, à présent que vous touchez à la décision de votre sort, et lorsque vous rejetez la seule méthode qui convient à cette crise. Mais j' ai dit que je ne vous en parlerois plus. Cependant encore un mot, dont vous me gronderez autant qu' il vous plaira : s' il vous arrivoit effectivement quelque malheur, j' en ferois toute ma vie un crime à ma mère. Ne doutez pas que je ne l' en accuse, et peut-être vous-même, si vous n' acceptez pas mon offre. Voici le seul conseil que j' aie à vous donner dans votre situation : si vous partez avec M Lovelace, prenez la première occasion pour vous assurer de lui par la cérémonie du mariage. Songez, que dans quelque lieu que vous puissiez vous retirer, tout le monde saura bientôt que c' est par son secours, et avec lui, que vous avez quitté la maison paternelle. Vous pouvez, à la vérité, le tenir éloigné pendant quelque tems, jusqu' à ce que les articles soient

p488

dressés, et que vous soyez satisfaite sur d' autres arrangemens que vous désirez. Mais ces considérations-mêmes doivent avoir moins de poids pour vous, qu' elles n' en auroient pour une autre dans les mêmes circonstances ; parce qu' avec tous les défauts qu' on voudra lui attribuer, personne ne lui reproche de manquer de générosité ; parce qu' à l' arrivée de M Morden, que l' honneur oblige de vous rendre justice en qualité d' exécuteur, vous ne sauriez manquer d' entrer en possession de votre terre ; parce que, de son côté, il jouit d' une fortune

considérable ; parce que toute sa famille vous estime, et souhaite ardemment votre alliance ; parce qu' il ne fait pas difficulté lui-même de vous prendre sans aucune condition. Vous voyez comment il a toujours bravé vos riches parens : c' est une faute que je trouve pardonnable, et qui n' est peut-être pas sans noblesse. Je me persuade hardiment qu' il aimeroit mieux vous voir à lui sans un sou, que d' avoir obligation à ceux qu' il n' a pas plus de raisons d' aimer, qu' ils n' en ont eux-mêmes de lui vouloir du bien. Ne vous a-t-on pas dit que son propre oncle ne peut soumettre cet esprit fier à lui devoir la moindre faveur ? Toutes ces raisons me persuadent que vous devez insister peu sur les articles. Ainsi, c' est

p489

mon opinion absolue que, si vous partez avec lui, la cérémonie ne doit pas être différée : et remarquez qu' alors c' est lui qui doit juger du tems auquel il pourra vous quitter avec sûreté. Faites là-dessus vos plus sérieuses réflexions. Les délicatesses doivent s' évanouir au moment que vous aurez quitté la maison de votre père. Je n' ignore pas ce qu' il faut penser de ces créatures inexcusables qui, n' écoutant que leur passion, sans aucun égard pour la décence, passent de la fenêtre de leur père entre les bras d' un mari, mais on ne vous soupçonnera jamais de ces ardeurs emportées. Je répète qu' avec un homme du caractère de Lovelace, votre réputation demande qu' après avoir consenti à vous mettre en son pouvoir, il n' y ait pas de délai pour la célébration. Je suis sûre qu' écrivant à vous, il n' est pas besoin de donner plus de force à cette remarque. Vous vous efforcez d' excuser ma mère ! La chaleur de mon amitié ne me dispose guère à goûter vos raisonnemens. Il n' y a point de blâme, dites-vous, à se dispenser de tout ce qui n' est point un devoir. Cette maxime admet bien des distinctions, lorsqu' elle est appliquée à l' amitié. Si la chose qu' on demande étoit d' une plus grande, ou même d' une égale conséquence, pour la personne de qui elle dépend,

p490

peut-être mériterait-elle des réflexions. Il me semble même qu' il y auroit un air d' intérêt propre, à demander de son ami une faveur qui l' exposerait aux mêmes inconvénients qu' on veut éviter. Ce seroit l' autoriser, par notre propre exemple, et avec beaucoup plus de raison, à nous payer du refus, et à mépriser une si fausse amitié. Mais si, sans avoir beaucoup à craindre pour nous-mêmes, nous pouvions délivrer notre ami d' un très-grand danger, le refus que nous en ferions nous rendroit indignes de la qualité d' ami. Je n' en admettrois pas un de cette nature, pas même à la superficie de mon coeur.

Je suis trompée, si ce n' est pas votre opinion comme la mienne ; car c' est à vous-même que je dois cette distinction, dans certaines circonstances où vous devez vous souvenir qu' elle m' a sauvée d' un fort grand embarras. Mais votre caractère a toujours été d' excuser les autres, tandis que vous ne vous passez rien à vous-même.

Je dois avouer que, si ces excuses pour l' inaction ou pour le refus d' un ami, venoient d' une autre femme que vous, dans un cas si important pour elle-même, et qui l' est si peu, en comparaison, pour ceux dont elle désireroit la protection, moi, qui m' efforce, comme

p491

vous l' avez souvent observé, de remonter toujours des effets à la cause, je pencherois à la soupçonner d' une inclination secrète et désavouée, qui, balançant tous les inconvénients dans son coeur, la rendroit plus indifférente qu' elle ne veut le paroître pour le succès de ce qu' elle demande.

M' entendez-vous, ma chère ? Tant mieux pour moi si vous ne m' entendez pas ; car je crains que cette réflexion jetée au hasard, ne m' attire de vous une réprimande que vous m' avez déjà faite dans le même cas : " c' est ne pouvoir s' empêcher, m' avez-vous dit, de vouloir faire montre de pénétration, quoiqu' aux dépens de cette tendresse qui est un devoir de l' amitié et de la charité " .

Que sert, m' allez-vous dire, de reconnoître ses fautes, si l' on n' apporte aucun soin à s' en corriger ? D' accord, ma chère. Mais ne savez-vous pas que j' ai toujours été une impertinente créature, et que j' ai toujours eu besoin de

beaucoup d' indulgence ? Je sais aussi que ma chère Clarisse en a toujours eu pour moi, et c' est là-dessus que je me repose aujourd' hui. Elle n' ignore pas jusqu' où va mon affection pour elle. Je vous aime, ma chère, en vérité plus que moi-même. Croyez-en cette expression ; et, par conséquent,

p492

jugez combien je suis touchée d' une situation aussi critique que la vôtre. C' est la force de ce sentiment qui me fait tourner ma censure jusques sur vous ; c' est-à-dire, sur ce caractère philosophique, sur cette admirable sévérité que vous avez pour vous-même, et qui vous abandonne dans la cause d' autrui. Mes vœux, mes prières continuelles, seront employés à demander au ciel que vous puissiez sortir de ces épreuves, sans aucune tache pour cette belle réputation, qui a été jusqu' à présent aussi pure que votre coeur : vœux ardents, prières uniques, qui ne sont pas un moment interrompus, et que je répète vingt-fois, en me disant éternellement à vous.
Anne Howe.

P s. Je me suis pressée d' écrire, et je ne me hâte pas moins de faire partir Robert ; afin que, dans une situation si critique, vous ayiez le tems de considérer ce que je vous marque, sous deux points qui me paroissent les plus importants. Je veux vous les remettre sous vos yeux en deux mots.

" si vous ne devez pas vous déterminer plutôt à partir avec une personne de votre sexe, avec votre Anne Howe, qu' avec une personne de l' autre, avec M Lovelace ? "

p493

supposé que vous partiez avec lui ;
" si vous ne devez pas vous marier le plutôt qu' il vous sera possible ? " .

LETTRE 85

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.
samedi après midi, avant la réception de la

lettre précédente.

La réponse ne s'est pas fait attendre. C'est une lettre d'excuses, si je puis lui donner ce nom.

" il s'engage à la soumission sur tous les points.

Il approuve tout ce que je propose ; sur-tout le choix d'un logement particulier. C'est un expédient qui lui paroît heureux pour aller au-devant de toutes les censures. Cependant il est persuadé que, traitée comme je le suis, je pourrois me mettre sous la protection de sa tante, sans avoir rien à redouter pour ma réputation.

Mais tout ce que je désire, tout ce que j'ordonne est une loi suprême ; et le meilleur parti sans doute pour la sûreté de mon honneur, auquel je verrai qu'il prend le même intérêt que moi.

Il m'assure seulement que la

p494

passion de tous ses proches est de tirer avantage des persécutions que j'essuie, pour me faire leur cour, et pour s'acquérir des droits sur mon coeur par les services les plus tendres et les plus empressés ; heureux s'ils peuvent contribuer par quelque moyen au bonheur de ma vie !

" il écrira dès aujourd'hui à son oncle et à ses deux tantes, qu'il espère à présent de se voir le plus fortuné des hommes, s'il ne ruine pas cet espoir par sa faute ; puisque la seule personne à laquelle son bonheur est attaché, sera bientôt hors du danger d'être la femme d'un autre, et qu'elle ne pourra lui rien prescrire qu'il ne se reconnoisse dans l'obligation d'exécuter.

" il commence à se flatter, depuis que j'ai confirmé ma résolution par ma dernière lettre, qu'il n'y a plus de changement dont la crainte doive l'alarmer, à moins que mes amis ne changent de conduite avec moi ; de quoi il est trop sûr qu'ils ne seront jamais capables. C'est à présent que toute sa famille, qui partage ses intérêts avec tant de zèle et de bonté, commence à se glorifier de l'heureuse perspective qu'il a devant les yeux " .

p495

Voyez avec quel art il s'efforce de m'attacher à ma résolution !

" à l' égard de la fortune, il me supplie d' être sans inquiétude. Son bien nous suffit. Il jouit de cinquante mille livres de rentes effectives, qui n' ont jamais été chargées du moindre embarras ; grâces, peut-être, à son orgueil plus qu' à sa vertu. Son oncle est résolu d' y en ajouter vingt-cinq mille le jour de son mariage, et de lui donner le choix d' un de ses châteaux dans le comté de Hertford, ou dans celui de Lancastre. Il dépendra de moi, si je le désire, de m' assurer de tous ces articles, avant que de prendre avec lui d' autres engagements.

" il me dit que le soin de l' habillement doit être le moindre de mes embarras ; que ses tantes et ses cousines s' empresseront de me fournir toutes les commodités de cette nature, comme il se fera lui-même le plaisir le plus sensible et le plus grand honneur de m' offrir toutes les autres.

" que, pour le succès d' une parfaite réconciliation avec mes amis, il sera gouverné, dans toutes ses actions, par mes propres désirs ; et qu' il sait à quel point j' ai cette grande affaire à coeur.

" il appréhende que le tems ne lui permette

p496

pas de me procurer, comme il se l' étoit proposé, la compagnie de Miss Charlotte Montaigu à Saint-Albans, parce qu' il apprend qu' un grand mal de gorge l' oblige de garder sa chambre. Mais, aussi-tôt qu' elle sera rétablie, son premier empressement la conduira dans ma retraite avec sa soeur. Elles m' introduiront toutes deux chez leurs tantes, ou leurs tantes chez moi, comme je paroîtrai le désirer. Elles m' accompagneront à la ville, si j' ai du goût pour ce voyage ; et pendant tout le tems qu' il me plaira d' y demeurer, elles ne s' éloigneront pas un moment de moi.

" Milord M ne manquera pas de prendre mon tems et mes ordres pour me rendre aussi sa visite, publique ou secrète, suivant mon inclination. Pour lui, lorsqu' il me verra dans un lieu sûr, soit à l' ombre de sa famille, soit dans la solitude que je préfère, il se fera la violence de me quitter, pour ne me revoir qu' avec ma permission. En apprenant l' indisposition de sa cousine Charlotte, il avoit pensé, dit-il, à faire remplir sa place par Miss Patty sa soeur ; mais c' est une fille *timide* , qui ne

feroit qu' augmenter notre embarras. "
ainsi, ma chère, l' entreprise, comme vous

p497

voyez, demande de la *hardiesse* et du courage.

Oui, oui, elle en demande. Hélas, que vais-je
entreprendre ?

Il paroît persuadé lui-même qu' il me seroit
nécessaire d' être accompagnée de quelque
personne de mon sexe. N' auroit-il pas pu me
proposer du moins une des femmes de ses tantes ?

Bon dieu ! Que vais-je entreprendre ?

Après tout, quelques pas que j' aie faits en
avant, je ne vois pas qu' il soit trop tard
encore pour revenir. Si je recule, il faut
compter d' être mortellement querellée. Mais qu' en
arrivera-t-il ? Si j' entrevoyois seulement
quelque moyen d' échapper à Solmes, une querelle
avec Lovelace, qui m' ouvrirait le chemin au
célibat, seroit le plus cher de mes désirs. Je
défierois alors tout son sexe ; car je ne
considère que le trouble et les chagrins qu' il
cause au nôtre : et lorsqu' on est une fois
engagée, que reste-t-il, que l' obligation de
marcher avec des pieds trop tendres, sur des
épines, et des épines les plus pointues, jusqu' à
la fin d' une pénible route ?

Mon embarras augmente à chaque moment ;
plus j' y pense, moins je vois de jour à m' en
délivrer. Mes incertitudes se fortifient à mesure

p498

que le tems s' écoule, et que l' heure fatale
approche.

Mais je veux descendre et faire un tour de
promenade au jardin. Je porterai cette lettre
au dépôt, avec toutes les siennes, à la réserve
des deux dernières, que je mettrai sous ma
première enveloppe, si je suis assez heureuse
pour vous écrire encore. Dans l' intervalle, ma
chère amie... mais quel objet proposerai-je à vos
prières ? Adieu donc. Qu' il me soit permis
seulement de vous dire adieu.

LETTRE 86

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

dimanche 9 avril, au matin.

Ne vous imaginez pas, très-chère amie, que votre réflexion d' hier, quoique le plus sévère effet que j' aie jamais éprouvé de votre impartiale affection, m' ait inspiré le moindre ressentiment contre vous. Ce seroit m' exposer au plus fâcheux inconvénient de la condition royale, c' est-à-dire, perdre le moyen d' être avertie de mes fautes et de pouvoir m' en corriger,

p499

et renoncer par conséquent au plus précieux fruit d' une ardente et sincère amitié. Avec quel éclat et quelle noblesse ce feu sacré doit-il brûler dans votre sein, pour vous faire reprocher à une infortunée d' avoir moins de chaleur dans sa propre cause que vous n' en avez vous-même, parce qu' elle s' efforce de justifier ceux qui ne sont pas disposés à lui prêter leur secours ? Dois-je vous blâmer de cette ardeur ? Ou ne dois-je pas la regarder plutôt avec admiration ? Cependant, de peur que vous ne vous confirmiez dans un soupçon qui me rendroit inexcusable, s' il avoit quelque fondement, je dois vous déclarer, pour me rendre justice à moi-même, que je ne connois pas mon propre coeur, s' il recèle cette *inclination secrète ou désavouée que vous attribueriez à toute autre femme que moi* . Je suis fort éloignée aussi *d' être plus indifférente que je ne veux le paroître* sur le succès des espérances que j' ai eues du côté de votre mère. Mais je crois devoir l' excuser ; ne fût-ce que par cette seule raison, qu' étant d' un autre âge que le mien, et mère de ma plus chère amie, je ne puis attendre d' elle les mêmes sentimens d' amitié que de sa fille. Ceux que je lui dois sont le respect et la vénération, qu' il seroit difficile d' accorder avec cette douce

p500

familiarité qui est un des plus indispensables et des plus sacrés liens par lesquels votre coeur et le mien sont unis. Je pourrais attendre de ma chère Anne Howe, ce que je ne dois pas me promettre de sa mère. En effet, ne seroit-il

pas bien étrange qu' une femme d' expérience fût exposée à quelque reproche, pour n' avoir pas renoncé à son propre jugement dans une occasion où elle n' auroit pu se conformer aux désirs d' autrui sans choquer une famille pour laquelle elle a toujours fait profession d' amitié, et sans se déclarer contre les droits des pères sur leurs enfans ; sur-tout lorsqu' elle est mère, elle-même, d' une fille (permettez-moi de le dire) dont elle redoute le vif et charmant caractère ? Crainte maternelle, à la vérité, qui lui fait considérer votre jeunesse plus que votre prudence, quoiqu' elle sache, comme tout le monde, que votre prudence est fort au-dessus de votre âge. Mais je passe aux deux points de votre lettre qui me paroissent aussi importans qu' à vous. Vous établissez ainsi la question : " si je ne dois pas me déterminer plutôt à partir avec une personne de mon sexe, avec ma chère Anne Howe, qu' avec une personne de l' autre, avec Lovelace ? "

p501

et, supposé que je parte avec lui, " si je ne dois pas me marier le plutôt qu' il me sera possible ? " vous savez, ma chère, les raisons qui m' ont fait rejeter vos offres, et qui me font même désirer très-ardemment que vous ne paroissiez point dans une entreprise à laquelle il n' y a qu' une nécessité cruelle qui ait été capable de me faire penser, et pour laquelle vous n' auriez pas la même excuse. à ce compte, votre mère auroit eu raison de s' alarmer de notre correspondance, et l' évènement justifieroit ses craintes. Si j' ai peine à concilier avec mon devoir la pensée de me dérober par la fuite à la rigueur de mes amis, qu' allégueriez-vous pour votre défense, en quittant une mère pleine de bonté ? Elle tremble que l' ardeur de votre amitié ne vous engage dans quelque indiscretion ; et vous, pour la punir d' un soupçon qui vous offense, vous voudriez faire voir, à elle et à tout le monde, que vous pouvez vous précipiter volontairement dans la plus grande erreur dont notre sexe puisse être coupable. Et, je vous le demande, ma chère, croyez-vous qu' il fût digne de votre générosité de hasarder une fausse démarche, parce qu' il y a

p502

beaucoup d'apparence que votre mère se croiroit trop heureuse de vous revoir ?

Je vous assure que, malgré les raisons qui peuvent me forcer moi-même à cette fatale démarche, j'aimerois mieux m'exposer à toutes sortes de risques de la part de ma famille, que de vous voir la compagne de ma fuite. Vous imaginez-vous qu'il soit à désirer pour moi de doubler ou de tripler ma faute aux yeux du public ; de ce public, qui, de quelque innocence que je me flatte, ne me croira jamais tout-à-fait justifiée par les cruels traitemens que j'essuie, parce qu'il ne les connoît pas tous ?

Mais, très-chère, très-tendre amie, apprenez que ni vous, ni moi, nous ne nous engagerons point dans une démarche que je crois également indigne de l'une et de l'autre. Le tour que vous donnez à vos deux questions me fait voir clairement que vous ne me la conseillez point. Il me paroît certain que c'est le sens dans lequel vous désirez que je les prenne ; et je vous rends grâces de m'avoir convaincue avec autant de force que de politesse. C'est une sorte de satisfaction pour moi, en considérant les choses dans ce jour, d'avoir commencé à chanceler avant l'arrivée de

p503

votre dernière lettre. Hé bien ! Je vous déclare qu'elle me détermine absolument à ne pas partir ; ou, du moins, à ne pas partir demain.

Si vous-même, ma chère, vous jugez que le succès des espérances que j'ai eues du côté de votre mère a pu m'être indifférent, ou, pour trancher le mot, que mes inclinations ne sont pas innocentes, le monde me traitera sans doute avec bien moins de ménagement. Ainsi, lorsque vous me représentez que *toutes les délicatesses doivent s'évanouir* au moment que j'aurai quitté la maison de mon père ; lorsque vous me faites entendre qu'il faudra laisser juger à M Lovelace quand il pourra me quitter avec sûreté, c'est-à-dire, lui laisser le choix de me quitter ou de ne me quitter pas ; vous me jetez dans des réflexions, vous me découvrez des périls, sur lesquels il doit m'être impossible de passer, aussi long-tems que la

décision dépendra de moi.

Tandis que je n' ai considéré ma fuite que comme un moyen de me dérober à M Solmes ; que je me suis remplie de l' idée que ma réputation avoit déjà souffert de mon emprisonnement, et que j' aurois toujours le choix, ou d' épouser M Lovelace, ou de renoncer tout-à-fait à lui ; quelque hardiesse que je trouvassse

p504

dans cette démarche, je me suis figuré que, traitée comme je le suis, elle pouvoit être excusée, sinon aux yeux du monde, du moins à mes propres yeux : et se trouver sans reproche au tribunal de son propre coeur, c' est un bonheur que je crois préférable à l' opinion du monde entier. Mais, après avoir condamné l' ardeur indécente de quelques femmes qui fuient de leur chambre à l' autel ; après avoir stipulé avec Lovelace, non-seulement un délai, mais la liberté de recevoir sa main ou de la refuser ; après avoir exigé de lui qu' il me quittera aussi-tôt que je serai dans un lieu de sûreté (dont vous observez néanmoins qu' il doit être le juge) ; après lui avoir imposé toutes ces loix, qu' il ne seroit plus tems de changer quand je le souhaiterois, me marier aussi-tôt que je serai entre ses mains ! Vous voyez, ma chère, qu' il ne me reste pas d' autre résolution à prendre que celle de ne pas partir avec lui.

Mais comment l' apaiser, après cette rétractation. Comment ? En faisant valoir le privilège de mon sexe. Avant le mariage, je ne lui connois aucun droit de s' offenser : d' ailleurs, ne me suis-je pas réservé le pouvoir de me rétracter, si je le juge à propos ? Que serviroit la liberté du choix, comme je l' ai observé

p505

à l' occasion de votre mère, si ceux qu' on refuse ou qu' on exclut avoient droit de s' en plaindre ? Il n' y a pas d' homme raisonnable qui doive trouver mauvais qu' une femme qu' il se propose d' épouser, refuse de tenir sa promesse, lorsqu' après la plus mûre délibération, elle est convaincue qu' elle s' est engagée

témérement.

Je suis donc résolue de soutenir l' épreuve de mercredi prochain ; ou peut-être de mardi au soir, dois-je dire plutôt ? Si mon père n' abandonne pas le dessein de me faire lire et signer les articles devant lui. Voilà, voilà, ma chère, la plus redoutable de toutes mes épreuves. Si je suis forcée de signer mardi au soir, alors, juste ciel ! Tout ce qui m' épouvante doit suivre le lendemain comme de soi-même. Si je puis obtenir par mes prières, peut-être par mes évanouissements, par mes délires, (car, après un si long bannissement, la seule présence de mon père me jettera dans une furieuse agitation) que mes amis abandonnent leurs vues, ou qu' ils les suspendent, du moins l' espace d' une semaine, l' espace de deux ou trois jours, l' épreuve du mercredi en sera du moins plus légère. On m' accordera sans doute quelque tems pour délibérer, pour raisonner avec moi-même. La demande

p506

que j' en ferai ne sera point une promesse. Comme je n' ai pas fait d' effort pour m' échapper, on ne peut me soupçonner de ce dessein ; ainsi j' aurai toujours le pouvoir de fuir, pour dernière ressource. Madame Norton doit m' accompagner dans l' assemblée ; avec quelque hauteur qu' on la traite, elle prendra ma défense à l' extrémité. Peut-être sera-t-elle secondée alors par ma tante Hervey. Qui sait si ma mère ne se laissera pas attendrir ? Je me jeterai aux pieds de tous mes juges. J' embrasserai les genoux de chacun, l' un après l' autre, pour me faire quelque ami. Quelques-uns ont évité de me voir, dans la crainte de se laisser toucher par mes larmes. N' est-ce pas une raison d' espérer qu' ils ne seront pas tous insensibles ? Le conseil que mon frère a donné de me chasser de la maison, et de m' abandonner à mon mauvais sort, peut être renouvelé, et se faire accepter. Mon malheur n' en sera pas plus grand du côté de mes amis ; et je regarderai comme un bonheur extrême de ne pas les quitter par ma faute, pour chercher une autre protection, qui doit être alors celle de M Morden, plutôt que celle de M Lovelace. En un mot, je trouve dans mon coeur des pressentimens moins terribles, lorsque j' attache

p507

ma vue sur ce parti, que lorsque je me suis déterminée pour l' autre ; et, dans une résolution forcée, les mouvemens du coeur sont la conscience. C' est le plus sage de tous les hommes qui leur donne ce nom.

Je vous demande grâce, ma chère, pour cet amas de raisonnemens mal digérés. Je m' arrête ici, et je vais faire sur le champ une lettre de révocation pour M Lovelace. Il prendra la chose comme il voudra. C' est une nouvelle épreuve à laquelle je ne suis pas fâchée de mettre son caractère, et qui est d' ailleurs d' une importance infinie pour moi. Ne m' a-t-il pas promis une parfaite résignation, si je change de pensée ?
Clarisse Harlove.

LETTRE 87

p508

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

dimanche, 9 d' avril, au matin.

Il semble que personne ne se propose aujourd' hui d' aller à l' église. On sent peut-être qu' il n' y a point de bénédiction du ciel à espérer pour des vues si profanes, et j' ose dire si cruelles.

Ils se défient que je roule quelque dessein dans ma tête. Betty a visité mes armoires : je l' ai trouvée dans cette occupation à mon retour du jardin, où j' ai porté ma lettre à Lovelace ; car j' ai écrit, ma chère. Elle a changé de couleur, et j' ai remarqué sa confusion. Mais je me suis contentée de lui dire que je devois être accoutumée à toutes sortes de traitemens, et que, lui supposant des ordres, je la croyois assez justifiée.

Elle m' a confessé, dans son embarras, qu' on avoit proposé de me retrancher mes promenades, et que le rapport qu' elle alloit faire ne seroit point à mon désavantage. Un de mes amis, dit-elle, a représenté en ma faveur qu' il n' étoit pas nécessaire de m' ôter le peu

p509

de liberté qui me reste, puisqu' en menaçant d' employer la violence pour m' enlever, si l' on me conduisoit chez mon oncle, M Lovelace avoit fait assez voir que je ne pense point à fuir volontairement avec lui ; et que, si j' avois ce dessein, je n' aurois pas attendu si tard à faire des préparatifs, dont on auroit découvert infailliblement quelque trace. Mais on en conclut aussi qu' il ne faut pas douter que je ne prenne enfin le parti de me rendre ; et si ce n' est pas votre intention, a continué cette hardie créature, votre conduite, miss, me paroît étrange. Ensuite, pour réparer ce qui lui étoit échappé : " vous êtes allée si loin, m' a-t-elle dit, que votre embarras est de revenir honnêtement ; mais je m' imagine que mercredi, en pleine assemblée, vous donnerez la main à M Solmes ; et, suivant le texte du docteur *Brandt* , dans son dernier sermon, *la joie sera grande alors dans le ciel* " .
Voici en substance ce que j' écris à M Lovelace :
" que des raisons de la plus grande importance pour moi-même, et dont il sera satisfait lorsqu' il les connoîtra, m' obligent de suspendre ma résolution ; que j' ai quelque espérance de voir tourner heureusement les affaires, sans le secours d' une démarche qui

p510

ne peut être justifiée que par la dernière nécessité ; mais qu' il doit compter que je souffrirois plutôt la mort, que de consentir à me voir la femme de M Solmes " .
Ainsi je me prépare à soutenir le choc de ses exclamations. Mais à quelque réponse que je doive m' attendre, je la redoute bien moins que les évènements dont je suis menacée mardi ou mercredi. De-là, de-là les craintes qui m' occupent uniquement, et qui me font déjà trembler jusqu' au fond du coeur.
Dimanche à 4 heures après midi.
Ma lettre n' est pas encore partie ! Si malheureusement il ne pensoit point à la prendre, et que, ne me voyant pas demain à l' heure où je dois paroître, il eût l' audace de venir ici, dans le doute de ce qui peut m' être arrivé, que deviendrois-je, grand dieu ! Ah ! Chère amie, pourquoi ai-je eu quelque chose à démêler avec ce sexe ? Moi qui menois une vie si heureuse avant que de l' avoir connu.

Dimanche à 7 heures du soir.
Je retrouve encore ma lettre ! Il est peut-être occupé de ses préparatifs pour demain. Mais il y a des gens qu' il pourroit employer.

p511

Se croit-il si sûr de moi, qu' après un projet formé, il n' ait plus à s' embarrasser de rien jusqu' au moment de l' exécution ? Il sait comment je suis assiégée. Il ignore ce qui peut survenir. Je puis tomber malade, être veillée, renfermée plus soigneusement. Notre correspondance peut avoir été découverte. Il peut devenir nécessaire de changer quelque chose au plan. La violence peut avoir fait manquer entièrement mes vues. De nouveaux doutes peuvent m' arrêter. Enfin, je puis avoir trouvé quelque expédient plus commode. Sa négligence me cause un extrême étonnement. Cependant je ne reprendrai point ma lettre. S' il la reçoit avant l' heure marquée, elle m' épargnera la peine de lui déclarer personnellement que j' ai changé d' idée, et toutes les disputes qu' il faudroit avoir avec lui sur cet article. Dans quelque tems qu' il la prenne ou qu' il la reçoive, la date fera foi qu' il auroit pu l' avoir assez tôt ; et si le peu de temps qui reste l' expose à quelque inconvénient, j' en suis fâchée pour lui.

Dimanche à 9 heures.

On est résolu, comme je l' apprends, de faire avertir Madame Norton d' être ici mardi,

p512

pour y demeurer une semaine entière avec moi. Elle sera chargée d' employer d' abord tous ses soins pour me persuader ; et lorsque la violence aura terminé les embarras, son rôle sera de me consoler et de m' inspirer de la patience pour mon sort. " on s' attend, me dit insolemment Betty, à des évanouissemens, à des convulsions, à des plaintes et des cris sans nombre. Mais tout le monde y sera préparé ; et lorsque la scène sera finie, elle sera finie : je reviendrai de moi-même, lorsque j' aurai reconnu qu' il n' y a plus de remède " .

Lundi à 7 heures du matin.

ô ma chère ! La lettre y est encore, dans le

même état où je l' ai laissée !
Est-il possible qu' il se croie si sûr de moi ? Il se figure peut-être que je n' ai pas la hardiesse de changer de résolution. Je voudrais ne l' avoir jamais connu. C' est à présent que je vois cette téméraire démarche dans le même jour où tout le monde l' auroit vue, si je m' en étois rendue coupable. Mais quel parti prendre, s' il vient aujourd' hui à l' heure marquée ? S' il vient sans avoir reçu la lettre, je

p513

suis obligée de le voir ; sans quoi, il ne manquera pas de juger qu' il m' est arrivé quelque chose, et je suis sûre qu' il entrera aussi-tôt au château. Il n' est pas moins certain qu' il y sera insulté : et quelles seront les suites ? D' ailleurs, je me suis presque engagée, si je changeois d' avis, à prendre la première occasion pour le voir et pour lui expliquer mes raisons. Je ne doute pas qu' elles ne lui déplaisent beaucoup... mais il vaut mieux qu' il parte de mauvaise humeur, après m' avoir vue, que de partir moi-même mécontente de moi, et de mon imprudente démarche.

Cependant, quoiqu' extrêmement pressé par le tems, il peut envoyer encore et recevoir la lettre. Qui sait s' il n' a pas été retardé par quelque accident qui le rendra peut-être excusable ? Comme j' ai trompé plusieurs fois ses espérances pour une simple entrevue, il est impossible qu' il n' eût pas eu du moins la curiosité de savoir s' il n' est rien arrivé, et si je suis ferme dans une occasion bien plus importante. D' un autre côté, comme je lui ai confirmé témérairement ma résolution par une seconde lettre, je commence à craindre qu' il n' en ait pas douté.

p514

à neuf heures.

Ma cousine Hervey s' est approchée de moi, en me voyant revenir du jardin. Elle m' a glissé fort adroitement dans la main une lettre que je vous envoie. Vous y reconnoîtrez la simplicité de son caractère.

Très-chère cousine,

j' apprends d' une personne qui se croit bien informée, que vous devez être mariée à M Solmes mercredi matin. Peut-être ne m' a-t-on fait cette confidence que pour me causer du chagrin ; car c' est de Betty Barnes que je l' apprends, et je la connois pour une insolente créature. Cependant elle dit que les dispenses sont obtenues ; et m' ayant recommandé de n' en parler à personne, elle m' a même assurée que c' est M Brandt, ce jeune ministre d' Oxfort, qui doit faire la cérémonie. Le docteur Lewin refuse, à ce que j' entends, de vous donner la bénédiction, si vous n' y consentez. Il a déclaré qu' il n' approuve point la manière dont on use avec vous, et que vous ne méritez pas d' être traitée si cruellement. Pour M Brandt, Betty ajoute qu' on lui a promis de faire sa fortune.

p515

Vous saurez mieux que moi l' usage que vous devez faire de ces lumières ; car je soupçonne Betty de me dire bien des choses sur lesquelles elle me recommande le silence, et dont elle s' attend néanmoins que je trouverai le moyen de vous informer. Elle sait, comme tout le monde, que je vous aime avec une passion extrême ; et je suis bien aise que personne ne l' ignore. C' est un honneur pour moi d' aimer une chère cousine qui fait l' honneur de toute la famille. Mais je vois que Miss Harlove et cette fille se parlent sans cesse à l' oreille ; et lorsqu'elles ont fini, Betty a toujours quelque chose à me dire.

Ce que je vais vous apprendre est très-certain, et c' est particulièrement ce qui me porte à vous écrire : mais je vous supplie de brûler ma lettre. On doit faire une nouvelle recherche de vos papiers, de vos plumes et de votre encre, parce qu' on sait que vous écrivez. On prétend avoir fait quelque découverte, par la trahison d' un des gens de M Lovelace. Je ne sais pas de quoi il est question ; mais on se propose d' en faire usage. Il n' y auroit qu' un méchant caractère qui pût s' être vanté de la bonté qu' une femme a pour lui, et qui eût été capable de trahir ses secrets. M Lovelace, j' ose le dire, est trop galant homme pour

p516

être soupçonné de cette bassesse. S' il ne l' est pas, quelle sûreté y aura-t-il jamais pour de jeunes et innocentes créatures telles que nous ? Ils ont une idée qui leur vient, je crois, de cette fausse Betty : c' est que vous avez dessein de prendre quelque chose pour vous rendre malade, ou dans d' autres vues. Ils doivent chercher, dans tous vos tiroirs, des fioles, des poudres, et les choses de cette nature. Voilà une recherche bien étrange ! Quel malheur pour une jeune fille, d' avoir des parens si soupçonneux ! Grâce au ciel, ma mère n' est pas à présent de ce caractère.

Si l' on ne trouve rien, vous serez traitée plus doucement par votre papa le jour du grand jugement, comme je crois pouvoir le nommer. Cependant, malade ou non, hélas ! Ma chère cousine, il n' y a que trop d' apparence que vous serez mariée. Betty l' assure, et je n' en doute plus. Mais votre mari doit retourner chez lui tous les jours au soir, jusqu' à ce que vous soyiez réconciliée avec lui : ainsi, la maladie ne sera pas un prétexte qui puisse vous sauver. Ils sont persuadés qu' après votre mariage, vous serez une des plus excellentes femmes

p517

du monde. C' est ce que je ne serois pas, je vous assure, si je n' avois du goût pour mon mari. M Solmes leur répète sans cesse qu' il obtiendra votre amour à force de bijoux et de riches présens. Le vil flatteur ! Je souhaiterois de le voir marié avec Betty Barnes, et qu' il prît la peine de la battre chaque jour, jusqu' à ce qu' il l' eût rendue bonne. Enfin, mettez en lieu de sûreté tout ce que vous ne voulez pas laisser sous leurs yeux ; et brûlez cette lettre, je vous en conjure. Gardez-vous bien, ma très-chère cousine, de rien prendre qui puisse nuire à votre santé. Cette voie seroit inutile, et le danger en seroit terrible pour ceux qui vous aiment aussi tendrement que votre, etc. D H.

Après avoir lu cette lettre, il s' en est fallu peu que je n' aie repris mon premier projet, sur-tout lorsque j' ai considéré que ma lettre de révocation n' est point encore partie, et que mon refus va m' exposer à des disputes fort vives avec M Lovelace : car je ne pourrai me dispenser de le voir un moment, dans la crainte

qu' il ne s' emporte à quelque violence. Mais le souvenir de vos termes, *ces délicatesses auxquelles je dois renoncer, dès que j' aurai quitté la maison de mon père*, joint aux

p518

motifs encore plus puissans du devoir et de la réputation, m' ont déterminée encore une fois contre la téméraire démarche. Quand mes agitations et mes larmes ne feroient aucune impression sur mes amis, il est incroyable que je ne puisse obtenir un mois, quinze jours, une semaine ; et mes espérances augmentent pour quelque délai, depuis que je sais de ma cousine, que ce bon docteur Lewin refuse de se prêter à leur entreprise sans mon consentement, et qu' il juge qu' on me traite avec une véritable cruauté. Il me vient à l' esprit une nouvelle ressource : sans faire connoître de quoi je suis informée, je ferai valoir mes scrupules de conscience, et je demanderai le tems de consulter cet habile théologien. Avec la force que je donnerai à ma demande, il est certain qu' elle sera secondée par ma mère. Ma tante Hervey et Madame Norton ne manqueront pas de venir à l' appui. Le délai suivra infailliblement, et je m' échappe au travers de l' avenir.

Mais s' ils sont déterminés à la violence ! S' ils ne m' accordent aucun délai ! Si personne ne se laisse attendrir ! S' il est résolu que la fatale formule sera lue sur ma main tremblante et forcée ! Alors... hélas ! Que ferai-je alors ? Je ne puis que... mais que puis-je ?

p519

ô ma chère ! Ce Solmes ne recevra jamais mes sermens. J' y suis trop résolue. Je prononcerai, non, non, aussi long-tems que j' aurai la force de parler. Qui osera donner le nom de mariage à cette horrible violence ? Il est impossible qu' un père et une mère puissent autoriser de leur présence une si affreuse tyrannie. Mais si les miens se retirent, et s' ils abandonnent l' exécution à mon frère et à ma soeur, je n' ai point de miséricorde à espérer. Voici quelques petits artifices, auxquels j' ai

recours ; le ciel sait avec quelle répugnance. Je leur ai donné une sorte d' indice, par un bout de plume que j' ai laissé paroître dans un lieu où ils trouveront une partie de mes provisions secretes, que je veux bien leur abandonner.

J' ai laissé, comme par négligence, deux ou trois essais de ma propre écriture, dans un endroit où ils peuvent être apperçus.

J' ai abandonné aussi dix ou douze lignes d' une lettre que j' ai commencée pour vous, dans laquelle je me flatte que, malgré les apparences qui sont contre moi, mes amis se relâcheront.

Ils savent de votre mère, par mon oncle Antonin, que je reçois de tems en tems une lettre de vous. Je déclare, dans

p520

le même fragment, ma ferme résolution de renoncer à l' homme pour lequel ils ont tant de haine, lorsqu' ils m' auront délivrée des persécutions de l' autre.

Près de ces essais, j' ai laissé la copie d' une ancienne lettre, qui contient divers argumens convenables à ma situation. Peut-être que, les lisant ainsi par hasard, ils y trouveront quelque motif de faveur et d' indulgence.

Je me suis réservé, comme vous pouvez le croire, assez d' encre et de plumes pour mon usage ; et j' en ai même une partie dans le grand cabinet de verdure, où je les ferai servir à mon amusement, pour me distraire, si je le puis, des idées noires qui m' obsèdent, et de tant de craintes qui ne peuvent qu' augmenter jusqu' au grand jour.

Clarisse Harlove.

LETTRE 88

p521

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

dans le cabinet de verdure, à 11 heures.

Il n' a point encore ma lettre. Tandis que j' étois ici à méditer les moyens d' écarter mon officieuse geolière, pour me procurer le tems

nécessaire à cette entrevue, ma tante est entrée subitement, et m' a fort étonnée par sa visite. Elle m' a dit qu' elle m' avoit cherchée dans les allées du jardin ; que bientôt elle n' auroit plus cet embarras pour me joindre ; et qu' elle espéroit, comme tous mes amis, que ce jour seroit le dernier de notre séparation.

Vous pouvez juger, ma chère, que l' idée de voir M Lovelace, et la crainte d' être découverte, jointe aux avis que j' avois reçus de ma cousine, m' ont jetée dans une grande et visible émotion. Elle s' en est aperçue : pourquoi ces soupirs ? Pourquoi vois-je soulever ce sein ? M' a-t-elle dit, en mettant la main sur mon cou. Ah ! Ma chère nièce, qui se seroit défié que tant de douceur naturelle fût si bien armée contre la persuasion ? Je n' ai pu répondre. Elle a continué : la commission

p522

qui m' amène sera fort mal reçue, je le prévois. Quelques discours qui nous ont été rapportés, et qui viennent de la bouche du plus désespéré et du plus insolent de tous les hommes, convainquent votre père et toute la famille, que vous trouvez encore le moyen d' écrire au-dehors. M Lovelace est informé sur-le-champ de tout ce qui se passe ici. On appréhende de lui quelque grand malheur, que vous avez autant d' intérêt à prévenir que tous les autres. Votre mère a des craintes qui vous regardent personnellement, et qu' elle veut croire encore mal fondées ; cependant elle ne sauroit être tranquille, si vous ne lui laissez la liberté, tandis que vous êtes dans ce cabinet, de visiter encore une fois votre chambre et vos tiroirs. On vous saura bon gré de me livrer volontairement toutes vos clés. J' espère, ma nièce, que vous ne les disputerez pas. On a résolu de faire apporter ici votre dîner pour vous épargner ce spectacle, et pour se donner le tems nécessaire.

Je me suis crue fort heureuse d' avoir été si bien préparée par la lettre de ma cousine. Cependant j' ai eu la petite ruse de marquer quelques scrupules, et d' y joindre des plaintes assez amères ; après quoi, non-seulement j' ai donné mes clés, mais j' ai vidé officieusement

p523

mes poches devant ma tante, et je l' ai invitée à mettre les doigts sous mon corset, pour s' assurer qu' il n' y avoit aucun papier. Elle a paru fort satisfaite de ma soumission, qu' elle me promettoit, m' a-t-elle dit, de représenter dans les termes les plus favorables, sans s' arrêter à ce que mon frère et ma soeur en pourroient dire. Elle étoit sûre que ma mère seroit charmée de l' occasion que je lui donnois de répondre à quelques soupçons qu' on avoit fait naître contre moi.

Elle m' a déclaré alors qu' on avoit des méthodes sûres pour découvrir les secrets de M Lovelace, et quelques-uns même des miens, par la négligence qu' il avoit à les cacher, et par la vanité avec laquelle il faisoit gloire de ses desseins jusques devant ses domestiques. Tout profond qu' on se le figuroit, a-t-elle ajouté, mon frère l' étoit autant que lui, et réellement trop fort pour lui à ses propres armes, comme l' avenir le feroit connoître. J' ignorois, lui ai-je répondu, ce qu' il y avoit de caché sous des termes si obscurs. J' avois cru jusqu' alors que les méthodes qu' elle paroissoit attribuer à l' un et à l' autre, méritoient plus de mépris que d' applaudissement. Ce que j' apprenois d' elle me faisoit voir évidemment que les soupçons qui me regardoient

p524

ne pouvoient venir que de l' esprit supérieur de mon frère, et sans doute aussi du témoignage qu' il se rendoit à lui-même, que le traitement que j' ai essuyé m' autorise à leur donner une juste occasion : qu' il étoit fort malheureux pour moi de servir de jouet au bel esprit de mon frère : que je souhaitois néanmoins qu' il se connût lui-même aussi parfaitement que je croyois le connoître ; qu' alors, peut-être, il tireroit moins de vanité de ses talens, parce que j' étois persuadée qu' on en auroit beaucoup moins d' opinion, s' ils n' étoient pas accompagnés du pouvoir de nuire. J' étois irritée. Je n' ai pu retenir cette réflexion. Il la méritoit, si vous considérez qu' il est probablement la dupe de l' autre, par son propre espion. Mais des deux côtés j' approuve si peu ces basses ressources, que, si la

persécution étoit un peu plus ménagée, je ne laisserois pas la perfidie de ce vil Joseph Lemman sans punition.

Il étoit fâcheux, m' a dit ma tante, que j' eusse une si mauvaise idée de mon frère.

C' étoit néanmoins un jeune homme qui avoit du savoir et de fort bonnes qualités.

Assez de savoir, ai-je répondu, pour en faire parade devant nous autres femmes : mais a-t-il ce qu' il faut pour devenir meilleur, et

p525

pour se rendre estimable à d' autres yeux que les siens ?

Elle lui auroit souhaité, dans le fond, un peu plus de douceur et de bon naturel : mais elle craignoit que je n' eusse trop bonne opinion d' un autre, pour juger aussi avantageusement de mon frère qu' une soeur y est obligée ; parce qu' il y avoit entr' eux une rivalité de mérite, qui étoit la cause mutuelle de leur haine.

De la rivalité, madame ? Lui ai-je dit : j' ignore ce qu' on en doit croire ; mais je souhaiterois qu' ils entendissent mieux tous deux ce qui convient aux principes d' une éducation honorable ; l' un et l' autre ne feroient pas gloire de ce qui devoit les couvrir de honte.

Ensuite, changeant de sujet, il n' étoit pas impossible, ai-je repris, qu' on ne trouvât quelques-uns de mes papiers, une ou deux plumes, un peu d' encre (art que je déteste ! Ou plutôt fatale nécessité qui m' y contraint !), n' ayant pas la liberté de remonter pour les mettre à couvert : mais puisqu' on exigeoit de moi ce sacrifice, il falloit me consoler ; et quelque tems qu' on pût employer à cette recherche, mon dessein étoit si peu de l' interrompre, que j' étois résolue d' attendre au jardin l' ordre de retourner à ma prison. J' ai ajouté, avec la

p526

même ruse, que cette nouvelle violence ne se feroit apparemment qu' après le dîner des domestiques, parce que je ne doutois pas qu' on n' y employât Betty, qui connoissoit tous les recoins de mon appartement.

Il étoit à souhaiter, m' a dit ma tante, qu' on ne trouvât rien qui fût capable de confirmer les soupçons ; parce qu' elle pouvoit m' assurer que le motif de cette recherche, sur-tout de la part de ma mère, étoit de se procurer des lumières capables de me justifier ; engager mon père à me voir demain au soir, ou mercredi matin, sans aucun emportement ; je devois dire avec tendresse, a-t-elle ajouté ; car c' est à quoi il est résolu, s' il ne reçoit pas de nouveau sujet d' offense.

Ah ! Madame, ai-je répondu, en secouant la tête. Pourquoi ce *ah ! Madame* , accompagné d' une marque de doute ?

Je souhaite, madame, de n' avoir pas plutôt à craindre la continuation du mécontentement de mon père, que le retour de sa tendresse.

C' est, ma chère, ce que vous ne savez pas. Les affaires peuvent prendre un tour. Peut-être ne vont-elles pas aussi mal que vous le croyez.

p527

Très-chère madame ! Avez-vous quelque chose de consolant à m' apprendre ?

Il peut arriver, ma chère, que vous deveniez plus complaisante.

Voilà donc, madame, les espérances que vous me donnez ! Au nom de dieu, ne me faites pas penser que ma tante Hervey soit cruelle pour une nièce qui l' aime et qui l' honore du fond du coeur.

Je pourrai, m' a-t-elle dit, vous en apprendre davantage, mais sous le sceau du plus grand secret, si la recherche tourne favorablement pour vous. Croyez-vous qu' on trouve quelque chose à votre désavantage ?

Je m' attends qu' on trouvera quelques papiers : mais je suis déjà résignée à toutes les suites.

Mon frère et ma soeur n' épargneront pas leurs charitables interprétations. Dans le désespoir où je suis, rien n' est capable de m' alarmer. Elle espéroit, et très-ardemment, m' a-t-elle dit, qu' on ne trouveroit rien qui pût faire mal juger de ma discrétion. Alors... mais elle craignoit de s' expliquer trop.

Elle m' a quittée d' un air aussi mystérieux que ses termes, et qui ne m' a causé qu' un surcroît d' incertitude.

Ce qui m' occupe à présent, ma chère amie,

p528

c' est l' approche de cette entrevue. Je ne puis en écarter un moment l' idée. Plût au ciel que cette scène fût passée ! Se voir pour se quereller ! Mais, s' il n' est pas tout-à-fait calme et résigné, je ne demeurerai pas un instant avec lui, quelques résolutions qu' il puisse prendre. Ne remarquez-vous pas que plusieurs de mes lignes sont tortues, et qu' une partie de mes caractères viennent d' une main tremblante ? C' est ce qui arrive malgré moi, lorsque j' ai l' imagination plus remplie de cette entrevue que de mon sujet.

Mais, après tout, pourquoi le voir ? Comment me suis-je persuadée que j' y suis obligée ? Je voudrais que le tems me permît de recevoir là-dessus votre conseil. Vous êtes si lente à vous expliquer ! Je conçois néanmoins, comme vous le dites, que cette lenteur vient de la difficulté de ma situation.

J' aurois dû vous dire que, dans le cours de cette conversation, j' ai supplié ma tante de faire l' office d' une amie ; de hasarder un mot en ma faveur, le jour de l' épreuve, et d' obtenir quelque tems pour mes réflexions, si c' est l' unique grâce qu' on soit disposé à m' accorder.

Elle m' a répondu qu' après la cérémonie,

p529

j' aurois tout le tems que je pourrois désirer pour m' accoutumer à mon sort, avant que d' être livrée à M Solmes : odieuse confirmation de l' avis que j' ai reçu de Miss Hervey. Cette réponse m' a fait perdre patience.

à son tour, elle m' a demandé en grâce de rappeler toutes mes forces, pour me présenter devant l' assemblée avec une soumission tranquille et les sentimens d' une parfaite résignation. Le bonheur de toute la famille étoit entre mes mains ; et quelle joie n' auroit-elle pas de voir mon père, ma mère, mes oncles, mon frère, ma soeur, m' embrasser tous avec transport, me serrer tour à tour entre leurs bras, et se féliciter mutuellement du retour de la paix et du bonheur commun ? Le ravissement de son coeur ne pouvoit manquer d' abord de lui ôter le mouvement de la parole ; et sa pauvre Dolly, à qui son extrême attachement pour moi avoit attiré des reproches assez amers, rentreroit aussi dans les bonnes grâces de tout

le monde.

Douterez-vous, ma chère amie, que cette épreuve ne soit la plus redoutable que j' ai encore essuyée ?

Ma tante m' a fait cette peinture avec des couleurs si vives, que, malgré toute l' impatience où j' étois auparavant, je n' ai pu me

p530

défendre d' en être extrêmement touchée.

Cependant, je n' ai pu lui témoigner que par mes soupirs et par mes larmes, combien je désirois cet heureux évènement, s' il pouvoit arriver à des conditions que j' eusse le pouvoir d' accepter.

Je vois venir deux de nos gens, qui m' apportent mon dîner.

On me laisse libre. Je touche au moment de l' entrevue. Le ciel, par bonté pour moi, ne fera-t-il pas naître quelque obstacle qui arrête Lovelace ? Ah ! Puisse-t-il ne pas venir ! Mais dois-je ou ne dois-je pas le voir ? Que fais-je ? Ma chère, je vous interroge, comme si je pouvois espérer votre réponse.

Betty, suivant l' idée que j' ai fait naître à ma tante, m' a dit qu' elle devoit être employée cette après-midi ; qu' elle auroit beaucoup de regret qu' on découvrit quelque chose ; mais qu' on n' avoit en vue que mes véritables intérêts, et qu' avant mercredi il dépendroit de moi d' obtenir un pardon général. L' effrontée, pour s' empêcher de rire, s' est mis alors un coin de son tablier dans la bouche, et s' est hâtée de se retirer. à son retour pour desservir, je lui ai fait un reproche de son insolence.

p531

Elle m' a fait des excuses ; mais... mais... (recommençant à rire) elle ne pouvoit se retenir, m' a-t-elle dit, lorsqu' elle pensoit que je m' étois livrée moi-même par mes longues promenades, qui avoient fait naître l' idée de visiter ma chambre. Elle avoit fort bien jugé qu' il y avoit quelque dessein formé, lorsqu' elle avoit reçu ordre de me faire apporter mon dîner au jardin. Il falloit convenir que mon

frère étoit admirable pour l' invention.
M Lovelace même, qui passoit pour avoir tant
d' esprit, ne l' avoit pas si vif et si fertile.
Ma tante accuse M Lovelace de se vanter
de ses desseins devant ses domestiques.
Peut-être a-t-il ce défaut. Mais, pour mon frère, il
s' est toujours fait une gloire de paroître
homme de mérite et de savoir aux yeux des nôtres.
J' ai souvent pensé qu' on peut dire de l' orgueil
et de la bassesse, comme de l' esprit et de la
folie, qu' elles s' allient ordinairement, ou
qu' elles se touchent de fort près.
Mais pourquoi m' arrêter aux folles idées
d' autrui, dans des momens où j' ai l' esprit si
plein d' une véritable inquiétude ? Cependant
je voudrois, s' il étoit possible, oublier cette
entrevue, qui est le plus proche de mes maux.
Je crains que, m' en étant trop occupée
d' avance, je ne sois moins propre à la soutenir,

p532

et que mon embarras ne donne sur moi d' autant
plus d' avantage, qu' on aura quelque apparence
de raison pour me reprocher de l' inconstance
dans mes résolutions.
Vous savez, ma chère, que le droit de faire
un juste reproche donne une sorte de
supériorité à celui qui peut l' exercer ; tandis
que le témoignage d' une conscience embarrassée
jette le coupable dans l' abattement.
Ne doutez pas que cet esprit fier et hardi ne se
rende, s' il le peut, et son juge et le mien. Il
ne réussira pas facilement à m' en imposer ; mais
je prévois que notre conversation ne sera pas
tranquille. Après tout, je m' en embarrasse peu.
Il seroit bien étrange qu' après avoir eu la
fermeté de résister à ma famille...
qu' entends-je ? Il est à la porte du jardin...
je me suis trompée. Que la crainte a de pouvoir
pour réaliser toutes ses chimères ! Pourquoi
donc suis-je si peu maîtresse de moi ?
Je vais porter cette lettre au dépôt. Delà,
j' irai voir, pour la dernière fois, si celle qu' il
devroit avoir levée est encore au lieu ordinaire.
S' il l' a prise, je ne le verrai point. Si je la

p533

trouve encore, je la reprendrai ; pour le convaincre, en la lui montrant, qu' il n' a rien à me reprocher. Elle m' épargnera quantité de détours et d' inutiles raisonnemens ; et je n' aurai qu' à tenir ferme sur ce qu' elle contient. L' entrevue doit être courte ; car si j' avois le malheur d' être apperçue, ce seroit un nouveau prétexte pour les rigueurs dont je suis menacée après demain.

Je doute si j' aurai la liberté de vous écrire pendant le reste du jour. Suis-je sûre même de l' avoir, avant que d' être livrée peut-être à ce misérable Solmes ? Mais non, non ; c' est ce qui n' arrivera jamais, tandis qu' il me restera quelque usage de mes sens.

Si votre messenger ne trouve rien au dépôt mercredi matin, vous pouvez conclure alors qu' il me sera impossible et de vous écrire et de recevoir de vous les mêmes faveurs.

Dans cette malheureuse supposition, ayez pitié de moi, très-chère amie, priez pour moi ; et conservez-moi, dans votre affection ce rang qui fait la gloire de ma vie, et mon unique consolation.

Clarisse Harlove.

LETTRE 89

p534

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

à Saint Albans, mardi à une heure après minuit.

ô ma très-chère amie ! Après toutes les résolutions dont je vous ai entretenue dans ma dernière lettre, que dois-je ou que puis-je vous écrire ? De quel front approcher de vous, par l' entremise même d' une lettre ? Vous serez bientôt informée, si vous ne l' êtes déjà par le bruit public, que votre amie, votre Clarisse Harlove, a pris la fuite avec un homme ?

Je n' ai rien de si important, de si nécessaire au monde, que de vous en expliquer les circonstances. Toutes les heures du jour, et de chaque jour, seront employées à cette grande entreprise, jusqu' à ce qu' elle soit entièrement finie : j' entends les heures que cet importun me laissera libre, à présent que je me suis jetée si follement dans la nécessité de lui en accorder un grand nombre. Le sommeil a fait

divorce avec mes yeux. Il n'approche plus de moi, quoique son assoupissement soit un baume si nécessaire pour adoucir les plaies de mon

p535

ame. Ainsi, pendant les heures qu'il devrait occuper, vous aurez, sans interruption, le récit de ma funeste aventure.

Mais, après ce que j'ai fait, daignerez-vous, ou vous sera-t-il permis de recevoir mes lettres ?

ô ma chère amie ! Souffrez que je respire.

Il ne me reste qu'à tirer le meilleur parti que je pourrai de ma situation. J'espère qu'il ne sera point désavantageux. Cependant je n'en suis pas moins convaincue que l'entrevue est une action téméraire et qui ne peut être excusée. Toute sa tendresse, tous ses sermens, ne peuvent calmer les reproches que mon cœur se fait de cette imprudence.

Le porteur, ma chère, a ordre de vous demander la petite quantité de linge que je vous ai envoyée dans de meilleures et de plus agréables espérances.

Ne me renvoyez pas mes lettres. Je ne vous demande que le linge ; à moins que vous ne soyez disposée à m'accorder la faveur de quelques lignes, pour m'assurer que vous m'aimez encore, et que vous suspendrez votre censure jusqu'à l'explication que je vous promets. Je n'ai pas voulu différer à vous écrire ; afin que, si vous avez envoyé quelque chose au dépôt, vous vous hâtiez de le faire retirer,

p536

ou d'arrêter ce que vous auriez dessein de faire partir.

Adieu, mon unique amie ! Je vous conjure de m'aimer. Mais, hélas ! Que dira votre mère ? Que dira la mienne ? Que diront tous mes proches ? Et que va dire ma chère Madame Norton ? Quel sera le triomphe de mon frère et de ma soeur !

Je ne puis vous dire aujourd'hui comment ni dans quel lieu j'espère vous donner de mes nouvelles, et recevoir des vôtres. Je dois partir d'ici de grand matin, et mortellement

fatiguée. Adieu encore une fois. Je ne vous demande plus que votre pitié et vos prières. Clarisse Harlove.

LETTRE 90

p537

Miss Howe, à Miss Clarisse Harlove.

mardi à 9 heures du matin.

Si je vous aime encore ! M' est-il possible de ne vous pas aimer, quand je le voudrais ?

Vous pouvez vous figurer comment je suis demeurée interdite en ouvrant votre lettre, qui m' apprend la première nouvelle... grand dieu du ciel et de la terre ! Mais... mais que puis-je dire ? Je mourrai d' impatience, si vous me faites trop attendre vos explications.

Que le ciel ait pitié de moi ! Mais est-il possible...

ma mère sera sans doute bien étonnée.

Comment lui annoncerai-je cet évènement ?

Hier au soir, à l' occasion de quelques défiances que votre insensé d' oncle lui avoit inspirées, je l' assurois encore, fondée sur vos propres déclarations, que ni homme ni diable ne vous feroit jamais faire un pas qui ne fût conforme aux plus scrupuleuses loix de l' honneur.

Mais, encore une fois, est-il possible... quelle femme, à ce compte... mais je prie le ciel qu' il vous conserve.

p538

Qu' il ne vous échappe rien dans vos lettres.

Adressez-les moi néanmoins chez M Knollis, jusqu' au premier éclaircissement.

Observez, ma chère, que toutes mes exclamations ne sont point une manière de vous blâmer. Je ne vois de coupables que vos amis. Cependant je ne conçois pas comment vous avez pu changer de résolution.

Mon embarras est extrême pour faire cette ouverture à ma mère. Cependant, si je lui laisse le tems d' être informée par un autre, et qu' elle apprenne ensuite que je l' ai été plutôt qu' elle, je ne lui persuaderai jamais que je

n' aie pas eu de part à votre évasion. Que je meure néanmoins, si je sais quelle voie prendre ! Mais c' est vous causer de la peine, quoique assurément sans en avoir l' intention. Je dois vous répéter mon dernier conseil : si vous n' êtes point encore mariée, gardez-vous de différer la cérémonie. Dans l' état où sont les choses, je souhaiterois qu' on pût penser que vous étiez mariée secrètement avant votre départ. Si ces hommes font valoir, et souvent pour notre malheur, le terme d' *autorité* lorsque nous sommes à eux, pourquoi n' en tirerions-nous pas quelque avantage, dans un cas tel que le vôtre, pour le

p539

soutien de notre réputation, lorsqu' ils nous engagent à violer des droits plus naturels que les leurs ?

Ce qui me chagrine presque autant que tout le reste, c' est que votre frère et votre soeur sont au comble de leurs désirs. Je ne doute pas qu' à présent le testament ne soit altéré à leur gré, et que le dépit ne produise d' autres effets de cette nature.

On m' avertit à ce moment, que Miss Loyd et Miss Bidulphe demandent à me voir. On me dit que leur impatience est extrême. Vous jugez aisément du motif qui les amène. Je verrai ma mère avant que de leur parler. Le moyen de me justifier est de lui montrer votre lettre. Il me sera impossible de lui dire un mot, jusqu' à ce qu' elle se soit mise elle-même hors d' haleine. Pardon, ma chère. C' est la surprise qui me dicte tout ce que j' écris. Si votre messenger étoit moins pressé, et si je n' avois pas ici nos deux amies qui m' attendent, je ferois une autre lettre, dans la crainte que celle-ci ne vous afflige.

Je remets votre linge au messenger. Si vous desirez quelque chose qui ne me soit pas absolument impossible, donnez des ordres sans réserve à votre fidelle.

Anne Howe.

LETTRE 91

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

mardi au soir.

Quels remerciemens ne vous dois-je pas, ma chère *Miss Howe*, pour la bonté qui vous intéresse encore au sort d' une malheureuse fille, dont la conduite est devenue l' occasion d' un si grand scandale ? Je crois, en vérité, que cette considération m' afflige autant que le mal même. Dites-moi... mais je crains de le savoir ! Dites-moi néanmoins, ma chère, quelles ont été les premières marques de l' étonnement de votre mère.

Je n' ai pas moins d' impatience, et j' ai la même crainte d' apprendre ce que nos jeunes compagnes, qui peut-être ne seront plus jamais les miennes, disent à présent de moi.

Elles n' en peuvent rien dire de pis que ce que je vous dirai moi-même. Je m' accuserai, n' en doutez pas, je me condamnerai à chaque ligne sur tous les points où j' aurai quelque chose à me reprocher. Si le récit que j' ai à vous faire est capable de diminuer ma faute (car c' est l' unique prétention d' une infortunée, qui ne peut s' excuser à ses propres yeux),

je sais ce que j' ai à me promettre de votre amitié ; mais je n' ai pas les mêmes espérances de la charité des autres, dans un tems où je ne doute point que tout le monde n' ait la bouche ouverte contre moi, et que tous ceux qui connoissent *Clarisse Harlove* ne condamnent sa conduite.

Après avoir porté au dépôt la lettre qui étoit pour vous, et repris celle qui faisoit une partie de mes inquiétudes, je retournai au cabinet de verdure ; et là je m' efforçai, aussi paisiblement que ma situation le permettoit, de me rappeler diverses circonstances de l' entretien que j' avois eu avec ma tante. En les comparant avec quelques articles de la lettre de *Miss Hervey*, je commençai à me flatter que le mercredi n' étoit pas aussi redoutable pour moi que je l' avois cru ; et voici comment je raisonnai avec moi-même :

" mercredi ne sauroit être absolument le jour fixé pour mon malheur, quoique, dans la vue de m' intimider, on puisse souhaiter que j' en prenne

cette idée. Le contrat n' est pas signé. On ne m' a pas encore forcée de le lire ou de l' entendre. Je puis refuser de le signer, malgré toute la difficulté que j' y prévois, si c' est de la main de mon père qu' il m' est présenté. D' ailleurs, mon père

p542

et ma mère ne se proposent-ils pas, lorsqu' on prendra le parti de la violence, de se rendre chez mon oncle Antonin, pour s' épargner le chagrin d' entendre mes cris et mes appels ? Cependant ils doivent être présents à l' assemblée de mercredi ; et quelque sujet d' effroi que je puisse trouver dans la pensée de paroître solennellement aux yeux de tous mes amis, c' est peut-être ce que j' ai de plus heureux à souhaiter, puisque mon frère et ma soeur me croient tant de crédit dans le coeur de toute la famille, qu' ils ont regardé mon éloignement comme une mesure nécessaire au succès de leurs vues.

" je ne dois pas douter non plus que mes prières et mes larmes, comme je me le suis déjà promis, ne touchent quelques-uns de mes proches en ma faveur ; et, lorsque je paroîtrai devant eux avec mon frère, j' exposerai avec tant de force la malignité de ses intentions, que j' affoiblirai nécessairement son pouvoir.

" et puis, dans les plus fâcheuses suppositions, lorsque j' adresserai mes reproches au ministre, comme j' y suis résolue, il n' aura pas la hardiesse de continuer son office. M *Solmes* n' aura pas non plus celle

p543

d' accepter une main forcée, qui ne cessera pas de repousser la sienne. Enfin, je puis alléguer, à l' extrêmité, des scrupules de conscience, et faire même valoir des obligations précédentes " ; car j' ai donné lieu à M *Lovelace* , comme vous le verrez, ma chère, dans une des lettres que vous avez entre les mains, d' espérer que, s' il ne me donne aucun sujet de plainte ou d' offense, je ne serai jamais à un autre homme, tandis qu' il n' aura point d' engagement avec une autre femme. C' est une démarche qui m' a paru nécessaire pour contenir des ressentimens, qu' il

croit justes, contre mon frère et mes oncles.
" j' en appellerai donc, ou j' abandonnerai le
jugement de mes scrupules, au sage docteur
Lewin ; et tout a changé de nature dans le
monde, si ma mère et ma tante du moins ne sont
pas touchées d' une si forte raison " .
En me rappelant à la hâte tous ces motifs
de confiance et de courage, je me félicitai
moi-même d' avoir renoncé à la résolution de partir
avec *M Lovelace* .
Je vous ai dit, ma chère, que je ne m' épargnerois
pas dans mon récit ; et je ne m' arrête à ce
détail, que pour le faire servir à ma
condamnation. C' est un argument qui conclut
contre moi avec d' autant plus de force, que,

p544

dans tout ce que *Miss Hervey* m' avoit écrit
sur le témoignage de *Betty* et de ma soeur,
j' avois cru reconnoître qu' on avoit eu dessein,
par cette voie, de me précipiter dans quelque
résolution désespérée, comme le plus sûr moyen
pour me perdre auprès de mon père et de mes
oncles. Je demande pardon au ciel, si je porte
un jugement trop désavantageux d' un frère et d' une
soeur ; mais, si cette conjecture est juste, il
demeure vrai qu' ils m' ont tendu le plus noir de
tous les pièges, et que j' ai eu le malheur d' y
tomber. C' est pour eux, s' ils en sont coupables,
un double sujet de triomphe, pour la ruine d' une
soeur qui ne leur a jamais fait ni souhaité de mal.
Mes raisonnemens ne purent diminuer la crainte
du mercredi, sans augmenter beaucoup celle de
l' entrevue. C' étoit alors, non-seulement le plus
proche, mais le plus grand de mes maux ; le plus
grand, à la vérité, parce qu' il étoit le plus
proche : car, dans le trouble où j' étois, je
pensis peu à l' évènement dont j' étois menacée.
M Lovelace n' ayant pas reçu ma lettre, je
m' attendois sans doute à quelque dispute avec
lui ; mais, après avoir tenu ferme contre une
autorité respectable, lorsqu' elle m' avoit paru
blesser les droits de la justice et de la raison,
je devois me fier à

p545

mes forces, dans une épreuve inférieure,

sur-tout ayant à me plaindre de la négligence qu' on avoit marquée pour ma lettre. Un instant fait quelquefois la décision de notre sort ! Si j' avois eu deux heures de plus, pour continuer mes réflexions, et pour les étendre par ces nouvelles lumières... peut-être me serois-je bornée alors à lui donner un rendez-vous. Imprudente que je suis ! Qu' avois-je besoin de lui faire espérer que, s' il m' arrivoit de changer de pensée, je lui en expliquerois personnellement les raisons ? Hélas ! Ma chère, un caractère obligeant est un dangereux présent du ciel : en s' occupant de la satisfaction d' autrui, il fait souvent oublier ce qu' on se doit à soi-même. La cloche s' étant fait entendre pour le dîner des domestiques, *Betty* vint prendre mes ordres, en me répétant qu' elle seroit employée l' après-midi, et qu' on s' attendoit que je ne quitterois pas le jardin sans avoir reçu la permission de remonter à mon appartement. Je lui fis diverses questions sur la cascade qui avoit été réparée depuis peu ; et je témoignai quelque désir de la voir jouer, dans le dessein (quelle adresse pour me tromper moi-même, comme l' évènement l' a vérifié !) qu' à son retour elle fût portée à me chercher dans

p546

cette partie du jardin, qui est fort éloignée de celle où elle me laissoit. à peine avoit-elle eu le tems de rentrer au château, que j' entendis le premier signal. Mon agitation fut extrême ; mais il n' y avoit pas de tems à perdre. Je m' avançai vers la porte, et, ne voyant personne aux environs, je tirai le verrouil ; il avoit déjà ouvert avec sa clé : la porte ayant cédé au moindre mouvement, je me trouvai vis-à-vis d' un homme qui m' attendoit avec l' air d' impatience le plus tendre et le plus animé. Un effroi, plus mortel que je ne puis le représenter, se saisit de tous mes sens. Je me crus prête à m' évanouir. Les mouvemens de mon coeur me sembloient convulsifs : j' étois si tremblante, que, s' il ne m' eût présenté le bras pour me servir d' appui, je n' aurois pu me soutenir sur mes jambes. Ne craignez rien, très-chère *Clarisse* ! me dit-il d' un ton passionné. Au nom de vous-même, commencez par vous rassurer contre

la crainte. Le carrosse est à deux pas : cette charmante condescendance me lie à vous au-delà de mes expressions et de toute reconnaissance. Mes esprits reprenant un peu leur cours, tandis qu' il me tenoit la main, et qu' il me

p547

tiroit après lui, ah ! M *Lovelace* , lui dis-je, je ne puis absolument vous suivre ; comptez que je ne le puis ; je vous l' ai marqué par une lettre ; laissez-moi, je vais vous la montrer : elle étoit là depuis hier au matin ; je vous avois recommandé d' y veiller jusqu' à la dernière heure, dans la crainte de me voir obligée à quelque changement : vous l' auriez trouvée, si vous aviez observé cet avis.

Il me répondit, comme hors d' haleine : j' ai moi-même été veillé, ma très-chère amie ; je n' ai pas fait un pas qui n' ait été suivi. Mon fidelle valet n' a pas eu moins d' espions sur ses traces, et s' est bien gardé d' approcher de vos murs. à ce moment même nous pouvons être découverts. Hâtons-nous, ma charmante ; cet instant doit être celui de votre délivrance : si vous négligez l' occasion, peut-être ne la retrouverez-vous jamais.

Quel est votre dessein, monsieur ? Quittez ma main ; car je vous déclare (en me débattant avec force) que je mourrai plutôt que de vous suivre.

Bon dieu ! Qu' entends-je ? Avec un regard où le dépit éclatoit au milieu de la tendresse et de la surprise ; mais sans cesser de me tirer après lui. Songez-vous que les raisonnemens ne sont pas de saison ? Par tout ce qu' il y a

p548

de plus saint ! Il faut partir. Vous ne doutez pas assurément de mon honneur, et vous ne voudriez pas me donner sujet de douter du vôtre.

Si vous avez la moindre estime pour moi, M *Lovelace* , cessez de me presser avec cette violence. Je suis venue ici déterminée ; lisez ma lettre ; j' y ajouterai des explications, par lesquelles vous serez convaincu que je ne dois pas partir.

Rien, rien, madame, ne me convaincra... par tout

ce qu' il y a de sacré, je suis résolu de ne pas vous quitter. Vous quitter, c' est vous perdre pour toujours.

Dois-je ainsi être traitée ? Repris-je avec une force égale à mon indignation. Quittez ma main, monsieur. Je ne partirai point avec vous, et je vous convaincrâi que je ne le dois pas.

Tous mes amis vous attendent, mademoiselle ! Tous les vôtres sont déterminés contre vous ! Mercredi est le jour, le jour important, peut-être le jour fatal ! Voulez-vous être la femme de *Solmes* ? Est-ce enfin votre résolution ?

Non, jamais je ne serai à cet homme-là. Mais je ne veux point partir avec vous. Cessez de me tirer malgré moi : comment êtes-vous

p549

assez hardi, monsieur... je ne suis ici que pour vous déclarer que je ne veux point partir. Je ne vous aurois pas vu, si je n' avois appréhendé de vous quelque action téméraire. En un mot, je ne partirai point. Que prétendez-vous ? ... mes efforts continuant toujours pour arracher ma main d' entre les siennes.

Quelle manie peut s' être emparée de mon ange ? Quittant ma main, et prenant un ton plus doux. Quoi ! Tant d' odieux traitemens de la part de vos proches, des voeux si solennels de la mienne, une affection si ardente, ne font pas sur vous plus d' impression ? Vous êtes résolue de me poignarder, en rétractant vos promesses. Vains reproches, M *Lovelace* ! je vous expliquerai mes raisons dans d' autres circonstances. Il est certain qu' à présent je ne puis partir avec vous. Encore une fois, ne me pressez plus : je ne dois pas être exposée à la violence de tout le monde.

Je vois le fond du mystère, me dit-il, d' un air abattu, mais passionné. Quelle est la barbarie de mon sort ! Enfin, votre esprit est sous le joug ; votre frère et votre soeur ont prévalu, et je dois abandonner mes espérances au plus méprisable de tous les hommes. Je vous répète encore, interrompis-je, que

p550

je ne serai jamais à lui. Tout peut prendre mercredi une nouvelle face, à laquelle vous ne vous attendez point...
ou ne la pas prendre ! Alors, juste ciel !
Ce sera alors leur dernier effort : j' ai de puissantes raisons de le croire.
Je n' en ai pas moins de le croire aussi, puisqu' en demeurant plus long-tems, vous serez infailliblement la femme de *Solmes* .
Non, non, répondis-je, je me suis fait quelque mérite auprès d' eux sur un point ; ils seront de meilleur humeur avec moi ; j' obtiendrai du moins un délai, j' en suis sûre : j' ai plus d' un moyen pour l' obtenir.
Eh ! Que serviront les délais, mademoiselle ? Il est clair que vous n' avez pas d' espérance au-delà : la nécessité même des prières, sur lesquelles vous fondez les délais, prouve trop que vous n' avez pas d' autre espérance... ô ma chère, ma très-chère vie ! Ne vous exposez pas à des risques de cette importance. Je suis en état de vous convaincre que, si vous retournez sur vos pas, vous êtes plus qu' en danger de vous voir mercredi la femme de *Solmes* . Prévenez donc, tandis que vous en avez le pouvoir, prévenez les évènements funestes qui seront la suite de cette horrible certitude.

p551

Aussi long-tems qu' il me restera quelque jour à l' espérance, votre honneur, Monsieur *Lovelace* , demande, comme le mien (du moins si vous avez quelque estime pour moi, et si vous désirez que je me le persuade), que ma conduite, dans une affaire de cette nature, justifie parfaitement ma prudence.
Votre prudence, mademoiselle. Eh ! Quand a-t-elle souffert le moindre soupçon ?
Cependant voyez-vous que ni votre prudence ni votre respect aient été comptés pour quelque chose, par des esprits invinciblement déterminés.
Là-dessus il me fit une énumération pathétique des mauvais traitemens que j' ai soufferts, avec le soin continuel de les attribuer tous au caprice et à la malignité d' un frère qui, d' un autre côté, suscite tout le monde contre lui ; insistant particulièrement sur la nécessité où j' étois, pour me réconcilier avec mon père et mes oncles, de me dérober au

pouvoir de cet irréconciliable persécuteur. Toute la confiance de votre frère, continua-t-il, se fonde sur la facilité qu' il vous trouve à souffrir ses insultes. Comptez que votre famille entière s' empressera de vous rechercher, lorsque vous serez délivrée d' une si cruelle oppression. Elle ne vous verra pas

p552

plutôt avec ceux qui ont le pouvoir et le dessein de vous obliger, qu' elle vous restituera votre terre. Pourquoi donc, passant le bras autour de moi, et recommençant à me tirer avec douceur, pourquoi hésiter un moment ? Voici le tems... fuyez avec moi, je vous en conjure, ma très-chère *Clarisse* ! Prenez confiance à l' homme qui vous adore ! N' avons-nous pas souffert pour la même cause ? Si vous appréhendez quelque reproche, faites-moi l' honneur de consentir que je sois à vous ; et croyez-vous qu' alors je ne sois pas capable de défendre et votre personne et votre réputation ? Ne me pressez pas davantage, M *Lovelace* , je vous en conjure à mon tour. Vous m' avez donné vous-même une ouverture sur laquelle je veux m' expliquer avec plus de liberté que la prudence ne me le permettroit, peut-être, dans une autre occasion. Je suis convaincue que mercredi prochain (si j' avois plus de tems, je vous en apporterois les raisons) n' est pas le jour que nous avons tous deux à redouter ; et si je trouve ensuite dans mes amis la même détermination en faveur de M *Solmes* , je me procurerai quelque moyen de vous rencontrer avec *Miss Howe* , qui n' est pas votre ennemie. Après la célébration, je ferai mon devoir

p553

d' une démarche qui me paroîtroit criminelle aujourd' hui, parce que l' autorité de mon père n' est pas liée par des droits encore plus sacrés.

Très-chère *Clarisse* ...

en vérité, M *Lovelace* , si vous me disputez quelque chose à présent, si cette déclaration, plus favorable que je ne me l' étois proposée,

ne vous tranquillise pas tout-à-fait, je ne saurai ce que je dois penser de votre reconnaissance et de votre générosité. Le cas, mademoiselle, n'admet point cette alternative. Je suis pénétré de reconnaissance ; je ne puis vous exprimer combien je m'estimerois heureux de la charmante espérance que vous me donnez, s'il n'étoit certain qu'en demeurant ici plus long-tems, vous serez mercredi la femme d'un autre homme. Songez, très-chère *Clarisse* ! quel surcroît de douleur cette espérance même est capable de me causer, lorsqu'elle est envisagée dans ce jour. Soyez sûr que je souffrirois plutôt la mort, que de me voir à M *Solmes* : si vous voulez que je prenne confiance à votre honneur, pourquoi douteriez-vous du mien ? Ce n'est pas de votre honneur, mademoiselle, c'est de votre pouvoir que je doute : jamais, jamais vous n'aurez la même occasion...

p554

très-chère *Clarisse* , permettez... ; et sans attendre ma réponse, il s'efforçoit encore de me tirer après lui. Où m'entraînez-vous, monsieur ? Quittez-moi sur-le-champ. Cherchez-vous à me retenir pour rendre mon retour dangereux, ou pour me le faire croire impossible ? Je suis très-irritée. Laissez-moi tout-à-l'heure, si vous voulez que je juge favorablement de vos intentions. Mon bonheur, mademoiselle, pour ce monde et pour l'autre, et la sûreté de votre implacable famille dépendent de cet instant. Allez, monsieur, je me repose de la sûreté de mes amis sur la providence et sur les loix. Vous ne m'engagerez point par des menaces dans une témérité que mon coeur condamne. Quoi ! Pour assurer ce que vous nommez votre bonheur, je consentirois à la ruine de tout mon repos ? Ah ! Chère *Clarisse* , vous me faites perdre des momens précieux, dans le tems que la perspective du bonheur commence à s'ouvrir pour nous. Le chemin est libre ; il l'est encore, mais un instant peut le fermer. Quels sont vos doutes ? Je me dévoue à d'éternels supplices, si vos moindres volontés ne font ma loi suprême. Toute ma famille vous attend : votre

p555

parole y est engagée. Mercredi prochain...
pensez à ce jour fatal ! Eh ! Que prétends-je
par mes instances, que de vous faire prendre
la voie la plus propre à vous réconcilier avec
tout ce qu' il y a d' estimable parmi vos proches ?
C' est à moi, monsieur, qu' appartient le
jugement de mes propres intérêts. Vous qui
blâmez la violence de mes amis, n' en exercez
vous pas une ici contre moi ? Je ne le
souffrirai pas. Vos instances augmentent ma
répugnance et mes craintes : je veux me
retirer ; je le veux, avant qu' il soit plus tard.
Laissez-moi : comment osez-vous employer la
force ? Est-ce là le fond que je dois faire sur
cette soumission, sans réserve, à laquelle vous
vous êtes engagé par tant de sermens ? Quittez
ma main tout-à-l' heure, ou je vais me procurer
du secours par mes cris.

Je vous obéis, ma très-chère Clarisse ; et
laissant ma main libre, il retira la sienne
avec un regard plein d' une si tendre
résignation, que, connoissant la violence de son
caractère, je ne pus me défendre d' en être un peu
touchée. Cependant je me retirois, lorsque
d' un oeil sombre, ayant jeté un coup d' oeil
sur son épée, mais se hâtant en quelque sorte
d' en écarter sa main, il plia les deux bras sur

p556

sa poitrine, comme si quelque réflexion subite
l' eût fait revenir d' une idée téméraire. Arrêtez
un moment, cher objet de toute ma tendresse !
Je ne vous demande qu' un moment. Votre retraite
est libre ; elle est sûre, si vous êtes résolue
de rentrer. Ne voyez-vous pas que la clé est
demeurée au pied de la porte ? Mais songez que
mercredi vous êtes Madame Solmes... ne me
fuyez pas avec cet empressement ! écoutez
quelques mots qui me restent à vous dire.
Je ne fis pas difficulté de m' arrêter, lorsque
je fus à la porte du jardin, d' autant plus
tranquille que je voyois effectivement la clé, dont
je pouvois me servir librement. Mais,
commençant à craindre d' être observée, je lui dis
que je ne pouvois demeurer plus long-tems ;
que je m' étois déjà trop arrêtée ; que je lui
expliquerois toutes mes raisons par écrit : et,
comptez sur ma parole, ajoutois-je au
moment que j' allois prendre la clé pour ouvrir ;
je mourrai plutôt que d' être à M Solmes. Vous

savez ce que je vous ai promis, si je me trouve en danger.

Un mot, mademoiselle, hélas ! Un seul mot, en s'approchant de moi, les bras toujours pliés, pour me persuader apparemment qu'il n'avait aucun dessein dont je dusse être alarmée.

p557

Rappelez-vous seulement que je suis venu ici avec votre participation, pour vous délivrer, au péril de ma vie, de vos geoliers et de vos persécuteurs ; dans la résolution, le ciel m'en est témoin, ou puisse-t-il m'abymer à vos yeux ! De vous tenir lieu de père, d'oncle, de frère ; et dans l'humble espérance de joindre tous ces titres à celui de mari, en abandonnant à vous-même le choix du tems et des conditions. Mais puisque je vous trouve si disposée à crier au secours contre moi, c'est-à-dire, à m'exposer aux fureurs de votre famille entière, je suis content d'en courir tous les risques. Je ne vous demande plus de partir avec moi, je veux vous accompagner dans le jardin : et jusqu'au château, si je ne trouve pas d'obstacle sur la route. Que cette résolution ne vous étonne pas, mademoiselle ; j'irai avec vous au-devant du secours que vous auriez voulu vous procurer. Je leur ferai face à tous ; mais sans aucun dessein de vengeance, s'ils ne poussent pas l'insulte trop loin. Vous verrez ce que je suis capable de souffrir pour vous : et nous essayerons tous deux si les plaintes, les instances et les procédés de l'honneur, peuvent m'attirer le traitement auquel j'ai droit de la part des honnêtes gens. S'il m'avait menacée de tourner son épée

p558

contre lui-même, je n'aurois eu que du mépris pour un si méprisable artifice. Mais cette résolution de m'accompagner devant mes amis, prononcée d'un air si sérieux et si pressant, me pénétra d'une véritable terreur. Quel dessein, M Lovelace ! Au nom de dieu, laissez-moi, monsieur ; laissez-moi, je vous en conjure.

Pardon, mademoiselle ; mais dispensez-moi, s' il vous plaît, de vous obéir. J' erre depuis assez long-tems, comme un voleur, autour de ces murs. J' ai souffert assez long-tems les outrages de votre frère et de vos oncles. L' absence ne fait qu' augmenter leur malignité. Je suis au désespoir. Il ne me reste à tenter que cette voie. N' est-ce pas après-demain mercredi ? Le fruit de ma douceur est d' aigrir leur haine. Je ne changerai pas néanmoins de disposition : vous allez voir, mademoiselle, ce que je souffrirai pour vous. Mon épée ne sortira pas du fourreau. Je veux la remettre entre vos mains (il me pressa effectivement de la prendre). Mon coeur servira de fourreau à celle de vos amis. La vie n' est rien pour moi, si je vous perds. Ce que je vous demande, mademoiselle, c' est de me montrer la route au travers du jardin. Je vous suivrai, au risque d' y périr ; trop heureux, quelque sort qui m' attende,

p559

de trouver devant vous la fin de ma vie et de mes humiliations ! Servez-moi de guide, cruelle *Clarisse* ! Venez voir ce que je puis souffrir pour vous : et portant la main sur la clé, il alloit ouvrir ; mais la force de mes instances lui fit tourner le visage vers moi. Quelles peuvent être vos vues, M *Lovelace* ? lui dis-je d' une voix tremblante. Voulez-vous exposer votre vie ? à quoi voulez-vous m' exposer moi-même ? Est-ce là ce que vous nommez de la générosité ? Ainsi donc tout le monde abuse cruellement de ma foiblesse ! Mes larmes commencèrent à couler, sans qu' il me fût possible de les retenir. Il se jeta aussi-tôt à genoux devant moi, avec une ardeur qui ne pouvoit être contrefaite, et les yeux, si je ne me trompe, aussi humides que les miens. Quel barbare, me dit-il, soutiendrait un spectacle si touchant ? ô divinité de mon coeur (en prenant respectueusement ma main, qu' il pressa de ses lèvres) ! Ordonnez-moi de partir avec vous, sans vous, pour vous servir, pour me perdre, je jure à vos pieds une aveugle obéissance. Mais j' en appelle à tout ce que vous savez de la cruauté qu' on exerce contre vous, et de la malignité qui s' attaque à moi, et d' une faveur

déterminée pour l' homme que vous haïssez ; j' en appelle à tout ce que vous avez souffert, et je vous demande si vous n' avez pas raison de redouter ce mercredi qui fait ma terreur ! Je vous demande si vous pouvez espérer de voir jamais renaître une si belle occasion ? Le carrosse à deux pas, mes amis qui attendent impatiemment l' effet de vos propres résolutions ; un homme tout à vous, qui vous conjure à genoux de demeurer maîtresse de vous-même, voilà tout, mademoiselle ; qui ne vous demandera votre estime qu' autant qu' il pourra vous convaincre qu' il en est digne ; une fortune, des alliances, à l' épreuve de toute objection : ô chère *Clarisse* ! Appuyant ses lèvres encore une fois sur ma main, ne laissez point échapper l' occasion. Jamais, jamais il ne s' en présentera d' aussi belle. Je le priai de se lever. Il se leva ; et je lui dis que s' il ne m' eût pas causé tant de trouble par son impatience, j' aurois pu le convaincre que lui et moi nous avions regardé ce mercredi avec plus de frayeur qu' il ne convenoit. J' allois continuer de lui expliquer mes raisons ; mais, se hâtant de m' interrompre : si j' avois, me dit-il, la moindre probabilité, une ombre d' espérance pour l' évènement de mercredi, vous ne me trouveriez que de l' obéissance et de la

résignation. Mais la dispense est obtenue. Le ministre est averti : c' est ce pédant de *Brandt* qui s' est offert. ô chère et prudente *Clarisse* ! Ces préparatifs ne vous annoncent-ils donc qu' une épreuve ? Quand on se proposeroit les extrémités les plus terribles, vous savez, monsieur, que toute foible que je suis, je ne suis pas incapable de fermeté. Vous savez quel est mon courage et comment je sais résister, lorsque je me crois persécutée avec bassesse ou maltraitée sans raison. Oubliez-vous ce que j' ai déjà souffert, ce que j' ai eu la force de soutenir, parce que j' attribue tous mes malheurs à des instigations peu fraternelles ? Je dois tout attendre, mademoiselle, de la noblesse d' une ame qui méprise la contrainte. Mais les forces peuvent vous manquer. Que ne doit-on pas craindre d' un père inflexible qui entreprend de subjuguier une fille si

respectueuse ? Un évanouissement ne vous sauvera pas ; et peut-être ne seront-ils pas fâchés de cet effet de leur barbarie. à quoi vous serviront les plaintes après la célébration ? L' horrible coup ne sera-t-il pas porté, et toutes les suites, dont la seule idée met mon coeur à la torture, ne deviendront-elles pas nécessaires ? à quel tribunal appellerez-vous ? Qui prêtera

p562

l' oreille à vos réclamations contre un engagement qui n' aura pas eu d' autres témoins que ceux qui vous y ont forcée, et qui seront reconnus pour vos plus proches parens ? J' étois sûre, lui dis-je, de me procurer du moins un délai. J' avois plus d' un moyen pour l' obtenir. Mais rien ne pouvoit nous devenir plus fatal à tous deux, que d' être surpris dans un entretien si libre. Cette crainte m' agitoit mortellement. Il m' étoit impossible de bien expliquer ses intentions, s' il cherchoit à me retenir plus long-tems ; et la liberté de me retirer lui donneroit des droits certains sur ma reconnoissance. Alors, s' étant approché lui-même de la porte pour l' ouvrir et me laisser entrer dans le jardin, il fit un mouvement extraordinaire, comme s' il eût entendu quelqu' un de l' autre côté du mur ; et portant la main sur son épée, il s' efforça quelque tems de regarder au travers de la serrure. Je devins si tremblante, que je me crus prête à tomber à ses pieds. Mais il me rassura aussi-tôt. Il avoit cru, me dit-il, entendre quelque bruit derrière le mur : c' étoit, sans doute, l' effet de son inquiétude pour mon repos et ma sûreté ; un véritable bruit auroit été bien plus fort. Ensuite il me présenta civilement la clé ; si

p563

vous êtes déterminée, mademoiselle... cependant je ne puis et je ne dois pas vous laisser rentrer seule. Il faut que votre retour soit sans danger. Pardon ; mais je ne puis me dispenser d' entrer avec vous. Eh quoi ! Monsieur, seriez-vous assez peu généreux pour vouloir tirer avantage de mes

craintes, et du désir que j' ai de prévenir de nouveaux malheurs ? Folle que je suis, de m' occuper de la satisfaction de tout le monde, tandis que personne ne pense à la mienne ! Très-chère *Clarisse* ! Interrompit-il, en retenant ma main lorsque je portois la clé à la serrure, c' est moi-même qui vais ouvrir la porte, si vous le souhaitez : mais, encore une fois, considérez qu' en obtenant même ce délai, qui fait votre unique espérance, vous pouvez être renfermée plus étroitement. Je suis informé que vos parens ont déjà délibéré là-dessus. Toute correspondance alors ne vous sera-t-elle pas fermée, avec *Miss Howe* , comme avec moi ? De qui recevrez-vous du secours, si la fuite vous devient nécessaire ? Réduite à voir le jardin de vos fenêtres, sans avoir la liberté d' y descendre, comment retrouverez-vous l' occasion que je vous présente aujourd' hui, si votre haine se soutient contre *Solmes* ? Mais, hélas ! Il est impossible qu' elle se soutienne.

p564

Si vous rentrez, ce n' est peut-être que par le mouvement d' un coeur que la résistance fatigue, et qui commence, peut-être, à chercher des prétextes pour se rendre.

Je ne puis souffrir, monsieur, de me voir sans cesse arrêtée. Ne serai-je donc jamais libre de me conduire par mon propre jugement ? Les conséquences seront telles qu' il plaira au ciel : je veux rentrer ; et, l' écartant de la main, je présentai encore la clé à la serrure. Son mouvement fut plus prompt que le mien pour se jeter à genoux entre la porte et moi. Eh ! Mademoiselle, je vous le demande encore une fois à genoux, pouvez-vous regarder d' un oeil indifférent tous les maux qui peuvent venir à la suite ? Après les outrages que j' ai essuyés, après le triomphe qu' on va remporter sur moi, si votre frère parvient à ses vues ! Mon propre coeur frémit quelquefois de tous les malheurs qui peuvent arriver. Je vous supplie, très-chère *Clarisse* , de tourner les yeux de ce côté-là, et de ne pas perdre la seule occasion... mes intelligences ne m' apprennent que trop...

votre confiance, *M Lovelace* , va trop loin pour un traître. Vous l' avez placée dans un vil domestique qui peut vous donner de faux

avis pour vous faire payer la corruption plus

p565

cher. Vous ne savez pas quelles sont mes ressources.

J' avois mis enfin la clé dans la serrure, lorsque, se levant d' un air effrayé, et laissant comme échapper une exclamation assez forte, ils sont à la porte, me dit-il brusquement ; ne les entendez-vous pas, ma chère ame ? Et portant la main sur la clé, il la tourna quelques momens, comme s' il eût voulu la fermer à double tour.

Aussi-tôt une voix se fit entendre, avec plusieurs coups violens contre la porte, qui me parurent capables de l' enfoncer. *vîte, vîte*, entendis-je prononcer plusieurs fois.

à moi ! à moi ! Ils sont ici ; ils sont ensemble : vîte, des pistolets, des fusils.

les coups continuoient en même tems contre la porte.

De son côté, il avoit tiré fièrement son épée, qu' il mit nue sous son bras ; et prenant mes deux mains tremblantes dans la sienne, il me tira de toute sa force après lui. Fuyez, fuyez, hâtez-vous, chère *Clarisse* ; vous n' avez qu' un instant pour fuir, votre frère, vos oncles, ce *Solmes* peut-être... ils auront forcé la porte en un moment. Fuyez, ma très-chère vie, si vous ne voulez pas être traitée plus cruellement que jamais... si vous ne voulez pas voir commettre à vos pieds deux ou trois meurtres. Fuyez, fuyez, je vous en conjure !

p566

ô dieu ! S' écria la pauvre insensée, au secours ! Au secours ! Dans un effroi, dans une confusion qui ne lui permettoient de s' opposer à rien. Mes yeux se tournoient en même tems autour de moi, devant, derrière, attendant d' un côté un frère, et des oncles furieux, des domestiques armés de l' autre, peut-être un père étincellant de fureur, plus terrible que l' épée même que je voyois nue, et que toutes celles que j' appréhendois. Je courrois aussi vîte que mon guide ou mon ravisseur, sans m' appercevoir de ma course. Le transport de ma crainte donnoit des ailes à mes pieds, en m' ôtant le pouvoir de la réflexion. Je n' aurois distingué ni les lieux, ni les chemins,

si je n' eusse été tirée continuellement avec la même force ; sur-tout lorsque, ne cessant point de tourner la tête, j' aperçus un homme, qui devoit être sorti par la porte du jardin, et qui nous suivoit des yeux, en s' agitant beaucoup, et paroissant en appeler d' autres que l' angle d' un mur m' empêchoit de voir ; mais que mon imagination me faisoit prendre pour mon père, mon frère, mes oncles et tous les domestiques de la maison.

Dans cet excès de frayeur, je perdis bientôt de vue la porte du jardin. Alors, quoique tous deux hors d' haleine, *Lovelace* prit mon

p567

bras sous le sien, son épée nue dans l' autre main, et me fit courir encore plus vite. Ma voix néanmoins contredisoit mon action. Je ne cessai pas de crier, non, non, non, et de m' agiter, et de tourner la tête aussi long-tems que je pus voir les murs du jardin et du parc. Enfin j' arrivai au carrosse de son oncle, qui étoit escorté par quatre hommes à cheval. Permettez, ma chère *Miss Howe*, que je suspende ici ma relation. à ce triste endroit de mon récit, j' ai devant les yeux toute mon indiscretion, qui se présente à moi comme en face. Les pointes de la confusion et de la douleur me paroissent aussi vives que celle d' un poignard dont j' aurois le coeur percé. Faut-il que j' aie consenti si follement à une entrevue qui, avec un peu de réflexion sur son caractère et sur le mien, ou simplement sur les circonstances, devoit me faire juger que c' étoit me livrer à ses résolutions, et me mettre hors d' état de soutenir les miennes ! Car ne devois-je pas prévoir que, se croyant avec raison dans le danger de perdre une personne qui lui avoit coûté tant d' inquiétudes et de peines, il n' épargneroit rien pour empêcher qu' elle ne sortît de ses mains ? Que n' ignorant pas l' engagement où je m' étois mise de

p568

renoncer à lui pour jamais, à la seule condition dont je faisois dépendre ma réconciliation avec ma famille, il s' efforceroit de m' ôter

à moi-même le pouvoir de l' exécuter ? En un mot, que celui qui avoit eu l' artifice de ne pas prendre ma lettre (car il n' y a pas d' apparence, ma chère, que tous ses pas aient été si soigneusement observés), dans la crainte d' y trouver un contr' ordre (comme j' en avois fort bien jugé, quoique par d' autres craintes j' aie mal profité de cette réflexion) manquât d' adresse pour me retenir, jusqu' à ce que la crainte d' être découverte me mît dans la nécessité de le suivre, pour éviter un redoublement de persécution, et les malheurs qui pouvoient arriver à ma vue.

Mais si je venois à découvrir que l' homme qui s' est fait voir à la porte du jardin fût le même traître qu' il a corrompu, et qu' il l' eût employé à me jeter dans l' épouvante, croyez-vous, ma chère, que ce ne fût pas pour moi une raison de le détester, et de me haïr encore plus moi-même ? Je veux me persuader que son coeur n' est pas capable d' une ruse si noire et si basse. Cependant m' aiderez-vous à expliquer pourquoi je n' ai vu paroître qu' un seul homme hors du jardin ; comment cet homme est demeuré à nous regarder sans nous poursuivre ;

p569

comment il ne s' est pas hâté de jeter l' alarme dans la maison ? Ma frayeur et l' éloignement ne m' ont pas permis de le bien distinguer ; mais réellement plus je me rappelle son air, plus je suis porté à croire que c' étoit ce perfide *Joseph Léman* .

Ah ! Pourquoi, pourquoi, mes chers amis... mais ai-je raison de les blâmer, lorsque j' étois parvenue à croire moi-même, avec assez de vraisemblance, que cette redoutable épreuve du mercredi pouvoit tourner plus heureusement pour moi que le parti de la fuite ; et que, dans l' intention de mes proches, c' étoit peut-être la dernière que je devois essayer ? Plût au ciel que je l' eusse attendue ! Du moins, si j' avois remis jusqu' alors la démarche où je me suis laissé engager, et dans laquelle peut-être je ne me suis précipitée que par une indigne crainte, je n' aurois pas tant à souffrir du repos de mon coeur ; et ce seroit un mortel fardeau dont je serois soulagée !

Vous savez, ma chère, que votre *Clarisse* a toujours dédaigné de justifier ses terreurs par celles d' autrui. J' implore le pardon du ciel

pour ceux qui m' ont traitée cruellement ; mais leurs fautes ne peuvent me servir d' excuses, et les miennes n' ont pas commencé d' aujourd' hui ; car je n' ai jamais dû entretenir de correspondance avec *M Lovelace* .

p570

ô le vil séducteur ! Que mon indignation s' élève quelquefois contre lui ! Conduire ainsi de mal en mal une jeune créature... qui a fait, à la vérité, trop de fond sur ses propres forces ! Ce dernier pas est la suite, quoiqu' éloignée, de ma dernière faute, d' une correspondance qu' un père du moins m' avoit défendue. Combien n' aurois-je pas mieux fait, lorsque ses premières défenses tombèrent sur les visites, d' alléguer à *Lovelace* une autorité à laquelle je devois être soumise, et d' en prendre occasion pour refuser de lui écrire ? Je crus alors qu' il dépendroit toujours de moi d' interrompre ou de continuer ce commerce. Je me supposai plus obligée que tout autre, de me rendre comme l' arbitre de cette querelle. Aujourd' hui je trouve ma présomption punie, comme le sont la plupart des autres désordres, c' est-à-dire, par elle-même ! à l' égard de cette dernière témérité, je vois, depuis qu' il est trop tard, comment la prudence m' obligeoit de me conduire. Comme je n' avois qu' une voie pour lui communiquer mes intentions, et qu' il savoit parfaitement où j' en étois avec mes amis, je devois peu m' embarrasser s' il avoit reçu ma lettre, sur-tout après m' être réservé la liberté de me rétracter. Lorsqu' arrivant à l' heure marquée, il

p571

ne m' auroit pas vue répondre au signal, il n' auroit pas manqué de se rendre au lieu qui servoit à notre correspondance ; et ma lettre qu' il y auroit trouvée, l' auroit convaincu par sa date que c' étoit sa faute, s' il ne l' avoit pas reçue plutôt. Mais, gouvernée par les mêmes motifs qui m' avoient fait consentir d' abord à lui écrire, une fausse prévoyance me fit craindre que, me voyant manquer à l' entrevue, il ne s' exposât à de nouvelles insultes, qui auroient

pu le rendre coupable de quelque violence. Il prétend, à la vérité, que ma crainte étoit juste, comme j' aurai occasion de vous l' apprendre ; mais ce n' étoit alors qu' une simple crainte ; et pour éviter un mal supposé, devois-je me précipiter dans une faute réelle ? Ce qui m' humilie le plus, c' est de reconnoître aujourd' hui, par toute sa conduite, qu' il faisoit autant de fond sur ma foiblesse, que j' en faisois sur mes propres forces. Il ne s' est pas trompé dans le jugement qu' il a porté de moi, tandis que l' opinion que j' ai eue de moi-même m' a ridiculement abusée : et je le vois triompher sur un point qui intéresse essentiellement mon honneur ! Je ne sais comment je puis soutenir ses regards.
Dites-moi, chère *Miss Howe* , mais dites-moi sincèrement ; si vous ne me méprisez pas.

p572

Vous le devez ; car votre ame et la mienne n' en ont jamais fait qu' une, et je me méprise moi-même. La plus légère et la plus imprudente de toutes les filles auroit-elle fait pis que je n' ai donné lieu de penser à ma honte ? Le public apprendra mon crime, sans être informé de l' occasion, sans savoir par quelles ruses j' ai été trahie (comptez ma chère, que j' ai à faire au plus artificieux de tous les hommes) ; et quelle humiliante aggravation d' entendre dire qu' on attendoit de moi beaucoup plus que d' un grand nombre d' autres.
Vous me recommandez de ne pas différer mon mariage. Ah, ma chère ! Autre effet charmant de ma folie : l' exécution de ce conseil est en son pouvoir à présent comme j' y suis moi-même. Puis-je mettre le sceau tout d' un coup à ses artifices ? Puis-je me défendre d' un juste ressentiment contre un homme qui m' a jouée, et qui m' a fait sortir en quelque sorte hors de moi-même ? Je lui en ai déjà fait mes plaintes. Mais vous ne sauriez croire combien je suis mortifiée, combien je me trouve rabaissée à mes propres yeux, moi, qu' on proposoit pour exemple. Ah ! Que ne suis-je encore dans la maison de mon père, me déroband pour vous écrire, et mettant tout mon bonheur à recevoir quelques lignes de vous ?

p573

Me voici arrivée à ce mercredi matin, qui m' a causé tant de terreur, et que j' ai regardé comme le *jour du jugement* pour moi. Mais c' étoit le lundi qu' il falloit redouter. Si j' étois demeurée, et que le ciel eût permis ce que je concevois de plus terrible dans mes craintes, n' étoit-ce pas mes amis qui auroient été responsables des suites ? Aujourd' hui la seule consolation qui me reste (triste consolation ! Direz-vous) c' est de les avoir déchargés du blâme, et de l' avoir attiré tout entier sur moi-même.

Vous ne serez pas surprise de voir ma lettre si mal tracée. Je me sers de la première plume qui s' est offerte. J' écris par lambeaux et comme à la dérobée ; sans compter que j' ai la main tremblante de douleur et de fatigue.

Les détails de sa conduite et de nos conversations, jusqu' à Saint-Albans et depuis notre arrivée, trouveront place dans la continuation de mon histoire. Il suffira de vous dire aujourd' hui que jusqu' à présent il est extrêmement respectueux, humble même dans sa politesse ; quoique, étant si peu satisfaite de lui et de moi, je ne lui aie pas donné beaucoup de sujet de se louer de ma complaisance. En vérité, il y a des momens où je ne puis le souffrir devant moi.

p574

Le logement où je me trouve est si peu commode que je ne m' y arrêterai pas long-tems. Il seroit inutile par conséquent de vous y donner mon adresse ; et j' ignore quel sera le lieu que je pourrai choisir.

M *Lovelace* sait que je vous écris. Il m' a offert un de ses gens pour vous porter ma lettre. Mais j' ai cru que, dans la situation où je suis, une lettre de cette importance ne pouvoit être envoyée avec trop de précaution. Qui sait de quoi un homme de ce caractère est capable ? Cependant je veux croire encore qu' il n' est pas aussi méchant que je l' appréhende. Au reste, qu' il soit tel qu' il voudra, je suis persuadée que les plus belles apparences ne peuvent me conduire à rien de fort heureux. Je me trouve enrôlée néanmoins dans la classe des pénitens tardifs, et je ne m' attends à la pitié de personne. Ma seule confiance est dans la continuation de votre amitié. Que je serois malheureuse en effet,

si je perdois une consolation si douce !
Cl Harlove.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)